This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07572251 6

Sorth

NFGP

WILHELM MEISTER.

DEUXIÈME PARTIE.

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

ASTOR NEW-YORK

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

WILHELM MEISTER

PAR GOETHE; (Johann Wolfgang)

TRADUCTION COMPLÈTE ET NOUVELLE

PAR Mme LA BARONNE A. (Pierre Christian) DE CARLOWITZ.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ANNÉES DE VOYAGE.

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS.

PARIS.

CHARPENTIER, ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1843

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
280383
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1903

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

ANNÉES DE VOYAGE

DE WILHELM MEISTER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

Wilhelm était assis à l'ombre d'un immense rocher, d'où le sentier escarpé des montagnes descend tout à coup vers des précipices sur lesquels le voyageur le plus intrépide ne saurait arrêter ses regards sans frissonner. Le soleil, à peine arrivé à la moitié de sa course, éclairait la cime des pins qui croissent au fond de ces précipices.

Notre héros tira son portefeuille pour y noter les pensées que lui inspiraient ce grand spectacle ; mais Félix, qui venait de grimper sur les pointes des rocs les plus escarpés, accourut et lui montra une pierre qu'il tenait à la main.

— Comment cela se nomme-t-il ?

— Je l'ignore, répondit le père.

— Vois comme elle brille ! c'est sans doute de l'or ?

— Non, et je me souviens maintenant qu'on nomme ce minéral du mika jaune ou de *l'or de chat* (*katzengold*).

— De *l'or de chat!* et pourquoi?

— Sans doute parce que c'est de l'or faux, et que les chats sont faux.

— Je me souviendrai de cela, répliqua l'enfant en remettant la pierre dans sa sacoche de cuir, d'où il tira un autre objet qui avait également piqué sa curiosité.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Le fruit d'un arbre, et à en juger par ses écailles, c'est celui du sapin.

— Il ne m'en a pas l'air; il est trop rond.

— Nous le montrerons à un garde forestier; ces gens-là connaissent toutes les productions de la forêt. Ils savent semer, planter et soigner les arbrisseaux; puis ils les laissent grandir et se développer comme ils peuvent.

— Oui, ils savent tout, dit Félix. Notre guide est très-instruit aussi. Il m'a dit hier qu'un cerf venait de traverser notre route; pour me le prouver, il m'a fait voir la *piste*, c'est-à-dire l'empreinte des sabots du cerf sur la terre; cette même empreinte lui a fait connaître que l'animal était d'une race noble et belle.

Tu aimes à t'entretenir avec ce guide?

— Il sait tant de choses! cependant ce n'est pas un garde forestier; je n'en suis pas moins décidé à me faire garde forestier. Il est si beau de passer ses journées au bois, d'entendre le chant des oiseaux, de connaître leurs noms et les endroits où ils construisent leurs nids, de s'emparer de leurs œufs ou de leurs petits, de faire éclore les uns et d'élever les autres! Que tout cela est amusant!

A peine Félix avait-il prononcé ces derniers mots, qu'une apparition inattendue captiva toute l'attention de son père. Deux beaux enfants, vêtus de jaquettes bigarrées en forme de tunique, descendaient les rochers en sautant; mais à la vue de deux figures étrangères, ils s'arrêtèrent frappés de surprise. Une riche chevelure blonde ornait la tête de l'aîné, et ses grands yeux bleus attiraient l'attention sur sa belle figure, qu'il était impossible de voir sans intérêt. Le plus jeune, qui paraissait être plutôt son ami que son frère, se faisait remarquer par ses longs cheveux bruns et lisses, dont

la sombre nuance se reflétait dans ses grands yeux animés. Au milieu d'un pareil désert, ces deux enfants ressemblaient presque à une vision surnaturelle, et Wilhelm les contemplait avec un mélange de surprise et d'admiration, lorsqu'une voix d'homme, bienveillante quoique grave et sévère, prononça ces mots :

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? Il ne faut pas intercepter ainsi le passage !

Wilhelm leva la tête vers les hauteurs d'où partait cette voix, et un tableau aussi ravissant qu'inattendu s'offrit à ses regards. Un homme robuste, au teint brun et à la noire chevelure, d'une taille moyenne et légèrement vêtu, descendait le sentier à pic des rochers, d'un pas qui annonçait à la fois la force et la prudence. Sa main tenait la bride d'un âne qui, après avoir montré d'abord sa tête soigneusement brossée, laissa voir le plus beau fardeau que puisse porter un semblable quadrupède. Une jeune femme, d'une physionomie aimable et douce, était assise sur une selle bien rembourrée. Elle cachait à demi, sous le manteau bleu de ciel qui l'enveloppait, un nourrisson qu'elle pressait contre son sein avec une expression ineffable d'amour et de tendresse. La vue d'un étranger causa à son conducteur presque autant de surprise qu'aux enfants qui l'avaient précédé. Il chercha à ralentir le pas de l'âne; mais la pente était trop rapide, et la petite caravane disparut en peu d'instants derrière l'angle du rocher au pied duquel Wilhelm était assis.

Le fil de ses méditations était rompu; dominé par une curiosité bien naturelle, il se leva, et plongea ses regards dans les profondeurs où il espérait voir reparaître le groupe qui venait de passer devant lui. Cet espoir ne se réalisa point; il allait descendre, lorsque Félix, qui s'était éloigné, accourut hors d'haleine.

— Père, dit-il, veux-tu que je m'en aille avec ces beaux enfants dans leur demeure ? ils m'en ont prié; l'homme m'a assuré qu'il serait bien content si tu voulais y venir aussi. Viens; ils nous attendent là-bas.

Wilhelm se laissa conduire par son fils, et il rejoignit la famille à l'endroit où le sentier commençait à devenir moins

rude. En examinant cette famille de plus près, il sentit augmenter sa surprise et son admiration. Une hache et une équerre de charpentier étaient suspendues sur les épaules du mari. Les enfants portaient des paquets de roseaux imitant des branches de palmes, ce qui les faisait ressembler à des anges; tandis que leurs petits paniers, remplis de provisions de bouche, les rapprochaient des habitants de la montagne. Le vêtement rose pâle que la jeune femme portait sous son manteau bleu de ciel achevait de lui montrer la réalité de la fuite en Égypte, dont tant de grands peintres ont fait le sujet de leurs tableaux.

On se salua mutuellement. Wilhelm se sentit embarrassé et gêné; mais le charpentier lui parla avec une franchise cordiale.

— Voulez-vous venir vous reposer chez nous? dit-il; nos enfants sont déjà amis; peut-être les parents pourraient-ils se rapprocher aussi.

— Je dois vous l'avouer, dit Wilhelm en cherchant à se remettre, la vue de votre petite famille a piqué ma curiosité; je serais presque tenté de me demander si vous n'êtes pas des êtres surnaturels qui, par leur apparition inattendue, se plaisent à charmer la solitude de ces montagnes sauvages.

— Venez avec nous, dit le mari.

— Venez avec nous, dirent les enfants en entraînant Félix.

— Venez avec nous, répéta la jeune femme en arrêtant sur lui son doux regard, qu'elle reporta presque aussitôt sur son enfant.

— J'accepte votre invitation, dit vivement Wilhelm, et je voudrais pouvoir vous suivre à l'instant; mais il faut que je retourne à l'auberge de la frontière, où j'ai laissé mes effets et mes papiers. Demain je serai chez vous, et pour gage de cette promesse, je vous confie mon fils. Êtes-vous encore loin de votre demeure?

— Nous y arriverons avant le coucher du soleil, répondit le charpentier. A demain; pour cette nuit votre enfant est le nôtre.

L'âne se remit en marche, et Wilhelm suivit la caravane

des yeux, très-satisfait de voir en si bonne compagnie son cher Félix, qu'il se plaisait à comparer aux deux anges, ses nouveaux compagnons, auxquels, du reste, il ressemblait fort peu. S'il n'était pas grand pour son âge, ses membres bien proportionnés, sa poitrine et ses épaules parfaitement développées, annonçaient une constitution robuste. Dans ses manières comme dans son langage, on reconnaissait le mélange bizarre de deux sentiments opposés, celui de la soumission et celui du commandement. Déjà il avait pris à un de ses petits camarades un panier de provisions et une branche de palme, double insigne de sa double nature.

Les voyageurs étaient sur le point de tourner un rocher qui allait de nouveau les dérober aux regards de Wilhelm, que cette idée fit sortir brusquement de sa rêverie.

— Comment pourrai-je vous trouver? leur cria-t-il de toutes ses forces.

— Demandez après saint Joseph, répondit une voix du fond des abîmes.

Et la vision disparut derrière les flancs bleuâtres des montagnes inférieures. Un chant pieux, au milieu duquel Wilhelm crut reconnaître la voix de Félix, monta vers lui, et se perdit bientôt dans le vague.

Notre héros gravit péniblement le rapide sentier qui conduisait à la cime des montagnes, et retarda ainsi, pour lui du moins, l'instant du coucher du soleil. Cet astre, que dans les régions moins élevées on n'apercevait plus, l'éclairait encore lorsqu'il arriva à l'auberge de la frontière. Après s'être fortifié par une muette contemplation du tableau de la nature dans ces montagnes gigantesques, il se retira dans sa chambre, et passa presque toute la nuit à écrire la lettre suivante :

WILHELM A NATHALIE.

Je les ai gravis enfin ces rochers arides; ils élèvent entre nous une barrière plus puissante que toute l'étendue du pays qui nous sépare! On peut encore se croire près de sa bien-

aimée tant que le fleuve qu'on suit du regard et de la pensée coule vers elle. Les rêves de l'imagination, les sentiments du cœur descendent plus facilement qu'ils ne remontent! Aujourd'hui, cependant, il m'est encore permis d'espérer qu'au bout de quelques jours la branche d'arbre que j'ai confiée au ruisseau des montagnes sera portée par la vague voyageuse au milieu de ton jardin qu'elle arrose. Mais demain, quand j'aurai descendu la pente opposée de ces montagnes, ne seront-elles pas pour mon imagination et pour mon cœur un mur infranchissable?... Chassons ces craintes puériles; qu'est-ce donc qui pourrait me séparer de toi? Je t'appartiens pour l'éternité! Oui, c'est en vain que le sort capricieux m'a tout à coup fermé les portes du ciel qui s'entr'ouvraient devant moi; on m'a laissé le temps de me retrouver moi-même... En aurais-je eu le courage si tu n'avais pas daigné me le donner? Aurais-je eu la force de m'arracher d'auprès de toi si tu n'avais pas formé le lien indissoluble qui nous unit pour toujours?... Je dois me taire : ta réserve m'en a fait une loi; du haut de ces cimes escarpées, je te parle pour la dernière fois de la douleur que me cause notre séparation! Ma vie ne sera qu'un long pèlerinage; de singuliers devoirs m'ont été prescrits, des épreuves sans nombre m'attendent! En relisant les conditions que nos amis m'ont imposées, je ne puis m'empêcher de sourire; j'en observe une partie, je viole l'autre. Cependant le papier qui contient ma dernière confession et ma dernière absolution me tient lieu de conscience, et me force à revenir sur moi-même. Je m'observe, et les fautes ne se précipitent plus à travers ma vie comme le torrent des montagnes se jette de rocher en rocher. Il faut que je te fasse un aveu : J'admire malgré moi les instituteurs de l'humanité qui n'obligent leurs élèves qu'à des devoirs de formes; il me semble que par là ils allégent leur tâche et la nôtre; car ce sont précisément ces devoirs, qui m'ont paru d'abord si gênants, que j'observe avec le plus de facilité. Je ne dois jamais m'arrêter plus de trois jours sous le même toit, et m'éloigner toujours de deux lieues au moins de mon dernier gîte. Jusqu'ici je me suis religieusement conformé à cet ordre, dont le but est sans doute de me tenir en haleine,

et de m'ôter l'envie de me fixer quelque part. Je n'ai pas même usé de ce qui m'était légitimement permis; et c'est pour la première fois que je couche trois nuits de suite dans la même maison : c'est de cette maison que je t'envoie tout ce que j'ai appris, trouvé ou recueilli. Demain je descendrai le côté opposé des montagnes, et je m'arrêterai chez une singulière famille, je dirais presque une sainte famille. Mon journal te fera faire plus ample connaissance avec elle. Porte-toi bien, et sois persuadée que ma lettre ne contient qu'une seule chose que je voudrais répéter toujours, mais que je ne dirai qu'au moment où, de retour à tes pieds, j'y aurai assez pleuré les privations qu'on m'impose.

Le lendemain matin.

Mes paquets sont faits; le guide ferme mon portemanteau; le soleil n'est pas encore levé : d'épais brouillards sortent de tous les ravins; mais le ciel est pur. Bientôt les abîmes ténébreux vers lesquels je vais descendre s'éclaireront à leur tour au-dessus de ma tête. Il faut que de ce lieu élevé je t'envoie un dernier soupir; il faut que mon dernier regard vers toi se remplisse de larmes! Désormais tu n'entendras plus mes plaintes, mes gémissements; le voyageur ne te parlera que de ses aventures... Mille pensées, mille désirs, mille espérances se croisent dans ma tête; je manquerais de courage pour finir cette lettre si l'on ne me pressait pas de partir. Le guide m'appelle, et l'aubergiste fait le ménage dans ma chambre comme si déjà je n'y étais plus; c'est ainsi que des héritiers avides ne se donnent pas la peine de cacher au mourant l'usage qu'ils feront des biens qu'il va leur laisser.

CHAPITRE II.

SAINT JOSEPH II.

Précédé par son guide, Wilhelm venait de quitter les cimes escarpées des rochers arides, et marchait plus commodément à travers les montagnes boisées, entrecoupées

de vertes prairies, qui tapissaient les bas fonds. Arrivé près d'une pente rapide, il découvrit tout à coup une riante vallée, au milieu de laquelle se dessinait un vaste monastère, dont une partie était tombée en ruines.

— Voici l'abbaye de Saint-Joseph, dit le guide. Quel dommage que l'église se soit écroulée ! Voyez-vous à travers les arbres ces belles colonnes, ces immenses piliers renversés ? Il y a pourtant déjà plusieurs siècles qu'ils gisent ainsi sur le sol.

— Le monastère, répondit Wilhelm, me paraît fort bien conservé.

— Oui, il est habité par un administrateur qui fait valoir les terres et qui perçoit les dîmes.

Pendant ce dialogue ils étaient arrivés dans la vallée. Le portail du couvent était ouvert, et notre voyageur entra dans la vaste cour que les vieux bâtiments qui l'entouraient rendaient très-propre aux graves méditations. Son fils et les deux anges de la veille se pressaient autour d'une paysanne qui venait de déposer dans cette cour un grand panier plein de cerises. Félix avait toujours de l'argent sur lui, ce qui lui avait permis d'acheter une partie de ces beaux fruits qu'il partagea avec ses nouveaux camarades. Aussitôt qu'il aperçut son père, il courut au-devant de lui et lui offrit des cerises. Ce rafraîchissement parut fort agréable à notre héros après la course qu'il venait de faire à travers les montagnes.

Pour excuser le prix élevé de sa marchandise, la paysanne assura qu'elle était obligée d'aller la chercher chez un riche propriétaire des montagnes inférieures qui avait la manie des vergers. Elle ajouta que cet homme singulier en avait fait planter une si grande quantité, que, dans peu d'années, les fruits seront si abondants, que les habitants des plus hautes régions pourront en manger à bon marché.

Les deux enfants dirent à Wilhelm que leur père était sorti, mais qu'il ne tarderait pas à revenir. Ils le prièrent d'entrer, en l'attendant, dans la salle commune. Il les y suivit ; mais quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant que cette salle était une chapelle, appropriée aux besoins d'une famille ! D'un côté, on voyait une grande table, un fauteuil,

des chaises et des bancs; de l'autre un buffet garni de poteries de couleur, de cruches et de verres; çà et là des armoires, des buffets et un pétrissoir. Et tout cela était fantastiquement éclairé par les rayons obliques du soleil, qui s'introduisaient à travers les petits vitraux peints des fenêtres en ogive. Les murs étaient chargés de peintures représentant les principaux traits de la vie de saint Joseph. Ici il travaille de son métier de charpentier, là il rencontre Marie; un lis sort aussitôt de la terre, et des anges planent au-dessus de leurs têtes. D'un côté la cérémonie de son mariage, de l'autre l'instant où, mécontent de ce mariage, il rêve au moyen de répudier sa femme. Un ange lui apparaît; ses soupçons s'évanouissent, et il contemple avec respect l'enfant qui vient de naître dans l'étable de Bethléhem; il fait plus, il adore cet enfant. Plus loin encore, le charpentier, au milieu de son atelier, se dispose à rassembler divers morceaux de bois; deux de ces morceaux, négligemment jetés sur le plancher, forment une croix. L'enfant s'est endormi sur cette croix; sa mère, assise près de lui, le regarde avec une tendresse ineffable, et Joseph suspend son travail pour les contempler tous deux. A côté de cette belle composition se trouvait la fuite en Egypte, que Wilhelm regarda en souriant, car elle lui rappelait la vision de la veille.

L'hôte survint; tous deux s'abordèrent avec cordialité; une conversation suivie s'engagea, et pourtant notre héros ne pouvait détacher ses regards des murs de la chapelle. Le charpentier s'en aperçut.

— Les rapports de cette demeure avec la famille qui l'habite vous étonnent, lui dit-il, et je conviens qu'ils ne sont pas sans intérêt. L'édifice a formé ses habitants. Quand les choses inanimées en apparence sont douées d'une vie mystérieuse, elles peuvent donner la vie.

— Rien n'est plus vrai, répondit Wilhelm; l'esprit qui, dans les siècles écoulés, dominait ces montagnes au point d'avoir pu y élever des édifices superbes, s'approprier des domaines immenses et s'arroger des priviléges exorbitants en échange de la civilisation qu'il y repandait, cet esprit doit avoir conservé assez de pouvoir pour communiquer, du

fond de ces ruines imposantes, à quelques êtres vivants, les derniers restes de ses forces vitales. Sortons des généralités, continua-t-il, initiez-moi aux mystères de votre vie, afin que j'apprenne comment il a été possible que, sans dessein arrêté pour imiter le passé, il ait pu recommencer en vous et reproduire ce qui fut autrefois.

Wilhelm s'attendait à une réponse positive, quand une voix douce et caressante cria dans la cour : Joseph ! Joseph !

Et le charpentier sortit aussitôt.

Il s'appelle Joseph ! se dit notre héros à lui-même, c'est singulier !... et comme toute sa famille ressemble à l'entourage de son saint patron !

Poussé par la curiosité, il s'était approché de la porte qui donnait sur la cour, où il vit la madone de la veille qui se disposait à entrer dans un bâtiment en face. Joseph la rappela.

— Un mot encore, Marie, lui dit-il.

— Elle s'appelle Marie ! murmura Wilhelm ; en vérité, on pourrait se croire rejeté dix-huit siècles en arrière !

Le caractère grave et silencieux de la vallée et la solennité des ruines étaient en effet très-propres à faire reculer l'imagination jusqu'aux époques antiques. Joseph rentra, il avait des affaires à terminer ; les enfants invitèrent le voyageur à une promenade qu'il accepta avec plaisir.

Dirigé par ses petits guides, il traversa les ruines. Les tempêtes et les orages semblaient avoir fortifié les pignons et les pans de murs, sur le haut desquels un épais tapis de mousse et des arbres enracinés dans les crevasses et unis entre eux par des festons de plantes grimpantes en fleurs, formaient des jardins suspendus. Plus loin des sentiers remontaient doucement à travers de vertes prairies jusqu'à une petite éminence, d'où le regard dominait en entier le monastère, rendu si intéressant à notre héros par la singulière famille qui l'habitait.

En rentrant dans la chapelle, il trouva le couvert mis. La jeune femme occupait le fauteuil, son nourrisson dormait dans un panier d'osier placé à côté d'elle ; une chaise à sa droite et l'autre à sa gauche avaient été préparées pour son mari et pour Wilhelm ; le reste de la table était abandonné

aux trois enfants. Une vieille servante apporta un mets copieux et succulent ; le linge et la vaisselle avaient un singulier cachet d'antiquité. Pendant le repas on ne parla que des enfants, ce qui permit à Wilhelm de contempler la sainte femme à son aise. Lorsqu'on se leva de table, le charpentier conduisit lui-même son hôte à la place la plus ombragée des ruines ; de ce point élevé leurs regards dominaient la vallée et suivaient les ondulations des montagnes inférieures, dont les pentes fertiles et les flancs boisés s'étendaient bien avant dans la plaine.

— Il faut que je satisfasse votre curiosité, dit Joseph, car je me suis aperçu que vous êtes homme à prendre au sérieux le merveilleux qui se présente à votre imagination sous des dehors imposants et solennels. L'édifice religieux dont vous ne voyez plus que les débris a été consacré à la Sainte Famille. Dans les siècles passés on y faisait de fréquents pèlerinages, et plusieurs miracles s'y sont opérés. L'église, placée sous l'invocation de la Mère et du Fils, s'est écroulée ; la chapelle, dédiée au père putatif, est restée debout avec le monastère. Depuis de longues années un prince séculier en touche les revenus par l'entremise d'un administrateur ; charge devenue héréditaire dans ma famille, et que j'occupe depuis la mort de mon père. Saint Joseph, dont le culte est aujourd'hui négligé dans la contrée, nous a toujours si visiblement protégés, que nous lui sommes restés dévoués ; il est donc bien naturel que mes parents m'aient donné son nom. Je n'étais encore qu'un enfant, et déjà mon père m'emmenait avec lui pour faire ses versements ; je le suivais volontiers, mais j'aimais mieux encore faire les commissions de ma mère, qu'on chérissait à cause de ses modestes bienfaits et de sa tendre sollicitude pour tous les malheureux des environs.

Dans les montagnes la vie a quelque chose de plus affectueux que dans la plaine ; les hommes, éloignés par la distance, se touchent de près par le cœur. Les besoins y sont moins nombreux, mais plus pressants ; on est forcé de compter sur soi-même et de prendre confiance en ses bras et en ses jambes. L'ouvrier, le guide, le colporteur se confondent, pour ainsi dire, dans un seul et même individu ;

tous se rencontrent souvent et vivent de la même vie.

Trop jeune encore pour porter de lourds fardeaux sur mes épaules, je conçus l'idée de les déposer dans des paniers que je plaçais sur un âne. Cet animal est moins dédaigné dans les montagnes que dans la plaine, où le valet de ferme qui laboure avec des chevaux méprise celui qui n'a que des bœufs à sa charrue. Au reste, comment aurais-je pu rougir des services que me rendait mon âne, quand les peintures de cette chapelle me prouvaient, chaque jour, qu'un âne avait eu l'honneur de porter notre Dieu et sa mère? Je dois vous dire que cette chapelle était alors dans un déplorable état; elle servait de remise et souvent même d'écurie. Dès mon enfance j'aimais à grimper sur les échelles, les bois et les perches qu'on y déposait, afin d'examiner de près les peintures que personne ne pouvait m'expliquer clairement. Je savais toutefois qu'elles représentaient les principaux traits de la vie de mon patron, que j'aimais comme s'il eût été mon oncle.

L'emploi de régisseur imposait à celui qui devait l'occuper l'obligation d'apprendre un métier; mon père était tonnelier, et faisait préparer dans nos montagnes les bois dont il avait besoin, ce qui rendait son travail utile à tout le monde. Quant à moi, je m'étais passionné pour l'état de charpentier, dont je voyais sans cesse les attributs à côté de mon saint patron. Le tableau qui, sous ce rapport, m'avait le plus fortement impressionné, est presque effacé; vous le devinerez cependant sans peine, dès que je vous en aurai expliqué le sujet; le voici :

Joseph avait été chargé de faire pour le roi Hérode un trône que l'on voulait placer entre deux colonnes. Le saint prit ses mesures, et termina bientôt le magnifique siége royal; mais quelle ne fut pas sa frayeur quand ce siége se trouva trop haut et trop étroit! L'enfant Jésus, qui le suivait toujours partout pour lui présenter les outils dont il avait besoin, vint aussitôt à son secours, en lui disant de tirer le trône d'un côté tandis qu'il le tirerait de l'autre. Au même instant les jointures se détendirent sans peine et sans effort, le siége gagna en largeur ce qu'il perdit en hauteur, et se

trouva en harmonie parfaite avec la place qu'il devait occuper.

Les fragments de peinture de ce trône, que vous pouvez voir encore, vous prouveront qu'on n'avait épargné ni les sculptures ni les ciselures, qu'il est plus facile au peintre de dessiner qu'au charpentier d'exécuter; ce qui ne me découragea nullement. Le métier de charpentier m'apparut, au contraire, sous un point de vue si élevé, que je n'eus de repos que lorsqu'on me mit en apprentissage chez un maître qui occupait un grand nombre d'apprentis et de compagnons. Il demeurait assez près du monastère pour qu'il me fût possible de consacrer mes heures de liberté et mes jours de fêtes à faire les pieuses commissions de ma mère, et à contempler les peintures de la chapelle.

LA VISITATION.

Au bout de quelques années j'étais un habile charpentier, et mon corps s'était fortifié par le travail. Resté le commissionnaire fidèle de ma mère, je faisais marcher devant moi l'âne chargé des dons que j'allais distribuer, de sa part, aux malades et aux pauvres de nos montagnes; et je rapportais, moyennant une légère rétribution, à nos petits marchands, les articles de leur commerce qu'ils étaient obligés de faire venir des régions inférieures. Mon maître et mes parents étaient contents de moi, et je jouissais, dans mes petits voyages, du bonheur de voir plus d'une maison dont la solide charpente et les boiseries sculptées étaient mon ouvrage. J'étais très-habile, surtout dans l'encochement des solives, dans la taille de certaines formes simples et graves, dans les ornements incrustés au brûlant, dans les teintes rougeâtres et dans tous les petits artifices qui donnent un aspect si riant aux maisons de bois de nos montagnes. C'est que j'avais toujours devant les yeux le magnifique trône d'Hérode avec tous ses jolis dessins.

Ma mère s'occupait spécialement des jeunes femmes sur

le point de devenir mères, ce qui la mettait dans la nécessité d'envelopper d'un voile mystérieux les missions dont elle me chargeait ; fort souvent même je ne pouvais les remplir que par l'intervention d'une certaine dame Elisabeth, qui demeurait dans la vallée voisine. Les réponses obscures d'Elisabeth aux questions inintelligibles pour moi, que je lui adressais au nom de ma mère, m'inspiraient pour elle une si haute vénération, que sa demeure, où régnait toujours une propreté minutieuse, me paraissait un véritable sanctuaire.

Mes progrès dans l'état de charpentier m'avaient donné un rang dans ma famille. Mon père ne travaillait que pour la cave ; moi j'entretenais les toitures, je fournissais des ustensiles au ménage, je réparais les meubles et les parties les plus endommagées du monastère. Après avoir converti en chambres commodes plusieurs remises prêtes à tomber en ruines, je me mis à réparer cette chapelle, qui devint bientôt ce qu'elle est aujourd'hui. J'eus soin surtout de remplacer les boiseries arrachées ou détruites, par des sculptures dans le même style que les anciennes. Quant aux deux battants de la porte d'entrée, je gage que vous les croyez de la plus haute antiquité ; et cependant ils sont mon ouvrage ; j'ai passé pendant plusieurs années toutes mes heures de loisir à les ciseler. Les peintures qui s'étaient conservées jusque-là sont encore intactes aujourd'hui, et j'ai longtemps travaillé gratis pour le vitrier du pays, afin d'en obtenir des vitraux peints pour mes fenêtres. Malgré mon vif désir de ressembler en tout à mon saint patron, je savais qu'il ne dépendait pas de la volonté humaine de faire revivre les événements qui ont sanctifié sa vie, mais je pouvais du moins lui ressembler dans les petites choses, ainsi que je l'avais déjà fait à mon insu, en me servant d'un âne pour transporter les dons de ma mère à travers les montagnes. Cet âne, cependant, commençait à me paraître petit et vilain ; j'en achetai un plus grand et plus beau, et je lui fabriquai un bât superbe et bien rembourré, auquel j'attachai deux paniers neufs. Pour achever de rendre ma bête tout à fait pareille à celle des peintures de la chapelle, je la couvris d'un caparaçon orné de cordons et de glands de toutes couleurs et

enrichi de grelots de cuivre. Personne ne songeait à rire à mes dépens quand je voyageais avec mon âne ainsi paré; parmi nous, du moins, on pardonne des dehors bizarres à la bienfaisance.

La guerre, ou plutôt ses funestes conséquences, avaient pénétré jusque dans nos montagnes. Les bandes de malfaiteurs qui marchent toujours à la suite des armées exerçaient des violences de tout genre. Notre milice les réprima; mais bientôt la sécurité la rendit moins active, et de nouveaux brigandages désolèrent de nouveau la contrée.

Dans les courts intervalles de tranquillité que nous laissaient ces perpétuelles alarmes, je reprenais mes courses ordinaires avec mon âne. Un jour qu'au sortir d'une clairière je passais devant un fossé abrité par une haie, j'aperçus une femme qui, d'abord, me parut profondément endormie. En la regardant de plus près, je m'aperçus qu'elle était évanouie; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à la rappeler à la vie. A peine avait-elle ouvert ses beaux yeux, qu'elle se souleva à demi et me demanda vivement :

— L'avez-vous vu? Où est-il?

— Qui donc?

— Mon mari!

Elle était si jeune, que cette réponse me surprit. Je continuai à lui prodiguer des soins et des consolations. Elle me raconta que son mari, pour lui épargner les cahots de la voiture sur la route raboteuse des montagnes inférieures, l'avait engagée à se rendre à pied avec lui à la prochaine auberge par un sentier rapide, mais court. Elle y avait consenti, et tous deux s'étaient vus assaillis tout à coup par une troupe d'hommes armés. Son mari leur avait opposé une résistance vigoureuse; mais elle ignorait l'issue du combat, car la peur lui avait fait perdre l'usage de ses sens. Elle ne put même me dire combien de temps elle était restée dans l'état où je venais de la trouver.

Après ce récit, la pauvre jeune femme me pria d'aller à la recherche de son mari. Pour me prouver qu'elle était parfaitement remise, elle se leva, et je reconnus que les secours de ma mère et de dame Élisabeth ne tarderaient

pas à lui être indispensables. Cette découverte m'affermit dans la résolution de la conduire, avant tout, en lieu de sûreté; mais elle refusa de me suivre, et me supplia de nouveau d'aller prendre des informations sur son mari. Toutes mes observations eussent été inutiles, sans doute, si un détachement de notre milice, mis en mouvement par l'apparition des malfaiteurs, n'était pas passé près de nous. Le chef de la troupe se chargea de retrouver le mari de la jeune femme, ou de lui donner, du moins, des renseignements positifs sur ce qu'il était devenu.

J'avais déjà disposé le bât de manière à offrir à la belle étrangère un siége commode, et ce ne fut pas sans une vive émotion que je la plaçai sur mon âne, qui prit aussitôt de lui-même le sentier que nous devions suivre.

Je n'essayerai pas de vous décrire ce que j'éprouvai en marchant à côté de cette gracieuse créature; il me semblait que je rêvais, et presque au même instant je croyais me réveiller d'un long rêve. Tantôt l'être céleste, qui planait pour ainsi dire dans les airs devant moi en suivant les ondulations des branches d'arbres au milieu desquels nous passions, n'était à mes yeux qu'une illusion suggérée par le souvenir des peintures de la chapelle, et tantôt ces peintures me paraissaient les vagues enfants d'une illusion dont je voyais devant moi la séduisante réalité.

Je lui parlais sans suite et sans ordre, et elle me répondait avec complaisance et douceur, malgré sa vive inquiétude, qui la poussait à me prier souvent de nous arrêter, car elle croyait à chaque instant voir ou entendre son mari. Ses grands yeux noirs, ombragés par de longs cils mélancoliques, se levaient sur moi avec une expression si suppliante, que je finis par grimper sur la cime d'un vieux sapin presque entièrement dépouillé de ses branches. Jamais encore je ne m'étais livré à cet exercice avec autant de plaisir, pas même quand, dans nos fêtes de village, je dépouillais les mâts de Cocagne des rubans, des mouchoirs et autres prix destinés aux plus habiles lutteurs. Malheureusement je ne conquis aucun trophée; car je ne vis, je n'entendis rien qui pût me donner le plus léger indice sur le

mari de ma compagne de voyage. Il paraît qu'elle craignait déjà pour moi, car elle me fit signe de descendre ; et lorsque, arrivé à peine à la moitié du tronc, je sautai brusquement à terre, elle poussa un cri de terreur, et me sourit avec joie quand elle vit que je ne m'étais point fait de mal.

Je ne sais tout ce que je fis pour la distraire pendant notre route. Comment pourrais-je vous en donner une juste idée? Le propre de ces sortes d'attentions est de faire tout de rien. Mon cœur voyait dans les fleurs que je cueillais pour elle, dans les montagnes et les forêts que je lui nommais, des trésors précieux dont je la mettais en possession pour établir un lien d'intimité entre nous; c'est toujours là le but qu'on se propose en offrant de riches présents.

Je m'étais donné à elle pour la vie, lorsque nous arrivâmes enfin à la porte de dame Élisabeth; aussi la séparation à laquelle il fallut me résigner fut-elle bien douloureuse pour moi. Je voulus, du moins, contempler une dernière fois cette gracieuse créature. Mes yeux s'arrêtèrent involontairement sur ses pieds; je fis semblant de resserrer une courroie du bât de mon âne, et je baisai à la dérobée le soulier le plus mignon que j'eusse vu de ma vie. Puis je lui fis mettre pied à terre; je frappai à la porte, et je me mis à crier :

— Élisabeth ! on vient vous visiter.

La bonne dame parut aussitôt, et je suivis des yeux la belle jeune femme, qui, avec une tristesse pleine de grâce et un gravé sentiment de sa dignité, monta les marches de la maison, embrassa cordialement la sage matrone, et se laissa conduire par elle dans la plus belle chambre. Toutes deux s'y enfermèrent, et je restai à la porte, triste et pensif à côté de mon âne. Je ressemblais au porteur d'une marchandise précieuse qui, après l'avoir déposée au lieu indiqué, se sent plus pauvre qu'il ne se croyait avant d'avoir rempli cette mission.

LA TIGE DE LIS.

Je n'avais pas encore eu le courage de m'éloigner, lorsque dame Élisabeth reparut sur le seuil de la porte. Elle me dit de prier ma mère de venir la trouver à l'instant, et d'aller moi-même prendre des nouvelles du mari de la jeune femme.

— Ce dernier service, ajouta-t-elle, ce n'est pas moi, c'est Marie elle-même qui vous le demande instamment.

Je la suppliai de me permettre de faire mes adieux à Marie; Élisabeth refusa positivement, et je me mis en route.

A peine m'étais-je acquitté de ma commission auprès de ma mère, qu'elle partit pour aller secourir l'étrangère. Quant à moi, je descendis vers la plaine et je me rendis chez le bailli. Il ne savait rien encore, et comme j'étais de sa connaissance intime, il ne voulut pas me laisser retourner à la maison parce qu'il était déjà fort tard. La nuit me parut interminable; il me fut impossible de dormir : je voyais toujours à mes côtés l'être charmant qui, en suivant tous les mouvements de mon âne, me souriait avec une douloureuse affabilité. Je n'enviais pas au mari le bonheur de vivre avec et pour une pareille compagne, et cependant j'aimais à me persuader qu'il était mort.

Le lendemain matin, les divers corps de milice chargés de battre la campagne se réunirent chez le bailli. Après bien des récits contradictoires, j'appris enfin que la voiture et les bagages des voyageurs avaient été retrouvés et déposés en lieu de sûreté, mais que le pauvre mari était mort pendant la nuit, dans l'auberge du village voisin, des suites de ses blessures. On me dit en même temps qu'on s'était déjà rendu chez dame Élisabeth pour annoncer cette triste nouvelle à la jeune veuve.

Je n'avais plus rien à lui dire, et je me mis à errer à travers les montagnes; mais, poussé par une impatience et des désirs indéfinissables, je revins, sans le savoir, à la porte d'Élisabeth. Il faisait nuit alors; des lumières brillaient aux fenêtres, et des ombres s'agitaient derrière les rideaux. A chaque instant je voulais frapper à la porte, à chaque in-

stant aussi une crainte nouvelle me retint immobile à ma place.

J'ai tort de vous fatiguer ainsi par des détails qui ne peuvent avoir aucun intérêt pour vous. Aux premiers rayons du jour j'eus enfin le courage de demander à voir Marie; mais comme on n'avait plus besoin de mes services, on me renvoya impitoyablement à mon travail, et on ne répondit rien à mes questions; en un mot, on se débarrassa de moi.

Après m'avoir traité de la même façon pendant huit jours, dame Élisabeth m'introduisit enfin dans la chambre où je l'avais vue conduire la belle étrangère.

— Marchez sur la pointe des pieds et ne craignez rien, me dit-elle.

J'avais déjà reconnu Marie, qui était plutôt assise que couchée dans son lit, dont les rideaux étaient entr'ouverts; elle avait dans ses bras quelque chose qui ressemblait à un paquet de linge blanc. Élisabeth s'approcha d'elle comme pour m'annoncer, prit le prétendu paquet, et se tourna vers moi pour me le montrer : c'était un jeune enfant d'une beauté ravissante.

Pendant qu'elle tenait cet enfant entre sa mère et moi, je me rappelai la tige de lis qui sortit tout à coup de terre entre Joseph et Marie, comme un signe de l'innocence et de la pureté de leur union. Le fardeau qui, jusque-là, avait pesé sur ma poitrine disparut tout à coup. Sûr enfin de mon bonheur, j'eus la force de m'approcher de la jeune mère, de soutenir son regard céleste, de prendre l'enfant, et d'imprimer sur son front un baiser paternel.

— Je vous remercie de ce témoignage d'affection pour un pauvre orphelin, me dit Marie.

— Il cessera d'être orphelin dès que vous le voudrez, répondis-je fort inconsidérément.

Élisabeth ôta l'enfant de mes bras et me fit signe de sortir.

Quand je suis forcé de parcourir seul nos monts et nos vallées, je trouve encore aujourd'hui une douce satisfaction dans le souvenir de cette époque. Chaque détail est resté

gravé dans ma mémoire, mais j'aurai assez de bon sens pour vous en faire grâce.

Les semaines s'écoulèrent, Marie se rétablit; je pus la voir plus souvent, et nos relations n'étaient qu'un échange mutuel d'égards et d'attentions. Maîtresse absolue de son temps et de sa conduite, elle continua à demeurer chez dame Élisabeth; mais elle venait nous voir souvent et semblait se plaire beaucoup chez nous. J'osai me flatter que j'étais pour quelque chose dans ses visites, et cependant je n'aurais jamais eu le courage de lui parler de mes espérances, si je n'y avais pas été poussé par un hasard favorable.

En lui montrant la chapelle, dont j'avais déjà fait une chambre habitable, je lui expliquai les peintures qui la décoraient, ce qui m'amena naturellement à parler des devoirs d'un père adoptif, et je m'exprimai avec tant de chaleur et de persuasion qu'elle versa des larmes abondantes; ces larmes me troublèrent au point qu'il me fut impossible de continuer l'explication des tableaux. J'étais sûr de son amitié, mais je n'avais pas assez de présomption pour supposer la possibilité d'avoir pu effacer si promptement le souvenir de son mari. La loi impose à la veuve le deuil d'une année, et certes ce laps de temps, insuffisant sans doute pour comprendre tous les changements qui peuvent survenir dans une destinée humaine, est du moins indispensable aux cœurs aimants pour adoucir les impressions pénibles qu'une perte cruelle y a laissées.

Les fleurs se fanent, les fruits mûrissent, les feuilles tombent, de nouveaux bourgeons se développent; la vie appartient aux vivants, et quiconque vit doit s'attendre à voir sans cesse tout changer autour de lui.

Je me hasardai enfin à parler à ma mère de l'affaire qui me tenait tant au cœur. Elle me confia à son tour que la jeune veuve avait été profondément affligée de la perte de son mari, et qu'elle ne s'était rattachée à l'existence que par rapport à son enfant. Puis elle ajouta que Marie connaissait mon amour, qu'elle y trouvait une douce consolation, et qu'il fallait lui donner le temps de s'accoutumer à l'idée d'y répondre.

Vers la fin de son année de deuil, la belle étrangère vint s'installer chez nous, et bientôt nous fûmes les plus pieux et les plus heureux des fiancés. Notre mariage ne diminua rien au sentiment solennel et tendre qui nous avait réunis. Aux devoirs et aux plaisirs de la paternité adoptive, succédèrent bientôt pour moi les devoirs et les plaisirs de la paternité réelle. Le personnel de notre famille ne tarda pas à dépasser celui de la Sainte Famille, que nous avions prise pour modèle; nous n'en fûmes pas moins attentifs à imiter les mœurs rigides et pures de ce modèle, dont le hasard, l'habitude et notre volonté, nous avaient donné toutes les allures extérieures. Cette ressemblance nous est devenue si chère, que notre âne restera le compagnon fidèle de nos excursions dans la contrée. On nous y verra toujours comme vous nous y avez vus hier; et nous sommes heureux et fiers de nous être conduits jusqu'ici de manière à ne pas faire honte aux saints personnages que nous imitons de loin.

CHAPITRE III.

WILHELM A NATHALIE.

Je viens de terminer la plus gracieuse, je dirais presque la plus merveilleuse des histoires; je l'ai jetée sur le papier pour toi, après l'avoir entendue raconter par un loyal et franc montagnard. Si je n'ai pas toujours employé les termes dont il s'est servi, si je me suis parfois permis de mettre mes impressions à la place des siennes, je dois trouver mon excuse dans les rapports qui existent entre ma destinée et celle de ce charpentier. N'a-t-il pas pour sa femme une vénération presque aussi profonde que celle que je t'ai vouée? et leur première rencontre ne ressemble-t-elle pas, sous quelques rapports du moins, à la nôtre? N'ai-je pas le droit de lui envier le bonheur de marcher à côté de l'âne qui porte la mère et l'enfant, de rentrer chaque soir sous le toit de l'antique monastère qui abrite son heureuse famille, et d'être toujours et partout inséparable de sa bien-aimée?

Mais que dis-je, hélas! il ne m'est pas même permis de me plaindre; je t'ai promis de souffrir en silence!

Je ne te parlerai pas du bonheur de la vie si douce dont j'ai été témoin; il est des sensations que la plume ne saurait rendre. J'ai passé deux journées délicieuses; les premières heures de la troisième m'ont rappelé qu'il fallait recommencer mes courses vagabondes.

Je viens d'avoir une discussion avec Félix au sujet d'une de mes bonnes résolutions que je t'ai promis d'observer fidèlement, et qu'il voudrait me faire violer. Je ne sais si c'est une fatalité inévitable ou un défaut de mon caractère, mais le personnel dont je suis entouré tend sans cesse à s'augmenter, et à me surcharger ainsi d'un fardeau qu'ensuite je traîne péniblement après moi. J'ai été et je suis encore très-décidé à rester à deux dans mes voyages, et cependant un lien nouveau et peu agréable tend à se former.

Un petit garçon fort éveillé et serviable jusqu'à l'excès est venu se joindre aux enfants de Joseph, et mon fils veut absolument le garder avec lui. Cet enfant est connu dans le pays; sa gaieté le fait aimer et lui vaut de nombreuses aumônes; mais il ne me plaît point. J'ai prié Joseph de le renvoyer, il l'a fait; c'est ce qui a fâché Félix et occasionné une petite scène entre nous.

Je viens de faire une découverte fort agréable. Dans un coin de la chapelle qu'habite ma sainte famille, se trouve une caisse remplie de pierres curieuses : Félix, qui depuis nos courses dans les montagnes s'est passionné pour la lithologie, les a examinées avec un vif intérêt. Plusieurs d'entre elles brillent d'un éclat singulier; notre hôte lui a permis de prendre toutes celles qui lui plairaient; il m'a assuré que ces pierres étaient le reste d'une grande collection qu'un voyageur nommé Montan venait d'envoyer à ses amis. Tu comprendras sans peine le plaisir que j'ai éprouvé en entendant prononcer ce nom, sous lequel voyage un de nos meilleurs amis, l'homme à qui nous avons tous deux tant d'obligations! J'espère le rencontrer bientôt dans mes pérégrinations.

Wilhelm ne voulait pas abandonner au hasard le bonheur de revoir un ami si précieux : malheureusement, son hôte ne pouvait lui donner aucun renseignement sur la direction que Montan avait prise.

— Si mon père n'était pas si singulièrement obstiné, s'écria Félix, nous ne tarderions pas à découvrir les traces de notre ami.

— Et par quel moyen ? demanda Wilhelm.

— Le petit Fitz connaît l'endroit où se trouve en ce moment le voyageur qui a laissé dans la chapelle le reste d'une si belle collection de pierres ; tout le pays le regarde comme un grand connaisseur.

Wilhelm consentit à se laisser guider par le jeune garçon, tout en se promettant de le surveiller de près, car il se défiait toujours de lui. Fitz se présenta aussitôt, et dès qu'il sut ce qu'on lui demandait, il s'arma d'une *demoiselle*, d'un perçoir et d'un marteau, suspendit un petit sac sur ses épaules, et marcha gaiement, avec cet attirail de mineur, à la tête du petit cortége dont il s'était chargé de diriger les recherches. La route qu'il leur fit suivre montait rapidement. Après avoir regardé avec une secrète inquiétude tantôt à droite et tantôt à gauche, il ne suivit plus aucun sentier, et sauta avec Félix de rocher en rocher, par-dessus les ruisseaux et les ravins. Notre héros, et même le guide qui portait les effets et les provisions, ne purent les suivre que de loin, ce qui obligea les enfants à revenir sans cesse sur leurs pas ; puis ils s'avancèrent de nouveau en chantant et en sifflant tour à tour.

Les arbres qui se nourrissent dans ces lieux élevés attirèrent l'attention de Félix ; il en demanda les noms à son petit compagnon, et apprit à connaître le pin nain, le larix, et toute la famille merveilleuse des gentianes.

Tout à coup Fitz s'arrêta, prêta l'oreille, et fit signe aux voyageurs de s'approcher.

— Entendez-vous frapper contre la pierre ? leur demanda-t-il.

— Nous l'entendons, lui répondit-on.

— C'est Montan, ou quelqu'un qui pourra nous dire où il est.

Et se remettant en route, il suivit la direction du bruit, qui se renouvelait à intervalles réglés. Bientôt les enfants arrivèrent au pied d'un immense rocher qui couronnait, pour ainsi dire, les hautes forêts des montagnes, et s'élevait au-dessus de toutes celles dont il était entouré. Un homme se tenait debout sur la pointe de ce rocher : les enfants se mirent aussitôt à gravir vers lui; Wilhelm les suivit, non sans peine et sans danger.

Celui qui monte le premier sur un roc presque inaccessible court moins de périls que ceux qui le suivent : ils ne voient que le point où leur prédécesseur est parvenu; les moyens dont il s'est servi pour y arriver leur échappent toujours.

Les enfants atteignirent la cime du rocher en poussant une joyeuse exclamation. Félix se tourna vers son père et s'écria de toutes ses forces :

— C'est Jarno!

Jarno s'approcha de l'escarpement que gravissait son ami, lui tendit la main et l'attira près de lui : tous deux s'embrassèrent avec effusion dans cette atmosphère libre et pure.

En sortant des bras de Jarno, que nous appellerons désormais Montan, Wilhelm se sentit frappé de vertige, tandis que les deux enfants se balançaient gaiement sur la pointe d'un roc suspendu au-dessus de l'abîme immense qui s'étendait de tous côtés. Montan força son ami à s'asseoir.

— Une vue sans limites, lui dit-il, qui se développe à nos regards d'une manière inattendue, comme pour nous faire sentir à la fois notre grandeur et notre néant, éblouit toujours. Au reste, les grandes et vives jouissances ne commencent-elles pas toujours par des vertiges?

Félix s'était approché d'eux : il leur demanda si les petits tertres verts qui ondoyaient au fond de l'abîme étaient en effet les hautes montagnes boisées par lesquelles ils venaient de passer; on lui répondit affirmativement. Une pierre brillante attira son attention; il la détacha en s'écriant :

— Voilà encore du mika jaune! il y en a donc partout?

— Oui, partout, dans ces régions du moins, répliqua

Montan. Tu parais avide de savoir : souviens-toi que tu te trouves en ce moment sur les premières et les plus anciennes gangues du monde.

— Le monde n'a donc pas été fait d'un seul coup?

— Cela n'est pas probable, mon enfant.

— Et il y a d'autres gangues plus bas, et plus bas encore d'autres, et ainsi de suite? demanda Félix en désignant du doigt les diverses chaînes de montagnes qui descendaient jusque dans la plaine.

La journée était belle, et Montan fit admirer en détail à son ami la magnificence de la vue qui s'étendait de toutes parts. Çà et là se dessinaient des cimes presque aussi élevées que celle où ils se trouvaient; plus bas, un amas de rocs arides semblait vouloir enjamber ces sommités irrégulières, en lançant dans les airs des pointes audacieuses et bizarres, tandis que les diverses ramifications de sa base se prolongeaient, en bonds capricieux, jusque dans l'immensité d'une plaine fertile, entrecoupée de fleuves et de lacs. Et quand le regard, fatigué de ce tableau uniforme, revenait sur lui-même, il sondait, malgré lui, la profondeur des abîmes terribles qui s'enchaînaient entre eux comme les mystérieux détours d'un labyrinthe, et au fond desquels bruissaient des torrents blanchâtres.

Félix ne se lassait pas d'interroger Montan, qui répondait toujours avec une complaisance inépuisable, mais avec réserve. Wilhelm lui en demanda la raison dès que son fils se fut éloigné.

— On ne se dit pas toujours toutes ses pensées à soi-même, répliqua Montan, et nous ne devons aux autres que celles qu'ils peuvent comprendre. L'homme ne conçoit que ce qui a quelque rapport à lui-même; quant aux enfants, il suffit de les rattacher à l'actualité et de leur fournir un certain nombre de noms et de faits; ils n'arrivent que trop tôt à nous interroger sur les choses et sur les causes.

— Et comment pourrait-on leur en faire un crime? La multitude des objets dont nous sommes entourés jette de la confusion dans nos idées; il est donc bien naturel qu'au lieu

de chercher à les classer, les enfants nous demandent : Comment? Pourquoi?

— J'en conviens; mais comme ils ne voient que superficiellement, on doit leur répondre de même sur ce qu'ils voient.

— Hélas! la plupart des hommes en restent toujours là. Il est difficile de s'élever au point sublime où le concevable devient absurde et vulgaire.

— Oui, dit Montan en souriant, il est sublime ce point, car il tient le milieu entre le désespoir et la divinisation.

— Revenons à Félix, continua Wilhelm : depuis que nous errons dans ces montagnes, il s'est passionné pour les pierres qu'on y trouve à chaque instant. Ne pourrais-tu pas m'en apprendre assez pour répondre à ses questions, aux plus simples du moins?

— Non, cela est impossible. Quand on veut entrer dans une carrière nouvelle, il faut avoir le courage de redevenir enfant, c'est-à-dire se passionner pour l'écorce avant de pouvoir toucher au fruit.

— Daigne au moins me dire comment tu as pu devenir si promptement un savant minéralogiste; car il n'y a pas encore longtemps que nous nous sommes séparés.

— Et alors, tu t'en souviens, mon ami, on nous a imposé une longue et pénible résignation... En pareil cas, l'homme qui se sent encore de l'énergie cherche à se faire une vie nouvelle. Des objets nouveaux ne sauraient lui suffire, car ce ne sont là que des distractions; il lui faut un nouveau tout dont il puisse se faire le centre.

— Mais pourquoi as-tu choisi une science bizarre, qui ne peut se pratiquer que dans la solitude?

— C'est ce dernier motif qui me la fait préférer à toute autre. Je suis décidé à éviter les hommes; on ne saurait rien faire pour eux, et ils nous empêchent de faire quelque chose pour nous. S'ils sont heureux, ils exigent qu'on respecte leurs absurdités; s'ils sont malheureux, ils veulent qu'on les sauve sans toucher à ces absurdités, et jamais ils ne songent à nous demander si nous sommes heureux ou malheureux.

— Je ne les crois pas encore dans une situation aussi désespérée, dit Wilhelm en souriant.

— Comme il te plaira ; je ne veux pas te décourager. Va toujours, Diogène II, et tiens ta lanterne allumée, même en plein jour. Derrière ces montagnes, il y a un monde étranger pour toi ; tu trouveras bientôt que tout s'y passe comme dans celui que tu viens de quitter. Les hommes de tous les pays ne vous comptent pour rien quand on ne sait pas seconder leurs intrigues ou du moins payer leurs dettes.

— Qu'importe ; ils seront toujours plus amusants que tes nouveaux amis les rochers.

— Pas du tout ; car ceux-là ont du moins l'avantage d'être incompréhensibles.

— Il n'est pas dans ta nature d'aimer les choses que tu ne saurais comprendre. Sois franc, mon ami ; dis-moi d'où te vient ton subit amour pour ces pierres froides et insensibles ?

— Voilà ce qui serait fort difficile à dire de toute espèce d'amour, répondit Montan.

Et après un instant de silence il ajouta :

— Les lettres sont sans doute une belle invention ; mais elles sont insuffisantes pour exprimer les sons ; et les sons, si indispensables à toute communication, ne rendent pas encore tout ce que nous éprouvons. Aussi finissons-nous par nous contenter des lettres et des sons, sans être pour cela plus avancés que nous ne le serions si nous n'avions ni les unes ni les autres ; car nous ne parvenons jamais qu'à nous communiquer la partie la plus vulgaire des sensations, celle enfin qui ne vaut pas la peine d'être transmise.

— Tu éludes la question, mon cher ; comment appliquer tes singulières paroles aux pierres et aux rochers ?

— Et si ces pierres et ces rochers étaient pour moi des lettres que je cherche à déchiffrer pour composer avec elles des mots et des phrases, pourrais-tu m'en blâmer ?

— Non, sans doute ; mais je dirais que tu as choisi un alphabet bien compliqué.

— Pas tant que tu le penses : la nature n'a qu'une seule écriture ; et quand on est parvenu à la lire couramment,

on ne s'expose jamais à s'entendre dire, par quelque critique sincère, que ce document est apocryphe, ainsi que cela nous arrive si souvent avec l'écriture des hommes sur les vieux parchemins, que nous nous donnons tant de peine à déchiffrer.

— Cela n'empêchera personne de critiquer tes nouvelles occupations.

— Je le sais, et je m'en inquiète fort peu. Quant à toi, je t'aime trop pour ne pas dédaigner entre nous le misérable échange de paroles trompeuses ou vides de sens.

CHAPITRE IV.

Les deux amis venaient de descendre, non sans peine et sans fatigue, jusqu'à une touffe d'arbres où les enfants les avaient devancés. Le guide étala les provisions sur le gazon; Félix y déposa les pierres qu'il avait trouvées dans les rochers, et les montra les unes après les autres à Montan. Celui-ci les lui nomma toutes à sa grande satisfaction. Une seule restait encore à examiner; Montan la regarda longtemps en silence :

— D'où peut-elle venir ? dit-il enfin.

— Félix sourit avec une joie maligne en voyant un homme aussi expérimenté réduit à douter.

— C'est moi qui ai trouvé cette pierre, s'écria Fitz; elle est du pays.

— Cela me paraît impossible. Montre-moi le rocher d'où tu l'as détachée, et je te donnerai un ducat.

— Je suis sûr de le gagner, mais pas pour l'instant.

— Nomme-moi seulement la veine... Mais comment le pourrais-tu ? C'est une *pierre de croix;* elle vient des montagnes de Saint-Jacques de Compostelle. Quelque étranger l'aura perdue ici, si toutefois tu ne la lui as pas volée.

— Déposez votre ducat entre les mains de votre compagnon de voyage, et je vous dirai où j'ai trouvé cette pierre. Écoutez; en fouillant les ruines de l'église de Saint-Joseph, j'ai découvert dans les décombres du maître-autel une couche

de pierres qui lui servait de base, et dont j'ai détaché celle que vous tenez à la main. Il y en a une grande quantité, et vous pourrez en prendre tant que vous voudrez.

— Voici ta pièce d'or ; tu la mérites pour cette révélation. Il est toujours agréable de se convaincre que la nature, inanimée en apparence, produit les images des objets de notre vénération. C'est une véritable sibylle qui nous montre d'avance ce qui, d'après les décrets de l'éternité, sera dans la suite des temps. C'est dans cette pensée, sans doute, que les prêtres ont construit leur autel sur une couche de pierres semblables.

— Wilhelm le pria de nouveau de le mettre à même de satisfaire la curiosité de son fils sur la qualité des pierres.

— Renonce à ce projet, répondit Montan ; rien n'est plus dangereux qu'un maître qui n'en sait pas plus que son élève. Celui qui veut instruire les autres peut garder pour lui la meilleure partie de son savoir ; mais il ne doit rien savoir à demi.

— Existe-t-il des maîtres aussi parfaits ?

— Oui ; et il est facile de les trouver ?

— Comment et en quel lieu ?

— Tu les trouveras partout où l'on s'occupe exclusivement de la chose que tu voudras savoir. Est-il un meilleur moyen pour apprendre une langue étrangère que de vivre dans le pays où tout le monde la parle ?

— Si je t'ai bien compris, tu es devenu un savant minéralogiste en t'exilant au milieu des montagnes ?

— Oui.

— Et tu n'as eu aucune communication avec les hommes ?

— Je n'en ai eu qu'avec ceux qui sont en rapport avec les montagnes. Là où des pygmées, éblouis par l'attrait de quelques veines métalliques, creusent des rochers et se tracent des routes dans les entrailles de la terre, là doit se fixer l'homme pensant et avide de savoir. Il voit agir, il laisse faire, et trouve autant de plaisir aux travaux qui échouent qu'à ceux qui réussissent. Tout ce qui est matériellement utile n'a qu'une importance partielle ; quiconque veut entièrement posséder une science, un art, doit l'étudier par

amour pour la science, pour l'art. Pendant que je te parle ainsi du plus haut degré d'études, vers lequel on ne tend qu'après de longues et pénibles expériences, je vois les enfants folâtrer autour de nous, comme s'ils voulaient me rappeler que, dans leurs jeunes cœurs, vibrent d'autres cordes. Oui, l'enfant veut tout entreprendre, parce que tout ce qu'il voit bien faire lui paraît facile. Sous certains rapports, ce vieil adage : « Tous les commencements sont difficiles, » est juste; mais il serait plus généralement vrai de dire : « Tous les commencements sont faciles; » les degrés qui conduisent à la perfection ne s'atteignent que par de longs efforts, et le plus souvent même on n'y arrive jamais.

— Est-ce que tu aurais acquis la conviction qu'il faut séparer et classer nos facultés pour apprendre, comme il faut séparer et classer nos forces pour agir? demanda Wilhelm après un instant de réflexion.

— Oui, répondit Montan; tout ce que l'homme peut être doit se détacher de lui comme un second *soi*, et cela serait-il possible si le premier *soi* n'avait pas été absorbé par celui qui devait sortir de lui?

— Cependant on a regardé jusqu'ici une instruction variée, et par cela même superficielle, comme utile et nécessaire.

— Elle l'est, en effet, jusqu'à une certaine époque de la vie. La variété des connaissances prépare et étend l'élément dans lequel une connaissance spéciale agira plus tard, avec d'autant plus de force, qu'elle y trouvera plus de place. Notre siècle est celui des connaissances spéciales; heureux celui qui le sent et qui agit en conséquence! Il est des cas où cette vérité se manifeste ouvertement et au premier coup d'œil. Consacre-toi, par exemple, exclusivement à l'étude du violon, et tu trouveras bientôt une place dans un orchestre; ne t'occupe qu'à faire un organe docile de ton gosier, et la société ne tardera pas à t'indiquer la place qui t'appartient. Mais en voilà assez sur ce sujet; que celui qui pense autrement suive une autre route : la plus mauvaise réussit parfois. Quant à moi, je soutiens qu'il faut toujours commencer par le commencement, et qu'il n'y a rien de plus sage que

de se consacrer à un métier. Que ce mot ne t'effraye point : un métier restera toujours un métier pour une intelligence ordinaire ; une intelligence élevée en fera un art. Pour une intelligence supérieure, il deviendra la réunion de toutes les perfections. J'ajouterai, pour m'exprimer d'une manière moins paradoxale, que l'homme supérieur voit dans ce qu'il fait bien l'image de tout ce qui se fait bien.

Cet entretien, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Ce spectacle, malgré son imposante beauté, inquiéta presque nos voyageurs ; car ils ne savaient où passer la nuit.

— Il n'est plus temps de songer à trouver une auberge, dit Fitz ; mais si vous voulez vous chauffer jusqu'à demain matin près du foyer d'un charbonnier, vous serez les bienvenus.

Ils le suivirent, sans objection, sur le sentier difficile qui devait les conduire au lieu de repos promis. Après une assez longue marche à travers une épaisse forêt, ils virent enfin une clairière au milieu de laquelle un fourneau encore rouge répandait une chaleur bienfaisante. Une hutte construite avec des branches d'arbres se cachait modestement derrière deux immenses monceaux de bois destinés à être convertis en charbon. Les voyageurs prirent place autour d'un petit feu qui petillait à peu de distance de cette hutte. La femme du charbonnier, jalouse de remplir les devoirs de l'hospitalité, coupa des tranches de pain et les beurra après les avoir fait légèrement griller. Les enfants s'empressèrent autour d'elle, et reçurent, par anticipation, plus d'une friande bouchée. Pressés par la faim, Montan et Wilhelm attendaient ce frugal souper avec une égale impatience. Dès qu'il fut terminé, Félix se mit à jouer à cache-cache avec son petit compagnon ; puis, tous deux, s'avancèrent dans la forêt, où ils imitèrent les hurlements du loup avec tant de vérité, que le voyageur le plus intrépide n'aurait pu s'empêcher de frémir.

Pendant que les enfants s'amusaient ainsi, les deux amis s'abandonnaient au charme d'une conversation intime et confidentielle. Malheureusement, la branche de leur grande association, spécialement désignée sous le nom de *Société*

de l'abnégation, au service de laquelle ils s'étaient consacrés, imposait à tous ses membres le singulier devoir de ne jamais parler, lorsqu'ils se rencontraient dans leurs voyages, ni du *passé* ni de l'*avenir :* le présent seul devait les occuper.

Réellement passionné pour la science minéralogique et tout ce qui concerne les travaux des mines, Montan parla avec beaucoup de chaleur des avantages que la *société* pourrait retirer de cette science, dans les deux hémisphères. Wilhelm, qui cherchait toujours dans le cœur humain le vrai trésor de la vie, ne vit dans l'enthousiasme de son ami qu'un penchant passager, et lui dit en souriant :

— Tu es en contradiction avec toi-même, puisque tu crois arriver à une certaine perfection dans une carrière que tu n'as pas suivie depuis ton enfance.

— Tu te trompes, mon ami; j'ai passé mon enfance chez un oncle, employé supérieur des mines. Les enfants qui travaillaient au *bocard* étaient mes camarades; j'ai pénétré avec eux dans les entrailles de la terre, et dans nos jeux nous imitions ensemble les travaux des plus habiles mineurs. Ces souvenirs m'ont ramené sur une route où je me sens heureux comme je l'étais alors. L'odeur du charbon que nous respirons ici t'est désagréable sans doute; pour moi c'est un parfum exquis, puisqu'elle me rappelle les plaisirs de mes premières années. J'ai beaucoup cherché, j'ai beaucoup essayé pendant ma vie, et j'ai toujours trouvé la même chose. La plus grande satisfaction de l'homme est dans l'habitude qu'il a contractée; il se passe difficilement, même d'un mal, quand il s'y est accoutumé. J'ai reçu une fois une blessure qui semblait vouloir ne jamais se guérir; je m'en suis beaucoup tourmenté, et lorsqu'elle s'est fermée j'étais très-contrarié de ce que mon chirurgien ne venait plus, chaque matin, me panser et partager mon déjeuner.

— Cela ne m'empêchera pas de désirer que mon fils puisse se faire du monde des idées plus hautes et plus indépendantes que celles que l'on puise dans la pratique d'un métier. On a beau chercher à limiter notre pensée, tôt ou tard nous voulons connaître l'époque à laquelle nous vivons,

et cette connaissance sera toujours imparfaite si nous ignorons ce qui nous a précédé. La boutique d'un épicier n'est-elle pas un sujet de stupéfaction pour celui qui ne connaît pas même de nom les pays d'où nous viennent les indispensables raretés qu'elle contient ?

Je ne vois pas qu'il faille faire tant de façons. Qu'on lise son journal comme le lisent tous les boutiquiers, et qu'on prenne son café comme le prennent toutes les vieilles femmes. Au reste, puisque tu veux absolument donner à ton fils une éducation complète, il faut que tu sois frappé d'aveuglement pour ne pas voir qu'il y a là, tout près de nous, la meilleure des institutions possibles.

— Tout près ? demanda Wilhelm d'un air de doute.

— Oui, tout près. Regarde : que vois-tu là ?

— Où donc ?

— Droit devant toi.

Et allongeant son doigt indicateur dans cette direction, Montan ajouta d'un air impatienté :

— Allons, voyons ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un fourneau de charbonnier ; mais... .

— Enfin, nous y voilà ! Oui, c'est un fourneau de charbonnier. Comment s'y prend-on pour le construire ?

— On entasse des bûches.

— Et puis ?

— Il paraît, mon ami, dit Wilhelm en riant, que tu veux me faire l'honneur de m'amener, par des procédés tout à fait socratiques, à convenir que je suis infiniment absurde et stupide.

— Pas le moins du monde ; tu t'en convaincras si tu veux continuer à me répondre rigoureusement. Que fait-on quand les bûches sont entassées dans la forme voulue, et de manière à laisser passer l'air ?

— On y met le feu.

— Et quand ce feu est bien pris, que les flammes sortent de toutes parts, les laisse-t-on aller ?

— Mais non, on couvre le fourneau avec du gazon, de la terre.

— Pour éteindre le feu ?

— Non, pour le tempérer.

— Voilà ce que c'est! Oui, on laisse d'abord assez d'air, afin que tout puisse s'allumer; ensuite on ferme et on bouche les petits jours; quand chaque tison est éteint et carbonisé, on détruit l'édifice. La marchandise est devenue vendable; et lorsque, par l'intervention du serrurier et du forgeron, du boulanger et du cuisinier, elle a rendu assez de services à la chrétienté sous cette forme, elle passe, sous celle de cendres, aux fabricants de savon et aux blanchisseuses, qui l'utilisent à leur tour.

Wilhelm partit d'un grand éclat de rire.

— Je voudrais bien savoir sous quelle forme, dit-il, tu te personnifies dans cette parabole.

— Sous celle d'un vieux panier rempli de solide charbon de bois de frêne. Je me suis réservé toutefois le privilége de ne me brûler que pour ma propre satisfaction, ce qui m'a fait paraître bizarre aux yeux de tout le monde.

— Et moi, sous quelle forme me vois-tu?

— Sous celle d'un bâton de voyageur, qui possède la faculté merveilleuse de fleurir partout où on le pose, sans prendre racine nulle part. Tu comprendras maintenant pourquoi les forestiers et les jardiniers, les charpentiers et les charbonniers, et autres gens utiles de cette espèce, n'ont jamais rien pu faire de toi.

Wilhelm tira de sa poche quelque chose qui ressemblait à un portefeuille, et que Montan paraissait connaître parfaitement; il n'ignorait pas non plus que cet objet était, aux yeux de son ami, une espèce de talisman d'où dépendait sa destinée. Nous ne pouvons pas encore confier à nos lecteurs quel était cet objet, mais il nous est permis de dire qu'il donna un autre caractère à l'entretien des deux amis. Notre héros avoua qu'il avait depuis longtemps le désir de se consacrer à une science utile, et qu'il réaliserait ce désir, sans délai, s'il pouvait obtenir la révocation de la défense de rester plus de trois jours dans un même lieu. Montan lui promit d'intervenir à cet effet auprès de leurs chefs.

Une société singulière et d'une apparence suspecte s'était rassemblée peu à peu autour du fourneau du charbonnier;

lécida nos voyageurs à partir aux premiers rayons

rtant de la forêt, ils arrivèrent à une place décou-
ie des biches et des chevreuils traversaient en tous
ndis que Félix les suivait des yeux avec ravissement,
x amis interrogèrent Fitz sur la direction des divers
qui s'offraient à leurs regards. L'enfant hésita et
t vaguement.

u es un petit vaurien, lui dit Montan, et je gage que
ais tous les hommes qui sont venus cette nuit se
r au fourneau du charbonnier. Les premiers étaient
herons, des mineurs, il n'y a rien à dire sur leur
; mais les derniers venus me faisaient l'effet de bra-
s et de contrebandiers. Quant à ce grand gaillard
ait toujours des lignes cabalistiques dans le sable, et
autres traitaient avec déférence, c'est un chercheur
rs que tu sers en cachette, j'en suis sûr.

m, répondit Fitz, si quelques-uns de ces gens-là
rfois ce que la loi défend, c'est qu'ils y sont forcés
pas mourir de faim.

nt que les deux amis se disposaient à se séparer, le
ntagnard les observa en silence, en se demandant
les deux il aurait le plus d'intérêt à suivre.

le père et le fils, se dit-il à lui-même, donnent faci-
de l'argent, l'autre prodigue l'or !

réflexion le décida pour Montan, qui, au reste, lui
ait l'occasion.

and j'irai à Saint-Joseph, lui dit-il, je verrai si tu
mpé, car je chercherai les *pierres de croix* sous le
autel.

us n'en trouverez point, et cependant je ne vous ai
npé; elles y étaient, mais je les ai ôtées et cachées
montagnes. Ces pierres sont fort précieuses, non-
nt parce qu'elles se vendent cher, mais parce que,
r secours, il est impossible de trouver aucun trésor.

rnis à ce grand homme maigre que vous avez vu;
aut bien que j'en convienne, vous ne vous êtes pas
sur son compte.

Cet aveu donna lieu à des négociations réciproques. Fitz promit à Montan, en échange d'un second ducat, un gros morceau de *pierre de croix;* puis il engagea Wilhelm à ne pas se rendre au château des Géants, ainsi qu'il en avait l'intention; mais voyant que Félix s'obstinait à visiter ce monument curieux, il se borna à recommander au guide de ne pas laisser les voyageurs s'engager trop avant dans les galeries et dans les cavernes ténébreuses, d'où plus d'un curieux n'était jamais revenu. On se sépara, et le petit montagnard indiqua l'heure à laquelle il irait attendre le père et le fils sous les porches du château des Géants.

Le guide marcha devant Wilhelm et son fils. Bientôt l'enfant s'aperçut qu'il ne suivait pas la direction que Fitz lui avait indiquée, et il lui en fit l'observation.

— Il me semble, répondit-il avec humeur, que je dois connaître le chemin mieux que vous. La dernière tempête a brisé une foule d'arbres dont les troncs renversés rendent tout à fait impraticables les sentiers que vous voulez suivre. Laissez-moi faire; et si nous arrivons plus tard au lieu convenu, ce sera du moins sans accident.

Félix se dédommagea des ennuis de la route en sautant d'une pointe de rocher à une autre, talent dont il était d'autant plus fier qu'il venait de l'acquérir tout récemment.

Après une longue et pénible marche, ils arrivèrent enfin devant un noir édifice à moitié écroulé, connu dans le pays sous le nom de château des Géants. Là des colonnades serrées formaient, sur des cimes de rocs isolés, des pans de murailles; plus loin, d'autres colonnades, savamment disposées, se dessinaient en portiques et en arcs de triomphe; d'autres encore descendaient dans les entrailles de la terre en longues enfilades de galeries, dont les détours offraient, dès leur point de départ, des labyrinthes ténébreux.

Le guide avertit très-sérieusement les voyageurs des dangers auxquels ils s'exposeraient s'ils s'aventuraient dans ces sombres galeries. Puis il chercha sur la plate-forme, d'où l'on découvrait une vue magnifique, les cendres des feux que ses devanciers y avaient allumés, et se mit à imiter leur exemple. Pendant que, suivant l'usage, il préparait un repas fru-

gal auprès de ce feu, Wilhelm l'interrogea sur les contrées qui se déroulaient à ses regards, et dont il avait visité la plus grande partie. Au milieu de cet entretien, il s'aperçut que Félix avait disparu. Les cris, les coups de sifflet, et autres signaux convenus par lesquels on cherchait à le rappeler, restèrent sans réponse, ce qui ne permit plus de douter qu'il s'était égaré dans les galeries.

Préparé d'avance, en pèlerin intrépide, à toutes les éventualités possibles, notre héros tira tranquillement de sa sacoche un gros peloton de ficelle, dont il attacha le bout à la colonne la plus proche de lui. Plein de confiance en ce fil protecteur, il s'avança à la recherche de son fils; mais l'appel réitéré de son sifflet réveilla longtemps en vain les lugubres échos de ces noirs labyrinthes. Tout à coup un sifflement aigu lui répondit, et Félix parut sur le bord d'un abîme.

— Es-tu seul? murmura l'enfant d'un air mystérieux.

— Oui, seul.

— En ce cas, donne-moi un coin et un maillet, et surtout ne laisse approcher personne de ce lieu.

Son père lui remit les objets demandés, et l'enfant disparut de nouveau. Il revint bientôt en disant qu'il avait besoin d'un morceau de bois plus long et plus fort. Wilhelm trouva moyen de le lui procurer, et attendit avec une impatience fiévreuse le dénoûment de cette bizarre aventure. Après une longue attente, il vit son fils s'élancer vers lui, tenant sous son bras une cassette de la grandeur d'un volume in-octavo et étincelante d'or et de pierreries.

— Prends cela, père, lui dit-il, et surtout que personne ne le voie.

Puis il raconta, d'un air très-agité, comment un secret pressentiment l'avait poussé à entrer dans les galeries, et à descendre dans les profondeurs où son père venait de le trouver.

— C'est dans ce gouffre, continua-t-il, que j'ai découvert un grand coffre d'airain. Le couvercle n'était fermé qu'à demi, et je n'avais pas la force de le soulever; c'est pour cela que je t'ai demandé un coin et un maillet. Je suis par-

venu enfin à l'ouvrir ; il m'a paru d'abord entièrement vide ; mais bientôt j'ai vu briller dans le fond la superbe cassette que je viens de te remettre.

Tous deux se promirent de garder le secret sur cette riche trouvaille ; ils rejoignirent le guide, et prirent le modeste repas qu'il leur avait préparé.

Le petit montagnard n'était pas encore venu les rejoindre, ainsi qu'il l'avait promis ; mais Félix ne voulait pas l'attendre. Le trésor qu'il venait de trouver semblait l'avoir soumis à l'influence des esprits infernaux qui l'avaient gardé jusqu'ici ; aussi les colonnes lui paraissaient-elles plus noires et les cavités plus profondes. Le poids d'un secret et d'une propriété, justement ou injustement acquise, pesait sur lui ; et il espérait se débarrasser des inquiétudes, inséparables de cet état, en changeant de place.

Le guide conduisit nos voyageurs vers les immenses domaines d'un propriétaire connu par ses bizarreries. Au lieu de sauter et de gambader comme il l'avait fait le matin, Félix marchait à côté de son père, et lui demandait de temps en temps à voir la précieuse cassette, satisfaction qu'il lui refusa en l'avertissant, par un regard significatif, qu'il ne fallait pas mettre le guide dans leur confidence. Forcé de renoncer à ce plaisir, il aurait voulu voir Fitz ; et cependant il craignait de se trouver en face de lui. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsque son jeune compagnon fit entendre le signal convenu et le rejoignit. Pour s'excuser de n'être pas venu au château des Géants, il dit que Montan l'avait retenu ; puis il s'informa minutieusement de tout ce que les voyageurs avaient fait dans les galeries de ce célèbre château. Félix lui débita une foule de contes, tantôt avec assurance, tantôt avec un embarras visible, regarda son père en souriant, le tira à la dérobée par le pan de son habit, et fit enfin toutes les folies nécessaires pour faire croire qu'il avait trouvé dans les galeries un trésor mystérieux.

La petite caravane suivait une clairière qui devait les conduire, sans trop de difficultés, à la demeure du riche propriétaire. Fitz soutint qu'il connaissait une route plus courte ; le guide refusa de la prendre ; mais Wilhelm et son fils ne

s'en confièrent pas moins au petit vagabond. Ils descendirent avec lui une épaisse forêt de mélèzes, qui, en s'éclaircissant par degrés, leur permit bientôt de voir, dans toute son étendue, un magnifique domaine éclairé par un soleil brillant.

Au milieu d'un vaste terrain, pittoresquement accidenté, et planté d'arbres fruitiers, se dessinaient de riantes habitations. Au delà de ces vergers s'étendaient des champs et des prairies fertilisés par de nombreux ruisseaux et entrecoupés par des étangs. Arrivés au pied de la montagne qu'ils regardaient comme le terme de leur course, Félix fit un mouvement de surprise en voyant qu'une haute muraille entourée d'un fossé large et profond les séparait des vergers.

— Nous sommes encore bien loin de la porte d'entrée, dit Fitz avec un sourire malin; il est vrai qu'on pourrait abréger la route en passant par les voûtes souterraines que vous voyez là devant vous. Elles servent à conduire, dans la saison des pluies, les eaux des montagnes aux réservoirs du domaine.

Cette proposition séduisit Félix, et Wilhelm suivit les enfants sous les voûtes, où régnait une obscurité profonde; parfois seulement quelques rayons de jour se glissaient obliquement, à travers les piliers, par de petites ouvertures grillées. Tout à coup la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et deux grilles de fer, l'une devant, l'autre derrière eux, s'élevèrent lourdement du sol jusqu'au plafond. Fitz, seul, fut assez heureux pour s'échapper de cette cage; car à peine avait-il entendu le coup de fusil, qu'il fit un bond en arrière. Malgré sa dextérité, la manche de sa veste se trouva prise dans la grille; mais il se dépouilla de ce vêtement, se sauva à toutes jambes et disparut bientôt.

Wilhelm et son fils n'étaient pas encore remis de leur surprise, lorsqu'ils entendirent des voix confuses; presque au même instant, des hommes armés et portant des torches parurent à l'une des grilles, pour s'assurer, sans doute, de la nature de la prise qu'ils venaient de faire; puis ils demandèrent aux deux prisonniers s'ils voulaient se rendre à discrétion.

Notre héros répondit que, dans la position où il se trou-

vait, une pareille question était une dérision, puisqu'il n'avait pas la liberté du choix. Après cette déclaration, il passa son couteau de chasse, unique arme défensive qu'il possédât, à travers les barreaux de la grille. Elle s'ouvrit aussitôt, et les captifs entourés de leurs guides continuèrent à s'avancer sous les voûtes, qui les conduisirent à un escalier rapide et tournant. Dès qu'ils furent arrivés au haut de cet escalier, on les fit entrer dans une chambre spacieuse et propre, mais dont les petites fenêtres, placées dans les corniches du plafond, étaient garnies de barreaux de fer. Cette singulière prison contenait tous les meubles et tous les objets dont le raffinement de la civilisation a fait un besoin, comme si on avait voulu prouver à ceux qu'on y renfermait que la liberté était le seul bien dont on les privait.

Wilhelm accepta sa position avec calme; mais Félix, pour lequel ces murs silencieux, ces fenêtres inaccessibles, ces portes garnies de barreaux de fer, étaient des obstacles tout à fait inconnus, courut çà et là, frappa des pieds, grinça des dents, secoua les verroux, et eût essayé de rompre les portes à coups de tête, si son père ne l'avait pas retenu.

— Regarde tout cela sans emportement, lui dit-il; ici l'impatience et la force ne seraient que de la folie. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, et je ne crois pas que nous soyons tombés en de mauvaises mains. Pour t'en convaincre, écoute cette inscription que je lis sur la muraille :

« Liberté et réparation pour l'innocence; indulgence et » pitié pour celui que de mauvais conseils ont égaré; justice » sévère pour le coupable ! »

— Ces paroles ne sont-elles pas une preuve suffisante que les mesures rigoureuses dont nous sommes victimes en ce moment ne découlent pas d'une cruauté systématique, mais d'une prudence nécessaire? L'homme est forcé de se défier des hommes; car il y a parmi eux beaucoup de malveillants, et encore plus de malfaiteurs; et pour vivre tranquille, il ne suffit pas d'être toujours justes et bienfaisants.

Félix ne répondit rien, et se jeta tout habillé sur son lit.

— N'oublie jamais cette aventure, continua Wilhelm; qu'elle te soit une preuve du haut degré de civilisation du

siècle au milieu duquel tu as eu le bonheur de naître. Combien d'efforts l'espèce humaine n'a-t-elle pas dû faire avant d'arriver au point d'être clémente, même envers les malfaiteurs et les criminels! C'étaient des hommes divins que ceux qui ont consacré leur vie à l'application d'un pareil principe.

Ces sages paroles ne profitèrent point à Félix, qui s'était déjà profondément endormi. Mais les émotions violentes qu'il avait éprouvées illuminaient encore son visage, que Wilhelm contempla avec la douce satisfaction d'un père.

En ce moment un jeune homme d'un extérieur affable et distingué entra dans la chambre, et interrogea notre héros sur les motifs qui avaient pu le décider à se hasarder sous les voûtes souterraines où l'attendait le piége dont il était victime. Wilhelm répondit avec la franchise la plus complète, montra les divers papiers qui pouvaient le faire connaître, et finit par invoquer le témoignage du guide qu'il avait eu l'imprudence de quitter, et qui ne tarderait pas, sans doute, à arriver par la route ordinaire.

Satisfait de ces renseignements, le jeune homme, qui était le fils et le greffier du bailly, invita les deux étrangers à le suivre. Félix était si profondément endormi, qu'on prit le parti de l'emporter sur son matelas, comme on avait jadis transporté en plein air Ulysse privé de l'usage de ses sens. Ce bizarre cortége s'arrêta dans une salle qui donnait sur un jardin, et où l'on avait servi une splendide collation.

Le jeune homme s'éloigna, sans doute pour faire son rapport en haut lieu, et Félix ouvrit les yeux. En apercevant une table couverte de fruits, de vins et de gâteaux, et surtout en voyant des portes ouvertes, il oublia tout ce qui s'était passé. Après être sorti et rentré plusieurs fois, il se mit à boire et à manger; et le souvenir de sa courte captivité s'évanouit, comme s'évanouissent les rêves pénibles de la nuit.

Le guide venait d'arriver; le greffier et son père, le bailli, le conduisirent près de Wilhelm, dont il confirma les déclarations et hâta ainsi la délivrance.

Pour justifier la conduite qu'on avait tenue envers lui, on lui apprit que le propriétaire du domaine était un homme

bienfaisant dans la plus noble acception du mot, puisqu'il cherchait à inspirer l'amour du travail à tous les habitants de la contrée. Pour atteindre ce but, il donnait gratis les sujets de ses immenses pépinières aux planteurs les plus actifs et les plus intelligents, et il les cédait aux autres à des prix très-modérés. Ces derniers, jaloux d'un avantage qu'ils ne cherchaient pas à mériter, prirent le parti de voler ce qu'on ne voulait pas leur donner; délit qui indigna d'autant plus le propriétaire, qu'au lieu de se borner à piller ses pépinières, on les dégrada malicieusement. Après quelques recherches, il acquit la certitude que les malfaiteurs s'introduisaient par les conduits d'eau, et il y fit placer les grilles au milieu desquelles Fitz avait fait, méchamment, prendre nos voyageurs; car il connaissait ce passage, par lequel il s'était introduit plus d'une fois avec les voleurs d'arbres, et il n'ignorait pas ce qu'on avait fait pour arrêter leurs déprédations.

CHAPITRE V.

On était venu prendre Wilhelm pour le conduire au château, où il était attendu avec impatience. En traversant le vaste enclos, il se sentit frappé d'admiration : ce n'était ni un jardin régulier, ni un parc anglais. Le propriétaire avait utilisé chaque pouce de terrain; on ne voyait partout que des arbres fruitiers, des légumes et des plantes médicinales. Une nappe de verdure, ombragée par des tilleuls, servait de péristyle au château, où l'on arrivait, de cette place, par une avenue dont l'ombre épaisse offrait, à toute heure du jour, une promenade agréable. Sur les murs du vestibule et de la grande salle on voyait des peintures à fresque représentant les plus beaux points de vue et les principales villes de la contrée; et ces peintures étaient disposées de manière à faire ressortir les détails, sans ôter à l'ensemble son cachet d'unité. Le maître de la maison, vif et pétulant, quoique déjà avancé en âge, accueillit son hôte avec une familiarité bienveillante, et sans autre préambule, il lui montra les

peintures qui couvraient les murs, en lui demandant s'il ne connaissait pas quelques-unes des villes qui y étaient représentées. Wilhelm en avait visité plusieurs, et prouva que ce n'était pas sans en avoir étudié toutes les particularités. Bientôt un domestique le conduisit dans l'appartement qu'on lui avait préparé, afin qu'il pût s'y reposer en attendant l'heure du souper. En rentrant dans la salle, Wilhelm et son fils furent reçus par deux jeunes dames.

— Vous trouverez ici une société peu nombreuse, lui dit gaiement l'une d'elles, mais nous tâcherons de vous la rendre agréable. Nous sommes toutes deux les nièces du maître de la maison : je suis la plus jeune ; je m'appelle Hersilie, et voici Juliette, ma sœur aînée. Quant à ces deux messieurs, vous les connaissez déjà ; ils sont non-seulement les employés, mais encore les amis de la famille. Asseyons-nous.

Les deux dames placèrent Wilhelm au milieu d'elles ; Félix se trouva entre le bailly et son fils et en face d'Hersilie, qui captiva toute son attention. Elle seule anima et dirigea l'entretien.

— Pour vous initier plus promptement à notre manière d'être, dit-elle en s'adressant à Wilhelm, je crois devoir vous avertir que nous lisons beaucoup, et que le hasard, la différence des goûts et l'esprit de contradiction, nous ont divisés en autant d'écoles littéraires que nous sommes d'individus. Notre respectable oncle est pour les Italiens ; ma chère sœur s'est faite Anglaise ; moi, je m'en tiens aux Français, tant qu'ils restent fidèles à la gaieté et à la grâce qui les caractérisent. Le papa bailli s'enthousiasme pour les antiquités germaniques, et son cher fils réserve, très-judicieusement, ses plus chères affections à l'Allemagne moderne.

La conversation continua à rouler sur ce ton, ce qui n'empêcha point Hersilie de remarquer les regards étincelants que le beau Félix lançait sur elle ; elle en fut presque aussi flattée que surprise, et lui fit constamment passer les morceaux les plus friands, qu'il accepta avec une joyeuse reconnaissance. Au dessert, l'aimable enfant la regarda par-

dessus une corbeille de pommes, et la jeune fille, ne voyant plus dans ces fruits que des rivales qui lui disputaient l'attention de son petit admirateur, en prit une et la lui présenta. Il la saisit avidement, et se mit à la peler, mais sans cesser de regarder Hersilie : aussi se fit-il une large entaille dans le pouce. Son sang coula avec abondance; tout le monde se pressa autour de lui; Hersilie le pansa, et il l'enlaça si fortement dans ses bras, qu'elle ne s'en dégagea qu'avec peine. Au milieu de cette confusion, on entendit sonner l'heure à laquelle chaque membre de la famille avait l'habitude de se retirer.

— Vous ne vous couchez sans doute pas sans faire une lecture? dit Hersilie à notre héros; voici un manuscrit que j'ai traduit du français; lisez-le, vous en serez content. L'héroïne est une jeune folle : ce n'est pas une grande recommandation, je le sais; mais si jamais je venais à perdre la raison, ainsi que je me surprends souvent à le désirer, je voudrais divaguer comme elle.

MANUSCRIT D'HERSILIE.

LA FOLLE VOYAGEUSE.

M. de Revannes est un des plus riches particuliers de sa province. Son fils et sa sœur habitent avec lui son château, qu'on peut appeler princier; car son parc, ses eaux, ses fermes, ses manufactures, son train de maison, qui font vivre les habitants de la contrée à plus de douze lieues à la ronde, lui donnent la considération d'un prince, et ses bienfaits lui en assurent l'influence.

Un jour, il fut se promener hors des murs de son parc, sur la grand'route, et s'arrêta dans un bosquet qui offrait aux voyageurs un point de repos agréable. Les vieux troncs d'arbres qui s'élevaient au-dessus des arbustes interceptaient les rayons du soleil et arrêtaient la fureur des vents; une source

soigneusement entretenue envoyait le trop plein de ses eaux limpides à travers les pierres, la mousse et le gazon.

M. de Revannes avait, selon son habitude, son fusil sur l'épaule et un livre à la main; et il se mit à lire, agréablement distrait, tantôt par le chant des oiseaux, et tantôt par le bruit des passants. La matinée n'était pas encore bien avancée, lorsqu'une jeune personne quitta la grand'route pour venir chercher en ce bosquet de la fraîcheur et du repos. Il fut si surpris à sa vue, que le livre lui tomba des mains.

La jeune voyageuse avait les plus beaux yeux du monde; une expression inexplicable animait son charmant visage; sa taille, sa demarche, ses allures, avaient quelque chose de si distingué, que M. de Revannes regarda machinalement sur la grand'route, où il s'attendait à voir les équipages et les gens de cette noble inconnue. Mais au même instant elle attira de nouveau toute son attention; car le saluant avec dignité et en silence, elle alla s'asseoir au bord de la source en poussant un profond soupir.

— Bizarres effets de la sympathie! s'écria M. de Revannes, qui m'a lui-même raconté cette aventure; mon cœur répondit au soupir de la belle inconnue, et je m'arrêtai sans savoir ce que je voulais dire ou faire : il me semblait que je n'avais point assez d'yeux pour contempler tant de perfections. Etendue devant moi sur le gazon et la tête appuyée dans ses mains, elle me semblait la plus belle des femmes. Ses souliers couverts de poussière m'autorisaient à croire qu'elle venait de faire une longue route à pied; cependant ses bas de soie étaient blancs et frais, aucune tache ne souillait sa robe; ses cheveux semblaient fraîchement frisés; son linge, d'une finesse extrême, était garni de riches dentelles : on eût dit qu'elle venait de faire toilette pour aller au bal. Rien en elle n'annonçait une aventurière. Hélas! elle n'était pourtant que cela, mais une aventurière bien malheureuse et bien respectable.

Au premier regard qu'elle jeta sur moi, je me hasardai à lui demander si elle voyageait seule.

— Oui, monsieur, me répondit-elle; je suis seule au monde!

— Quoi ! madame, vous êtes sans parents, sans amis?

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire : j'ai des parents et des connaissances; mais je n'ai point d'amis.

— Je suis persuadé que ce n'est pas votre faute : en tout cas les charmes de votre personne doivent vous faire tout pardonner.

Elle sentit le reproche indirect que renfermait ce compliment, et je commençai à prendre une idée favorable de son éducation. Levant sur moi des yeux célestes, transparents, et brillants du bleu le plus pur, elle me dit d'une voix émue mais digne :

— Il est bien naturel qu'un père de famille, car je suis sûre que vous l'êtes, juge sévèrement une jeune fille qu'il rencontre sur une grand'route. Je ne vous en refuse pas moins le droit de m'interroger; mais je vous prie de croire que mon voyage n'a rien de contraire aux lois que la modestie et la pudeur imposent à mon sexe. Des motifs dont je suis l'unique juge me forcent à promener ma douleur de contrée en contrée. L'expérience m'a prouvé que je ne cours aucun danger réel; une femme ne craint jamais rien pour son honneur, lors même qu'elle se trouverait jetée au milieu d'une troupe de brigands, tant qu'il y a de la force dans son cœur et de la stabilité dans ses principes. Au reste, je ne voyage jamais que le jour et sur des routes sûres; et parfois je m'arrête chez des personnes honorables ; car j'ai besoin de me procurer des moyens d'existence par des travaux analogues à mon éducation et à mes habitudes.

En prononçant ces mots, elle baissa les yeux, et je vis couler des larmes sur ses joues.

Je répondis aussitôt que je ne m'étais permis sur son compte aucune supposition fâcheuse; qu'elle m'inspirait au contraire le plus tendre intérêt, et que je désirais faire plus ample connaissance avec elle. Je finis en lui promettant de ne lui adresser aucune question sur son passé et sur sa famille. Cette promesse parut la piquer de nouveau.

— Je cache mon nom et ma patrie, me dit-elle, par respect pour ma réputation, et cette réputation, cependant, dépend toujours beaucoup plus des suppositions que de la réalité.

Quand j'offre mes services, je présente les certificats des personnes qui ont bien voulu les accepter sans me connaître. Pour ce qui concerne mon passé, il faut qu'on s'en remette au ciel et à la confiance que peuvent inspirer mes paroles.

Comme rien dans ses discours n'annonçait un désordre d'esprit, M. de Revannes s'imagina que la belle aventurière s'était enfuie de la maison paternelle pour se soustraire à un mariage qui lui répugnait parce qu'elle avait un autre amour dans le cœur. En la supposant ainsi guidée par une passion, il se passionna lui-même pour elle, ainsi que cela arrive presque toujours. Aussi ne craignait-il rien tant que de la voir s'éloigner.

Si jamais il a existé des nymphes, il n'y en a pas eu de plus belle que cette voyageuse étendue sur le gazon, éclairée par les demi-teintes verdâtres que lui prêtait le reflet des arbres, et embellie par l'attrait mystérieux qu'une rencontre romanesque ajoute toujours aux faits positifs.

Sans s'arrêter sur les conséquences de ce qu'il allait faire, M. de Revannes pria la belle inconnue de vouloir bien le suivre dans son château ; elle y consentit sans difficulté, et se conduisit en personne accoutumée à vivre dans la haute société. On lui offrit des rafraîchissements, qu'elle accepta avec reconnaissance ; et lorsqu'avant le dîner on lui fit visiter le château, elle n'admira que les peintures, les meubles et les dispositions intérieures qui étaient réellement dignes d'éloges. En examinant la bibliothèque, elle prouva qu'elle connaissait les bons ouvrages ; car elle en parlait avec goût, mais avec réserve ; point de bavardage inutile, point de sot embarras. A table sa contenance était à la fois noble et naturelle, et tout autorisait à croire que son caractère était aussi aimable que sa personne était charmante.

Après le dîner, une légère teinte de gaieté la rendit plus séduisante encore. S'adressant à mademoiselle de Revannes, elle lui dit en souriant qu'elle avait l'habitude de payer son écot, à défaut d'argent, par un travail quelconque.

— Donnez-moi une aiguille, continua-t-elle, et permettez-moi d'ajouter une fleur à votre broderie, afin que désormais

vous ne puissiez vous en occuper sans vous rappeler la pauvre voyageuse.

— Je serai, pour aujourd'hui du moins, forcée de renoncer au plaisir d'admirer votre adresse, répondit mademoiselle de Revannes, car je n'ai rien sur mon métier.

— En ce cas, répliqua l'inconnue, je vous payerai avec de la monnaie aérienne, comme un ménestrel en tournée.

Elle se plaça aussitôt au piano, et essaya l'instrument d'une main exercée. Après un prélude gai et brillant, elle passa à des mélodies graves, à des accords mélancoliques et d'une tristesse profonde. Ses yeux se mouillèrent de larmes, ses doigts se traînèrent lentement sur les touches; une expression de douleur et de regrets altérait ses traits, lorsqu'à la grande surprise de son auditoire elle se mit tout à coup à chanter d'une voix pleine d'espièglerie une folle chanson que nous croyons devoir rapporter en entier, parce qu'elle la concernait de plus près que M. de Revannes et sa famille ne le crurent d'abord.

« D'où viens-tu si vite avec ton long manteau? Le jour paraît à peine à l'orient. Malgré ce vent glacé, notre ami aurait-il voulu se mortifier par un pieux pèlerinage? Qu'a-t-il fait de son chapeau? Pourquoi marche-t-il ainsi pieds nus? Comment est-il venu dans cette forêt, sur ces monts couverts de neige?

» De la manière la plus bizarre, et du coin d'un chaud foyer où il se promettait les plus doux plaisirs. Quelle serait sa misère s'il n'avait pas du moins conservé son manteau! La friponne s'est jouée de lui; elle l'a débarrassé de tout son bagage. Notre pauvre ami a été forcé de déménager, comme autrefois le père Adam déménagea du paradis.

» Mais aussi pourquoi convoiter cette pomme dangereuse? Hélas! c'est qu'elle était aussi belle, au milieu des bosquets du moulin, que jadis dans les jardins d'Éden! Cependant, vous pouvez m'en croire, il ne recommencera pas le même jeu. Écoutez-le; à peine échappé du moulin, et libre enfin de respirer à son aise, comme il se plaint amèrement!

» En lisant dans ses regards de feu, je n'y voyais pas un mot de trahison; elle paraissait ivre d'amour comme moi;

pouvais-je rêver dans ses bras que la perfidie seule faisait battre son cœur ? Avec quelle adresse elle arrêta les élans du téméraire Cupidon, qui m'offrait si sincèrement ses plus douces faveurs!

» Se jouer de mon amour pendant toute une nuit qui semblait ne vouloir jamais finir ! ne crier après sa mère qu'au moment où le jour paraît!... Quel raffinement de cruauté ! Et alors ils parurent à la douzaine, les parents ! un vrai déluge de créatures humaines ! Ici se précipitent les frères, là les tantes regardent à travers les portes entr'ouvertes; ici les cousins, et là un oncle immobile et muet comme la pierre !

» Quel bruit ! quelle rage ! Chacun semble un animal féroce d'une nature différente, et tous me demandent avec des cris horribles des anneaux et des couronnes ! Pourquoi cette bande de fous se déchaîne-t-elle ainsi contre un innocent jeune homme ? Pour obtenir le trésor que vous l'accusez d'avoir ravi, il faut plus d'adresse et d'agilité que le ciel ne lui en a donné.

» Dans ce doux jeu, Cupidon sait toujours prendre l'avance ; il ne laisse pas fleurir en vain la plus belle des fleurs pendant seize printemps dans le bosquet d'un moulin... Ils m'ont volé tous mes habits, ils voulaient encore mon manteau ! Comment toute cette maudite canaille a-t-elle pu trouver place dans cette étroite maison ?

» Je me suis mis enfin à jurer à mon tour ; j'allais les bouleverser tous, quand la perfide a reparu à mes yeux. Hélas ! elle était toujours belle. Ma fureur a fait reculer la bande enragée, et autour de moi j'ai entendu hurler de sauvages paroles ; ma voix les a couvertes, et je suis sorti des enfers !

» Au village comme à la ville, fuyez les jeunes filles ! Et vous, jeunes filles, laissez aux femmes mariées, laissez aux nobles dames, le plaisir de dépouiller leurs serviteurs. Si vous êtes déjà trop expérimentées pour respecter les tendres devoirs du cœur, changez d'amants ; mais, au nom du ciel, ne les trahissez pas !

» C'est ainsi qu'il se lamentait, pendant une matinée d'hiver, sur la colline dépouillée de verdure ; et moi je riais de

sa douleur, elle n'était que trop méritée. Qu'il en arrive autant à chaque trompeur qui, pendant le jour, ment effrontément à sa fidèle amie, et qui, la nuit, se glisse perfidement au moulin de Cupidon ! »

— Cet oubli des convenances, me dit M. de Revannes, ne pouvait être que la preuve d'un cerveau dérangé ou d'un haut degré de légèreté d'esprit et de caractère, et cependant nous n'en fûmes pas choqués ; son talent et sa personne nous avaient fascinés.

En se levant du piano elle reprit son air modeste et posé, et nous restâmes convaincus qu'elle n'avait chanté cette singulière chanson que pour égayer la digestion.

Une heure à peine s'était écoulée, lorsqu'elle nous demanda la permission de se remettre en route ; mais ma sœur, qui avait deviné mon désir, la pria de nous accorder du moins quelques jours. Elle y consentit et se montra toujours la même, c'est-à-dire aussi sage que gracieuse, aussi spirituelle que bonne. Sa mémoire était heureuse et bien meublée ; et la noblesse de ses sentiments excita souvent notre admiration. Ses manières distinguées, et la convenance parfaite de sa conduite envers nous et envers les amis qui venaient nous visiter, achevèrent de la rendre une énigme inexplicable pour tout le monde. Je n'osais plus lui offrir, ainsi que j'en avais eu le projet, de l'attacher à ma maison à un titre quelconque ; ma sœur éprouva les mêmes scrupules. Toutes deux cependant dirigeaient le ménage ; et cette belle enfant descendait souvent jusqu'aux travaux de la domesticité, dont elle savait se relever promptement pour donner des ordres et les faire exécuter. Elle sut, en fort peu de temps, faire régner au château une régularité et une économie dont, jusque-là, nous n'avions eu aucune idée. Comme elle avait commencé à manger à notre table, elle ne s'en exila pas par une fausse modestie ; mais elle ne songeait jamais à se mettre au piano ou à une table de jeu avant d'avoir rempli tous ses devoirs de ménagère.

J'avoue franchement, continua M. de Revannes, que l'intérêt que je prenais à cette jeune personne devenait chaque jour plus vif et plus tendre. Je plaignais sincèrement les pa-

rents qui, sans doute, déploraient la perte d'une fille douée de tant de vertus et de tant de perfections.

Plusieurs mois déjà s'étaient écoulés, et nous espérions toujours en vain qu'elle se déciderait enfin à nous confier son secret. Cependant elle ne pouvait plus ignorer que si elle était victime d'un malheur, nous étions prêts à faire tous les sacrifices possibles pour y remédier, et que si elle avait commis une faute, notre intervention et notre témoignage ne pouvaient manquer de lui obtenir le pardon de sa famille. Mais nos protestations d'amitié, nos prières même, restèrent sans effet ; elle nous échappa toujours en se réfugiant derrière un rempart de sentences générales. C'est ainsi que lorsqu'on lui parlait des malheurs qui peuvent nous frapper dans la vie, elle nous répondait : « Le malheur frappe les bons et les méchants; c'est une médecine puissante qui agit sur les corps sains comme sur les corps malades. » Et quand nous cherchions à deviner les motifs qui pouvaient l'avoir engagée à quitter la maison paternelle, elle nous disait en souriant : « Le chevreuil n'est pas coupable parce qu'il fuit. »

Parfois nous nous hasardions à lui demander si elle avait été persécutée : elle se bornait à nous répondre que toutes les jeunes filles étaient exposées à l'être et devaient s'y résigner d'avance ; elle ajoutait que celle qu'une première persécution avait fait pleurer ne pouvait manquer de pleurer souvent.

La surprise que nous lui témoignions sur le courage avec lequel elle semblait braver la brutalité de la multitude et le danger de manquer souvent du nécessaire la faisait rire ; et elle soutenait que le pauvre qu'un riche reçoit à sa table ne manque jamais d'esprit.

Un jour que notre conversation avait pris une tournure de gaieté railleuse et qu'on parlait d'amourettes, nous lui demandâmes si le héros grelottant de sa chanson n'était pas un personnage de sa connaissance. Cette question la blessa profondément : ses grands yeux semblaient être devenus plus grands encore, et elle me regarda avec tant de sévérité que je me sentis humilié. Depuis cette époque, nous ne pou-

vions parler d'amour sans remarquer en elle, à l'instant même, une irritation silencieuse.

En général, elle était toujours active sans gaieté, noble sans prétention, franche sans abandon, réservée sans pruderie; plus résignée que douce, plus reconnaissante que tendre. J'en suis encore convaincu aujourd'hui, c'était une femme née et élevée pour être un jour à la tête d'une illustre maison. Quant à son âge, nous lui donnions vingt à vingt-deux ans au plus.

Le séjour de deux années qu'il lui avait plu de faire chez moi se termina par un trait de folie plus extraordinaire que toutes les qualités que nous avions admirées en elle. Mon fils est encore à l'âge où les déceptions de ce genre s'oublient; mais moi... j'avoue ma faiblesse, je ne m'en consolerai jamais.

Je vais essayer de raconter en détail la folie d'une femme très-raisonnable, afin de prouver que la folie n'est souvent autre chose que la raison qui se manifeste d'une manière inusitée. On trouvera sans doute un contraste inconcevable entre le noble caractère de l'inconnue et la misérable ruse dont elle s'est rendue coupable envers nous; mais ses pérégrinations et la chanson qu'elle nous avait chantée le jour de son arrivée n'étaient-elles pas aussi des contrastes avec sa conduite qui devaient nous préparer à tous les autres?

On a sans doute déjà deviné que M. de Revannes était amoureux de la belle voyageuse. En dépit de ses cinquante ans, ses allures n'en annonçaient pas plus de quarante. Sa santé était robuste, son caractère jovial, doux et généreux; et il possédait une fortune considérable. Tout en convenant que l'amour est un trésor qui n'a point de prix, et qui, par conséquent, ne s'achète point, il pouvait se flatter de plaire.

De son côté, le fils, aimable, ardent et tendre, sans toutefois se croire supérieur à son père, se précipita inconsidérément dans la même aventure. La sévérité de la belle inconnue, plus encore que son mérite, l'enflamma; il offrit son cœur et promit sa main.

M. de Revannes, qui, même dans ses tendres galanteries, conservait des allures paternelles, ne tarda pas à s'apercevoir

que son fils était son rival, et il sentit l'impossibilité de la victoire, à moins d'avoir recours à des moyens indignes d'un homme d'honneur. Il savait que la bonté et la fortune ne gagnent jamais complétement le cœur d'une femme, et ne comptent plus pour rien dès que l'amour lui parle par une jeune et jolie bouche ; cependant il persista dans ses assiduités près de la belle voyageuse, et commit encore beaucoup d'autres fautes. C'est ainsi qu'au milieu de ses tendres protestations d'amitié, il glissa le mot de mariage secret, parla d'ingratitude, et poussa l'imprudence jusqu'à dire que les femmes ne rendent jamais que le mal pour le bien, ce qui lui valut la réponse que la plupart des bienfaiteurs ne perdraient rien s'ils vendaient leurs prétendus droits pour une soupe aux lentilles.

Le fils continua à poursuivre la belle étrangère avec toute l'ardeur de la jeunesse, et la menaça, selon l'antique usage, de mourir sous ses yeux si elle repoussait son amour.

Quoiqu'un peu moins fou, le père ne fut pas plus patient; mais tous deux étaient sincères, et la charmante inconnue aurait pu, sans peine, s'assurer un sort digne d'envie. L'exemple de cette jeune fille, lors même que la vanité ou la démence aurait égaré son esprit, prouvera qu'une honnête femme n'entretient jamais les plaies du cœur qu'elle n'a pas l'intention de guérir. Tout lui annonçait qu'une plus longue résistance était impossible, puisqu'elle se trouvait entre deux amants qui se croyaient le droit de tout oser parce qu'ils étaient prêts à tout réparer par un prompt mariage. Dans cette cruelle extrémité, elle aurait pu se placer sous la protection de mademoiselle de Revannes; mais cette démarche eût été peu honorable pour ses deux bienfaiteurs. Elle préféra les ramener à la raison en les faisant douter de sa vertu... Pauvre jeune fille, folle par fidélité! que son amant ne méritera jamais, s'il ne sent pas sans qu'on ait besoin de le lui dire de combien de sacrifices il a été la cause et l'objet!

Un jour que M. de Revannes lui exprimait un peu trop chaleureusement sa tendre amitié, elle prit tout à coup un air de naïveté inaccoutumé.

— Votre bonté, monsieur, m'inquiète, lui dit-elle; lais-

sez-moi vous en dire franchement la raison. Je sais que vous seul avez des droits à ma reconnaissance, et cependant...

— Je vous comprends, fille cruelle ! mon fils a touché votre cœur.

— Hélas ! monsieur, il ne s'en est pas tenu là... Comment vous cacher ma confusion ?... comment vous apprendre ?...

— Eh quoi ! mademoiselle, vous seriez ?...

— Je pense que oui, monsieur, répondit-elle avec une profonde révérence et en versant quelques larmes.

Les femmes en ont toujours à leur service pour soutenir leurs mensonges ou justifier leurs torts.

M. de Revannes avait beau être amoureux, il n'en fut pas moins choqué de cette sincérité tout à fait nouvelle, qui se plaçait si innocemment sous l'égide maternelle.

— Mais en vérité, mademoiselle, je ne conçois pas...

— Ni moi non plus, répondit-elle en se remettant à pleurer.

Après quelques réflexions intérieures et fort peu agréables, M. de Revannes reprit la parole.

— Je reconnais maintenant combien mes prétentions étaient absurdes. Je ne vous ferai point de reproches, et je ne me vengerai du mal que vous m'avez fait qu'en rendant mon fils assez riche et assez indépendant pour me prouver que son amour pour vous est aussi sincère que le mien.

— Je vous en supplie, monsieur, ayez pitié de mon innocence ; ne lui dites pas...

Recommander le secret en pareil cas, c'est le vrai moyen de provoquer une indiscrétion. La belle inconnue le savait, aussi s'attendait-elle à voir arriver son jeune amant. Il ne se fit pas longtemps attendre. Son regard annonçait des paroles foudroyantes, mais il ne put que bégayer ces mots :

— Comment, mademoiselle, serait-il possible !...

— Possible ! eh ! quoi donc, monsieur ? répondit-elle avec un sourire désespérant.

— Quoi ! vous osez le demander !... Allez, vous êtes une jolie créature ! N'est-ce donc pas assez de déshériter un fils légitime, faut-il encore l'accuser faussement ? Oui, mademoiselle, je comprends le complot que vous avez ourdi avec mon père, vous voulez me donner un fils qui n'est que mon frère !

La séduisante inconnue lui répondit d'un ton calme et avec un visage serein :

— Ce n'est ni votre frère ni votre fils ; tous les hommes sont méchants, je ne veux pas d'un garçon. C'est une fille, une pauvre fille, que je conduirai bien loin du monde, des pervers, des fous et des infidèles !

Puis elle ajouta, comme pour soulager son cœur :

— Adieu, mon cher Revannes, adieu. La nature vous a donné un cœur sincère et des principes d'honneur, tâchez de les conserver ; on le peut facilement quand on possède, comme vous, une fortune solide et légitime. Soyez bon envers les pauvres ; celui qui repousse leurs prières sera un jour repoussé à son tour ; celui qui ne comprend pas ce qu'éprouve une fille honnête quand on la demande en mariage ne mérite pas de l'obtenir ; celui qui cherche à satisfaire une passion contraire à la raison et au vœu de sa famille ne jouira jamais du bonheur que cette passion semblait lui promettre. Je sais que vous m'avez sincèrement aimée : le chat sait toujours à qui il lèche la barbe.

Si jamais vous devenez l'amant d'une femme estimable, souvenez-vous de l'amant transi du moulin ; et que mon exemple vous apprenne à compter sur la fidélité et la discrétion de cette femme, car, vous et votre père, vous savez si je suis fidèle et discrète. En me décidant à parcourir le monde, je m'attendais à de nombreux dangers ; je n'en ai jamais rencontré de plus grands que dans votre maison. Vous êtes jeune ; je vais vous faire une confidence : les hommes et les femmes ne sont infidèles que lorsqu'ils le veulent bien. Voilà ce que j'ai voulu prouver à mon ami du moulin. Si son cœur peut devenir assez pur pour regretter ce qu'il a perdu, il me reverra.

Elle avait cessé de parler, et le jeune de Revannes l'écoutait encore ; des larmes brillaient dans ses yeux. Ce fut en cet état qu'il rejoignit sa tante et son père.

— Mademoiselle nous quitte ! s'écria-t-il ; mademoiselle est un ange ! mademoiselle est un démon qui parcourt le monde pour torturer les cœurs !

Le père et le fils s'expliquèrent, et il ne leur fut plus pos-

sible de douter de la haute vertu, du mérite supérieur et de la folie de l'étrangère.

On se rendit dans sa chambre, on la chercha partout; elle avait disparu.

M. de Revannes employa tous les moyens possibles pour se procurer des renseignements sur la belle voyageuse, mais jamais il n'a rien pu apprendre sur son compte que ce qu'il savait déjà. Cette aventure est restée pour lui une apparition aimable et passagère comme celle des anges.

CHAPITRE VI.

Un long et profond sommeil avait entièrement remis Félix. Il sauta gaiement de son lit, et s'habilla avec un soin extraordinaire. Rien ne lui paraissait assez frais ni assez bien fait pour dessiner sa taille. Sa toilette achevée, il s'élança au jardin et s'empara, en passant, d'une partie du premier déjeuner qu'un domestique était venu leur apporter.

Pour aider à notre héros à passer agréablement les heures qui devaient s'écouler jusqu'au second déjeuner, dont les dames faisaient les honneurs, on l'introduisit dans une galerie où il n'y avait que des portraits et des bustes représentant tous les personnages remarquables du dix-huitième siècle. Cette imposante collection, due au pinceau et au ciseau des plus grands artistes, étonna beaucoup Wilhelm. Le domestique, accoutumé à faire visiter le château aux hôtes de son maître, lui dit que toutes les peintures et toutes les sculptures de ce château étaient, à peu près, dans le même goût, et qu'il n'y en avait pas une seule dont le sujet fût tiré des religions, des mythologies, des légendes ou des fables des divers peuples.

— Notre maître, ajouta-t-il, soutient que l'imagination ne doit être excitée que par la représentation du vrai. Selon lui, cette dangereuse faculté de l'entendement est déjà assez disposée au merveilleux, sans qu'il soit besoin de la stimuler par des images mensongères.

Wilhelm demanda la permission de présenter ses hom-

mages à l'homme dont on venait de lui donner une si haute opinion.

— Il est sorti depuis longtemps, répondit le domestique, c'est son habitude. Agir et surveiller, c'est vivre, dit-il. Je dois vous avertir qu'il aime les sentences ; on pourrait presque dire qu'il s'y réfléchit ; aussi en voit-on partout. Par exemple, levez les yeux au-dessus de cette porte et lisez :

« On arrive au beau en passant par l'utile et par le vrai. »

Les dames venaient de se réunir sous les tilleuls, où elles s'occupaient des apprêts du déjeuner. Félix folâtra autour d'elles ; il fit tant de folies et d'extravagances, qu'il finit par s'attirer une réprimande d'Hersilie ; c'était ce qu'il désirait, et il le lui dit en riant.

Wilhelm ne tarda pas à les rejoindre, et les deux sœurs cherchèrent à gagner, par une bienveillance pleine d'abandon, la confiance de leur hôte, qui, malgré sa réserve silencieuse, les intéressait beaucoup. Voulant, en quelque sorte, l'initier à leurs relations de famille, elles lui parlèrent d'un cousin absent depuis trois ans, et dont on attendait le prochain retour. Puis elles lui firent le portrait d'une tante qui demeurait à peu de distance du château, et qu'elles peignirent comme un génie protecteur emprisonné dans un corps chétif et souffrant. La force intellectuelle de cette femme autorisait à croire que son enveloppe, si près de sa ruine, renfermait une sibylle primitive, prononçant avec une simplicité naïve des paroles divines sur les choses humaines.

Notre héros désirait surtout connaître de plus près, et dans toute son étendue, le caractère extraordinaire de leur oncle, dont la conduite bizarre piquait si vivement sa curiosité. Pour diriger la conversation sur ce point, il interpréta la sentence qui indique le chemin du beau en passant par l'utile et par le vrai, de manière à mériter l'approbation de la grave Juliette. Hersilie, qui, contrairement à ses habitudes, avait paru rêveuse jusque-là, se mêla tout à coup à la conversation.

— Convenez, dit-elle en souriant, que la situation des femmes est assez bizarre. Les hommes nous répètent leurs maximes à satiété, parfois même nous sommes obligées de les voir écrites en lettres d'or, et cependant nous sommes forcées de

deviner que, par rapport à nous du moins, ils appliquent toujours ces maximes dans un sens opposé à celui qu'elles présentent réellement. Prenons pour exemple l'inscription qui vous a charmé. La femme douée d'une grande beauté commence par trouver des adorateurs, des prétendants, un mari enfin. Ce dernier s'empresse de la conduire au vrai, qui n'a rien d'agréable; aussi se réfugie-t-elle tout entière dans l'utile, en se consacrant à son ménage et à ses enfants. Voilà ce que j'ai vu bien des fois; nous autres jeunes filles, nous avons le temps de faire des observations, et nous trouvons presque toujours ce que nous n'avons pas cherché.

Un messager apporta un billet de l'oncle, qui invitait toute la société à se rendre, soit en voiture, soit à cheval, dans la maison de chasse où il l'attendait.

Hersilie se décida pour la calvacade, et Félix demanda aussitôt un cheval pour lui. Wilhelm se résigna à s'enfermer dans une voiture avec Juliette, afin de laisser à son fils le bonheur de servir de page à la première souveraine de son jeune cœur, et de faire, sous ses yeux, son coup d'essai dans l'art de l'équitation.

Assis à côté de Juliette, notre héros traversa une longue suite de plantations qui toutes étaient d'un rapport réel. Ce grand nombre d'arbres fruitiers l'étonna, et il lui parut impossible que leurs produits pussent se consommer dans le pays.

— Vous êtes arrivé au milieu de nous, lui dit Juliette, par une route et d'une manière si singulières, que vous devez nécessairement éprouver le désir de saisir le fil de tant de bizarreries, qui, vous avez déjà pu le voir, forment un seul et grand tout. Ce tout ne vit que par la vie que lui prête l'esprit et l'âme de mon oncle. Les plus belles années de sa vie se rattachent à l'époque des *Beccaria* et des *Filangieri*, où les principes d'humanité générale s'étendaient de tous côtés. Chez mon oncle, que la nature a doué d'un esprit actif et d'un caractère sévère, ces tendances se sont converties en principes, dont il fait une application toute individuelle et toute pratique. Il ne nous cache point qu'au lieu de suivre ponctuellement cet axiome des libéraux : « Procurez toujours au plus grand nombre

ce qu'il y a de *mieux*, » il s'est dit qu'il fallait procurer à beaucoup ce qu'il désire raisonnablement, parce que le grand nombre est toujours insatiable, et que la véritable définition du mot *mieux* n'est pas encore trouvée. Comme nous sommes toujours entourés de *beaucoup* d'individus, nous pouvons non-seulement connaître les désirs de chacun, mais encore en apprécier la valeur et la justesse, et faire ainsi *beaucoup* et à propos.

— C'est en ce sens, continua Juliette, que tout ce que vous voyez autour de vous a été disposé, bâti et planté. Le but que mon oncle s'est proposé est facile à comprendre : il veut augmenter le bien-être des habitants des hautes montagnes que vous venez de traverser. « Bientôt, nous dit-il souvent, il n'y aura plus là-haut, un seul enfant privé des cerises et des pommes, dont il a autant le droit d'être friand que ses petits camarades des régions moins élevées ; bientôt il n'y aura plus là-haut une seule ménagère qui ne puisse mettre des carottes et des navets dans son pot au feu, pour varier la monotone nourriture de la fade pomme de terre. » Déjà ses généreux efforts commencent à obtenir de grands succès. De nombreux revendeurs portent chaque jour, à des prix raisonnables, sur les cimes les plus escarpées et dans les gorges les plus sauvages, les légumes et les fruits qui abondent dans nos domaines.

— J'ai moi-même goûté de ces fruits avec une véritable joie d'enfant, s'écria Wilhelm, je les ai achetés au milieu d'un monument en ruines entouré de sombres rochers et de sapins. J'avoue cependant que j'ai été plus étonné encore des sentiments nobles et pieux de la famille qui habite cette agreste solitude. Les qualités de l'âme germent et prospèrent partout, mais la terre ne prodigue qu'à certaines contrées les trésors qu'elle refuse à d'autres.

— Mon digne oncle, reprit Juliette, s'est efforcé de mettre les produits des pays éloignés à la portée des montagnards. Dans l'édifice que vous voyez là-bas, au pied des monts, ils trouvent du sel, des épices et des drogues de première nécessité. Quant à l'eau-de-vie et au tabac, il ne s'en est point occupé. « Ce sont là, dit-il, des objets de fantaisie, pour lesquels il y a toujours assez de brocanteurs intéressés. »

En arrivant à la maison de chasse on trouva le couvert mis.

— Mettons-nous à table, dit Hersilie. J'y vois le couvert de l'oncle, mais il ne viendra pas l'occuper, et je n'en suis pas fâchée. Puisque notre hôte ne doit pas séjourner longtemps avec nous, il ne peut trouver aucun plaisir à étendre ses connaissances dans notre cercle domestique. Ce cercle, au reste, ressemble trop à celui de tous les drames et de tous les romans : Un oncle bizarre, une nièce douce et réservée, une autre, espiègle et étourdie, des serviteurs discrets et fidèles, et une tante d'une sagesse merveilleuse. Si par hasard le cousin arrivait, le personnel se compléterait par un voyageur fantasque qui amènerait, peut-être, quelques camarades aux allures inaccoutumées, et alors il ne resterait plus qu'à inventer l'action de la pièce ou du roman.

— Nous devons respecter les bizarreries de notre oncle, répliqua Juliette; elles n'incommodent personne. Parce qu'il ne peut se décider à régler ses heures de repas, et qu'il trouve que les dîners à la carte sont la plus agréable invention de notre siècle, il ne nous empêche pas de nous mettre à table sans lui, et de manger quand nous voulons.

La manie de l'oncle de placer partout des inscriptions devint à son tour le sujet de l'entretien.

— Ma sœur, dit Hersilie, les sait toutes par cœur; elle pourrait rivaliser avec le domestique chargé de les expliquer aux visiteurs. Si je voulais m'acquitter de cette tâche, je les interpréterais dans un sens inverse, et qui, peut-être, n'en serait que plus vrai.

— Je conviens, répondit Wilhelm, que j'en ai trouvé quelques-unes dont la fin semblait démentir le commencement, telles que celle-ci, par exemple : « La propriété est un bien commun. » N'y a-t-il pas là deux idées incompatibles et qui se détruisent l'une par l'autre ?

— Notre oncle, répondit Hersilie, ressemble sur ce point aux Orientaux, qui vénèrent beaucoup plus qu'ils ne les comprennent les versets du Coran, dont ils décorent les murailles de leurs demeures.

Cette raillerie ne déconcerta point Juliette.

— Remplacez cette sentence laconique, dit-elle, par une

locution plus explicative, et vous en trouverez facilement le sens. Chacun cherche à conserver, à agrandir la propriété qu'il a reçue de la nature ou du hasard; mais l'expérience ne tarde pas à lui prouver qu'il consacrera en vain toutes ses facultés à la satisfaction de ce juste désir, s'il ne cherche pas à faire profiter les autres du bien dont il jouit. En effet, le riche n'est estimé que par rapport au plus ou moins de soulagement que sa richesse procure aux pauvres.

Notre héros, qui se trouva jeté tout à coup dans son élément, chercha des exemples à l'appui de l'opinion de Juliette.

— Pourquoi, dit-il, honorons-nous les souverains, si ce n'est parce qu'ils favorisent et protégent les forces actives de tous et leur communiquent, pour ainsi dire, une partie de leur puissance absolue? Pourquoi tous les regards se tournent-ils vers l'homme riche, si ce n'est parce qu'il ne peut se dispenser de partager son superflu, d'une manière quelconque, avec tout ce qui l'entoure? Pourquoi tous les hommes envient-ils la destinée du poëte, si ce n'est parce qu'il est dans la nature du poëte de se communiquer et de se répandre? Le musicien est plus heureux que le peintre, car il distribue des dons toujours agréables et dont on jouit en sa présence; tandis que le peintre est obligé de s'en séparer dès qu'il les offre.

Cet entretien les amena peu à peu à conclure que l'homme doit s'attacher à toute espèce de propriété individuelle, et se faire le centre de la propriété commune; qu'il doit être égoïste en apparence pour ne pas l'être en effet; et qu'il est de son devoir de ménager sans cesse, afin de pouvoir donner toujours. Ne vaut-il pas mieux se faire l'administrateur des pauvres que de leur prodiguer son bien? Cette vérité n'est-elle pas le sens caché du prétendu paradoxe : « La propriété est un bien commun? » Le capital doit être inaliénable, afin que les intérêts puissent devenir, par la circulation, le bien de tous.

Hersilie répéta le reproche qu'on avait souvent adressé à son oncle, de ne pas retirer de ses domaines les revenus dont ils étaient susceptibles.

— N'oublie pas, lui dit Juliette, qu'il répond à tous ceux qui lui adressent ce reproche que, dans ses comptes, il porte

cette diminution de recette sur la liste des dépenses pour ses plaisirs personnels, puisqu'elles augmentent le bien-être des autres sans lui donner la peine de s'en occuper.

Après avoir épuisé cette matière, les dames firent revenir la conversation sur leur cousin, qui, pendant sa longue absence, ne leur avait pas écrit une seule fois, et dont on attendait le retour sans qu'il l'eût précisément annoncé.

— Je suppose, dit Hersilie, que sa conduite bizarre lui a été dictée par notre oncle. Au lieu de nous donner de ses nouvelles, il nous a envoyé des présents allégoriques, afin de nous faire deviner les lieux qu'il visitait. De retour au pays, il s'est décidé à nous écrire; mais c'était pour nous avertir qu'il ne reviendrait avec nous que lorsque nous l'aurions instruit de tout ce qui s'est passé pendant son absence. De pareilles précautions ne peuvent manquer de cacher un secret, que je veux pénétrer avant que le cher cousin ne se soit décidé à nous revoir. Je vous remettrai ce soir un paquet de lettres qui le concernent. Hier je vous ai montré une folle voyageuse; vous ferez aujourd'hui connaissance avec un voyageur presque aussi fou.

— Conviens, au moins, dit Juliette, que tu ne fais pas cette révélation sans but.

Hersilie fit semblant de ne l'avoir pas entendue, et demanda le dessert avec beaucoup d'impatience. Un domestique lui dit que l'oncle l'avait fait servir sous le grand berceau, où il invitait la société à venir le rejoindre. On se rendit aussitôt à cette invitation.

En traversant le jardin, Wilhelm avait remarqué avec surprise qu'on y avait établi une cuisine portative, que de nombreux marmitons étaient occupés à fourbir et à emballer. Une grande table, couverte de fruits et de pâtisseries les plus recherchées, était dressée sous le berceau. L'oncle, assis près de cette table, demanda, sans se lever, à ses nièces, comment elles avaient cherché à amuser l'étranger. Hersilie s'empressa de répondre qu'elle n'aurait jamais pu le tirer de l'embarras où les laconiques inscriptions du château l'avaient jeté, si Juliette n'était pas venue à son secours avec ses savants et interminables commentaires.

— Ne t'égaye donc pas toujours ainsi aux dépens de Juliette, répondit l'oncle; c'est une digne fille; elle aime à s'instruire et cherche à comprendre.

— Et moi, dit la jeune étourdie, je voudrais pouvoir oublier ce que j'ai appris; quant au peu que j'ai pu comprendre, je n'en fais pas plus de cas.

Wilhelm se hâta d'adresser la parole à l'oncle.

— Je sais apprécier le mérite des sentences, surtout quand elles me mettent dans la nécessité de méditer sur les contrastes et de chercher à les harmoniser.

— C'est que vous sentez, sans le savoir peut-être, que l'homme sensé ne fait que cela pendant toute sa vie.

La grande table ronde se garnit peu à peu de convives, qui vinrent s'y placer sans façon et sans qu'on fît attention à eux. Cette société se composait du Bailli et de son fils, d'écuyers, de chasseurs, de jardiniers, de gardes forestiers et de fermiers. Chacun avait à raconter quelque chose de relatif à sa profession : leur digne maître ne se bornait pas à les écouter, il provoquait leurs récits par de bienveillantes questions.

Le temps qu'il avait l'habitude de passer à table s'étant écoulé, il se leva avec les deux employés, et fit signe aux autres convives de ne pas se déranger. Tout le monde but et mangea au gré de ses désirs : les jeunes hommes, dont quelques-uns avaient l'air passablement sauvages, se partagèrent les sucreries. Enfin chacun se levait, sortait, rentrait et sortait encore, sans que les autres eussent l'air de s'en apercevoir.

La surprise que cette manière d'être causa à notre héros n'échappa point à Juliette.

— Vous voyez encore là une des singularités de notre bon oncle, lui dit-elle. Je vous ai déjà appris que les dîners à la carte et à de petites tables particulières lui avaient paru un usage admirable, qu'il s'est empressé d'introduire chez lui. Dans ses moments de bonne humeur, il se plaît à décrire, avec une gaieté satirique, les inconvénients d'une *table de famille*, où chacun vient s'asseoir avec une préoccupation différente, écoute malgré lui, parle avec distraction, se tait en boudant, ou fatigue tout le monde par des obser-

vations pédagogiques, si, pour comble de malheur, il y a des enfants à cette table. « Nous sommes déjà sujets à trop de maux qu'il faut supporter, dit-il; on peut se débarrasser de celui-là, et je l'ai fait. » La place qui lui appartient à table reste toujours vide; il l'occupe rarement, et toujours pour peu d'instants. Sa cuisine portative le suit partout; il mange seul et laisse les autres s'occuper d'eux. Mais quand il offre un déjeuner ou une collation, tous les membres de sa famille, et même ses principaux employés et serviteurs, y sont conviés d'avance, et savent qu'ils doivent se conduire comme vous venez de le voir. Il est défendu, toutefois, de se présenter sans apporter un bon appétit; car notre excellent oncle ne veut voir autour de lui que des gens qui jouissent réellement des mets qu'il leur offre, et qui sont toujours exquis. Il dit qu'en général, le seul moyen de faire des heureux, est de donner à ceux qu'on veut obliger ce qu'ils ne peuvent se procurer que rarement, et peut-être jamais.

La société se mit en route pour retourner au château. Pendant ce trajet, un événement imprévu causa à tout le monde une vive inquiétude. Hersilie avait montré à Félix, qui se tenait à ses côtés, une colline couverte de fleurs, dont la beauté l'avait frappée. L'aventureux enfant dirigea aussitôt son cheval de ce côté, et revint avec une immense botte de ces fleurs, qu'il agitait d'un air de triomphe. Tout à coup il disparut; on se précipita vers lui; Wilhelm voulut s'élancer hors de la voiture, Juliette le retint :

— Vous voyez que plusieurs personnes sont allées à son secours : les lois que notre oncle impose à tous ceux qui vivent sous sa direction, ne fût-ce que pour quelques jours, ne permettent une intervention active, qu'à ceux qui peuvent être utiles.

— Les médecins le sont rarement; mais, en échange, les chirurgiens le sont toujours, dit Hersilie en montrant Félix qui revenait la tête enveloppée d'un linge blanc.

Malgré sa chute et la blessure qu'il avait reçue, il avait conservé son bouquet. Il le présenta glorieusement à sa souveraine, et reçut, en échange, un beau mouchoir de soie de couleur.

— Enveloppe ta tête avec cela, lui dit-elle gaiement; tu seras plus joli qu'avec ce vilain bandeau blanc.

On rentra au château sans inquiétude sur l'état de Félix, qui n'avait rien de dangereux; mais les cœurs étaient disposés aux tendres épanchements. Il était tard; la société se sépara, heureuse de la certitude de pouvoir se réunir le lendemain. En arrivant dans sa chambre, Wilhelm y trouva les lettres suivantes, dont la lecture l'occupa une partie de la nuit.

LÉNARDO A LA TANTE.

Voici, depuis trois ans, la première lettre que vous recevez de moi, chère tante. Cela devait être ainsi; nous en étions convenus d'avance. Je voulais voir le monde, ne m'occuper que de lui, et oublier le toit paternel, d'où j'étais parti, et où je devais revenir. Par ce moyen, je croyais mieux saisir l'ensemble des pays étrangers : nous n'avons cependant pas cessé de nous donner des signes de vie. Vous m'avez envoyé de l'argent, je vous ai expédié, pour vous et pour tous les miens, de petits cadeaux, que je regardais comme l'itinéraire de mon voyage. Les vins ont dû faire deviner à l'oncle les contrées que j'avais visitées; les dentelles, les petits colifichets, les aciers artistement travaillés, n'ont pu manquer d'indiquer mon passage par le Brabant, la France et l'Angleterre. Lorsque je reverrai tous ces objets sur vos bureaux, sur vos tables de jeu, sur vos chiffonniers, et même sur vos personnes, ils aideront à ma mémoire, et me faciliteront le moyen d'enchaîner mes récits de voyage. J'attends de votre bonté des renseignements exacts sur l'état de notre famille. Je reviens des pays étrangers en véritable étranger, qui, avant d'entrer dans une maison, veut en connaître les allures, parce qu'il ne s'imagine pas que, par amour pour ses beaux cheveux et ses yeux brillants, il faille se plier à ses allures à lui.

Parlez-moi du bon oncle, des chères nièces, de vous-même, de tous nos parents, amis et connaissances, des an-

ciens et des nouveaux fermiers, employés et domestiques. En un mot, laissez courir votre chère plume en faveur du pauvre neveu, pour lequel elle est restée si longtemps inactive. Vos renseignements me tiendront lieu de lettres de crédit chez moi; l'instant où l'on m'y reverra dépend donc entièrement de vous. Les hommes et les positions changent moins que l'on ne pense; ne me parlez donc pas de ce qui est resté, mais de ce qui s'est modifié peu à peu, afin que je puisse me revoir dans un miroir commun avec tous les miens. Soyez tous persuadés qu'il y a dans la bizarrerie de mon absence et de mon retour, plus de véritable tendresse que dans beaucoup de relations vivement entretenues et suivies.

P. S. N'oubliez pas, chère tante, de me dire quelques mots sur nos fermiers et nos employés. Qu'est devenue Valérine, la fille de ce pauvre fermier, que, peu de jours avant mon départ, l'oncle a chassé, à juste titre, il est vrai, mais un peu trop durement? Vous le voyez, je me souviens encore de bien des choses, et je suis prêt à vous répondre sur le passé quand vous m'aurez fait connaître le présent.

LA TANTE A JULIETTE.

Voici enfin, mes chers enfants, une lettre du silencieux voyageur. Les hommes bizarres ne le sont jamais à demi. Comment notre Lénardo a-t-il pu s'imaginer que ses marchandises et ses colifichets valaient autant qu'une douce parole que l'ami écrit à ses amis? Il va plus loin, il veut que nous fassions pour lui, ce qu'il n'a pas voulu faire pour nous. Je le satisferais cependant à l'instant par une longue lettre, si je n'avais pas une migraine si violente, que je puis à peine tracer quelques lignes. Nous désirons tous le revoir : écrivez-lui donc, mes chères nièces. Si mon mal de tête se passe, je joindrai une lettre aux vôtres. Partagez-vous les événements et les personnes dont vous aurez à lui parler; vous vous en acquitterez beaucoup mieux que je ne pourrais le

faire. J'espère que le messager m'apportera un petit mot de votre part.

JULIETTE A LA TANTE.

Nous avons lu de suite votre lettre et celle de Lénardo, et nous avons dit que nous n'étions, ni aussi bonnes ni aussi indulgentes que notre chère tante, pour ce neveu gâté. Maintenant, chacune de nous vous exprimera son opinion personnelle. Voici la mienne :

Puisque depuis trois ans le cher cousin nous a caché son jeu, pourquoi le laisserions-nous, tout à coup, regarder dans le nôtre? Cela ne serait pas juste : j'y consens pourtant. L'excès de la prudence devient souvent un sujet de confusion : disons-lui donc tout, et sans réticence. Mais de quelle manière? Voilà la question, Formuler nettement sa pensée sur les siens, est une tâche trop lourde pour nous ; on n'a, en général, d'opinion arrêtée sur leur compte, qu'au moment où ils nous causent un grand plaisir ou un grand chagrin ; dans les cas ordinaires, on les prend tels qu'ils sont, sans chercher à les définir. Quant à vous, chère tante, c'est autre chose; vous avez autant de pénétration dans l'esprit que de justice dans le cœur. Hersilie, toujours prête à exercer sa verve satirique, vient de me faire de toute la famille un tableau si comique, que, s'il était écrit, je vous l'enverrais comme un moyen infaillible de vous faire rire en dépit de votre migraine.

Il me semble que nous n'avons rien de mieux à faire que d'envoyer au cher cousin, les lettres que nous nous sommes mutuellement écrites pendant son absence. S'il n'a pas le courage de les lire, qu'il vienne nous interroger. Ma correspondance est classée, je puis vous l'envoyer quand vous voudrez. Hersilie n'est pas de mon avis, elle soutient que ses papiers sont en désordre, et cherche mille défaites. Vous en jugerez vous-même par son billet.

HERSILIE A LA TANTE.

Je veux et je dois être très-concise, car votre messager est impatient. Si nous envoyons notre correspondance à Lénardo, nous commettrons un acte de bonhomie exorbitant et déplacé. Qu'a-t-il besoin de savoir le bien ou le mal que nous pensons de lui ? Le mal surtout, lui prouverait trop clairement combien nous l'aimons. Tenez-le bien en bride, je vous en supplie, chère tante ; il y a tant de circonspection et d'exigence dans sa conduite ! Tous ces messieurs, qui reviennent des pays étrangers, n'en font pas d'autres : les parents et les amis restés à la maison ne sont plus à leurs yeux que des êtres insignifiants.

Excusez votre silence par votre migraine ; il viendra : ayons seulement assez de patience pour le laisser venir. Peut-être cherchera-t-il à s'introduire secrètement et à refaire connaissance avec nous sous le voile du mystère. Comment deviner tous les beaux projets qui peuvent germer dans une tête aussi sage que la sienne ? En tout cas, une surprise avec son cortége de drôleries, serait infiniment préférable à la rentrée diplomatique qu'il se propose de faire dans sa famille.

Le messager !... oh ! le messager !... Élevez un peu mieux vos vieux domestiques, si vous ne voulez pas les remplacer par des jeunes. Celui-là est incorruptible ; je lui ai vainement prodigué le vin et les cajoleries. Adieu, mille fois adieu !...

P. S. à cause du *P. S.* de Lénardo.

Que signifie le *P. S.* du cher cousin et sa curiosité sur Valérine ? C'est la seule personne qu'il daigne nommer : nous autres, nous ne sommes que des nièces, des oncles, des tantes, des employés, des classifications enfin, et non des individus. Valérine, la fille de notre justicier, cette belle enfant à la blonde chevelure, aurait-elle eu le bonheur d'éblouir le cher cousin ? Eh bien ! elle est mariée, très-avantageuse-

ment mariée, vous le savez. N'oubliez pas de le lui dire. Ajoûtez que Valérine est devenue plus belle de jour en jour, et qu'à cause de sa grande beauté, elle a fait un parti brillant. Annoncez-lui pompeusement que la belle blonde est aujourd'hui l'heureuse épouse d'un riche propriétaire; qu'il comprenne bien cela.

Ce n'est pas tout. Puisqu'il se souvient si bien de la blonde beauté, comment a-t-il pu la confondre avec la fille du plus négligent des fermiers? avec cette guêpe sauvage et noire, cette Nachodine, qui s'est en allée courir le monde avec son père, Dieu sait où? En vérité, cette inconcevable méprise m'intrigue : monsieur notre cousin, si fier de sa bonne mémoire, confond étrangement les noms et les personnes. Peut-être a-t-il conscience de sa faiblesse et cherche-t-il à se fortifier par le récit qu'il nous demande. Tâchez de savoir ce qu'il en est, et combien de *rine* et de *dine*, sont restées dans sa pensée, où les *lie* et les *lette* semblent s'être entièrement effacées. Le messager!... oh! le maudit messager!...

LA TANTE A SES NIÈCES.

(*Ce billet a été dicté.*)

Pourquoi tant de dissimulation envers les personnes avec lesquelles on doit passer sa vie? Lénardo, malgré sa bizarrerie, est digne de confiance. Je lui enverrai vos lettres; elles lui apprendront à vous connaître. J'espère que nous trouverons bientôt le moyen de le voir sous un jour plus favorable. Portez-vous bien; je souffre toujours beaucoup.

HERSILIE A LA TANTE.

Pourquoi tant de dissimulation envers les personnes avec lesquelles on doit passer sa vie? Lénardo est un enfant gâté;

et c'est affreux à vous de lui envoyer nos lettres. Elles ne lui apprendront rien sur nous, sur moi, du moins; car je suis decidée à me montrer à lui d'une manière tout à fait opposée. Vous faites souffrir les autres parce que vous êtes souffrante et aveuglée. Je vous souhaite un prompt rétablissement de votre migraine; quant à votre aveugle tendresse pour Lénardo, il n'y a pas de remède.

LA TANTE A HERSILIE.

Si j'avais persisté dans le projet qui m'a été inspiré par mon incorrigible confiance, par ma migraine et par ma paresse, j'aurais ajouté ton dernier billet à toutes nos lettres. Pas une n'est partie.

WILHELM A NATHALIE.

L'homme est un être sociable et bavard. Quand il use de cette double faculté, il est heureux, lors même qu'il n'en résulterait pour lui aucun autre avantage. On se plaint souvent, dans la société, des parleurs qui ne nous laissent pas placer un mot; il en serait de même des écrits, si écrire n'était pas un travail qui demande l'isolement et le silence.

Il est impossible de se faire une juste idée de tout ce que les hommes écrivent pour être imprimé et qui s'imprime en effet. Mais lorsqu'on vit dans une famille dont chaque membre a reçu une éducation distinguée, on reconnaît qu'une plus grande quantité d'écrits, tels que des lettres; des anecdotes, des descriptions circulent dans le monde à l'état de manuscrits. Dans la sphère où je me trouve actuellement, on passe, la plus grande partie de sa vie, à écrire à ses parents et à ses amis sur ce qu'on a fait et dit, ou vu faire et entendu dire.

Ce besoin de se communiquer m'a été d'autant plus fa-

vorable qu'il m'a fait connaître promptement les caractères et les rapports respectifs de mes nouveaux amis. On me confie un paquet de lettres, des tablettes de voyage, les confessions d'une âme qui n'a pas encore su se mettre d'accord avec elle-même, et me voilà chez moi dans une maison étrangère. Je connais les personnes qui m'entourent et celles que je dois voir bientôt, mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. Les embarras et les avantages de leur position les aveuglent, tandis que moi, dirigé par ta main, je plane au-dessus d'elles en passant. Je me suis fait la loi de ne jamais accepter une confidence que je ne pourrais pas te communiquer aussitôt. Je t'envoie les lettres qui m'ont introduit dans la famille où je resterai encore pendant quelque temps, sans rompre pour cela mon vœu, sans même chercher à l'éluder.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, notre héros passa une partie de la matinée fort agréablement dans la galerie; car il connaissait plusieurs des illustres personnages dont les toiles et les marbres représentaient les traits : le catalogue lui expliqua les autres.

Sous beaucoup de rapports, le portrait intéresse et saisit davantage que la biographie. L'homme remarquable par ses talents ou par ses actions, et qu'il est si difficile de se représenter sous une forme déterminée, se pose tout à coup devant nous comme devant un miroir, où il aime à se contempler, et exige, pour ainsi dire, qu'on s'occupe de lui avec la même attention exclusive et bienveillante.

En visitant cette galerie, notre héros voyait, ici, un grand capitaine, qui personnifie toute une armée, et laisse dans l'oubli les rois et les empereurs pour lesquels il combat; là, un célèbre homme de cour lui souriait avec grâce, comme s'il voulait lui faire croire qu'il cherchait à le séduire; car le grand monde pour lequel il s'était façonné ce charmant visage, n'était point représenté sur la toile.

Cet examen avait fait découvrir à Wilhelm des ressem-

blances frappantes entre plusieurs personnages vivant, encore, et d'autres morts depuis longtemps. Plus d'une fois même il avait cru reconnaître son propre visage. Pourquoi des frères jumeaux ne pourraient-ils naître que d'une mère mortelle? La nature, cette mère des dieux et des hommes, ne pourrait-elle donc pas, dans son inépuisable fécondité, reproduire plusieurs fois la même image, soit en même temps, soit à des intervalles éloignés? En présence de tant de figures diverses, notre héros fut forcé de reconnaître qu'il en est qui attirent nos regards et nous impressionnent d'une manière agréable et bienfaisante, tandis que les autres nous repoussent ou nous déplaisent.

L'oncle le surprit dans cette disposition d'esprit. Il ne chercha point à la déguiser, et cette franchise acheva de lui gagner la bienveillance de son hôte, qui le conduisit lui-même dans une pièce reculée et tapissée par les portraits des hommes célèbres du seizième siècle. Ces portraits les représentaient tels qu'ils avaient été en effet, sans jactance, sans prétention; se suffisant à eux-mêmes, et agissant sur le grand tout, non parce qu'ils en avaient l'intention, mais parce qu'ils vivaient.

L'impression que ce passé, si magnifiquement reproduit, fit sur Wilhelm, engagea le bon oncle à lui montrer les autographes de ces illustres personnages, ainsi que plusieurs objets dont ils s'étaient servis, et dont l'authenticité était constatée par des témoignages irrécusables.

— Voilà ma poésie, dit-il; mon imagination a besoin de s'arrêter sur quelque chose, et je crois difficilement que ce qui a été n'est plus. Cela ne m'empêche pas de n'adopter les monuments du passé qu'après un long et mur examen; je me défie surtout des manuscrits. Jamais je ne doute que tel moine n'ait, en effet, écrit telle ou telle chronique; mais pour croire ce que dit la chronique, il me faut plus d'une preuve incontestable.

Après une assez longue conversation de ce genre, il présenta à Wilhelm une feuille de papier, sur laquelle il l'invita à écrire quelques lignes; puis il le congédia en le faisant passer par une porte dérobée, qui le ramena dans la grande

salle, où l'attendait le domestique qui lui avait fait visiter la galerie des portraits.

— Je suis charmé, lui dit celui-ci, de vous voir si avant dans les bonnes grâces de mon maître. La porte par laquelle il vient de vous faire passer, prouve que vous êtes de ses amis. Je puis donc vous communiquer l'opinion qu'il s'est formée sur votre compte. Il croit que vous vous êtes voué à l'instruction pratique, et que Félix est l'héritier de quelque grande maison confié à vos soins, afin que vous lui appreniez de bonne heure à connaître, sous leur véritable point de vue, le monde et ses différents rapports.

— Il me fait trop d'honneur, répondit Wilhelm; je ne vous en remercie pas moins de votre confidence, et j'en profiterai.

L'heure du déjeuner était venue, et il se rendit au jardin, où il trouva son fils et les deux dames. Hersilie lui dit que, puisqu'il était impossible de le retenir plus longtemps au château, il devrait se rendre chez la tante Makarie, qui, probablement, l'enverrait près de son neveu, afin de mettre un terme à l'inconcevable irrésolution de ce jeune homme.

— En nous rendant ce service, continua-t-elle, vous devenez un membre de la famille, et vous entrez, sans préambule, en relations intimes avec Lénardo.

— Je suis prêt à aller partout où il vous plaira de m'envoyer, répondit Wilhelm; le but de mon voyage est d'apprendre : auprès de vous, j'ai vu et appris plus que je n'aurais osé l'espérer, et je suis persuadé qu'il en sera toujours ainsi tant que vous voudrez bien me diriger.

— Et toi, charmant vaurien, dit Hersilie en se tournant vers Félix, qu'apprendras-tu?

— A écrire pour t'envoyer des lettres, et à monter à cheval pour revenir bien vite et de partout auprès de toi.

A cette naïve réponse, Hersilie dit à sa sœur d'un air pensif :

— Jusqu'ici je n'ai pas eu trop à me louer de mes adorateurs d'un âge raisonnable; la génération à venir voudrait-elle m'en dédommager?

On comprendra facilement que notre héros vit approcher

l'heure de la séparation avec un vif chagrin. Laissons-le se livrer à ses regrets, et tâchons de donner à nos lecteurs une juste idée des excellentes qualités et des bizarreries de l'oncle. Pour atteindre ce but, il nous a fallu remonter à son origine et à sa première jeunesse. Voici les renseignements qu'il nous a été possible de nous procurer.

Son grand-père avait été attaché à une ambassade, en Angleterre, pendant les dernières années de *William Penn*. L'extrême bonté, les nobles intentions, l'infatigable activité de ce grand homme en conflit avec la moitié du monde, les dangers qui le menaçaient de toutes parts, ne pouvaient manquer d'intéresser vivement un jeune homme ardent et généreux; aussi s'attacha-t-il bientôt à la destinée de *Penn*, et alla se fixer en Amérique. Le père du bon oncle est né à Philadelphie, où il contribua puissamment à la liberté de ces colonies et au développement de ce grand principe, qu'une nation formée, et qui a su mettre ses mœurs en harmonie avec ses croyances religieuses, doit se garder de toute innovation dans ces croyances; mais que, sur un sol nouveau, où l'on est obligé d'attirer des habitants de tous les pays, il faut laisser les forces actives agir sans aucune espèce de contrainte, et accorder une liberté illimitée à toutes les idées générales et religieuses.

Vers le commencement du dix-huitième siècle, tout ce qui se sentait gêné en Europe tournait ses regards vers l'Amérique, qui promettait l'indépendance, et où il était encore facile d'acquérir d'immenses propriétés, puisqu'on pouvait acheter, pour des sommes modiques, de véritables principautés situées sur les limites des pays habités.

Le père de l'homme singulier avec lequel nos lecteurs viennent de faire connaissance était un des principaux propriétaires de cette contrée. Les penchants des enfants se trouvent fort souvent en opposition avec ceux de leurs pères. Le riche colon, voulant donner à son fils une éducation distinguée, l'envoya en Europe, monde tout à fait nouveau pour ce jeune homme. Cette civilisation, qui, née depuis plusieurs milliers d'années, grandit et se perfectionne, qui, après avoir été gênée, opprimée, refoulée sur elle-même, se relève, se ra-

nime tout à coup, retrouve son activité infinie pour passer et repasser sans cesse par les mêmes variations, lui fit deviner que l'espèce humaine était susceptible d'arriver à un haut degré de perfectionnement intellectuel. Il lui parut plus grand et plus beau de donner sa part d'activité à ses immenses intérêts généraux, et de se perdre utilement dans le mouvement universel et régulier des passions, que de jouer inutilement, au delà des mers, le rôle d'Orphée ou de Lycurgue.

L'homme, se disait-il souvent, est forcé partout à s'armer de patience, à se résigner et à faire des concessions. J'aime mieux m'entendre avec mon souverain pour en obtenir tel ou tel droit; j'aime mieux céder d'un côté à mon voisin, afin que de l'autre il me cède à son tour, que de me battre avec les Iroquois, pour les détruire ou les tromper par des traités perfides, ou pour les refouler dans les marais, où les moustiques les font mourir dans des tortures affreuses.

Il prit sur son compte les immenses possessions de sa famille en Europe, et les administra avec tant d'ordre et de sagesse, s'arrondit si utilement pour lui et pour les autres, se conduisit avec tant de justice et de libéralisme; que, dans notre monde civilisé, qui, sous bien des rapports, ressemble à un pays sauvage, il se créa une existence, qu'avant sa réalisation au milieu de tant d'entraves, on devait nécessairement regarder comme une belle utopie.

Dans un pareil ordre de choses, la liberté religieuse est indispensable; car le culte public est l'aveu volontaire des individus, par lequel ils confessent qu'ils se sont réunis pour cette vie et pour l'autre; mais il est également nécessaire de veiller à ce que personne ne s'abstienne de cette démonstration de fraternité.

Pénétré de cette vérité, le bon oncle avait eu soin de faire construire dans chaque commune un vaste édifice, destiné à toutes les réunions publiques. Les anciens y délibéraient sur les intérêts de tous; les sages y appelaient les fidèles pour leur faire entendre de pieuses et consolantes paroles. On y célébrait aussi les mariages, les baptêmes et les fêtes accompagnées de danses et de musique.

Dans toutes ces dispositions, il n'avait qu'à suivre les vœux

et les inspirations de la nature. Quand le ciel est serein, on voit se rassembler dans la même prairie, sous le même arbre, les anciens qui discutent, les fidèles qui prient, les jeunes gens qui chantent et dansent. La sainteté est si belle quand elle s'appuie sur la gravité ! la sainteté et la gravité tempèrent la gaieté, et l'homme ne se conserve que par la tempérance.

Lorsque la commune ne partage pas les opinions de son propriétaire, il la laisse libre de construire des édifices pour les cultes spéciaux, si toutefois elle est assez riche pour cela; car il n'entre point dans cette dépense.

En appliquant ainsi le culte à l'extérieur et à la décence générale, la religion, dans la véritable acception du mot, reste un sentiment incertain et individuel, qui ne peut se mettre en rapport réel qu'avec la conscience; c'est donc cette conscience qu'il importe de réveiller ou de calmer. Quand elle s'est émoussée ou assoupie, et qu'elle semble ne plus être, il faut la réveiller; il faut la calmer quand, par un repentir trop amer, elle empoisonne la vie; car alors ce repentir est toujours prêt à dégénérer en désespoir dès que nous avons attiré, même sans qu'il y ait de notre faute, un malheur sur nous ou sur les autres.

L'homme ne peut et ne doit pas être toujours disposé à des réflexions graves; il est donc sage et utile d'y consacrer le dimanche, et de destiner ce jour à méditer et à délibérer sur tout ce qui nous inquiète et nous tourmente sous le rapport religieux, moral, social et économique.

— Si vous pouviez rester encore quelques jours avec nous, dit Juliette à Wilhelm, j'aime à croire que notre dimanche ne vous déplairait point. Dès le matin, toute la maison est silencieuse et presque déserte; car chacun de nous reste dans sa chambre, où il se livre à ses méditations. L'homme est une créature bornée qui doit employer, au moins un jour sur sept, à réfléchir sur les limites dans lesquelles il se trouve enfermé, et sur les maux auxquels il s'expose quand il cherche à les dépasser. Quand les plaisirs ou les occupations de la semaine nous ont étourdi sur un mal physique, nous commençons la semaine suivante par visiter un médecin. Si notre embarras dépend de l'état de nos affaires, nos employés le

font disparaître en nous rendant compte de leur administration ; s'il tient à des scrupules de religion ou de morale, nous réclamons les conseils d'un ami sage et dévoué. En un mot, notre loi sociale ne nous permet pas de faire passer le mal qui s'est développé pendant la semaine écoulée, dans celle qui va la suivre. Nous savons que, dès qu'un devoir nous paraît trop lourd, on ne peut le rendre plus léger qu'en l'observant avec plus de scrupule encore ; quant aux souffrances morales ou physiques, pour lesquelles il n'y a pas de remèdes possibles, nous nous en remettons à la Divinité comme à une puissance essentiellement libératrice.

— Notre bon oncle, continua-t-elle, donne l'exemple de la soumission aux lois qu'il nous a imposées à tous. Souvent il daigne nous confier des incidents qui l'inquiètent ou le tourmentent ; plus souvent encore il va consulter notre tante, la noble Makarie ; et le soir de chaque dimanche, il nous demande si nous sommes débarrassés de tous nos soucis, de tous nos scrupules. Vous le voyez, tous nos efforts tendent à ne pas être compris dans votre *Société d'abnégation*.

— Oui, oui, s'écria Hersilie, c'est une belle existence que la nôtre. Il est vrai qu'en ne faisant abnégation de soi-même qu'un jour par semaine, on établit une règle de proportion de 52 à 365.

Au moment où Wilhelm était sur le point de partir, le fils du Bailli lui remit un manuscrit dont nous ne donnerons ici que le passage suivant :

« Je crois que chaque nation a ses tendances, et qu'elle ne peut être heureuse qu'en les suivant ; il me semble qu'il en est de même des individus.

» L'homme qui a formé son oreille à des sons harmonieux et réguliers, et dont l'âme ne s'émeut que par ces sons, ne me remerciera point si je lui montre un beau tableau ; et l'amateur de peinture ne trouvera aucune jouissance dans la lecture d'une poëme ou d'un roman.

» Bien peu d'hommes sont assez heureusement organisés pour jouir de différentes manières. Je vous crois du petit nombre de ces êtres privilégiés, vous qui ne devez que passer au milieu de nous. La singulière méprise d'une riche

et noble famille française vous a intéressé; je suis persuadée que vous apprécierez la loyauté, la simplicité et la bonne foi d'un intérieur allemand. Pardonnez-moi si je ne trouve rien de préférable à la moyenne classe allemande dans la sphère pure de sa vie domestique; c'est une conséquence de ma manière de voir et d'agir, de ma naissance et de ma position.

» Prenez-moi telle que je suis, et pensez à moi. »

CHAPITRE VIII.

QUEL EST LE TRAÎTRE ?

— Non, non! s'écria-t-il en entrant dans la chambre à coucher qu'on lui avait désignée. Non, non, répéta-t-il en posant sa chandelle sur sa table, cela n'est pas possible! Mais à qui m'adresser? C'est pour la première fois de ma vie que je pense, que je sens autrement que mon père!... O mon père! si tu pouvais lire dans mon âme, tu verrais que je suis toujours le même, toujours ton fils tendre et soumis!... Dire non... m'opposer à ton vœu le plus cher... Hélas! comment le prononcer, ce non? Comment dire : Je ne puis épouser Julie!... Ces mots m'effrayent moi-même; jamais, non jamais je ne pourrai les répéter en présence de mon père! Je le vois me regarder avec surprise et en silence!... Cet homme, si sage, si savant, ne trouve pas un mot de réponse... Malheur à moi!... Il y a quelqu'un cependant dont je pourrais réclamer les conseils et l'intervention... C'est toi, Lucinde! Je voudrais pouvoir te dire combien je t'aime! combien je te suis dévoué! et te crier ensuite d'une voix suppliante : Défends-moi! et si tu crois pouvoir m'aimer, défends-nous tous deux!...

Pour rendre ce monologue passionné intelligible, nous serons forcés d'entrer dans quelques détails.

M. N***, professeur à N***, n'avait qu'un fils unique d'une beauté remarquable, et qu'il avait laissé jusqu'à l'âge de huit ans sous la direction de sa femme. Cette digne mère lui avait fait, sans peine et sans effort, consacrer chaque jour, chaque heure de sa vie, aux travaux préparatoires qui disposent à

apprendre beaucoup et à se conduire loyalement et décemment. Elle mourut avant d'avoir achevé son œuvre. Quelle ne fut pas l'inquiétude du malheureux père! car il savait que même les fils des professeurs ne pouvaient, à moins d'un miracle, recevoir une éducation convenable dans une université.

Dans cette cruelle position il s'adressa au Grand-Bailli de N***, depuis longtemps son ami et le confident de tous ses projets de famille. Ce digne homme plaça l'enfant dans une de ces institutions privées qui commençaient déjà à fleurir en Allemagne, et où l'on ne s'occupe pas seulement de l'instruction des élèves, mais encore de la santé de leur corps et de leur âme.

Cet arrangement ne laissait plus rien à désirer pour le fils; mais le père souffrait d'autant plus de son isolement, qu'il ne s'était pas encore consolé de la perte de sa femme. L'amitié du Grand-Bailli vint de nouveau à son secours. La distance qui séparait leurs demeures disparut pour le savant solitaire devant le besoin de se distraire dans le cercle domestique d'un ami véritable. Là, aussi, il n'y avait plus de mère, mais deux jeunes filles d'un extérieur et d'un caractère tout à fait opposés se développaient, et réunissaient sur leur tête l'espoir des deux pères, qui ne tardèrent pas à former le projet de resserrer, par un mariage, leur vieille et constante amitié.

Tous deux vivaient sous un gouvernement paternel; l'emploi du Grand-Bailli était inamovible, et il était presque sûr de faire accepter, par le ministre, le successeur qu'il voudrait se donner; aussi destinait-il cette place à son futur gendre, au fils de son ami, à Lucidor, dont l'éducation fut dirigée vers ce but.

Dès qu'il eut achevé ses études, son père et son protecteur l'envoyèrent à une université éloignée, où il acheva de se fortifier dans toutes les études nécessaires pour remplir dignement le poste qu'on lui destinait. En lui prodiguant les qualités les plus rares, la nature lui avait donné en même temps une si grande dose de reconnaissance et de sensibilité, qu'en se prêtant au vœu de ses deux pères, il ne croyait

suivre que ses penchants à lui. Tous les rapports de l'université étaient en sa faveur ; parfois seulement on lui reprochait de mettre dans ses études une ardeur trop impatiente; alors le professeur haussait savamment les épaules, et le Grand-Bailli faisait un geste approbatif. Qui n'aurait pas été fier d'un pareil fils?

Pendant ce temps les deux jeunes filles grandissaient et se formaient chacune à sa façon. Julie, la plus jeune, se faisait remarquer par sa gaieté, par son esprit vif et pénétrant et par sa gracieuse espiéglerie. Lucinde était la personnification de cette droiture, de cette pureté angélique qu'on ne définit point, mais qu'on demande à toutes les femmes.

Julie se plaisait surtout dans la maison du professeur. La géographie, qu'il était spécialement chargé d'enseigner, et qu'il animait par des détails topographiques, intéressait tellement la jeune fille, qu'elle ne pouvait voir un volume traitant de cette science, sans l'ouvrir et sans classer et critiquer les villes dont il y était parlé. Les ports de mer jouissaient de ses faveurs particulières, les autres villes ne l'intéressaient que lorsqu'elle voyait sur les dessins, dont le professeur possédait un grand nombre, force tours, coupoles ou minarets.

Comme son père lui permettait avec plaisir de rester souvent des semaines entières avec son vieil ami, elle parvint bientôt à se faire une juste idée des principales contrées du monde. Les costumes des nations étrangères attiraient spécialement son attention, aussi apprit-elle sans peine à les connaître tous. Les jeunes hommes, qu'elle voyait passer dans la rue, ne lui plaisaient que lorsqu'ils avaient quelque chose d'étranger. La manie des étudiants de se singulariser sur ce point ne la satisfaisait qu'à demi, et elle disait souvent qu'un véritable étranger même, ne serait pour elle qu'un homme comme un autre, s'il n'était pas vêtu de son costume national. Son vœu le plus ardent était de se trouver à Leipzig, à l'époque de la foire, où toutes les nations se donnent rendez-vous et conservent les costumes de leur pays.

Le bon professeur se sentait heureux en instruisant cette jeune espiègle qui lui promettait une bru aussi aimable

qu'amusante. Les deux pères cependant étaient convenus de laisser ignorer leurs projets aux jeunes filles et à Lucidor.

Les années s'écoulèrent gaiement et avec leur rapidité ordinaire. Lucidor quitta l'université et passa ses examens à la grande satisfaction de sa famille, et même à celle des chefs du gouvernement, qui s'applaudissaient de pouvoir, sans blesser leur conscience, se prêter au vœu d'un ancien et digne fonctionnaire.

Après s'être distingué dans un poste subalterne, Lucidor allait enfin obtenir un emploi plus considérable et qui fixait sa résidence entre celles du professeur et du Grand-Bailli. C'est alors seulement, que son père lui nomma la femme qu'il avait choisie pour lui, et il ne supposa point que le jeune homme pût ne pas s'estimer heureux de posséder un pareil trésor. Déjà il voyait la jeune femme courir à chaque instant chez lui et bouleverser gaiement ses cartes, ses plans et ses vues de villes et de ports de mer. De son côté, Lucidor se souvenait avec plaisir de la charmante enfant, dont l'esprit malin et les amicales agaceries l'avaient amusé tant de fois; et il obéit avec plaisir à son père, qui l'envoya chez le Grand-Bailli où il devait passer plusieurs semaines avec sa future. Avant son départ il lui recommanda de l'avertir dès qu'il aurait obtenu le consentement de Julie; car alors il s'empresserait d'aller le rejoindre, pour consolider ce bonheur tant désiré, par des fiançailles solennelles.

La famille du Grand-Bailli accueillit Lucidor comme un hôte attendu. Cette famille se composait des deux sœurs, d'un jeune fils, véritable enfant gâté, mais spirituel et franc, et d'un vieillard encore vert, bienveillant, sage et de bon conseil. Immédiatement après Lucidor, arriva un étranger qui paraissait avoir passé les limites de la première jeunesse. Son extérieur était digne et son ton exquis. Les voyages qu'il avait faits dans les diverses parties du monde et dont il parlait avec esprit et chaleur, rendaient sa conversation fort intéressante. On l'appelait Antony.

Julie traita son futur d'une manière convenable et prévenante; Lucinde faisait les honneurs de la maison sans

s'apercevoir que, par là, elle mettait en relief tous les avantages de sa personne.

Les journées s'écoulèrent agréablement pour tout le monde, excepté pour Lucidor; naturellement silencieux il se voyait, devant Antony, réduit à un rôle de muet ou de questionneur, aussi désavantageux l'un que l'autre.

Une préoccupation pénible acheva de lui donner un air distrait, presque maussade. Dès son arrivée il avait senti sinon de la répugnance, du moins de l'éloignement pour Julie; tandis qu'au premier coup d'œil Lucinde avait fait battre son cœur; et un tremblement involontaire agitait tous ses membres quand elle arrêtait sur lui ses grands yeux purs et calmes.

Ce fut dans une pareille disposition d'esprit qu'il entra un soir dans sa chambre, et prononça à haute voix le monologue par lequel nous avons commencé ce récit. Cet emportement et cette volubilité de la part d'un jeune homme silencieux et réfléchi paraîtraient un contre-sens, si nos lecteurs ne voulaient pas nous permettre de leur donner quelques éclaircissements à ce sujet.

Les sentiments de Lucidor étaient profonds, et sa pensée allait toujours au delà du présent, ce qui le rendait peu propre à la conversation; il le savait; aussi n'était-il disposé à parler que des choses qu'il avait étudiées spécialement et qui lui étaient toujours présentes à la mémoire. Quoique naturellement aimant, les déceptions du cœur étaient devenues pour lui des sujets de réflexion, car de faux amis lui en avaient fait éprouver, d'abord à son pensionnat et plus tard à l'université; et la réflexion rend l'épanchement impossible. L'habitude de renfermer ainsi en lui-même tout ce qu'il éprouvait, l'avait amené peu à peu à se parler tout haut dès qu'il se trouvait seul.

Le lendemain du soir où il avait soulagé son cœur par un long monologue, il se crut assez fort pour lutter contre sa position; mais un redoublement d'amabilité de Julie à son égard lui fit perdre toute contenance. Elle ne cessa de l'interroger sur les voyages qu'il avait faits, lorsqu'en sa qualité d'étudiant il traversait, à pied et la valise sur le dos, les

montagnes de la Suisse et la cime des Alpes. Les belles îles de la Méditerranée qu'il ne pouvait manquer d'avoir visitées l'intéressaient également beaucoup; et, lorsque dans ses excursions imaginaires elle revenait en Allemagne avec lui, elle n'oublia point le Rhin, qui, dès sa source, traverse de rudes contrées et descend à travers des paysages variés jusqu'à Mayence et à Coblentz. Là elle congédia, avec tout le respect possible, ce grand fleuve, qu'elle ne jugea pas à propos de suivre jusqu'au moment où il s'élance dans l'infini de l'Océan.

Se sentant plus à son aise dans une sphère vulgaire, Lucidor parla avec chaleur de ce qu'il avait vu et appris; mais Julie l'interrompit, en disant que pour jouir de toutes les beautés des pays par où il avait passé, il eût fallu les avoir vus à deux. Cette observation le désappointa complétement, car il y vit une allusion à leur prochain mariage, et aux excursions que, sans doute, la curieuse jeune fille se proposait de faire avec son mari.

Antony se chargea à son tour du rôle de narrateur, et fit complétement oublier à son auditoire les sources qui jaillissent au milieu des rochers sauvages, les fleuves qui coulent tantôt librement dans un large lit au milieu d'une riante contrée, et tantôt refoulés dans leurs bords escarpés; en un mot, il effaça tous les récits de Lucidor, car il débuta par la superbe Gênes! Livourne en est si près, et il y a tant de choses à voir en passant! Quant à Naples, qui meurt sans l'avoir vue n'a pas vécu! Il est vrai qu'il serait également impardonnable de négliger Constantinople.

En décrivant ces pays lointains, Antony enflamma l'imagination de son auditoire : Julie était hors d'elle. Tout ce qu'elle venait d'entendre n'avait fait que la mettre en haleine, et elle voulait continuer sa route jusqu'à Alexandrie, au Caire, et surtout aux Pyramides, sur lesquelles les leçons de son futur beau-père lui avaient donné des idées aussi justes que savantes.

Le même soir, Lucidor à peine arrivé dans sa chambre s'écria à haute voix :

— Réveille-toi, il en est temps! Tu as beaucoup appris,

beaucoup étudié ; à quoi tout cela te sert-il, si tu ne sais pas agir en conséquence ? Regarde-toi comme un simple chargé d'affaires, et fais pour toi ce que tu ferais pour un autre. La situation se complique. Antony aspire à la main de Lucinde; c'est facile à voir ; elle a pour lui des attentions nobles, gracieuses, mais qui ne sortent pas du cercle d'une bienveillante hospitalité. Quant à la petite folle, elle ne demanderait pas mieux que de courir le monde sans rime ni raison avec le premier venu. Au reste, elle est si maligne, si moqueuse, que sa passion pour les pays étrangers pourrait fort bien n'être qu'un prétexte pour nous empêcher de lui parler d'autre chose. Pourquoi tout cela me paraît-il si embarrassant? Le Grand-Bailli n'est-il pas le plus juste, le plus sensé, le meilleur des hommes ? Va, mon ami ; dis-lui tout ce que tu penses, tout ce que tu sens, et s'il ne peut sentir, du moins il pensera comme toi. Il peut tout sur ton père, et puis Lucinde n'est-elle pas aussi sa fille? Quel bonheur pourrait-elle trouver avec cet infatigable voyageur ? Elle est née pour embellir, pour enchanter le foyer domestique ! Que le vif-argent s'attache donc au Juif errant, cela fera une délicieuse union.

Le lendemain matin il chercha une occasion favorable pour parler au Grand-Bailli sans témoins. Quelle ne fut pas sa surprise quand on lui dit qu'il venait de partir pour une affaire indispensable, et qu'il ne reviendrait que dans quelques jours!

La passion des voyages semblait s'être augmentée encore dans l'esprit de Julie ; elle pria sa sœur d'amuser Lucidor en les raillant tous deux sur les jouissances calmes et modestes de la vie domestique. En voyant de près cette noble jeune fille, il sentit plus vivement et en détail les perfections qui, d'abord, l'avaient attiré de loin et par leur ensemble.

Le vieillard dont nous avons déjà eu occasion de parler à nos lecteurs fit tous ses efforts pour remplacer son ami absent. Il avait vécu et aimé, et malgré les rudes étreintes du sort, il s'était conservé sain de corps et d'esprit. Se mêlant à la conversation des jeunes gens, il la diriga sur les méprises dans le choix d'une compagne, et cita à ce sujet plus d'un exemple. Cet entretien fournit à Lucinde l'occasion de paraître dans

tout son éclat. Elle convint que le hasard contribuait fort souvent au bonheur de la vie, mais qu'il était plus noble et plus beau de ne devoir ce bonheur qu'à ses propres convictions et à son courage d'avoir osé les prendre pour guide de sa conduite.

Lucidor l'approuva avec tant d'exaltation, qu'on vit briller des larmes dans ses yeux. Les dames s'éloignèrent, et le vieillard continua à raconter des histoires, qui avaient tant de rapport à la situation de ce jeune homme, qu'il eut besoin de tout son empire sur lui-même pour ne pas réclamer les conseils et l'assistance de ce digne ami du Grand-Bailli.

A peine de retour dans sa chambre, Lucidor se dédommagea de cette contrainte par le monologue suivant :

— Je me suis contenu, s'écria-t-il; me voilà décidé, enfin, je ne veux pas affliger mon père par mes hésitations; le ciel me montre dans le noble ami de cette maison le représentant des deux pères, c'est à lui que je dois m'adresser, il arrangera tout au gré de mes désirs. Il m'approuve, j'en suis sûr; comment pourrait-il blâmer en particulier ce qu'il reconnaît juste en général? Dès demain je lui dirai tout.

Au déjeuner on lui apprit que le bon vieillard se tenait renfermé dans sa chambre, parce qu'il avait trop parlé la veille et bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire. On raconta une foule de particularités sur son compte qui, toutes, annonçaient un noble et beau caractère; et Lucidor fut très-contrarié de ne s'être pas plus tôt confié à lui, car on lui apprit qu'après de semblables indispositions ce digne vieillard restait toujours une semaine entière invisible.

Il est facile de varier à la campagne les plaisirs de ses hôtes, surtout quand l'intelligence et le bon goût des propriétaires sont venus au secours de la nature.

Depuis de longues années le Grand-Bailli s'était attaché à embellir sa demeure, d'abord d'après ses idées, puis d'après celles de sa femme; après la mort de cette compagne chérie il avait suivi le goût de ses enfants. Ses longs travaux avaient eu pour résultat une suite non interrompue de promenades et de lieux de repos aussi variés qu'agréables.

Les deux jeunes filles se faisaient un plaisir de conduire leurs hôtes dans ces divers lieux qui leur laissaient d'agréables

souvenirs. Au reste, la contrée s'était prêtée merveilleusement à des établissements champêtres et modestes ; partout de vertes prairies pittoresquement arrosées, des champs fertiles et des collines boisées d'où l'œil dominait sur l'ensemble du pays qui, sans être plat, était légèrement accidenté, et où le beau sortait naturellement de l'utile.

A la maison principale du Grand-Bailliage et aux bâtiments d'exploitation et de décharge, se rattachaient des jardins d'agrément, des vergers et des prairies qui conduisaient insensiblement à un petit bois, qu'une route praticable pour les voitures traversait en tous sens. Au milieu de ce bois s'élevait une petite montagne sur le haut de laquelle on avait fait construire une vaste salle entourée de plusieurs appartements. En ouvrant la porte de cette salle, un point de vue pittoresque se réfléchissait dans une grande glace, placée de manière à frapper les regards des arrivants; aussi tous s'arrêtaient-ils d'abord immobiles de surprise, puis ils se retournaient brusquement pour comparer la nature, à ce reflet inattendu d'une vue qu'on avait eu soin de leur cacher, en les conduisant jusqu'au haut de la montagne par des sentiers détournés.

En quittant ce lieu de repos qui avait produit sur Lucidor l'effet accoutumé, nos promeneurs visitèrent d'autres sites non moins heureusement disposés. Chemin faisant on s'arrêta près d'un hêtre majestueux au milieu d'une place de gazon; c'est là que la femme du Grand-Bailli aimait à passer ses soirées d'été. Plus loin, Julie désigna avec un sourire malin, une touffe d'aunes et de peupliers d'où s'échappait un ruisseau qui fuyait en serpentant à travers les prairies dont ce bosquet était entouré d'un côté, tandis que de l'autre des champs s'élevaient doucement sur le penchant d'une large colline. Rien n'était plus agréable que ce réduit silencieux et solitaire; cependant il n'avait rien de saillant : de semblables touffes d'arbres, entourées de champs et de prairies, et qui cachent une source limpide, se trouvent partout, mais ils n'ont nulle part ce cachet de simplicité imposante qui pénétra Lucidor d'un respect religieux. On lui avait laissé deviner que Lucinde avait sanctifié cette retraite en la consacrant à ses prières du matin.

Bientôt Julie devint l'objet des railleries de son frère; ce malin jeune homme montra à la société, des restes de petits berceaux et de petits jardins, sur les bords d'un bosquet qui ombrageait un joli moulin.

— Voici, dit-il, les vastes conquêtes de Julie sur la nature inculte ! Le défrichement de cet immense domaine remonte à l'époque où elle s'était fourré dans la tête de devenir meunière, et d'entrer en fonctions, immédiatement après la mort du vieux couple qui occupait la place qu'elle convoitait. Il est bien entendu qu'elle se promettait de prendre, pour mari, le jeune garçon le plus beau et le plus honnête du moulin.

— C'est qu'alors, dit Julie, je ne savais pas encore qu'il existait de grandes villes, des fleuves impétueux, des mers immenses, des cités superbes telles que Gênes, Venise et plusieurs autres. Votre excellent père, mon cher Lucidor, m'a appris tout cela, et j'ai abandonné mes rêves d'enfant et les établissements qui en avaient été la conséquence.

En prononçant ces mots elle s'assit sur un petit banc ombragé par un sureau, dont les branches descendaient si bas qu'il lui fut impossible de lever la tête.

— Ah ! que c'est laid de se blottir ainsi ! s'écria-t-elle tout à coup.

Et s'élançant d'un bond vers son frère, elle se sauva avec lui. Lucinde et Lucidor les suivirent en s'entretenant ensemble avec cette gravité qui tient au sentiment parce qu'elle part du cœur. Les efforts de l'homme sensé pour utiliser les objets les plus simples que la nature met à sa disposition, les merveilles que le sentiment de ses besoins et la connaissance de sa force et de son intelligence lui font réaliser, non-seulement pour rendre la terre habitable, mais pour l'exploiter et la surcharger de population; tels étaient les sujets de leur conversation. Malgré son extrême réserve, Lucinde laissa deviner que, parmi les dispositions qu'il venait de visiter, les plus utiles, les plus fortement combinées et enchaînées étaient son ouvrage.

Les journées d'été ont beau être longues, la nuit finit toujours par y mettre un terme. Cette loi immuable de la nature obligea nos promeneurs à songer au retour. Le jeune frère

proposa de prendre la route, sinon la plus agréable, du moins la plus courte.

— Laissez-moi vous conduire, dit-il ; mes deux sœurs ont assez montré leurs talents à convertir une contrée insignifiante en tableaux propres à flatter des imaginations artistiques et à toucher un cœur aimant ; il est juste que j'aie mon tour.

Et sans attendre un signe de consentement, il fit traverser à la société des champs raboteux et des prairies marécageuses. Après une assez longue course, toujours aussi agréablement accidentée, on aperçut de loin un amas confus de machines et de roues, et bientôt on arriva sur une grande place sablée et destinée à toutes sortes de jeux et d'exercices gymnastiques.

— Voici ma création à moi, s'écria le jeune espiègle; il est vrai que mon père a fourni l'argent et un habile mécanicien sa science ; mais sans moi, que vous traitez de fou, ni le talent ni l'argent n'auraient pu réunir, en ce lieu, tout ce qui a été inventé jusqu'ici pour amuser un grand nombre d'individus dont chacun a des penchants et des goûts différents.

Lorsqu'on rentra à la maison, le soleil était couché, et cependant Julie, insatiable de mouvement et de fatigue, fit mettre les chevaux à la voiture pour aller rendre visite à une de ses amies du voisinage qu'elle n'avait pas vue depuis deux jours, circonstance dont elle se souvint tout à coup et qui paraissait lui causer un grand désespoir.

Après son départ on se sentit gêné, embarrassé, et comme on ne savait plus que dire, on manifesta de vives inquiétudes sur l'absence prolongée du Grand-Bailli. Tout à coup le jeune frère sortit brusquement, revint un livre à la main, et proposa à la société de lui faire une lecture. Lucinde lui demanda par quel hasard il avait conçu, précisément en ce moment, une idée si contraire à ses habitudes.

— C'est que les idées me viennent toujours à propos, ce qui ne vous arrive jamais à vous autres.

Puis il se mit à lire tout haut une suite de contes de fées et de revenants ; de ces contes enfin qui nous arrachent à nous-mêmes, flattent nos désirs et nous font oublier les entraves qui, même dans les moments les plus heureux, nous pressent de tous côtés.

— Que faire maintenant? s'écria Lucidor, dès qu'il se retrouva seul dans sa chambre; le temps s'écoule, Antony ne m'inspire aucune confiance, je ne sais qui il est, ni comment il se retrouve dans cette maison ; au reste, que pourrais-je espérer de lui, puisqu'il est clair qu'il aspire à la main de Lucinde? Il ne me reste donc plus qu'à m'adresser à Lucinde elle-même. C'était là le premier mouvement de mon cœur; les combinaisons de l'esprit ne servent qu'à vous égarer ! Oui, la voix du cœur me conduira à mon but !...

Le lendemin matin, qui était un samedi, Lucidor se promenait à grands pas dans sa chambre, lorsqu'il entendit dans le corridor une vive discussion entremêlée d'éclats de rire. Sa porte s'ouvrit, et le jeune frère poussa devant lui un domestique qui portait un plateau sur lequel il y avait du café et de la pâtisserie. Lui-même s'était chargé d'un panier rempli de viandes froides et de plusieurs bouteilles de vin.

— J'arrive de bonne heure et d'une manière un peu bruyante, dit-il à Lucidor ; déjeunons ensemble, nous verrons ensuite ce que nous ferons, car pour aujourd'hui n'attendons rien de personne. La petite n'est pas encore revenue de chez son amie ; il faut que toutes deux épanchent de temps en temps leurs cœurs qui, sans cet épanchement, se fendrait infailliblement. Quant à Lucinde, elle n'est bonne à rien le samedi; ce jour-là elle règle le compte des dépenses de la semaine pour le soumettre à l'approbation de notre père. On a voulu d'abord me charger de cette occupation, mais elle m'est antipathique ; lorsque je sais ce que coûte un dîner, il m'est impossible de le trouver bon. Au reste, pour achever d'accabler Lucinde de besogne, nous attendons beaucoup de monde pour demain. Le vieux ne se sent pas encore assez remis pour sortir de sa retraite ; Antony est à la chasse, et je pense que nous devrions en faire autant.

Lucidor y consentit, et tous deux descendirent dans la cour, où ils trouvèrent des fusils, des carnassières et des chiens.

Tout en tuant çà et là un innocent levraut ou quelques volatiles inoffensifs, ils s'entretenaient de leurs relations

de famille. Lucidor fit des questions sur Antony, et son espiègle compagnon lui répondit d'un ton suffisant :

— J'ai su pénétrer le mystère dont cet homme bizarre cherche à s'envelopper ; je suis sûr que c'est le fils d'un grand négociant qui a fait faillite au moment où le jeune homme se disposait à consacrer toute son énergie et toute son intelligence aux vastes affaires de sa maison, et à dépenser noblement une partie de ses immenses bénéfices. Tombé tout à coup de cette position brillante, il a voulu mettre au service des autres les talents qu'il ne pouvait plus employer au sien ; et il s'est mis, avant tout, à parcourir le monde, afin d'étudier ses divers rapports et la manière de les utiliser. Son activité et sa probité lui ont valu des protecteurs et des amis ; et il est facile de voir qu'il a éparpillé sa fortune partout où il a des connaissances, ce qui le met dans la nécessité de voyager sans cesse.

Le petit espiègle ajouta une foule de détails extravagants, comme s'il n'avait cherché qu'à allonger son récit en le surchargeant d'ornements étrangers.

— Il y a déjà bien longtemps, continua-t-il, qu'Antony est en relation avec mon père. On s'imagine que je ne m'aperçois de rien parce que rien ne m'inquiète ; on n'a pas le bon esprit de sentir que c'est là le meilleur moyen de bien voir. Je sais que ce bizarre étranger a déposé beaucoup d'argent chez le Grand-Bailli, et que ce grave personnage l'a placé très-favorablement. Dernièrement encore, il a remis secrètement à mon père un magnifique écrin : je n'ai pu y jeter qu'un coup d'œil rapide, mais je n'ai jamais rien vu de plus simple, de plus beau et de plus riche en même temps. C'est sans doute un gage d'amour qu'il destine à sa fiancée ou plutôt à Lucinde ; car c'est elle qui l'a captivé. Cela n'empêche pas que je ne puis les voir ensemble sans me dire qu'ils ne feront jamais un couple bien assorti. La pétulante Julie lui conviendrait mieux, et je crois qu'elle le prendrait volontiers. Je l'ai surprise, lançant à la dérobée à ce barbon, des œillades si bienveillantes et si tendres, qu'on pourrait la croire disposée à monter en voiture et à s'envoler avec lui.

Lucidor ne savait que répondre ; mais tout ce qu'il entendait lui causait un vif plaisir.

— Cette petite folle, continua le jeune homme, a toujours eu un penchant ridicule pour les vieux ; et je crois qu'elle aimerait mieux se marier avec votre père qu'avec vous.

Ces entretiens leur firent oublier la chasse, qui ne pouvait être très-fructueuse pour deux amis, dont l'un ne pensait qu'à boire, à manger et à bavarder, tandis que l'autre méditait profondément sur les révélations qu'on venait de lui faire.

Ces révélations avaient tellement disposé Lucidor en faveur d'Antony, que dès son retour à la maison, il demanda après lui. On lui dit qu'il était au parc. Il s'y rendit aussitôt, et en parcourut tous les détours, mais en vain. Résolu de le chercher partout, il se dirigea vers le bois, et monta le sentier qui conduisait à la grande salle. En ouvrant la porte de cette salle, les derniers rayons du soleil qui éclairaient la contrée se réflétaient avec tant de force dans la glace, qu'il en fut ébloui, au point de ne pouvoir reconnaître d'abord les deux personnes assises sur le canapé. L'une d'elles baisait avec chaleur la main de l'autre au moment où Lucidor retrouva la faculté de voir. Il reconnut Lucinde et Antony, et resta immobile de surprise et d'indignation. La jeune personne l'appela avec une bienveillance marquée, et le pria de venir prendre place à ses côtés. Il obéit machinalement ; mais l'accent de sa voix le fit tressaillir lorsqu'elle l'interrogea familièrement sur l'emploi de sa journée, et le pria de lui pardonner l'abandon où elle avait été forcée de le laisser.

Antony se leva et sortit ; bientôt après elle se leva aussi, et invita Lucidor à faire une promenade avec elle. Il accepta ; mais il resta silencieux et pensif. La jeune fille aussi était troublée ; et s'il eût été moins préoccupé, il se serait aperçu que de profonds soupirs lui échappaient malgré elle. A quelques pas de la maison, Lucinde s'éloigna, et le laissa seul au parc, que bientôt il ne trouva plus assez vaste. Il parcourut la campagne ; mais insensible aux charmes d'une belle soirée, il ne voyait que lui et n'entendait que la voix de son cœur.

— La douleur que j'éprouve en ce moment, s'écria-t-il, je l'ai déjà ressentie plus d'une fois, mais jamais d'une manière aussi accablante! Le bonheur si ardemment désiré ne m'est apparu que pour m'avertir que j'allais le perdre pour toujours. J'étais assis près d'elle, je sentais le frôlement des plis de sa robe, et cependant je ne pouvais plus espérer qu'elle m'appartiendrait un jour!... Ne cherche pas à dénouer ce nœud fatal! Tais-toi, et prends ton parti!

Après s'être ainsi imposé silence, il reprit sa course aventureuse. La nuit le força enfin à rentrer dans sa chambre, où il s'écria hors de lui :

— Je ne veux pas passer une seconde journée comme celle-là; demain matin je serai parti!

Puis il se jeta tout habillé sur son lit. Heureux privilége de la jeunesse! il s'endormit profondément. L'excès de ses émotions lui avait procuré un sommeil bienfaisant. Les premiers rayons du soleil l'arrachèrent à ses rêves, et lui annoncèrent le commencement de la plus longue des journées d'été, dont la durée avait quelque chose de désespérant pour lui. Si la veille le doux éclat des étoiles l'avait trouvé insensible, il ne s'aperçut du réveil de la nature que pour se rappeler ses inquiétudes et ses tourments. Le monde était toujours animé et magnifique; il le voyait; mais rien ne l'intéressait plus; il avait perdu Lucinde!...

CHAPITRE IX.

Son portemanteau fut bientôt prêt. Ne voulant réveiller personne, ni même laisser après lui une lettre pour annoncer son départ, qu'il lui importait de cacher aussi longtemps que possible, il se promit de charger son domestique d'excuser, par différents prétextes, son absence aux heures des repas. A cet effet, il descendit dans la cour, où ce domestique se promenait d'un air fort contrarié. En apercevant son maître, il lui dit avec dépit :

— N'allez pas me demander votre cheval; réclamez-le au jeune monsieur : il devient toujours plus insupportable. Ce

matin, il est venu avant le jour bouleverser mon écurie, au point que je me suis réveillé en sursaut. Il avait déjà sellé et bridé votre cheval, et malgré mes représentations, il s'est élancé dessus en me criant : Je fais une bonne action : ce pauvre animal ne sait marcher que le pas lent de la justice, je vais lui apprendre le galop de la vie. Voilà ce qu'il m'a dit, et bien d'autres choses plus singulières encore.

Lucidor fut doublement contrarié de ce contre-temps. Il aimait son cheval, qu'il avait accoutumé à ses allures, et que par conséquent il ne pouvait voir sans inquiétude entre les mains d'un jeune fou. D'un autre côté, il sentait qu'en lui enlevant sa monture on l'avait mis dans l'impossibilité de fuir chez son camarade de l'université, ainsi qu'il en avait formé le projet. La distance qui le séparait de cet ami n'était rien s'il avait pu la franchir à cheval : la conviction que ce parti était le seul qui lui restât lui donna le courage de faire la route à pied. Cette résolution prise, il traversa le parc, et chercha dans la campagne la route qu'il devait prendre.

Arrivé près d'un petit bois, il aperçut à travers les arbres le pittoresque toit d'un ermitage dont on lui avait laissé ignorer l'existence. Sa surprise fut d'autant plus grande, que sur la longue galerie de bois qui régnait autour de cet ermitage, il reconnut le vieillard qu'on avait fait passer pour malade. Il paraissait plus frais que jamais. Après avoir amicalement salué le fugitif, il l'invita à venir le trouver. Lucidor refusa d'abord; mais lorsque le vieillard descendit rapidement le petit escalier tournant pour venir au-devant de lui, la crainte de le voir tomber le décida à monter.

Le vieillard le fit entrer dans une petite salle d'où l'on jouissait d'une vue aussi pittoresque que variée, car chacune des trois fenêtres de cette salle donnait sur un autre point de la contrée. Les murailles étaient ornées ou plutôt tapissées de dessins et de gravures, séparées les unes des autres par des bandes de couleur.

— Savez-vous bien, mon jeune ami, que je vous accorde une faveur dont je ne suis pas prodigue ? Oui, j'introduis peu de personnes dans ce sanctuaire ; car c'est là que je me re-

pose des fatigues de la vie, et que je cherche à réparer les fautes que les relations sociales m'ont fait commettre.

Lucidor s'aperçut que cet ermitage était cher au vieillard, parce qu'il l'avait disposé de manière à flatter ses prédilections pour les études historiques. Au reste, il ne tarda pas à le lui apprendre clairement.

— Regardez-les frises de cette salle, lui dit-il ; j'y ai fait inscrire les noms des personnages les plus célèbres de l'antiquité, puisque, selon moi du moins, il est impossible de se procurer une représentation fidèle de leurs traits. Au-dessous d'eux sont les héros des temps moins reculés ; mais c'est dans ces carrés principaux que commence ma véritable vie, car c'est là que j'ai placé les grands hommes dont j'ai entendu prononcer les noms pendant mon enfance. Les bienfaiteurs des peuples restent dans la mémoire de ces peuples cinquante ans après leur mort ; puis ils tombent dans l'oubli ou dans le domaine des contes. Quoique d'origine allemande, je suis né en Hollande, et Guillaume d'Orange, en sa qualité de stathouder comme en celle de roi d'Angleterre, est à mes yeux le modèle des hommes et des héros. Voyez maintenant à ses côtés Louis XIV, qui...

Ici Lucidor, si les bienséances le lui avaient permis, l'eût certainement interrompu, afin d'échapper au résumé de l'histoire moderne dont il se voyait menacé par les portraits du grand Frédéric, de ses généraux et d'autres illustres capitaines plus récents encore. Tout en respectant l'intérêt que le vieillard prenait ainsi à des hommes qui lui retraçaient sa première jeunesse, il n'avait nulle envie de l'entendre répéter leur histoire, qu'il connaissait ; on la lui avait enseignée à l'université, et à son âge, on s'imagine que l'on sait bien, et pour toujours, ce qu'on a entendu dire une fois. Aussi sa pensée était-elle loin du narrateur ; et il allait le laisser parler tout seul et descendre rapidement le dangereux escalier, au risque de se rompre le cou, lorsqu'il entendit au bas de cet escalier un battement de mains qui ressemblait à un signal. Le vieillard mit la tête à la fenêtre, et une petite voix douce lui cria :

— Au nom du ciel ! mon bon, mon cher monsieur ! des-

cendez de vos hauteurs historiques, laissez là vos réflexions et vos jeûnes, et venez m'aider à calmer notre jeune ami... Ce pauvre Lucidor ! il sera furieux quand il saura... et certes, il aura raison... j'ai tant fait galoper son cheval, qu'il s'est déferré.... Il boite, j'ai été obligé de le laisser chez le maréchal.... C'est bête, cependant, d'être fou comme je le suis.

— Montez, répondit le vieillard, et parlez vous-même à Lucidor. Vous le permettez ? ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier.

Lucidor ne répondit rien. Le jeune espiègle entra ; et après une assez vive altercation, on décida qu'il fallait envoyer le domestique prendre soin du cheval, dont il connaissait mieux que tout autre les allures et le tempérament.

Les deux jeunes gens quittèrent ensemble l'ermitage pour retourner à la maison du Grand-Bailli, où Lucidor ne se vit pas ramené sans un secret plaisir, puisqu'il se rapprochait de l'objet de ses vœux. Dans de semblables situations, on n'attend plus rien de sa propre volonté, et toute intervention du hasard ou de la nécessité nous paraît un incident favorable.

En rentrant dans sa chambre, Lucidor ne put se défendre d'une impression pénible, et qu'on ne pourrait comparer qu'à celle d'un voyageur dont la voiture s'est rompue, et que cet accident force à revenir dans l'hôtellerie qu'il vient de quitter.

Déjà le jeune espiègle l'avait débarrassé de son porte-manteau ; il l'ouvrit, en tira tous les effets qu'il contenait, choisit les plus beaux, et força son ami à s'en revêtir et à rajuster sa chevelure brune et naturellement bouclée. Après l'avoir ainsi paré, il recula de quelques pas comme pour mieux contempler son œuvre.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il ; maintenant vous ressemblez à un homme qui a le droit de prétendre au cœur de quelque belle enfant, et votre air est assez grave pour obtenir de suite le titre de fiancé. Encore un instant de patience, et vous verrez que moi aussi je sais représenter quelque chose.

C'est un talent que j'ai acquis en cherchant à imiter les allures des officiers que les jeunes filles regardent toujours du coin de l'œil; et maintenant elles me font le même honneur.. Cet échange d'œillades, de surprises et d'attentions, donne souvent lieu à des aventures charmantes; comme elles n'ont rien de dangereux, elles méritent bien la peine qu'on leur consacre quelques jours. Venez, mon ami, et faites pour moi ce que je viens de faire pour vous; présidez à ma toilette, et vous verrez que je ne manque ni d'esprit d'imitation ni de goût.

En prononçant ces mots, il l'entraîna à travers plusieurs longs corridors.

— Vous trouvez que je loge un peu loin? continua-t-il; je l'ai voulu ainsi. Je ne cherche pas à me cacher; mais j'aime à être seul quelquefois, parce qu'il est impossible de plaire toujours aux personnes avec lesquelles on vit familièrement.

Lorsqu'ils passèrent devant la porte de la chancellerie, ils en virent sortir un domestique emportant des papiers et une antique écritoire avec tous ses accessoires.

— Je connais d'avance le griffonnage qu'on va faire, dit l'espiègle; mais je vois que ce lieu vous intéresse. Ne vous gênez pas; une salle d'audience ou de conseil a toujours quelque chose d'attrayant pour un jurisconsulte; entrez, entrez; je ne tarderai pas à venir vous prendre.

Et sans attendre sa réponse, il le poussa dans la chancellerie.

Lucidor s'y trouva en effet dans son élément; car tout lui rappelait l'époque où, ardent au travail, il passait ses journées dans des lieux semblables. Il savait aussi que cette grande salle avait été autrefois une magnifique chapelle, convertie en temple de Thémis par le changement survenu dans les idées religieuses à la suite de la réformation. Les actes qui garnissaient les tablettes lui étaient connus : pendant son séjour dans la capitale, il avait travaillé à leur expédition, et plusieurs même étaient entièrement rédigés par lui. En arrêtant ses regards sur le siége du Grand-Bailli, si digne de flatter l'ambition d'un jeune homme animé du désir d'être utile, il crut sentir une main invisible qui le poussait loin de ce cercle d'activité, et lui voilait en même temps

l'aimable figure de Lucinde. Oppressé par un sentiment douloureux, il éprouva le besoin de respirer un air plus libre; mais soit méprise, soit espièglerie, le jeune frère l'avait enfermé dans la chancellerie. Il ne tarda pas cependant à venir le délivrer; s'excusa comme il put, et réussit même à mettre son ami de bonne humeur en lui faisant examiner sa toilette. La hardiesse de la coupe et l'éclat des couleurs de ses vêtements, tempérés toutefois par une certaine harmonie d'ensemble, avaient quelque chose d'agréable à l'œil, comme pourrait l'avoir l'aspect d'un Indien tatoué avec goût.

— Aujourd'hui, s'écria-t-il gaiement, nous allons nous dédommager de l'ennui des jours passés; il vient de nous arriver nombreuse compagnie : des amis joyeux, des jeunes filles espiègles, jolies et amoureuses, puis mon cher père, et... ce qui est bien plus étonnant encore... le vôtre! Quelle fête cela fera! Venez; tout le monde est déjà réuni dans la salle où l'on vient de servir le déjeuner.

Lucidor crut voir descendre sur ses yeux un épais brouillard, dans lequel les personnes annoncées s'agitaient comme autant de fantômes. La force naturelle de son caractère lui donna néanmoins le courage de suivre le jeune homme d'un pas ferme; mais à peine avait-il passé le seuil de la salle, qu'il s'arrêta malgré lui.

Son père et le Grand-Bailli se tenaient au milieu d'un cercle de graves personnages : tous étaient en grand costume. Plus loin, un groupe de personnes qui lui étaient plus ou moins connues, entouraient les deux jeunes filles et Antony.

Se soutenant à peine, Lucidor essaya de s'avancer vers son père; le bon professeur le salua d'un air bienveillant, mais si cérémonieux en même temps, qu'il semblait protester contre toute approche familière. Cherchant des yeux une place convenable, il allait se mettre à côté de Lucinde; mais Julie fit un mouvement vers lui, et poussa Antony près de sa sœur.

Lucidor comprit que l'instant décisif était venu; il se dit de nouveau qu'il devait se regarder comme le défenseur des intérêts d'autrui, et que, puisqu'il était du devoir d'un honnête homme, de prendre soin des affaires confiées à son honneur, comme des siennes, il devait être également juste de

faire pour soi, ce qu'en pareille circonstance, on ferait pour un autre.

Pendant qu'il se raisonnait ainsi, la société s'était formée en demi-cercle, et découvrit à ses regards les parchemins et l'antique encrier qu'il avait vu emporter de la chancellerie, et qu'on avait déposés sur une table qu'entouraient les principaux employés du Grand-Bailli.

Lucidor, sans savoir par où il devait commencer, se disposait à expliquer nettement sa position, lorsque Julie lui pressa la main d'un air si caressant, qu'il ne lui fut plus permis de douter que tout était arrêté et fini pour lui.

Cette conviction désespérante, loin de l'abattre, lui donna tout à coup l'énergie nécessaire pour braver en même temps l'autorité paternelle, les relations de famille et les convenances sociales. Repoussant avec mépris la main de Julie qui pressait la sienne, il se précipita hors de l'appartement.

Le jour qui brillait dans tout son éclat lui faisait peur ; les regards des personnes qui le rencontraient l'effrayaient ; car il se croyait poursuivi. Aussi continua-t-il à courir de toutes ses forces à travers le parc, les prairies et le petit bois, dont il gravit la montagne sans ralentir sa course. Mais en arrivant dans la grande salle située sur le haut de cette montagne, il tomba à demi évanoui sur le canapé au-dessus duquel se trouvait la glace merveilleuse qui faisait face à la porte d'entrée. Jeté tout à coup en dehors du calme d'une vie régulière dans une existence orageuse, le passé luttait cruellement dans son cœur contre le présent : c'était un moment terrible !

Abîmé dans une douleur amère, et le visage caché dans les coussins où la veille encore Lucinde avait appuyé son bras, il sentit une main toucher légèrement son épaule, et redressa la tête ; la même jeune fille était debout devant lui. Persuadé qu'on l'avait chargée d'user de son influence pour lui faire accepter une destinée inévitable, il lui dit d'une voix saccadée :

— Ce n'est pas vous qu'on aurait dû m'envoyer ; car c'est par rapport à vous que j'ai fui ! Si vous êtes susceptible de pitié, fournissez-moi le moyen d'aller plus loin, toujours

plus loin. Laissez-moi vous prouver qu'il est impossible de me faire revenir sur mes pas ; laissez-moi vous expliquer les motifs d'une conduite qui a dû vous paraître à tous folle et extravagante ; laissez-moi répéter devant vous le serment que je me suis fait à moi-même : c'est avec vous seule que je veux vivre ; c'est avec vous seule que je puis utiliser ma jeunesse et espérer du bonheur pour mes vieux jours. Jamais serment prononcé au pied des autels n'aura été plus scrupuleusement exécuté ! Maintenant laissez-moi vous quitter pour toujours ; je suis le plus malheureux des hommes !

La jeune fille se tenait devant lui muette et tremblante ; la crainte de le voir s'échapper la troubla au point que pour le retenir elle l'entoura de ses bras.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il avec délire.

— Ah ! Lucidor, cessez de vous croire malheureux ; je suis à vous ! Osez me presser sur votre cœur : nos pères consentent à notre union ! Antony épouse ma sœur !

— Et tout cela serait vrai ? murmura Lucidor en reculant avec surprise.

Lucinde fit un geste affirmatif.

— Oh ! laissez-moi encore une fois contempler de loin le trésor que je croyais avoir perdu ! s'écria Lucidor.

Et saisissant les mains de la jeune fille, il lui demanda avec véhémence :

— Est-ce bien vrai ? m'appartenez-vous ?

— Oui, oui, répondit-elle, et de douces larmes brillaient dans ses yeux.

Il l'enlaça de ses bras, jeta la tête en arrière, et resta comme suspendu à son cou ; semblable au naufragé qui, après avoir saisi un rocher, croit le voir vaciller et se fendre sous ses pieds comme les planches du navire qui vient d'être brisé. Ses regards s'arrêtèrent sur la glace, où il vit Lucinde dans ses bras, et son cœur s'abandonna enfin à cette émotion délicieuse, dont le souvenir accompagne l'homme pendant toute son existence. Quel dédommagement pour tout ce qu'il avait souffert !

— Remettez-vous ; nous ne sommes plus seuls, lui dit Lucinde.

280383

De jeunes filles et de jeunes garçons couronnés de fleurs parurent à la porte d'entrée. Une marche animée se fit entendre au bas de la montagne, que toute la société gravissait pêle-mêle.

— Tout cela, lui dit Lucinde, devait se passer avec plus d'ordre et de pompe; je croyais avoir si bien pris mes mesures! je hais la confusion et le tumulte.

Puis elle prit son bras, et le conduisit au-devant du cortége, afin de recevoir le pardon et le consentement solennel de leurs familles. Le sort capricieux en avait décidé autrement. Le cérémonial à peine commencé fut interrompu par le son du cor d'un postillon et par l'arrivée d'une chaise de poste toute neuve et à deux places.

— Qui peut venir nous surprendre ainsi? dit Lucinde.

Lucidor tressaillit sans pouvoir s'expliquer la cause de ses craintes. La voiture venait de s'arrêter. Un élégant jockey sauta à terre, ouvrit la portière; mais personne ne descendit. Le jockey toucha un ressort, et la chaise se convertit en calèche découverte richement décorée. Antony conduisit Julie vers ce gracieux équipage.

— Voyez, lui dit-il, si vous pourrez vous décider à me suivre dans cette voiture à travers les contrées lointaines que vous êtes si curieuse de visiter? Quand nous aurons de hautes montagnes à franchir, nous trouverons des mulets pour nous transporter nous et nos bagages.

— Ah! que vous êtes charmant! s'écria Julie.

Le jockey lui fit admirer avec une adresse peu commune toutes les dispositions intérieures de cet équipage, qui prévenait les désirs du voyageur le plus exigeant.

— Ce n'est pas sur la terre que je veux vous exprimer ma reconnaissance, dit Julie en s'élançant dans la voiture, mais dans ce joli petit ciel que vous avez fait construire pour moi. Cependant, ne m'y suivez pas encore; il y a quelqu'un ici qui a besoin de subir une dernière épreuve.

Puis elle fit signe à Lucidor de se placer à ses côtés; il obéit machinalement; le postillon mit ses chevaux au galop, et un nuage de poussière déroba la voiture aux yeux des spectateurs.

Julie s'était commodément appuyée sur les coussins qui garnissaient la voiture.

— Imitez mon exemple, monsieur mon beau-frère, lui dit-elle, afin que nous puissions nous regarder à notre aise.

— Vous devez comprendre mon embarras; il me semble que je rêve encore : aidez-moi donc à me réveiller.

— Voyez ces bons paysans comme ils nous saluent cordialement, répondit Julie. Depuis votre séjour ici, vous n'avez pas encore vu le grand village de la colline. Ses habitants m'aiment beaucoup; ils ont beau être à leur aise, je trouve toujours le moyen de les obliger. Cette ferme a été créée par mon père, et c'est lui qui a fait construire la route que nous suivons.

— Je le crois; mais quel intérêt puis-je prendre à tous ces objets extérieurs quand mon âme est bouleversée?...

— Patience; je veux vous montrer toutes les beautés du pays qu'administre mon père. Comme cette riche plaine monte doucement vers la chaîne de montagnes qui ferme l'horizon! Tous ces villages doivent beaucoup à mon père, à ma mère, et même à nous autres jeunes filles. Les champs et les prairies de la petite ville que vous voyez dans le lointain forment les limites du district du Grand-Bailly.

— Vous êtes dans une singulière disposition d'esprit; il me semble que vous hésitez sur ce que vous voulez me dire.

— Tournez vos regards à gauche; comme elle se dessine bien notre église entourée de tilleuls! et la maison du grand bailliage avec ses hauts peupliers, ne s'appuie-t-elle pas gracieusement contre la colline qui porte le petit bourg? Voici nos jardins, notre parc. Reconnaissez-vous sur le haut de cette montagne la grande salle au miroir magique? Ils nous voient là-haut dans ce miroir, où deux jeunes gens se sont tout récemment mirés avec une satisfaction réciproque.

Vivement contrarié, Lucidor garda le silence.

— La route commence à devenir raboteuse, continua Julie; regardez encore une fois autour de vous; contemplez le hêtre de ma mère qui porte majestueusement sa verte cime vers les nuages.

La voiture s'arrêta; Julie descendit, en ordonnant au r

tillon de suivre la grande route jusqu'au fond de la vallée où elle allait se rendre par un sentier plus court.

— Convenez, dit-elle d'un air malin, à Lucidor qui descendit après elle, que le *Juif errant* n'a rien oublié pour flatter les désirs de sa compagne de voyage. C'est une charmante, une délicieuse voiture.

Puis elle s'éloigna avec précipitation. Lucidor la suivit en silence, et la trouva assise sur un banc, que dans ses courses précédentes on lui avait désigné comme un lieu de repos de Lucinde. La jeune fille lui fit signe de se placer à ses côtés ; il obéit.

— Nous voici bien près et pourtant étrangers l'un à l'autre, lui dit-elle après un moment de silence, cela devait être ainsi. Le *vif argent* vous fait horreur ; il n'est pas en votre pouvoir d'aimer une créature telle que moi ; vous me haïssez.

Lucidor resta muet de surprise.

— Mais Lucinde ! oh ! c'est autre chose ; elle est la quintessence de toutes les perfections ; elle annule, elle surpasse complétement sa gracieuse petite sœur... Je vous vois prêt à me demander comment j'ai pu savoir tout cela.

— Par une trahison, sans doute ! s'écria Lucidor.

— Oui ; mais *quel est le traître?*

— Nommez-le !

— C'est vous-même. Vous avez la bonne ou la mauvaise habitude de parler haut quand vous êtes seul, et je vous confesse, en notre nom à tous, que nous avons alternativement écouté à la porte.

— C'est manquer à tous les devoirs de l'hospitalité ! dit Lucidor avec indignation.

— Ne jugez pas si vite. Une simple cloison sépare notre chambre de celle où nous avons prié notre vieil ami de s'installer, parce que nous le trouvions trop isolé dans son ermitage. Il lui a été impossible de ne pas entendre votre premier monologue, qui nous intéressait de trop près pour qu'il pût nous le laisser ignorer.

Lucidor s'éloigna d'un air de dépit.

— Nous étions tous charmés de cette révélation, continua

Lucinde en le suivant de près. Il est temps que vous le sachiez enfin; je n'avais nullement envie de vous épouser. S'appeler madame la *grand'baillye*[1], avoir pour mari un honnête homme, qui, à force de faire droit à tout le monde, ne s'aperçoit point qu'il casse le cou à la loi; un homme qui, malgré tous ses efforts, ne parvient à satisfaire complétement ni ses inférieurs, ni ses supérieurs, ni lui-même! Quelle position! Je me souviens encore de ce que ma mère a souffert de la sévérité et de l'incorruptibilité de mon père! Ce n'est qu'après la mort de cette excellente femme qu'il est devenu plus indulgent, plus doux. Il s'est réconcilié trop tard avec le monde contre lequel il a si longtemps lutté en vain.

Lucidor s'arrêta et lui dit avec aigreur :

— L'inconséquence d'une soirée pourrait s'oublier; mais il est impardonnable d'avoir soumis, pendant plusieurs semaines, un hôte confiant à une pareille inquisition.

— Pourquoi n'accusez-vous que moi, puisque nous vous avons tous écouté?

— Tous! répéta Lucidor; et comment pouviez-vous supporter ma présence? Je le reconnais enfin; vous passiez une partie de vos nuits à m'espionner, et vos journées à vous moquer de moi. Quelle perfide famille! Et votre père aussi, et Lucinde?

— De quel ton vous prononcez ce nom! C'est donc une bien grande douleur pour vous que d'être forcé de placer Lucinde sur la même ligne que nous autres?

— Je ne comprends plus votre sœur.

— Cela veut dire que vous ne croyez pas cette personnification de la bonté, de la bienveillance, cette femme modèle enfin capable d'agir de concert avec une sœur étourdie, un frère espiègle et un malin voyageur?

— Non, et en ce moment encore cela me paraît inconcevable.

— Je vais vous l'expliquer. Lucinde n'était pas plus que nous libre de ses actions; si vous saviez ce qui lui en a

[1] En Allemagne, toutes les femmes prennent les titres des emplois ou des professions de leurs maris; c'est ainsi qu'on dit : *madame l'avocate, la docteuse, la juge, la baillye, la caissière, la secrétaire, etc., etc.*

coûté pour ne pas se trahir, votre amou[illegible] pas que du double, du triple, si le véritable amour n'était pas centuple par lui-même. Au reste, je puis vous assurer que ce jeu commençait à nous fatiguer. Quand mon père a été assuré que l'échange que vous désiriez nous accommodait tous, il est allé s'entendre avec le vôtre. Un père seul sait ce que l'on doit à un père. « Je ne veux pas d'un consentement, nous disait-il, qui ne serait arraché à mon vieil ami que par la certitude que nous nous sommes entendus sans lui. Il tient fortement à ses idées, et je ne suis pas sûr de lui faire adopter les nôtres. Les cartes de géographie, les dessins, les plans et Julie, tout cela ne fait qu'un dans sa tête. Il se voyait déjà passant gaiement ses vacances auprès de son espiègle bru, sans compter les autres bonnes et aimables rêveries dont il embellit le reste de son existence. Non, rien ne doit se décider ici avant que le bon professeur n'ait approuvé le mauvais tour que l'amour vient de nous jouer. » Puis il nous fit jurer de vous observer de près, et de vous empêcher, à quelque prix que ce fût, de vous expliquer. Lui-même vous apprendra combien il lui a fallu d'adresse et de persévérance pour obtenir le consentement de votre père. Enfin, tout est terminé : Lucinde sera votre femme.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'endroit où la voiture les attendait. Avant d'y monter, Julie fit remarquer à son futur beau-frère la place destinée aux jeux publics, où toutes les machines étaient en mouvement, à la grande satisfaction de la foule et même à celle de son malin frère, qui se proposait de terminer, par ce spectacle animé, les graves cérémonies de la journée.

— Passons par le village du fond, dit-elle en s'élançant dans la voiture ; tout le monde m'y aime beaucoup, et je veux faire voir que je suis heureuse.

Toute la jeunesse de ce village s'était déjà rendue sur la place des jeux. Le cor du postillon attira les pères et les mères sur le seuil de leurs portes, et ils s'écrièrent en saluant les jeunes gens de la tête et des mains : Oh ! le beau couple ! oh ! le beau couple !

— Vous l'entendez, dit Julie; qui sait? nous étions peut-être faits l'un pour l'autre; mais il est temps que je vous rende à Lucinde.

— Oh! maintenant, ma chère sœur...

— Maintenant vous me cajolez, parce que vous êtes débarrassé de moi.

— Un seul mot encore, lui dit Lucidor; pourquoi m'avez-vous si tendrement pressé la main lorsque je suis entré dans la salle? Dans notre position respective, c'était une malice...

— Remerciez-en le ciel; car vous lui devez votre absolution. Je ne voulais pas de vous, cela est clair; mais une jeune fille ne pardonne jamais à celui qui ne veut pas d'elle. Ce serrement de main était un châtiment plus malin que juste de votre dédain. Je ne pourrai me le pardonner qu'en vous pardonnant à mon tour. Que tout soit oublié! voici ma main.

Lucidor y posa la sienne en signe de réconciliation sincère.

— Nous voilà de retour, s'écria Julie; c'est ainsi que j'espère parcourir le monde et revenir bientôt afin de vous retrouver tous.

Ils descendirent de voiture au bas de la montagne, et se rendirent à pied dans la grande salle, qu'ils trouvèrent déserte. La force des circonstances avait retardé l'heure du dîner, et les convives s'étaient décidés à chercher une distraction dans la promenade.

Lucinde et Antony avaient seuls attendu les deux jeunes gens. Julie se jeta dans les bras de son fiancé avec des larmes de joie. Une teinte d'incarnat anima les joues du noble voyageur; son visage s'épanouit, ses yeux se mouillèrent, et à travers l'enveloppe de l'âge mûr, brilla un imposant et beau jeune homme.

Les deux couples rejoignirent la société avec des sensations que les plus beaux rêves ne sauraient jamais nous donner.

CHAPITRE X.

Wilhelm et son fils venaient de traverser une riante contrée. Arrivés près d'une haute muraille qu'entourait une vaste étendue de terrain, le domestique qu'on leur avait donné pour guide les invita à descendre de cheval, parce qu'on ne pouvait entrer dans cet enclos qu'à pied. Puis il les conduisit près d'un grand portail qui, à un léger signal, s'ouvrit de lui-même. Comme personne ne se présentait pour les recevoir, ils se dirigèrent seuls vers un vieil édifice qu'ils aperçurent à travers les arbustes, au milieu desquels s'élevaient des chênes et des hêtres centenaires. Vu de loin, cet édifice avait un cachet d'antiquité très-prononcé; mais à mesure qu'on en approchait, on eût dit que les tailleurs de pierre et les maçons venaient de le terminer, tant il était frais et bien recrépi.

Le lourd marteau de métal attaché à une porte de bois artistement sculptée invitait les visiteurs à s'en servir pour annoncer leur présence; Félix s'acquitta de cette tâche assez brutalement. Cette porte aussitôt s'ouvrit d'elle-même, et ils entrèrent dans un grand vestibule où ils trouvèrent une femme entre deux âges, assise devant un métier à broder. Elle les reçut comme des personnes qu'on s'attendait à voir arriver, et continua son ouvrage en chantant une gaie chanson. Au même instant on vit paraître une autre femme, qu'au paquet de clefs pendu à sa ceinture, on ne pouvait manquer de prendre pour la femme de charge. Elle salua cordialement les voyageurs, leur fit monter le grand escalier, et les introduisit dans une salle d'un aspect grave et sérieux.

Une sombre boiserie, entrecoupée de tableaux représentant des sujets historiques, régnait autour des murailles de cette salle.

Bientôt une jeune personne et un homme d'un âge mûr vinrent recevoir les voyageurs avec beaucoup d'affabilité. La jeune personne adressa la parole à Wilhelm :

—Vous serez traité ici de la manière que vous avez été annoncé, c'est-à-dire comme un des nôtres. Souffrez que je vous présente avant tout l'ami de la maison, et donnez à ce mot sa plus douce acception. Il est astronome pendant la nuit, narrateur instructif pendant le jour, et médecin à toute heure.

— Je vais vous présenter à mon tour la belle Angéla, dit l'Astronome : elle est pendant le jour infatigable pour embellir notre vie ; pendant la nuit, elle est prête à donner des secours à tout ce qui souffre, et elle est toujours pour nous une compagne aimable et gracieuse.

Angéla allait répondre, quand on annonça l'arrivée de Makarie. Un grand rideau vert s'ouvrit et laissa voir une vieille dame dans un fauteuil à roulettes. Deux jeunes filles poussaient ce fauteuil, deux autres portaient une table chargée d'un copieux déjeuner dont nos voyageurs commençaient à avoir besoin.

Wilhelm, l'Astronome et Angéla se placèrent sur les massifs bancs de chêne qui régnaient autour de la salle. Makarie, dans son fauteuil, était en face d'eux; Félix mangeait debout et en regardant avec une vive curiosité les chevaliers et autres personnages des tableaux.

— Traitons notre hôte comme une ancienne connaissance, dit la bonne dame.

Puis elle lui fit le portrait moral de tous les membres de sa famille, comme si elle eût été douée de la faculté de voir l'homme, tel qu'il est en effet, sous le masque que les exigences du monde ou de son individualité lui ont fait prendre. Les personnes que Wilhelm connaissait déjà lui apparaissaient pour ainsi dire dépouillées de leur enveloppe mortelle; la bienveillante Makarie détachait l'écorce et animait le noyau. Après avoir épuisé cette matière, elle s'adressa à l'Astronome :

— La présence de ce nouvel ami, lui dit-elle, ne doit pas vous autoriser à retarder de nouveau les explications que vous m'avez promises; je crois même qu'elles ne seront pas sans intérêt pour lui.

— C'est probable; cependant, vous le savez, il est difficile

de s'expliquer sur un pareil sujet, puisqu'il s'agit de l'abus de certains moyens puissants et louables.

— Je comprends qu'en ce cas on se trouve doublement embarrassé, répondit Makarie : en blâmant l'abus on semble attaquer le moyen ; en défendant le moyen il est presque impossible d'admettre l'abus, car alors on autorise à douter de l'utilité de ce moyen. N'importe, parlez ; entre nous il n'est point question d'agir ou de décider des actions des autres ; nous ne voulons qu'éclairer nos opinions et nos manières de voir.

— Il me semble, dit l'Astronome, que nous devrions, avant tout, demander à notre nouvel ami s'il ne lui serait pas plus agréable de prendre quelque repos dans sa chambre, que d'assister à la discussion d'une matière abstraite, d'autant plus difficile à comprendre pour lui, qu'il ignore les raisons qui nous ont poussé à nous en occuper.

— Pour expliquer le cas dont vous voulez m'entretenir par un cas analogue, il suffira de dire qu'il est question d'une attaque contre l'hypocrisie, dans laquelle on prétend voir une attaque contre la religion.

— J'accepte cette analogie, dit l'Astronome ; oui, il s'agit d'une complication entre plusieurs personnages importants ; je dirai plus, il s'agit d'une haute science, des mathématiques enfin.

Wilhelm crut devoir prendre la parole.

— Jamais, dit-il, je n'ai entendu parler de choses qui me fussent entièrement étrangères sans en tirer quelque avantage. Ce qui intéresse un homme doit trouver de l'écho chez un autre homme.

— J'en conviens, répondit l'Astronome, pourvu qu'il ait su s'élever à une certaine indépendance d'esprit. J'aime à croire que vous êtes en ce cas, et je n'hésiterai pas davantage à parler devant vous.

— Que ferons-nous de Félix ? demanda Makarie ; il a terminé son examen des tableaux, et je crains qu'il ne s'ennuie.

L'enfant venait de parler à l'oreille d'Angéla, qui s'éloigna avec lui ; mais elle revint bientôt en souriant, et l'Astronome s'exprima ainsi :

— Quand il s'agit de blâmer ou de rejeter, je n'aime pas à prendre l'initiative ; aussi ai-je toujours soin d'appuyer mon opinion sur une grande autorité qui la justifie ; mais je loue toujours sans hésitation. Lorsque quelque chose me plaît, pourquoi le cacherais-je ? Si mon approbation n'est que la preuve de mon peu de connaissances, il n'en résultera jamais un grand mal ; tandis que mon blâme peut nuire à quelque chose de bon, d'utile, et me mettre dans la nécessité de me rétracter quand les vrais connaisseurs m'auront fait reconnaître mon erreur. Guidé par ces considérations, je me suis muni de quelques manuscrits et de plusieurs traductions, car je n'aï pas plus de confiance dans l'infaillibilité de ma nation que dans la mienne. Une opinion, un principe venant d'un pays lointain, me semble une meilleure garantie de la vérité que nous devons chercher tous.

Après ce préambule, il commença la lecture d'un de ses manuscrits. Si nous n'en donnons pas ici le contenu, c'est parce qu'en prenant ce livre à la main nos lecteurs se sont attendus à un roman. Trop de fois déjà il a pris les allures d'un ouvrage didactique, et nous craignons de lasser la patience des amis qui ont bien voulu nous lire jusqu'ici. Quant aux manuscrits et aux traductions de l'Astronome, nous les ferons imprimer ailleurs, et nous continuerons à classer les documents où nous puisons cette histoire, dont nous attendons nous-même le dénoûment avec une vive curiosité.

Il nous est cependant impossible de ne pas rapporter les derniers mots qu'échangèrent entre eux les personnages que nous avons laissés lisant et écoutant des manuscrits que Wilhelm avait jugés dignes de toute son attention.

— Vous nous avez entretenus, dit-il à l'Astronome, d'une personne douée d'une conception facile et prompte, de grandes dispositions, et de hautes qualités morales qui n'ont pas toujours été employées à propos. Si j'étais chargé d'exprimer en peu de paroles les sensations que vous avez éveillées en moi, je m'écrierais : Des pensées nobles et un cœur pur, voilà ce que nous devons demander à Dieu.

Les dames approuvèrent cette vague réflexion, puis elles

se retirèrent. L'Astronome, qui avait promis à Wilhelm de lui montrer les merveilles d'un ciel étoilé, le fit monter avec lui sur la plate-forme d'une tour, haute et ronde, dont il avait fait son observatoire.

Ce fut de ce lieu élevé que notre héros contempla, pour la première fois, l'immensité du firmament. Dans la vie ordinaire, l'épaisseur de l'atmosphère, les maisons, les toits, les forêts, les rochers, et, plus que tout cela, les préoccupations de notre esprit, nous voilent ce magnifique spectacle. Saisi de surprise et presque de terreur, Wilhelm se couvrit le visage de ses mains. L'immense surpasse tellement toutes nos facultés perceptives, qu'il menace de les anéantir.

— Que suis-je en face de ce *tout?* se dit notre héros à lui-même. Les résultats de l'entretien que je viens d'avoir me fournissent le mot de cette énigme. Oui, l'homme peut saisir, l'homme peut comprendre l'infini quand il concentre dans les profondeurs mystérieuses de son intelligence toutes ses forces intellectuelles, dont chacune a sa tendance particulière, et que tant d'objets divers attirent de différents côtés. Oui, il peut saisir et comprendre l'infini quand il se dit : « Peux-tu te supposer agissant dans le centre de cette vivante et éternelle harmonie, si tu ne sens pas en toi-même des mouvements sublimes se grouper en centre noble et pur? Et lors même que tu ne pourrais trouver ce centre dans ton sein, tu le reconnaîtrais aux émanations bienfaisantes qui découlent de lui et prouvent son existence. »

— Hélas ! continua-t-il en se parlant toujours à lui-même, comment jeter un regard sur le passé, sans reconnaître que notre volonté était bonne et que nos actions sont mauvaises; que nos désirs étaient blâmables, et que cependant leur accomplissement nous flatte? Combien de fois n'ai-je pas vu ces étoiles étinceler au-dessus de ma tête ! Elles m'ont toujours trouvé dans des dispositions différentes; elles seules sont éternellement les mêmes ! C'est d'après leur marche que nous réglons les heures et les jours; et quand je me demande : Quel usage fais-tu de ces heures, de ces jours? je puis, aujourd'hui, du moins, me répondre que je veux les consacrer à rétablir l'union entre tous les membres d'une estimable et

digne famille. Je suis chargé de découvrir les obstacles qui empêchent les belles âmes de se rapprocher, et de faire disparaître ces obstacles, quelle que soit leur nature. C'est une noble tâche, dont je puis convenir en face de ces légions célestes. Si elles pouvaient m'honorer de leur attention, elles souriraient sans doute de mon impuissance; mais elles respecteraient mes projets et daigneraient peut-être les favoriser.

Ses regards venaient de s'arrêter sur Jupiter, constellation de bon augure qui lui parut plus brillante que jamais; aussi la contempla-t-il longtemps avec bonheur.

L'Astronome lui présenta une lunette d'approche perfectionnée et d'une grande dimension, à travers laquelle il vit cette même planète avec son cortége de lunes, véritable merveille du ciel.

Arrachant tout à coup sa pensée de l'abîme où cette vue l'avait plongé, il se tourna vers l'Astronome et lui dit d'une voix émue :

— Je ne sais si je dois vous remercier d'avoir ainsi mis cette constellation à ma portée. En la contemplant de loin, je la trouvais en harmonie avec toutes celles qui peuplent l'espace; maintenant mon imagination la conçoit en dehors des proportions voulues. En vérité, je craindrais de voir ainsi toutes les étoiles défiler devant moi; elles me rétréciraient, elles m'écraseraient !

C'est ainsi que notre héros se prononça franchement, selon son habitude, et agita, sans le savoir, les questions les plus inattendues; car il ne trouva pas toujours les arguments de l'Astronome tellement convaincants qu'ils ne souffrissent point de réplique.

— Je conçois, dit-il, que pour vous autres géographes du ciel, il n'y ait pas de plus grand bonheur que d'attirer l'infini en détail sous vos yeux bornés. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'ai toujours remarqué que les moyens extraordinaires qui surexcitent nos sens, ne produisent jamais l'effet moral qu'on en attendait. Celui qui voit à travers des lunettes se croit plus sage qu'il ne l'est en effet; car l'organe extérieur de la vue n'est plus en harmonie avec l'or-

gane intérieur du jugement. Il faut un degré de perfection que les êtres privilégiés seuls peuvent atteindre, pour faire la part du faux point de vue sous lequel nous apparaissent, presque toujours, les objets extérieurs artificiellement mis à notre portée. Quand je regarde à travers une lunette d'approche, je suis un autre homme, et je ne me plais plus à moi-même. Le monde, vu de trop près, est en désaccord avec mes sensations; et, dès que la curiosité qui me poussait à vouloir examiner de près les objets éloignés est satisfaite, je me hâte de déposer l'instrument qui m'a servi à atteindre ce résultat.

L'Astronome lui répondit par une plaisanterie bienveillante.

— Je sais fort bien, répliqua Wilhelm, qu'il serait aussi inutile de s'élever contre les verres optiques que contre les mécaniques ou toute autre invention semblable; mais il importe à l'observateur des mœurs, d'apprendre pourquoi une foule d'inventions nuisibles se sont glissées dans la société. Par exemple, la manie des jeunes gens de porter des conserves me paraît fort dangereuse; je n'y vois qu'un moyen de plus pour satisfaire une vanité puérile.

La nuit était déjà très-avancée. L'Astronome, façonné aux veilles, sentit que Wilhelm ne pouvait l'imiter; aussi l'engagea-t-il à dormir pendant une heure ou deux, afin de voir avec des yeux et un esprit reposés la brillante Vénus, qui précède et annonce le lever du soleil.

Cette invitation rappela à notre héros qu'il était en effet épuisé de fatigue; il se jeta sur un lit de camp, et s'endormit aussitôt. Au premier appel de l'Astronome, il se leva avec précipitation, et dirigea ses regards vers le point du ciel qu'il lui indiquait de la main. Après être resté un instant immobile d'admiration, il s'écria avec enthousiasme :

— Quelle magnificence! quel miracle!

— Il n'y a pourtant rien de plus naturel, mon jeune ami. Je conviens que cette planète se montre aujourd'hui avec un éclat inaccoutumé; mais, je vous le répète, sans craindre le reproche de froideur ou d'indifférence, il n'y a point de miracle.

— Et comment pourriez-vous vous en apercevoir? dit Wilhelm. Le miracle est en moi; oui, c'est moi qui l'apporte... Je ne sais plus où je suis; laissez-moi regarder, regarder encore, puis vous m'écouterez.

Après un court silence il reprit :

— Je dormais profondément; il me semblait que j'étais dans la salle où nous avons passé la soirée; mais j'y étais seul. Tout à coup le rideau vert s'ouvrit; le fauteuil de Makarie s'avança de lui-même : il semblait animé et étinceler comme s'il eût été d'or. Les vêtements de cette noble femme avaient quelque chose de sacerdotal; son visage brillait d'un doux éclat : j'allais me prosterner devant elle; mais tout à coup des nuages s'amoncelèrent sous ses pieds, et s'élevèrent avec la sainte vision. A la place où je l'avais aperçue, je vis une étoile entre deux nuages qui se séparaient, et portaient Makarie et son fauteuil, à travers le plafond entr'ouvert de la salle, vers le ciel qui s'agrandissait et s'étendait sans cesse. En ce moment vous m'avez appelé, et je vois l'étoile de mon rêve briller sur un ciel véritable! Cette étoile du matin, qui plane là-haut, semble consumer la magnificence de celle que j'ai rêvée; et cependant je vois, et vous voyez avec moi, le phénomène qui aurait dû disparaître avec les illusions du sommeil.

— Il y a du miracle! oui, il y a du miracle! s'écria l'Astronome; vous ne savez pas ce qu'il y a de merveilleux dans vos paroles : puissent-elles ne pas nous annoncer le prochain départ de la femme sublime qui a le droit de prétendre à l'apothéose que vous avez vu!

Quelques heures plus tard, Wilhelm descendit au jardin, où il trouva Félix causant et plaisantant avec les jeunes filles qui cultivaient ce jardin. Toutes étaient, sinon belles, au moins d'un extérieur agréable, et âgées de vingt ans au plus. Leurs costumes annonçaient les différentes contrées auxquelles elles appartenaient. Elles travaillaient assidûment, saluaient et causaient avec une politesse aimable, mais sans interrompre leur travail; Angéla les dirigeait, et notre héros lui manifesta son étonnement sur cette jolie et agissante colonie féminine.

— Elle a encore un avantage que vous ignorez, répondit-elle en souriant : c'est qu'elle est immortelle. Dès que ces jeunes filles, ainsi que toutes celles de nos établissements, ont atteint leur vingtième année, elles retournent dans leurs familles, et presque toujours elles se marient. Les jeunes hommes du voisinage qui désirent une compagne sage et active, la cherchent parmi nos élèves. Nous ne les condamnons pas à une retraite absolue ; elles vont aux foires, aux fêtes de village. Plusieurs de ces jolies jardinières sont déjà fiancées, et leur place est promise d'avance aux petites filles qui doivent les remplacer.

L'esprit de Wilhelm était toujours préoccupé de la lecture que l'Astronome avait faite la veille, et il pria Angéla de lui procurer le manuscrit dont il n'avait saisi que l'ensemble. Il espérait qu'une seconde lecture le mettrait à même d'en apprécier les détails.

— Je me félicite, dit Angéla, de pouvoir satisfaire ce désir. Ce manuscrit et plusieurs autres papiers du même genre sont confiés à ma garde. Ma maîtresse est convaincue que, dans les conversations intimes des personnes instruites, il se dit toujours des choses qu'on ne trouve dans aucun livre, et qui sont de la plus haute importance. C'est dans cette conviction qu'elle m'a imposé le devoir de faire un recueil des pensées, des maximes et des opinions qui s'échappent d'une conversation spirituelle, comme la graine d'une plante arrivée à sa maturité. « En cherchant à fixer ces élans fugitifs, me disait-elle à cette occasion, nous nous préparons un plaisir utile et vrai puisqu'il nous rappelle les belles pensées, les nobles sensations que nous avons déjà exprimées. C'est par de semblables moyens qu'on apprend à considérer les choses dans leur ensemble, et à se mettre en rapport avec elles, c'est-à-dire, à remplir sa vocation, dont on ne s'occupe presque jamais que malgré soi : l'homme aime tant à s'imaginer que le monde commence avec lui ! »

Angéla apprit encore à notre voyageur, que ces extraits de conversations formaient des archives assez considérables, et qu'elle y avait souvent recours pour faire des lectures à Makarie pendant ses nuits d'insomnie, qui se renouvelaient

souvent. Elle ajouta, qu'une foule d'observations et de pensées remarquables, découlaient de ces lectures comme des milliers de globules s'échappent d'une masse de vif argent.

Lorsque Wilhelm lui demanda si ces archives étaient un secret, elle répondit que, jusqu'ici, les plus proches parents seuls en connaissaient l'existence ; mais qu'elle pouvait prendre sur elle de lui communiquer quelques-uns de ces manuscrits, puisqu'on le regardait comme un membre de la famille.

Au milieu de cet entretien, ils s'étaient rapprochés du château, et Angéla introduisit son hôte dans un bâtiment qui en dépendait. En entrant dans une vaste pièce, elle lui fit signe de marcher doucement, et lui dit à voix basse :

— Il faut qu'avant tout je vous montre un tableau auquel certainement vous ne vous attendez pas.

Et soulevant un rideau, elle lui désigna du doigt Félix assis près d'une table, et écrivant avec une application tout à fait inexplicable pour son père.

— C'est à ce travail, dit Angéla, qu'il consacre la plus grande partie de ses journées. Il m'a dit formellement qu'écrire et monter à cheval étaient les seules choses qu'il voulût apprendre.

Craignant d'être vue ou entendue par le petit écrivain, la jeune fille s'éloigna sur la pointe des pieds, et fit entrer Wilhelm, qui la suivait en silence, dans une chambre dont les murs étaient garnis de tablettes, sur lesquelles on voyait des rouleaux et des cahiers de papiers rangés avec un ordre sévère et une intelligence parfaite. Il admira cette disposition, et en fit compliment à Angéla. Elle lui répondit que c'était l'œuvre de l'Astronome, qui, même dans les cas les plus difficiles, déterminait les classifications avec une profondeur de vues et une justesse de jugement dont lui seul était capable. Et sans attendre que Wilhelm l'en priât une seconde fois, elle lui remit le manuscrit qu'il désirait, et lui permit, en outre, de prendre connaissance et même copie de tout ce qui se trouvait sur les tablettes.

Parmi tant d'écrits dignes de son attention, notre héros s'attacha surtout aux sentences qu'aucun lien visible ne lie

entre elles. Ces sortes de pensées ont toutes les apparences du paradoxe pour celui qui ne connaît pas leur origine ; et cependant elles le forcent à faire des recherches dans le sens inverse, c'est-à-dire à retourner en arrière, afin de saisir la filiation de ces pensées, et de se les représenter, pour ainsi dire, telles qu'elles étaient à leur point de départ.

Le motif que nous avons déjà fait connaître ne nous permet pas de donner une place ici à ce travail intellectuel, auquel notre héros se livra très-sérieusement. Nous profiterons, toutefois, de la première occasion favorable pour mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits des papiers que contenaient les archives de Makarie.

Dans la matinée du troisième jour de son arrivée au château, Wilhelm se rendit chez Angéla.

— Je dois partir aujourd'hui, lui dit-il, et recevoir les dernières instructions de la femme admirable que je n'ai fait qu'entrevoir. Avant de nous séparer, instruisez-moi sur un point qui jette le trouble et le désordre dans mon âme.

— Je crois vous deviner, répondit Angéla; n'importe, parlez.

— Un rêve merveilleux, continua Wilhelm, quelques paroles du grave Astronome, une tablette fermée de vos archives portant cette inscription : *les singularités de Makarie*, tout cela me fait croire que l'étude des astres, à laquelle elle se livre avec tant d'ardeur, ne tient pas seulement à l'amour de la science, mais à quelques rapports secrets entre les corps célestes et cette femme inexplicable. Ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait désirer de pénétrer ce secret; c'est en ma qualité d'observateur moral, que je crois pouvoir vous demander s'il ne me serait pas possible d'obtenir quelques renseignements sur ce point important.

— Je suis autorisée à vous les donner. L'Astronome et

moi, nous avons jugé à propos de laisser ignorer à Makarie votre rêve merveilleux; mais nous nous sommes longuement entretenus sur votre initiation spirituelle et presque merveilleuse à un secret impénétrable; et nous avons décidé qu'il fallait vous conduire plus avant sur cette route où vous avez été jeté d'une manière indépendante de votre volonté et de la nôtre. Permettez-moi de vous parler d'abord par paraboles; c'est un sûr moyen de rendre saisissables les choses difficiles à saisir.

— On prétend que le poëte porte en lui tous les éléments du monde visible, qui, en se développant par degrés, le font arriver au point où il ne peut plus rien voir, rien entendre, dont il n'ait déjà eu le pressentiment. C'est ainsi que Makarie portait en elle tout le système solaire. Il sommeillait d'abord au fond de son intelligence; puis il s'est réveillé avec une force toujours croissante, et depuis longtemps déjà elle voit marcher devant elle, dans leur admirable harmonie, les innombrables légions célestes. Ces visions l'ont souvent agitée, effrayée même; le noble ami dont vous connaissez la haute science est enfin venu à son secours. Aussi grand mathématicien que profond philosophe, il devait nécessairement voir, dans la singulière faculté de Makarie, le souvenir confus de l'instruction incomplète qu'elle avait reçue dans sa jeunesse sur les premiers éléments de l'astronomie; et il lui paraissait fort naturel qu'une imagination ardente, en cherchant à compléter ses souvenirs, les ait fait arriver à un état qui tient de la vision. Il est vrai que Makarie rendait un compte exact à l'Astronome de la différence qui existait entre ce qu'elle avait appris et ce qu'elle voyait. Après avoir vainement cherché à faire disparaître cette différence, ou du moins à l'expliquer, notre savant s'attacha spécialement aux visions de Makarie. Il les prit pour base de ses calculs, et reconnut bientôt que, non-seulement cette femme avait en elle tout le système solaire avec ses plus profonds mystères, mais qu'elle s'y mouvait elle-même comme une partie intégrante et spirituelle de ce grand tout. Les nombreuses expériences auxquelles il s'est livré, d'après cette hypothèse, l'ont enfin convertie en certitude.

— Pour l'instant, je ne puis vous en apprendre davantage, et je vous recommande surtout un silence religieux. Il est si difficile de ne pas voir, dans les visions de Makarie, les effets d'un cerveau dérangé ou d'une imagination malade. Tous ses parents ignorent ses inexplicables extases, qui la rendent parfois tout à fait incapable de prendre la moindre part aux intérêts de la terre. Quand elle se trouve dans cet état, nous la disons tellement malade, qu'elle ne peut recevoir personne. Encore une fois, mon ami, soyez discret, surtout avec Lénardo.

Vers le soir, notre voyageur fit ses adieux à Makarie. Leur entretien fut aussi agréable qu'instructif. Nous n'en donnerons ici que le passage suivant :

— La nature, dit Makarie, n'a pas donné à l'homme un seul défaut qu'il ne puisse convertir en vertu, pas une vertu dont il ne puisse faire un défaut. Ces dernières sont les plus dangereuses : mon neveu m'en a fourni la preuve. Ce jeune homme, dont on vous a déjà fait connaître la conduite singulière, et qu'on m'accuse de traiter avec trop d'indulgence et d'amour, est naturellement actif et adroit. Il s'est exercé avec succès dans la plupart des arts et des métiers ; aussi ne nous a-t-il envoyé que des productions d'arts et de métiers qui, par leurs perfections et leur cachet national, devaient nous indiquer les pays qu'il traversait. Ceci pourrait faire croire qu'il est et qu'il sera toujours un esprit sec et froid, ne voyant jamais que la superficie des choses ; surtout parce qu'il est rarement disposé à entrer dans des considérations générales et intellectuelles. Cependant il y a en lui un tact si merveilleux du bien et du mal, du bon et du mauvais, que je ne l'ai jamais vu se conduire envers personne et dans aucune circonstance autrement qu'il n'aurait dû le faire. Quant à son voyage, et surtout aux précautions dont il enveloppe son retour, je présume qu'il craint d'avoir troublé le repos d'une jeune personne de nos environs, et qu'il voudrait savoir, avant tout, si elle est heureuse, afin de ne pas paraître devant nous sous le poids d'un remords. Remettez-lui cette lettre de ma part, et disposez notre famille à le recevoir avec indulgence et amour. J'espère que je ne quitterai

pas la terre sans l'avoir revu et béni. Angéla vous expliquera plus amplement ce qui vous reste à faire.

CHAPITRE XI.

LA BRUNE JEUNE FILLE.

Wilhelm s'acquitta consciencieusement des commissions dont on l'avait chargé pour Lénardo. Après un assez long entretien, ce jeune homme lui demanda si Makarie n'avait pas ajouté aux renseignements qu'il devait lui donner de sa part une nouvelle, insignifiante en apparence, mais qui était pour lui du plus haut intérêt. Wilhelm recueillit ses souvenirs.

— Elle m'a parlé d'une jeune personne nommée Valérine, dit-il, et je me souviens maintenant qu'elle m'avait fortement recommandé de vous assurer qu'elle était très-avantageusement mariée, et fort heureuse sous tous les rapports.

— Me voilà tranquille aussi! s'écria Lénardo : je suis prêt à retourner chez moi, puisque je n'y serai pas poursuivi par la crainte d'avoir brisé l'avenir de cette jeune fille.

— Il ne m'appartient pas de chercher à connaître la nature de vos rapports avec elle, mais, je vous le répète, elle est parfaitement heureuse.

— Ces rapports sont fort singuliers, répondit Lénardo, et l'amour n'y est pour rien. Cependant toutes mes questions sur les changements survenus dans ma famille, n'avaient d'autre but que d'apprendre, en passant, ce que pouvait être devenue cette aimable enfant. Je sais fort bien qu'on ne saurait quitter ses amis pour quelque temps sans les retrouver changés, et je me familiariserai sans peine avec les miens tels qu'ils peuvent être aujourd'hui. Toutes mes inquiétudes portaient sur Valérine : si elle était restée dans la position où je l'ai laissée, il m'eût été impossible de la revoir.

— Vous excitez bien vivement ma curiosité. Il paraît que vos relations avec elle étaient d'une nature bien extraordinaire.

— J'en conviens : au reste, vous allez en juger vous-même. J'ai toujours eu le projet de faire mon tour d'Europe, sans lequel il n'y a pas d'éducation complète possible. Parfois, cependant, j'abandonnais ce projet, parce que, ce qui est près de moi, m'attire davantage. Excité par l'exemple des amis qui m'avaient précédé, je me décidai enfin plus vite qu'on ne s'y était attendu. Alors mon oncle, qui devait faire les frais de ce voyage s'en occupa exclusivement. Vous le connaissez, et vous savez qu'il ne se propose jamais qu'un but à la fois. Cette unité d'action l'a mis à même d'exécuter des entreprises qui paraissent au-dessus des ressources d'un simple particulier. Dès qu'il me vit prêt à partir, il suspendit les constructions qu'il avait commencées, et même celles qu'il avait projetées. Puis il ordonna à son homme d'affaires de faire rentrer sans délai les fermages arriérés ; car il entrait dans ses principes de ne presser ces rentrées que lorsqu'il en avait réellement besoin. L'homme d'affaires obéit ponctuellement et j'appris qu'il venait de faire chasser un fermier pour lequel mon oncle s'était, depuis très-longtemps, montré fort indulgent. Son cautionnement n'avait pas suffi pour acquitter les fermages échus. Ce fermier était un homme paisible, mais peu actif ; on l'aimait à cause de sa piété et de sa bonté, qui malheureusement dégénérait en faiblesse. Il avait perdu sa femme ; et sa fille, qu'on appelait généralement *la brune jeune fille*, était encore trop enfant pour diriger convenablement une maison. En un mot, il marcha à grands pas vers sa ruine, que l'indulgence de mon oncle avait plutôt hâtée que prévenue.

Déjà tout était prêt pour mon départ, lorsqu'un soir je me glissai dans le parc pour prendre congé de mes réduits et de mes arbres de prédilection. Tout à coup je vis devant moi *la brune jeune fille*, ou plutôt Valérine ; oui, c'est bien là son véritable nom, mais on ne le lui donnait presque jamais, et on ne la désignait que par le surnom que lui avait valu la nuance foncée de ses cheveux et de son teint. Elle me supplia d'intervenir en faveur de son père auprès de mon oncle. Je savais que pour l'instant il ne pouvait rien ; j'eus même la cruauté de lui dire que son père

avait mérité le malheur qui venait de le frapper. Elle le justifia avec tant de chaleur, et ses arguments me parurent si vrais, que je lui aurais accordé le délai qu'elle désirait si j'en eusse été le maître. Quant à mon oncle, je savais que je n'obtiendrais rien de lui; sa patience était épuisée et sa résolution irrévocable.

Une parole donnée a toujours été sacrée pour moi. Quiconque me demande quelque chose m'embarrasse; et je me suis tellement accoutumé à ne jamais m'engager, que je refuse même ce que j'ai l'intention et le pouvoir de tenir. Cette habitude me seconda contre les instances de Valérine. Elle s'appuya sur le sentiment, et moi sur la raison; aussi ne pouvais-je m'empêcher de m'accuser intérieurement de dureté. Nous nous étions déjà plusieurs fois répétés les mêmes choses sans pouvoir nous convaincre, quand enfin la crainte d'une ruine certaine rendit la jeune fille plus éloquente et lui arracha des larmes. Je continuai à affecter du calme, et je cherchai à terminer cette scène; mais elle se jeta à mes pieds, saisit mes mains, les couvrit de baisers, et me regarda d'un air si suppliant, que je n'eus plus la force de maîtriser mon émotion.

— Calmez-vous, mon enfant, lui dis-je en la relevant; je ferai mon possible.

— C'est l'impossible qu'il faut faire! s'écria-t-elle.

Sans trop savoir ce que je disais, je laissai échapper ce mot :

— J'essayerai.

Et, d'une voix tremblante de bonheur et d'espérance, elle me répondit :

— Vous réussirez.

Je m'éloignai avec précipitation et dans un état difficile à à décrire. Persuadé que je n'obtiendrais rien de mon oncle, j'allais m'adresser à l'homme d'affaires : il venait de sortir.

Une nombreuse société encombrait le château; car tous mes amis et connaissances étaient venus pour prendre congé de moi. On joua le reste de la soirée, et le souper se prolongea bien avant dans la nuit. La journée suivante se passa de la même

manière, et j'oubliai la pauvre *brune jeune fille*. Le retour de l'homme d'affaires me rappela ma promesse. Il était si occupé, qu'il ne m'écouta que parce que je l'y avais presque forcé. Dès qu'il m'entendit prononcer le nom du fermier, il m'interrompit d'un ton solennel, et me pria de ne pas laisser deviner à mon oncle que j'avais formé l'imprudent désir d'intervenir dans cette affaire. Il ajouta que si je ne suivais pas son conseil, je m'attirerais de graves désagréments, et que j'augmenterais le malheur du fermier.

Le jour de mon départ était fixé; j'avais des visites à faire, des amis à recevoir, des lettres à écrire, des mesures à prendre. Mes domestiques, intelligents pour le service ordinaire, ne l'étaient pas assez pour me seconder dans un cas exceptionnel : tout reposait sur moi. Cependant, lorsque l'homme d'affaires m'accorda une heure pour régler avec moi la manière de me faire parvenir les fonds nécessaires, je lui parlai de nouveau du père de Valérine.

— Mon cher baron, me dit-il alors, je vous le répète, ne vous occupez plus de cet homme. Votre oncle est déjà assez mal disposé, car votre voyage a soulevé plus de difficultés que je ne le croyais d'abord ; et vous savez que mon digne patron n'aime pas à revenir sur une affaire qu'il croyait terminée. Quant à sa sévérité envers un débiteur qui a épuisé sa patience, elle est chez lui un principe, un système ; et en pareil cas il est inexorable.

Je le priai de mettre du moins quelques ménagements dans l'exécution des mesures judiciaires qui dépendaient entièrement de lui. Il me le promit : c'était le seul moyen de se débarrasser de moi. Le lendemain matin, une chaise de poste m'entraîna loin du château et de tout ce qui pouvait m'intéresser.

Une forte impression de l'âme est comme une blessure du corps, à l'instant où on la reçoit on la ressent à peine, on n'en souffre que lorsqu'elle s'est envenimée. Le souvenir de ma rencontre au parc, loin de s'affaiblir, devint toujours plus vif. J'avais sans cesse devant les yeux la *brune jeune fille*, les arbres qui nous entouraient, et le sentier par lequel je m'étais échappé, en lui laissant un espoir qui ne s'est point

réalisé. C'était un tableau douloureux presque insoutenable. D'autres images l'affaiblissaient parfois ; mais rien n'a pu le détruire. Je le retrouvais à chaque heure de solitude ; et le poids du mal, dont j'étais la cause involontaire, pesait toujours plus lourdement sur moi.

Au début de mon voyage, je ne pouvais me dispenser d'entretenir des relations avec l'homme d'affaires. Je ne lui écrivais jamais sans lui demander des nouvelles de la famille du fermier. Il me répondit d'abord vaguement ; et en termes équivoques ; puis il finit par passer entièrement ce point sous silence.

La distance toujours croissante qui me séparait de mon pays, ma bizarre manie de communiquer avec les miens, non par lettres, mais par des présents allégoriques, les objets nouveaux qui réclamaient mon attention et occupaient ma pensée, peut-être aussi l'influence bienfaisante du temps, enfin cette réunion de tant de causes opposées finit par affaiblir l'image dont j'avais été si longtemps et si cruellement poursuivi. Mais à mesure que je me suis rapproché de ces lieux, cette image s'est réveillée plus forte que jamais ; et je ne craignais rien tant que d'apprendre que la pauvre Valérine avait succombé au malheur dont j'avais promis de la garantir. En vain me suis-je dit plus de mille fois que cette crainte n'était qu'une faiblesse, et qu'en m'imposant la loi de ne jamais rien promettre, j'avais été guidé, non par un sentiment généreux, mais par une lâche terreur du repentir. Ce repentir, que je voulais éviter, s'est cruellement vengé de moi ; et cependant, je dois l'avouer, il y a un certain charme dans les tortures qu'il m'a causées. Jamais je ne voyais la *brune jeune fille* à genoux devant moi sans sentir ma main frémir sous les baisers qu'elle y avait imprimés !...

Lénardo se tut, et Wilhelm lui dit en souriant :

— Il paraît que la dernière partie de mon message a été pour vous le *post scriptum* d'une lettre de femme, c'est-à-dire la chose la plus intéressante et la plus agréable. Je ne sais que fort peu de choses sur Valérine, mais je suis sûr qu'elle a épousé un riche propriétaire, et qu'elle est parfaitement heureuse.

— Eh bien! dit Lénardo, puisque vous venez de me donner ainsi l'absolution d'un vieux péché involontaire, venez avec moi pour m'aider à faire ma rentrée dans ma famille, que j'ai déjà fait attendre trop longtemps.

— Je ne le puis, répondit Wilhelm; il m'est expressément défendu de m'arrêter plus de trois jours dans le même endroit et d'y retourner avant un an. Pardonnez-moi si je ne vous explique pas les causes de cette singulière défense; un devoir rigoureux m'en empêche.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous retenir. Mais puisque vous avez commencé à vous occuper de mon bonheur, vous pouvez achever votre ouvrage sans manquer à vos engagements. Allez voir Valérine et assurez-vous de sa position; vous m'en rendrez compte par écrit ou dans quelque lieu des environs qu'il vous plaira de me désigner; je m'empresserai d'aller vous y attendre. Je vous ramènerai Félix, qui restera avec les dames jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître le lieu de notre rendez-vous.

Wilhelm y consentit avec joie, et tous deux montèrent aussitôt à cheval.

Arrivé à la place où la voiture du baron l'attendait pour le ramener dans sa famille, Wilhelm allait prendre congé de lui et suivre la route qui conduisait chez Valérine, mais son nouvel ami le retint.

— Pourquoi n'irais-je pas avec vous? dit-il; vous avez bien voulu vous faire mon messager, soyez mon compagnon; car je ne saurais me rendre chez la *brune jeune fille* sans être accompagné d'un ami, comme on ne saurait aller en justice qu'avec son conseil.

En vain Wilhelm lui représenta que sa famille l'attendait, et que l'arrivée de sa voiture sans lui produirait un effet pénible : il insista, répéta au domestique la défaite par laquelle il justifiait son retard, et dirigea son cheval vers la demeure de Valérine.

Le pays était fertile et bien cultivé, et Wilhelm eut le loisir de l'admirer en détail, car le baron gardait un profond silence; il ne le rompit qu'au moment où il entra sur les terres de la *brune jeune fille*.

— Tout autre à ma place, dit-il, serait venu sous un déguisement, afin de ne pas être reconnu. Il est toujours embarrassant de se trouver en face d'une personne qui a le droit de vous sermoner. Eh bien ! moi, j'aime mieux braver un sermon que de chercher à l'éluder par une ruse ou par un mensonge. Le mensonge nous cause souvent plus d'embarras que la vérité ; il vaut donc mieux s'en tenir à elle. Avançons avec courage ; je commence à reconnaître les lieux : nous voici arrivés. Je vais vous présenter comme mon ami et mon compagnon.

Lorsqu'ils mirent pied à terre devant la demeure de Valérine, un homme d'un extérieur agréable, mais vêtu avec tant de simplicité qu'on aurait pu le prendre pour un fermier, se fit connaître pour le maître de la maison. A peine Lénardo lui eut-il dit son nom, qu'il s'écria avec une joie vive et sincère :

— Que ma femme sera contente de voir le neveu de son bienfaiteur ! elle n'a pas oublié tout ce que votre oncle a fait pour elle et pour son père.

Le baron chercha vainement à s'expliquer le sens de ces paroles.

— Cet homme qui a l'air si bon et si loyal, se dit-il à lui-même, chercherait-il à cacher son ressentiment sous des louanges ironiques? car il ne peut ignorer que mon oncle a causé le malheur du pauvre fermier; ou bien ce malheur n'aurait-il pas eu lieu, et n'aurait-on évité de m'en parler que pour me causer une surprise agréable ?

Pendant qu'il se livrait à cet espoir, le mari de Valérine donna ordre au cocher d'aller chercher sa femme, qui était allée rendre une visite dans le voisinage; puis il invita ses hôtes à faire une promenade dans ses champs et dans ses prairies, afin de se convaincre par eux-mêmes du parti qu'il savait en tirer. Un pareil examen ne pouvait manquer d'intéresser le baron, puisqu'il était destiné à devenir un jour un des plus grands propriétaires du pays.

Lénardo se laissa conduire, et Wilhelm, qui aimait à s'instruire, le suivit volontiers. Bientôt tous deux reconnurent que le bon cultivateur avait distribué ses terres avec une rare intelligence, et qu'il les exploitait en agronome parfait. Il

semait et plantait toujours à propos et, dans les terrains les plus convenables; et comme il ne faisait jamais rien au hasard, il exposait si clairement les causes et les effets de ses dispositions, qu'on ne pouvait l'écouter sans se croire capable de l'imiter. C'est ainsi qu'en voyant travailler un maître habile on s'imagine que rien n'est plus facile que de faire ce qu'il fait. L'approbation des deux amis charma le digne agronome.

— Je reçois vos éloges avec reconnaissance, leur dit-il; mais j'ai comme tout le monde mon côté faible : vous allez en juger.

Et doublant le pas il fit rentrer ses hôtes dans la cour de sa demeure et les introduisit dans les granges et les remises, où il leur montra tous les instruments aratoires, dont il avait une ample collection, entretenus avec un soin minutieux.

— Mes voisins, dit-il, assurent que sur ce point je vais beaucoup trop loin; mais je ne le crois pas. N'est-ce pas un grand bonheur que de convertir en joujoux les instruments de son travail, et de trouver du plaisir dans l'exercice d'un état dont notre position nous fait un devoir?

Wilhelm lui adressa une foule de questions, et les réponses qu'il reçut lui prouvèrent que cet homme était capable de s'élever aux considérations générales; aussi ne tarda-t-il pas à amener la conversation sur ce terrain. Lénardo y prit peu de part : le bonheur de Valérine avec un pareil époux lui paraissait certain, et cependant il se sentait oppressé par une sensation douloureuse dont il lui était impossible de se rendre compte.

La voiture revint enfin; tous s'avancèrent vers la portière : mais quel ne fut pas l'effroi du baron, lorsqu'il vit descendre de cette voiture, non la *brune jeune fille*, mais une svelte et belle blonde! Cette beauté gracieuse cependant ne lui était pas inconnue : les premiers mots qu'elle lui adressa lui prouvèrent qu'elle était la fille du justicier spécialement protégé par l'oncle, qui avait puissamment contribué au bien-être matériel du jeune couple. Valérine se plut à redire au neveu, avec l'abandon de la reconnaissance, tout ce qu'elle devait à son digne parent.

La vivacité de la conversation permit à Lénardo de se re-

mettre et d'avertir Wilhelm de la méprise dont il était dupe. Valérine avait trop de vanité pour renoncer à l'idée flatteuse que c'était réellement pour elle que le baron avait retardé d'un jour son retour dans sa famille ; et notre héros entretint si adroitement cette illusion, que personne ne soupçonna que cette visite était destinée à une autre.

Malgré le vif désir qu'éprouvaient les deux amis de se parler sans témoins, ils ne purent en trouver l'occasion que fort tard, c'est-à-dire au moment où ils se retirèrent dans leur chambre à coucher. A peine y furent-ils arrivés que Lénardo s'écria avec douleur :

— Je ne pourrai donc jamais trouver la fin de mon tourment ! Je me souviens fort bien d'avoir vu cette belle blonde avec la *brune jeune fille*, souvent même je me suis mêlé à leurs jeux : mais toutes deux alors m'intéressaient si peu, que je ne me suis souvenu du nom de l'une que pour le donner à l'autre. Je retrouve celle dont la destinée ne m'inquiète nullement, et j'ignore ce qu'est devenue celle, dont le souvenir m'a suivi à travers le monde.

Le lendemain les deux amis se levèrent même avant les actifs campagnards : cependant le plaisir de savoir Lénardo chez elle avait réveillé Valérine de bonne heure. Elle prépara un splendide déjeuner ; mais elle était loin de prévoir avec quels sentiments le neveu de son bienfaiteur s'y présentait.

Wilhelm savait qu'il fallait à tout prix procurer à son ami des nouvelles de la *brune jeune fille* : dans ce but, il dirigea l'entretien sur la première jeunesse de Valérine, ce qui l'amena naturellement à parler de la compagne de ses jeux, la fille de l'indolent fermier, qu'elle appela Nachodine. A ce nom, Lénardo crut voir la malheureuse suppliante prosternée à ses pieds ; et, comme pour mettre le comble à sa douleur, Valérine fit un récit détaillé de l'expulsion du pauvre fermier et de la pieuse résignation avec laquelle il avait quitté le pays, sans argent, sans bagage, à pied, et appuyé sur le bras de sa fille.

Au moment du départ, les deux époux prièrent instamment leurs hôtes de ne pas oublier de revenir les voir. Wilhelm pro-

mit à demi, avec l'intention de ne pas tenir. Le baron prit congé d'un air distrait, s'élança rapidement sur son cheval, et partit avec une agitation visible.

Il est dans la nature de l'homme de tout interpréter en sa faveur, aussi Valérine vit-elle dans la conduite de Lénardo la preuve d'une passion naissante ou le réveil subit d'un amour mal éteint; et, malgré son affection sincère pour son excellent mari, elle en fut très-flattée.

Après avoir marché quelque temps en silence à côté de Wilhelm, Lénardo lui adressa la parole.

— Si, en dépit du naufrage cruel que je viens de faire au moment où je croyais toucher au port, je me sens encore la force de me présenter devant les miens, c'est parce que le Ciel m'a envoyé en vous un ami dévoué, qui peut, sans inconvénient, diriger ses courses partout où bon lui semble. Allez donc à la recherche de Nachodine, et donnez-moi de ses nouvelles. Si elle est heureuse, je serai satisfait; si elle ne l'est pas, je vous autorise à disposer de tout l'argent que vous croirez nécessaire pour adoucir sa position.

— Et vers quel point de la terre faudra-t-il que je dirige mes pas? répondit Wilhelm en souriant. Si vous l'ignorez, comment pourrai-je le savoir?

— Écoutez-moi, dit le baron. Vous vous êtes aperçu des angoisses cruelles dans lesquelles j'ai passé la nuit dernière. Au milieu de mon désespoir, je me suis souvenu d'un vieil ami dont les sages conseils ont eu une heureuse influence sur ma première jeunesse. J'aurais cherché à l'avoir pour compagnon de voyage, s'il n'était pas, pour ainsi dire, enchaîné à sa maison par les objets de curiosité qu'il se plaît à y entasser. Ses relations s'étendent sur tout ce qui est uni en ce monde par un noble lien. Racontez-lui mon chagrin, il vous dira où vous pourrez trouver Nachodine. Le pauvre fermier était pieux : en songeant au mal que je lui ai fait, je me sens disposé à devenir pieux au point de m'adresser à l'ordre moral du monde, et de le supplier d'intervenir en ma faveur par une manifestation merveilleuse et directe.

— Il nous reste encore un obstacle à vaincre, dit Wilhelm : que ferai-je de Félix? Je ne puis l'associer à une course aussi

aventureuse, et cependant un fils ne saurait être mieux nulle part qu'à côté de son père.

— C'est une douce erreur : un père gouverne toujours son fils avec un certain despotisme d'autant plus dangereux, qu'il consiste à douter des vertus de ce fils et à s'applaudir de ses défauts. C'est ce qui a fait dire aux anciens que le fils d'un héros est presque toujours un vaurien. Au reste, mon vieil ami pourra vous guider à ce sujet. Lorsque je fus le voir pour la dernière fois, il y a un an environ, il me parla d'une association d'instituteurs qui me paraissait alors une belle utopie, cachant sous l'image de la réalité, un enchaînement d'idées découlant les unes des autres, mais qui ne se coordonnent jamais dans le monde positif. Je ne l'ai pas interrogé à ce sujet, car je sais qu'il aime à personnifier par des allégories le possible et l'impossible. Je n'en suis pas moins convaincu qu'il vous indiquera une direction sous laquelle vous pourrez placer votre fils, et qui vous offrira des chances heureuses pour son avenir.

En ce moment ils passèrent devant une villa d'un aspect agréable, mais sévère, et dont les fenêtres et les portes étaient soigneusement fermées. Un homme âgé, qui travaillait à l'entrée, leur apprit que le propriétaire était mort depuis peu dans une extrême vieillesse, et que son fils ne voulait pas habiter cette belle demeure parce que tout y était trop fini. En effet, l'art n'avait plus qu'à profiter de ce qui était, genre de bonheur incompatible avec les goûts du jeune homme; aussi était-il allé se fixer plus près des montagnes, où il avait fait construire pour lui et pour ses associés des chaumières, ou plutôt des ermitages de chasseurs.

L'homme qui leur racontait ces détails s'était fait connaître pour le concierge chargé, par le testament du père, de veiller à la conservation et à la propreté de la villa, jusqu'à ce qu'un héritier, partageant les goûts de son aïeul, veuille en prendre possession, en acceptant la loi de ne rien y déranger.

Les deux amis continuèrent leur route, et Lénardo blâma vivement la bizarrerie de l'homme qui veut que tout commence avec lui.

— Cette prétendue bizarrerie, répliqua Wilhelm, s'excuse et s'explique facilement. Ne sommes-nous pas en effet forcés de tout recommencer? Pouvons-nous éviter un seul des mille maux qui empoisonnaient l'existence de nos devanciers? et n'est-il pas naturel qu'en ce cas, nous rejetions leurs plaisirs?

— Vous me forcez à convenir, dit le baron, que moi aussi je ne m'occupe volontiers que de mon propre ouvrage. Je ne voudrais pas d'un serviteur que je n'aurais pas vu grandir et se former sous mes yeux; je n'ai aucun plaisir à monter un cheval que je n'ai pas dressé moi-même. Cette disposition d'esprit m'attire vers les choses positives; et mes voyages à travers les pays les plus civilisés de l'Europe, n'ont pu vaincre ce penchant. Mon imagination aime à errer au delà des mers, où elle cherche les vastes propriétés que ma famille y possède et qu'elle néglige entièrement. Un jour, peut-être, je pourrai réaliser mes projets sur ce nouveau monde.

— Je ne saurais vous en blâmer. Appliquer des pensées telles que les vôtres, au neuf et à l'indéterminé, a quelque chose d'original et de grand. N'oubliez pas cependant que de pareilles entreprises sont inséparables de l'esprit d'association. Si vous passez en Amérique, vous y trouverez des familles européennes déjà établies; je le sais, car plusieurs membres de la société dont je fais partie s'y sont fixés. Voyez-les; ce sont des hommes sages et actifs dont les vues sont élevées : vous pourrez vous rendre mutuellement votre tâche plus facile et plus fructueuse.

Arrivés dans l'auberge où ils devaient se séparer, tous deux se mirent à écrire. Lénardo recommanda son ami à l'Antiquaire; Wilhelm exposa aux chefs de sa société la situation du baron, les pria de s'intéresser à lui, renouvela la demande qu'il avait faite à Montan, et expliqua de nouveau les motifs qui lui faisaient désirer d'être, le plus tôt possible, affranchi d'une obligation qui le convertissait, pour ainsi dire, en Juif errant.

En remettant cette lettre à Lénardo, il ne put s'empêcher de lui exprimer quelques scrupules.

— Je m'estime heureux, dit-il, de la commission dont vous m'avez chargé, puisqu'il s'agit de vous rendre au repos et de secourir une personne malheureuse : c'est une étoile vers laquelle on doit naviguer sans s'inquiéter de ce qui pourra nous arriver sur la route. Votre position est bien différente, et si vous ne vous étiez pas fait la loi de ne jamais engager votre parole, j'exigerais de vous la promesse de ne jamais revoir cette jeune fille qui vous a causé tant de tourments, soit que je la trouve heureuse ou que je puisse m'arranger de manière à ce qu'elle le devienne. En tout cas, je vous conjure, au nom de notre amitié, au nom de votre famille et de tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, de ne vous permettre, sous aucun prétexte, de revoir Nachodine. N'exigez pas que je vous nomme le lieu où je l'aurai trouvée ; ayez assez de confiance en mon honneur pour me croire quand je vous dirai : Elle est heureuse ; et regardez-vous alors comme entièrement quitte envers elle.

— Rendez-moi le service que j'attends de vous, répondit le baron, et comptez sur ma reconnaissance. Arrangez-vous, par rapport à elle, comme vous l'entendrez, et abandonnez-moi au temps, à la réflexion ; et, si cela est possible, à la raison.

— Pardonnez mes précautions ; mais celui qui sait sous combien de formes l'amour peut s'emparer de notre cœur, doit nécessairement craindre pour son ami une inclination qui ne pourrait lui causer que désordres et malheurs.

— J'espère que je serai débarrassé de cette fille quand je la saurai heureuse, répondit Lénardo.

Ils se séparèrent, et chacun se dirigea de son côté.

CHAPITRE XII.

Après un court et agréable voyage, Wilhelm arriva à la ville qu'habitait l'Antiquaire. Elle était d'un aspect riant, et la plupart de ses maisons étaient tellement neuves, qu'on devinait facilement qu'elle venait d'être affligée par un vaste incendie.

L'adresse de la lettre de Lénardo conduisit notre héros à une extrémité de cette ville que le feu avait épargnée. Il s'arrêta devant une maison d'une architecture grave et ancienne : les vitres, troubles à l'extérieur et bizarrement jointes, annonçaient qu'à l'intérieur elles étaient enrichies de peintures, et cet intérieur répondait à tout ce qu'on pouvait en attendre. Le vestibule et les appartements étaient garnis de meubles qui avaient servi à des générations oubliées depuis longtemps. Partout des objets inusités, et magnifiques pourtant, attiraient les regards et frappaient l'imagination.

Le vieillard reçut Wilhelm dans une chambre meublée dans le même goût. Les pendules et les horloges avaient bien des fois déjà marqué l'heure de la naissance et de la mort de leurs propriétaires, et tout ce qui les entourait prouvait que le passé peut s'unir au présent.

Wilhelm remit sa lettre à l'Antiquaire, qui, au lieu de l'ouvrir, la déposa sur une table et entama un entretien familier avec l'homme qu'on lui recommandait, afin de prendre par lui-même une idée de son caractère.

— Vous laissez errer des regards étonnés autour de vous, lui dit-il en souriant : je conviens que tout ce que vous voyez ici a le droit de vous surprendre ; mais ces divers objets doivent vous prouver combien les choses inanimées peuvent durer : c'est l'opposé des choses animées, qui passent et changent si vite. Cette théière a servi à mes parents et fut plusieurs fois témoin de nos joyeuses réunions de famille. Ce vieil écran me garantit encore de l'ardeur du feu que ces immenses pincettes raniment sans cesse. Je ne ferais que vous répéter toujours la même chose si je continuais à vous faire l'histoire de mon mobilier. En un mot, je me suis dispensé du soin de le renouveler, soin qui absorbe une partie du temps de la plupart des hommes. En conservant avec amour tout ce que les autres ont possédé avant moi, j'ai pu occuper plus dignement ma vie et mes facultés, et j'ai amassé un trésor qui commence à devenir précieux. J'ai connu un jeune homme qui, en prenant congé de sa bien-aimée, lui enleva une épingle dont il s'est servi pour attacher son ja-

bot; il l'a rapportée de ses voyages, qui ont duré plusieurs années. L'homme est si petit par lui-même, qu'un pareil soin doit être regardé comme une vertu.

— Il en est d'autres, répliqua Wilhelm, qui ont rapporté de leurs voyages une épine dans le cœur, et dont il faudrait chercher à les débarrasser.

Le vieillard avait lu à la dérobée la lettre de Lénardo, et cependant il paraissait ne pas comprendre cette allusion.

— Nous devons presque toujours notre énergie à l'opiniâtreté avec laquelle nous tenons à certaines possessions, dit-il. Pour ma part, je lui dois la conservation de ma maison. Quand la ville était en feu, on voulut emporter mon mobilier : je m'y opposai, et, secondé par quelques voisins robustes et intelligents, je parvins à arrêter les progrès de l'incendie. Cette partie de la ville a été sauvée, et en rentrant chez moi j'ai tout retrouvé à sa place accoutumée.

— Vous conviendrez pourtant, répliqua Wilhelm, que l'homme chercherait en vain à lutter contre les changements qui résultent de la marche du temps.

— Sans doute; mais celui qui s'est conservé le plus longtemps a été le plus utile. Nous pouvons nous conserver même au delà de la durée de notre existence, car nous léguons non-seulement des choses, mais des pensées à nos héritiers. C'est à ces dernières surtout que j'attache le plus de prix; aussi ai-je pris à ce sujet plus d'une précaution bizarre, plus d'une mesure extraordinaire. Ce n'est que depuis peu que je puis compter enfin sur un succès complet. Le fils disperse ordinairement ce que son père a péniblement amassé, pour amasser à son tour autre chose et autrement. Mais dans les générations suivantes on voit presque toujours renaître les mêmes goûts, les mêmes penchants. Grâce aux soins de la Société des Instituteurs, dont les chefs sont mes amis, je suis parvenu à me procurer un jeune homme actif, instruit; et qui tient peut-être encore plus que moi à conserver et à transmettre les objets qu'il possède. A cette passion il joint un goût prononcé pour les choses extraordinaires. Le zèle et le courage qu'il a déployés pour sauver ma maison des flammes lui ont valu ma confiance. Il s'est

montré digne du trésor que je lui transmettrai, et dont il a déjà la direction. Depuis cette époque, un concours d'événements imprévus augmente ce trésor chaque jour. N'allez pas croire cependant que tout ce que vous voyez ici m'appartienne. De même que l'on trouve chez un prêteur sur gage des bijoux étrangers, de même aussi l'on trouve chez moi des objets précieux dont on m'a confié la garde pour les soustraire à toute espèce de dilapidation.

Ces mots rappelèrent à Wilhelm la magnifique cassette que son fils avait trouvée dans les ruines du château des Géants, et que plusieurs fois déjà il avait craint de perdre au milieu de la vie errante à laquelle il était condamné. Il la montra aussitôt à l'Antiquaire, qui l'examina avec attention, désigna le siècle d'où datait ce travail, et présenta à notre héros un objet à peu près semblable. Wilhelm, qui depuis longtemps avait envie de l'ouvrir de force, lui demanda si cela pourrait se faire sans trop l'endommager.

— Sans doute, répondit l'Antiquaire; mais je ne vous le conseille pas. Puisqu'un hasard presque merveilleux vous a rendu propriétaire de cette cassette, qu'elle devienne la pierre de touche de votre fortune. Si vous êtes né sous une bonne étoile, et si ce petit meuble renferme quelque chose d'important, la clef se trouvera au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Je sais que cela arrive quelquefois, dit Wilhelm.

— Cela m'est arrivé à moi-même, et tout récemment encore, répondit le vieillard. Regardez ce crucifix d'ivoire: depuis trente ans je possède le corps, la tête et les pieds faits d'un seul morceau; et je les gardais soigneusement comme un chef-d'œuvre de sculpture. Il y a dix ans environ on m'envoya la croix, et je me suis laissé aller à rétablir le tout en confiant à un artiste célèbre le soin d'ajouter les bras. Malgré la supériorité de son talent, il resta tellement au-dessous de son prédécesseur, que ce crucifix n'était plus pour moi qu'un objet de piété et non un objet d'art. Jugez de mon bonheur, quand on m'envoya enfin les véritables bras, tels que vous les voyez et qu'il les fallait pour rétablir l'harmonie de l'ensemble, sans laquelle il n'y a pas

de chef-d'œuvre possible. Ravi de ce concours de hasards qui a si heureusement complété ce monument, j'y vois maintenant l'image de la religion chrétienne : elle aussi a été désunie et morcelée plus d'une fois ; mais elle aussi s'est toujours réunie, et se réunira toujours sur la croix.

Wilhelm admira en silence le crucifix et sa merveilleuse histoire, puis il dit à l'Antiquaire :

— Je suivrai votre conseil : que la cassette reste fermée jusqu'à ce que la clef se trouve, quand elle devrait dormir ainsi jusqu'à la fin de ma vie.

— Qui vit longtemps, jeune homme, voit beaucoup de choses se réunir et se disperser.

L'associé de l'Antiquaire entra en ce moment : notre héros lui exprima le désir de déposer la cassette entre ses mains. Le jeune homme inscrivit aussitôt ce dépôt sur un grand registre, et en donna un reçu au propriétaire. Il lui déclara ensuite qu'il ne rendrait point ce dépôt à un étranger sur la simple présentation de ce reçu ; et l'on convint d'une formule mystique, que celui qui viendrait la retirer serait forcé de prononcer de vive voix.

A peine cette affaire fut-elle terminée qu'on passa à celle de Lénardo ; mais l'on reconnut qu'il était impossible de prendre un parti avant d'avoir placé Félix. Cette circonstance autorisa le vieillard à exposer ses principes sur l'éducation en général.

— La véritable vie, dit-il, la véritable action, l'art enfin, doit être précédé par le métier, qui ne peut s'acquérir que dans des limites resserrées. Il vaut mieux, bien savoir et bien faire une chose, que d'en savoir et d'en faire cent à demi. Les hommes auxquels je vous conseille de confier votre fils s'adressent à toutes les facultés : ils sondent et éprouvent les élèves, ils les suivent pas à pas, car c'est le seul moyen de s'assurer du point vers lequel la nature les pousse, et dont les passions et les penchants les détournent trop souvent. Ils mettent à la portée des enfants ce qui leur convient en effet, et leur ferment les fausses routes qui empêchent l'homme d'arriver à sa véritable destination. De ce noble centre d'activité on vous dirigera vers la jeune fille que le sentiment

délicat de notre ami, sur la valeur morale d'un être condamné à des malheurs non mérités, a élevée si haut, qu'il a fait le but de sa vie de la réparation qu'il croit lui devoir. J'espère que vous pourrez bientôt le satisfaire à ce sujet. La Providence a des ressources inépuisables pour relever ceux qui sont tombés, pour consoler ceux qui souffrent. Il y a des moments où notre destinée ressemble à un arbre fruitier au milieu de l'hiver : qui oserait croire qu'avec le retour du printemps ces branches desséchées se couvriront de fleurs et de fruits, si l'expérience ne nous l'avait pas prouvé ?

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

En suivant la route indiquée par l'Antiquaire, Wilhelm et son fils ne tardèrent pas à arriver dans la province des Instituteurs, sur laquelle le bon vieillard leur avait raconté une foule de choses extraordinaires. La fertilité du sol les impressionna d'abord agréablement. De nombreux troupeaux de bêtes à cornes paissaient dans les vallées; les moutons trouvaient une nourriture plus convenable à leur nature dans l'herbe fine et parfumée des montagnes ; et de riches moissons arrivées à la maturité couvraient les collines. Le mouvement et l'activité régnaient partout. Dans ce grand tableau, on ne voyait pas une femme, pas un homme arrivé à l'âge mûr : rien que des enfants mâles et des adolescents. Tous se préparaient à la moisson, et leurs physionomies riantes faisaient deviner les fêtes joyeuses qui devaient succéder à ces pénibles travaux.

Nos deux voyageurs les saluèrent avec cordialité, et les prièrent de leur indiquer la demeure du chef; car l'adresse de leur lettre portait cette suscription : *Au Chef, ou aux Trois.*

Ne pouvant leur donner aucun renseignement, les jeunes garçons les adressèrent à un surveillant qui était sur le point de monter à cheval pour se diriger ailleurs.

Wilhelm avait déjà remarqué qu'il régnait une grande variété dans les couleurs et dans la coupe des habits des élèves : il allait en demander la cause, lorsqu'une particularité plus singulière encore le frappa.

Dès que le Surveillant passait devant les enfants, ils suspendaient leur travail, se tournaient vers lui, et le saluaient avec des gestes différents. Les plus jeunes se croisaient les

bras sur la poitrine et levaient les yeux vers lui avec une douce expression de bonheur; d'autres posaient les mains derrière leur dos et regardaient la terre en souriant; d'autres encore se redressaient d'un air courageux, laissaient pendre leurs bras, tournaient la tête à droite et se rangeaient en file, tandis que les enfants des deux premières classes restaient groupés comme ils se trouvaient.

Les voyageurs descendirent de cheval à une place où un grand nombre d'enfants s'étaient réunis pour être passés en revue par le Surveillant. Wilhelm se disposa à l'interroger sur la signification des différents gestes et attitudes qu'il avait remarqués, lorsque Félix s'écria tout à coup :

— Quelle sera ma position, à moi ?

Le Surveillant lui fit prendre celle de la classe des plus jeunes. Il obéit; mais après un instant de silence il s'écria de nouveau :

— Cela ne me plaît pas; je ne vois rien là-haut... Mais si, si : je vois deux éperviers et un vautour qui volent vers l'ouest; est-ce de bon augure?

— Ta conduite en décidera, répondit le Surveillant. Maintenant, va te mêler à tes compagnons.

Après avoir prononcé ces mots, il fit un signal, et les enfants se remirent les uns à travailler et les autres à jouer.

— Voulez-vous, ou plutôt pouvez-vous m'expliquer ce qui m'étonne ici? dit Wilhelm au Surveillant. Tout ce que j'ai pu deviner, c'est que les gestes de vos élèves sont une manière de saluer.

— Vous ne vous trompez pas, et leur salut m'indique le degré de leur instruction.

— Quel est le but et le motif de cette classification?

— C'est à mes supérieurs à vous répondre à ce sujet : ma tâche se borne à vous dire que rien ici n'est une vaine formalité, et que l'on donne aux enfants sur ce qu'ils font une idée, sinon complète, du moins juste et proportionnée à leurs facultés. Je dois ajouter qu'on leur défend d'en parler aux étrangers, et même entre eux. Cette précaution modifie l'enseignement de mille manières, sans compter l'avantage que le secret a par lui-même. En disant tout et tout de suite, on

dépouille tout de son attrait et de son importance. Au reste, il est des mystères qui, même quand ils nous ont été révélés, ont besoin d'être sanctifiés par le silence. Cette vérité est un point principal sur lequel repose la pureté des mœurs.

— Je comprends, dit Wilhelm : ce qui est indispensable pour les choses corporelles est également utile dans le domaine de l'intelligence. Peut-être pourrez-vous plus franchement satisfaire ma curiosité sur un autre point. Malgré la grande variété de la coupe des habits et des couleurs, on ne voit ici que certaines nuances dans toutes leurs gradations, depuis le plus clair jusqu'au plus foncé, et cependant je cherche en vain une classification d'âge ou de mérite. J'ai remarqué que les enfants, semblables entre eux par le vêtement, nous saluaient par des gestes et des attitudes différents.

— Sur cette particularité je suis encore forcé de me taire; mais je puis vous assurer que vous ne nous quitterez pas sans avoir obtenu des éclaircissements sur ce que vous désirez savoir.

Félix était revenu près de son père, et tous deux continuèrent à s'avancer sous la direction du Surveillant, qui crut avoir découvert les traces du *Chef*. Bientôt le père et le fils entendirent avec une vive surprise des chants mélodieux retentir de tous côtés. Ils venaient d'arriver dans la partie de la province où les élèves, quel que fût leur travail, l'accompagnaient d'une espèce d'hymne appropriée à ce travail. Quand les groupes de travailleurs se trouvaient assez près pour s'entendre, chacun d'eux entonnait à son tour un chant particulier qui répondait à celui qui l'avait précédé. Vers le soir ils rencontrèrent des enfants qui exécutaient des danses, et dont les pas étaient soutenus par des chœurs de chanteurs. Félix y mêla sa voix, tandis que son père admirait avec ravissement ce spectacle, qui animait toute la contrée.

— Il paraît, dit-il au Surveillant, que l'on cultive soigneusement ici la danse et le chant.

— Sans doute; le chant surtout, car il comprend et facilite toute espèce de progrès moral. C'est par le chant que

nous animons les plaisirs et les enseignements les plus simples; c'est par lui encore que nous gravons dans le cœur et dans la mémoire de nos élèves les principes de morale et de religion que nous leur donnons par degrés. Son influence est également bienfaisante dans les différents buts d'activité individuelle : en appliquant les enfants à tracer sur un tableau des signes représentant les sons qui sortent de leur gosier, à reproduire ces sons d'après les signes tracés par eux; en y ajoutant des paroles que nous leur faisons écrire ensuite sous ces signes, nous exerçons leurs mains, leurs oreilles et leurs yeux. Aussi parviennent-ils très-vite à écrire lisiblement et correctement; et comme ce travail est soumis à une mesure exacte et à des nombres déterminés, ils apprennent en même temps le calcul et les mathématiques. Enfin nous avons fait de la musique le point de départ de l'éducation; car c'est de la musique que découlent toutes les ramifications qui composent son ensemble.

Wilhelm lui exprima sa surprise de n'avoir pas encore entendu le son d'un instrument.

— N'allez pas conclure de là que nous les négligeons, répondit le Surveillant. Les plus belles et les plus étroites vallées de notre province leur sont consacrées. Quant aux commençants dont les dissonances blessent les oreilles, nous les reléguons dans des solitudes spéciales. Vous devez l'avoir éprouvé plus d'une fois, il n'y a pas de souffrance plus cruelle pour le citadin que le voisinage d'un élève qui apprend la flûte ou le violon. Nos commençants étudient plus ou moins longtemps dans le désert, mais ils sont les maîtres de revenir parmi nous pour s'assurer qu'ils sont parvenus au point de nous être agréables. Ces essais sont toujours suivis d'un succès complet; car nous nous attachons, avant tout, à développer chez nos élèves des sentiments de pudeur et de modestie.

Pendant cet entretien, ils étaient arrivés au lieu où Félix devait s'arrêter en attendant la décision du *Chef* que son père devait aller voir. Dans cette partie de la province, des enfants en récréation s'amusaient à un jeu aussi neuf qu'intelligent. Ils dansaient en rond et chantaient en chœur, tandis

qu'un de leurs camarades, armé d'une baguette, réglait et dirigeait la danse et les chants. Parfois il les suspendait brusquement par un signal convenu, et touchait à l'improviste un des enfants de la ronde, qui alors devait à l'instant même, et seul, entonner une chanson dont l'air et les paroles fussent en harmonie avec l'air et les paroles chantés par le chœur, au moment où le petit directeur lui avait imposé silence. La plupart des enfants étaient fort adroits à ce jeu : ceux qui restaient courts donnaient un gage; et si les autres riaient de cette punition, c'était sans malveillance et sans moquerie.

Félix se mêla aussitôt à la ronde, et s'y comporta assez passablement pour un débutant. On lui fit faire ensuite le salut de la première classe; mais il leva les yeux vers le ciel d'un air malin, et il était facile de voir qu'il ne connaissait pas le sens mystérieux de ce cérémonial. Ébloui par la beauté du lieu et par l'accueil gracieux de ses nouveaux camarades, il laissa partir son père presque sans regret. Ses yeux cependant se mouillèrent de larmes involontaires lorsqu'il vit emmener son cheval. On lui fit comprendre qu'il ne pouvait le conserver, et on lui promit qu'au moment où il s'y attendrait le moins, il en retrouverait un autre aussi gentil et aussi bien dressé. Cette promesse le consola complétement.

Après avoir pendant longtemps cherché en vain à rencontrer le *Chef*, le Surveillant dit à Wilhelm :

— Mes occupations ne me permettent pas de vous accompagner plus loin : je vais vous conduire chez les *Trois*, chargés de veiller sur notre sanctuaire; votre lettre leur est également adressée. En tout cas, lorsqu'ils sont réunis, ils remplacent le *Chef*.

Notre héros aurait voulu avoir l'explication de ce qu'il venait d'entendre nommer un sanctuaire; mais le Surveillant lui répondit sèchement :

— Puisque vous avez assez de confiance en nous pour nous laisser votre fils, les *Trois* vous apprendront tout ce que leur sagesse et leur justice leur permettront. En attendant, je crois pouvoir vous dire que notre sanctuaire est un lieu qui renferme les objets visibles de notre vénération.

Nous n'y introduisons nos élèves qu'à certaines époques, et lorsqu'ils ont atteint un degré de perfectionnement assez marqué pour qu'ils puissent utiliser les impressions qu'ils y reçoivent.

Wilhelm venait d'entrer dans une profonde vallée; il s'arrêta près d'une porte pratiquée dans le mur qui entourait une forêt. A un signal donné, cette porte s'ouvrit. Un homme d'un extérieur vénérable, quoique sévère, accueillit le voyageur et le conduisit sur une place de verdure ombragée par tant d'arbres de différentes grandeurs, qu'il aperçut à peine les bâtiments et les plantations qui s'étendaient derrière ce rideau de verdure. Les *Trois* arrivèrent successivement, l'abordèrent avec cordialité, et entamèrent avec lui une conversation dont nous allons rapporter ici les points les plus intéressants.

— Puisque vous voulez nous confier votre enfant, dit le plus âgé des *Trois*, il est juste que vous cherchiez à connaître nos moyens d'action sur nos élèves. Vous avez déjà remarqué en passant plus d'un usage, plus d'une formalité qui ont dû vous paraître incompréhensibles : interrogez-nous, nous sommes prêts à vous répondre à ce sujet.

— J'ai vu des gestes, des attitudes, dit Wilhelm, dont je voudrais connaître la signification; car je sais que chez vous les signes ont une portée intellectuelle, et que les choses intellectuelles se manifestent par des signes extérieurs.

— Des enfants sains et heureusement nés, dit un des *Trois*, tiennent de la nature toutes les facultés nécessaires à leur perfectionnement. Notre tâche consiste à développer ces facultés, sans oublier toutefois que souvent elles se développent mieux d'elles-mêmes; mais le plus important des sentiments, le seul où l'homme puise la conscience de sa dignité, quelle que soit la position où il se trouve, celui-là n'est point inné. Nommez-le vous-même si vous l'avez deviné.

Wilhelm réfléchit un instant, puis il fit un signe de tête négatif. Après un court silence, les *Trois* prononcèrent successivement ces mots :

— *Le sentiment de la Vénération!*

— Ce sentiment, continua le plus âgé, manque à la plu-

part des hommes, peut-être vous manque-t-il à vous-même. Vous avez vu trois gestes différents, parce qu'il y a trois espèces de Vénération dont la réunion forme un tout complet, une force puissante. La première espèce de Vénération est celle que nous avons pour ce qui est au-dessus de nous. En croisant les bras sur la poitrine et en levant les yeux vers le ciel, les enfants témoignent tacitement de l'existence d'un Dieu, que les parents, les instituteurs et les chefs de l'état représentent sur la terre. La seconde Vénération est celle que nous devons à ce qui est au-dessous de nous. Les mains légèrement posées sur le dos, le regard souriant et baissé, indiquent que nous devons regarder la terre avec sérénité. Elle nous nourrit et nous procure des jouissances infinies; mais nous lui devons aussi de nombreuses souffrances, soit que l'aveugle hasard, la malveillance des autres ou notre propre folie nous attire quelque douleur corporelle; et voilà ce que l'homme ne doit jamais oublier, car ces sortes de dangers le menacent pendant toute la durée de sa vie. Dès que l'enseignement que nos élèves tirent de ces positions les a suffisamment impressionnés, nous leur rendons la conscience de leurs forces en les faisant se tourner vers leurs camarades pour s'unir avec eux. Alors ils se tiennent devant nous fermes et courageux; ils font face au monde et à ses périls, non individuellement, mais par une sincère association avec leurs semblables. Voilà tout ce que nous avons à vous dire à ce sujet.

— Je vous comprends maintenant, répondit Wilhelm. Si la plupart des hommes sont corrompus, c'est parce qu'ils se sont fait un élément de la malveillance et de la calomnie. Celui qui vit dans un pareil élément arrive bientôt à oublier Dieu et à dédaigner le monde et les hommes; et la vanité, avec ses prétentions outrées, étouffe en lui le sentiment de sa dignité, sans lequel il n'y a pas de vrai mérite possible. Permettez-moi cependant de vous faire une observation. N'a-t-on pas toujours regardé la terreur que les phénomènes de la nature et d'autres événements inexplicables inspiraient aux peuples sauvages, comme le germe de la véritable noblesse, de la véritable élévation d'âme, qui ne se développe que

par degrés? et ne pourrait-on pas tirer de là la conséquence que le sentiment de la Vénération nous a été donné par la nature?

— Ce n'est pas le sentiment de la Vénération, c'est celui de la peur qui nous a été donné par la nature. Au reste, vous n'êtes pas le seul qui confondiez ces deux sentiments. Toute puissance supérieure, connue ou inconnue, inspire naturellement la crainte. Le fort veut vaincre cette puissance, le faible cherche à lui échapper : l'un et l'autre ne peuvent être heureux que lorsqu'ils sont parvenus à s'en débarrasser, ne fût-ce que momentanément; car, alors seulement, ils redeviennent libres et indépendants. C'est ainsi que l'homme de la nature passe sans cesse de la liberté à la peur, et de la peur à la liberté, sans jamais arriver à la Vénération. Il est facile, mais humiliant de craindre; il est difficile, mais honorable de vénérer. L'homme s'y décide rarement de lui-même, car c'est un sens divin qu'il faut ajouter à sa nature. Les êtres privilégiés qui trouvent dans leur propre essence le sentiment de la Vénération, ont toujours été regardés comme des saints ou comme des dieux; et c'est à juste titre, puisque c'est le sentiment de la Vénération qui renferme à lui seul la dignité et le but de toutes les religions véritables, qui, au reste, ne peuvent être qu'au nombre de trois, parce qu'il n'y a que trois véritables objets de Vénération.

Le sage se tut. Wilhelm n'avait pas entièrement saisi le sens de ses paroles. Il le pria de continuer : ce qu'il fit aussitôt.

— Toute religion, dit-il, qui se fonde sur la crainte est mauvaise, et par conséquent indigne de notre estime. En vénérant un objet quelconque, l'homme l'honore; il peut donc se livrer à ce sentiment sans renoncer à son honneur à lui, et sans se mettre en contradiction avec ses plus nobles sentiments. La religion fondée sur la Vénération de ce qui est au-dessus de nous, et que nous appelons *éthique*, est celle des peuples arrivés au premier degré d'affranchissement d'une vile et honteuse terreur; toutes les religions dites païennes, quel que soit leur nom, appartiennent à cette classe. Nous appelons philosophiques, les religions qui s'appuient sur la

Vénération que nous ressentons pour ce qui est à notre portée ; car le philosophe ne mérite ce nom que lorsqu'il reste toujours dans un juste milieu, c'est-à-dire lorsqu'il fait descendre ce qui est au-dessus et élève ce qui est au-dessous de nous. Ainsi placé, il voit et juge nécessairement et accidentellement ses rapports avec ses semblables, et, par conséquent, les rapports de l'espèce humaine et de toutes les choses terrestres entre elles. On peut dire que dans le sens cosmologique du moins, il vit seul dans le vrai. Il reste encore une troisième religion dont l'essence est la Vénération de ce qui est au-dessous de nous : nous l'appelons chrétienne, parce qu'en effet cette troisième Vénération domine dans le christianisme. Il est impossible à l'homme de s'élever plus haut. Combien ne lui a-t-il pas fallu d'efforts et d'études, non-seulement pour laisser la terre derrière lui et en appeler à une autre patrie, mais pour reconnaître la Divinité dans l'abaissement et la pauvreté, dans le dédain et le mépris, dans la honte et la misère, dans la souffrance et la mort ; pour voir jusque dans le péché et dans le crime, non des obstacles, mais des moyens de sainteté, qu'il respecte et vénère comme tels ! On trouve dans l'antiquité quelques traces de cette Vénération ; mais les traces ne sont pas un but. Ce but est atteint, l'espèce humaine ne saurait plus reculer ; et l'on peut dire, à juste titre, que puisque le christianisme a paru, il ne saurait plus disparaître ; et que puisque le divin s'est divinement corporifié, cette mystérieuse union est désormais indissoluble.

— Et laquelle de ces religions adoptez-vous ? demanda Wilhelm.

— Toutes les trois. C'est de leur fusion que résulte la plus haute religion possible, comme de la fusion des trois Vénérations résulte la plus haute Vénération possible : celle que l'homme a pour lui-même. Elle seule le porte à ce degré de perfection qui lui fait voir en lui-même le plus bel ouvrage de Dieu et de la nature ; elle seule aussi l'y maintient, sans que jamais ni la vanité ni le sentiment de son individualité puissent le ravaler au niveau du vulgaire.

— Cette opinion, répondit Wilhelm, s'applique parfaite-

ment à toutes les positions de la vie telles que l'expérience nous les fait connaître; elle doit donc nécessairement être la vôtre : je n'en suis pas moins étonné de voir que ce qui divise les autres hommes soit pour vous un point de réunion.

— Nos principes, que je viens de vous exposer, sont ceux de la multitude : elle les exprime journellement, sans le savoir, il est vrai, dans sa profession de foi.

— Comment et où? s'écria notre voyageur.

— Dans le *Credo*. Le premier article est *éthique*, et appartient à tous les peuples; le second est chrétien, et concerne tous ceux qui luttent contre la souffrance et se glorifient par cette lutte; le troisième enseigne une communauté spirituelle des saints, c'est-à-dire des hommes les plus vertueux et les plus sages. Les trois personnes ou paraboles divines au nom desquelles on enseigne de semblables convictions et révélations, ne sont-elles pas la plus sublime des unités?

— Je vous remercie de m'avoir si clairement expliqué les trois Vénérations dont j'ai eu jusqu'ici le sentiment sans pouvoir le définir. Vous avez parfaitement raison de ne donner ces hauts enseignements à vos élèves, qu'après les y avoir préparés par des signes extérieurs et des harmonies symboliques.

— Ce sont bien là nos intentions. Il vous reste cependant encore quelque chose à apprendre pour vous convaincre que vous laisserez votre fils en bonnes mains. Cette seconde initiation est spécialement réservée aux premières heures de la matinée. Allez vous reposer, afin que demain vous puissiez nous suivre au sanctuaire avec des sentiments d'amour et de vénération pour l'espèce humaine.

CHAPITRE II.

Guidé par l'ancien des *Trois*, Wilhelm passa un magnifique portail, et entra dans une salle octogone si richement ornée de peinture, qu'il en fut frappé de surprise. Persuadé que tout ce qu'il voyait avait une signification importante

qu'il lui était impossible de deviner, il allait interroger son guide, mais celui-ci le fit entrer au même instant dans une longue galerie ouverte du côté du jardin, où l'on voyait les fleurs de tous les climats et de tous les pays. Ce luxe de la nature étonna beaucoup moins Wilhelm que les merveilles de la galerie, où tous les traits principaux des livres saints des Israélites étaient représentés par de magnifiques peintures.

— C'est ici, lui dit l'Ancien, que nous enseignons la religion *éthique*. Son contenu est dans l'histoire du monde, et son enveloppe dans les événements : quant à son sens le plus noble et le plus élevé, il faut le chercher dans la reproduction de la destinée des peuples du passé par les peuples de l'actualité.

— Il me semble que vous avez fait à la nation hébraïque l'honneur de prendre son histoire pour base de cet enseignement, ou, plutôt, que vous en avez fait l'objet?

— Regardez, répondit l'Ancien, et vous verrez dans les socles et dans les frises, non des faits *synchronistiques*, mais *symphonistiques ;* car on trouve chez tous les peuples des traditions qui ont la même signification et rapportent les mêmes événements. Ici, dans ce carré principal, vous voyez Abraham, que ses dieux visitent sous la forme de beaux adolescents, et plus haut, dans la frise, Apollon au milieu des bergers d'Admète. C'est ce qui nous prouve que lorsque les dieux daignent apparaître aux hommes, ils empruntent des formes qui les empêchent d'être reconnus.

Wilhelm continua à s'avancer dans la galerie, et trouva partout des sujets connus, mais beaucoup plus clairement représentés que partout ailleurs. Bientôt il demanda de nouveau pourquoi on avait accordé à la religion des Israélites une préférence si marquée.

— Parce qu'elle a une foule d'avantages sur les religions païennes, car elle est de ce nombre. Je vais vous signaler quelques-uns de ces avantages. Devant le tribunal *éthique*, c'est-à-dire devant le tribunal du Dieu des nations, on ne demande pas si tel ou tel peuple est le meilleur, mais s'il dure et s'il se conserve. Les Israélites n'ont jamais valu grand'chose, et

leur législateur, leurs juges, leurs chefs et leurs prophètes n'ont cessé de le leur dire. En un mot, le peuple hébreu possédait peu de vertus et presque tous les défauts des autres peuples; mais il n'a pas son pareil en individualité, en fermeté, en courage; et, ce qui vaut mieux que tout cela, en tenacité. Il est le plus immuable de la terre; il était, il est, il sera pour glorifier le nom de Jéhova à travers la marche du temps : voilà pourquoi nous avons pris son histoire pour la représenter dans les carrés principaux auxquels les histoires des autres peuples servent, pour ainsi dire, de cadres.

— Il ne m'appartient pas de discuter avec vous, dit Wilhelm; puisque c'est à vous à m'instruire, daignez donc me faire connaître les autres avantages du peuple d'Israël, ou plutôt de son histoire et de sa religion.

— Le plus grand de tous, répondit l'Ancien, est la collection de ses livres saints. Ils sont si heureusement rassemblés et classés, que les éléments les plus étrangers nous apparaissent comme un tout homogène. Ces mêmes livres sont assez complets pour satisfaire, assez fragmentés pour piquer la curiosité, assez barbares pour irriter, et assez délicats pour apaiser. Je n'en finirais point, si je vous faisais l'énumération de toutes les qualités opposées qui font le mérite de ces livres.

Les tableaux principaux et les faits concordants représentés dans les entourages de ces tableaux, occupèrent tellement notre voyageur, qu'il n'entendit presque plus l'Ancien, qui continuait à lui parler des avantages de la religion juive.

— Je n'ai pas encore mentionné le plus important de ces avantages, dit-il. Écoutez-moi avec attention : Jamais les Juifs n'ont songé à incorporer leur Dieu dans une forme déterminée, ce qui leur a donné la liberté de le représenter sous une vénérable figure humaine, et de désigner en même temps, par opposition, les idoles et les mauvais dieux par des figures de bêtes et de monstres.

A mesure que Wilhelm s'avançait dans la galerie, l'histoire du monde se déroulait devant lui, et toujours sous un point de vue tout à fait nouveau, qui ressortait, non-seulement de la suite et du rapport des images, mais encore des

réflexions de son guide. Bientôt il ne vit plus qu'avec les yeux de son enfant ; car il avait enfin la certitude qu'il apprendrait à connaître tous ces grands événements par des représentations nobles quoique matérielles ; que, par conséquent, ces événements se graveraient dans sa mémoire comme s'ils s'étaient passés sous ses yeux, et qu'ils lui prépareraient, pour toute la durée de son existence, une suite de souvenirs importants, puisqu'il y pourrait trouver des exemples et des modèles applicables à toutes les éventualités possibles.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il examina les peintures représentant le peuple d'Israël, depuis les temps les plus reculés et dans ses diverses émigrations, jusqu'à la ruine de sa ville et de son temple, et aux massacres, aux bannissements et à l'esclavage qui en avaient été la suite. Sa destinée, après ces catastrophes, n'était reproduite qu'allégoriquement, car la vérité historique venait de sortir tout à coup des limites de l'art.

Arrivé à la fin de la galerie, Wilhelm s'écria avec une vive surprise :

— Quoi! c'est ainsi que vous terminez l'histoire hébraïque? Pourquoi y laisser une si grande lacune? Vous avez détruit le temple et dispersé par tout l'univers le peuple de Dieu, sans montrer l'homme divin enseignant dans ce même temple une doctrine nouvelle, qui y trouva si peu d'écho.

— Si nous avions fait, dit l'Ancien, ce que vous nous reprochez d'avoir omis, nous aurions commis un graude faute. La vie de l'homme divin dont vous parlez n'a aucun rapport avec l'histoire de son époque : elle était toute privée, comme son enseignement était tout individuel. L'histoire et la religion universelle qui, selon nous, méritent seules d'être reproduites et consultées, ne mentionnent que les faits publics qui décident de la destinée des peuples et de leurs chefs. Ce qui ne concerne que les individus isolés et leurs sentiments intimes appartient à la seconde religion, à celle du sage ; et c'est une religion semblable que le Christ a enseignée et pratiquée pendant son pèlerinage sur la terre. Maintenant je n'ai plus rien à vous dire sur nos démonstrations

extérieures, il ne me reste qu'à vous introduire dans notre sanctuaire.

Au même instant une porte s'ouvrit; Wilhelm entra dans une seconde galerie, semblable par la forme à la première, mais bien différente par les peintures qui la décoraient; tous les sujets étaient empruntés au Nouveau Testament, et semblaient avoir été faites par une autre main. Les personnages et leurs mouvements, les draperies, les entourages, les tons et les effets de lumière étaient plus doux et plus gracieux.

— Ici, dit l'Ancien, vous chercheriez en vain des faits ou des événements historiques, il n'y a que des miracles et des paraboles. C'est un monde nouveau qui diffère de l'ancien au dedans comme au dehors, et qui s'annonce par des miracles et des paraboles. Les premiers donnent quelque chose d'extraordinaire aux choses les plus communes; les seconds mettent les plus profonds mystères à la portée de tout le monde.

— Je crains, dit Wilhelm, de ne pas vous avoir parfaitement compris; veuillez me donner quelques explications.

— Il n'y en a pas de meilleures que les exemples, répondit l'Ancien. Rien n'est plus ordinaire que de boire et de manger; mais il est extraordinaire de rendre une boisson plus noble qu'elle ne l'est en effet, et de rassasier une foule affamée avec la nourriture qui suffirait à peine à quelques individus. Rien n'est plus ordinaire que les maladies et les infirmités du corps; mais il est extraordinaire de les guérir par des moyens spirituels. Enfin, ce qui étonne et frappe dans un miracle, c'est la réunion de l'ordinaire et de l'extraordinaire dans un seul et même fait. La parabole se trouve dans le cas contraire; le sens en est élevé, extraordinaire, insaisissable, et il ne se corporifie, par une image commune et saisissable, qu'afin que nous puissions nous l'approprier et le concevoir comme une chose entièrement à notre portée; certes ce miracle est plus étonnant encore que le premier. C'est dans la parabole que se trouve l'enseignement vivant; car ce n'est pas une opinion sur le juste et l'injuste, c'est le juste et l'injuste lui-même irrévocablement arrêtés.

Cette galerie était beaucoup plus courte que la première; mais si l'on traversait volontiers l'une, on aimait à s'arrêter dans l'autre; si les peintures étaient moins saillantes et moins variées, elles attachaient plus fortement, parce qu'elles inspiraient le désir de deviner leur sens mystérieux.

Bientôt Wilhelm interrompit le cours de ses graves méditations, et demanda pourquoi on ne voyait que le commencement des saintes aventures du Maître, jusqu'au moment où il célèbre avec ses disciples le repas de la séparation.

— Il entre dans nos manières de voir, dit l'Ancien, de séparer et de graduer nos enseignements; c'est le seul moyen de donner à la jeunesse une juste idée de l'importance des choses que le temps mêle et confond. La vie de cet homme excellent devait nécessairement être séparée de sa mort; car cette vie est celle d'un philosophe; si cette expression vous choque, je dirai que c'est celle d'un sage dans la plus noble acception du mot. C'est en ce sens qu'il poursuit sa route; il élève tout ce qui est au-dessous de lui, et descend jusqu'au niveau de l'ignorant pour lui communiquer sa sagesse, ses trésors et sa force. Cette condescendance ne lui fait pas renier son origine; il ose se dire semblable à Dieu, et Dieu lui-même. Dès sa première jeunesse il étonne tout ce qui l'entoure, persuade une partie du peuple, soulève l'autre contre lui et montre, à tous ceux qui cherchent une certaine élévation dans la vie, ce qu'ils peuvent attendre des hommes et du monde. Considérée sous ce point de vue, sa vie est, pour la partie noble de l'espèce humaine, plus instructive et plus utile que sa mort. Il n'est personne d'entre nous qui ne puisse être appelé à subir les épreuves de la première; celles de la seconde n'appartiennent qu'à un très-petit nombre d'êtres exceptionnels. Pour comprendre cette vérité, il suffit d'arrêter sa pensée sur la scène touchante du repas d'adieu. Le sage sait que bientôt ses amis ne seront plus que des orphelins délaissés; mais tout en s'inquiétant pour les fidèles, il nourrit encore le traître qui causera leur perte et la sienne.

En prononçant ces mots, l'Ancien ouvrit une nouvelle porte,

et Wilhelm se trouva, à sa grande surprise, dans le vestibule de la première galerie.

— J'espérais, lui dit-il, que vous me feriez pénétrer plus avant dans votre sanctuaire, et vous me ramenez au point du départ?

— Pour cette fois, répondit l'Ancien, je ne pourrai vous en montrer davantage; car c'est là tout ce que nous expliquons à nos élèves. La première galerie est pour tous, quel que soit leur âge ou leur intelligence; la seconde pour ceux dont les facultés morales grandissent avec les années. Le véritable sanctuaire ne s'ouvre qu'une fois par an, et nous n'y introduisons nos élèves qu'au moment de les rendre au monde et à leur propre direction. Cette dernière religion, fondée sur la Vénération de ce qui est au-dessous de nous, sur le respect pour l'adversité et pour tout ce que nous devons faire ou éviter, cette religion-là est celle que nous donnons à l'homme fait, afin qu'il puisse toujours se vénérer lui-même. Je vous conseille de revenir l'année prochaine pour assister à notre grande solennité; vous jugerez des progrès de votre fils, et nous vous introduirons dans le sanctuaire de la douleur.

— Permettez-moi encore une question. Vous m'avez montré la vie et les enseignements de l'homme divin comme autant de modèles sublimes, en avez-vous fait autant pour sa mort et pour ses souffrances?

— Sans doute; mais nous jetons un voile sur ces souffrances : c'est à nos yeux une coupable audace que d'exposer l'échafaudage du martyr de ce saint, aux rayons du soleil qui se voila lorsque la perversité des hommes lui offrit ce cruel spectacle. Jouer et badiner avec ces souffrances et leur sublime mystère, les orner et en faire des représentations publiques, c'est les dépouiller de leur dignité et les ravaler jusqu'à l'absurde. Je vous le répète, en voilà assez pour vous tranquilliser sur votre fils, et pour vous convaincre que lorsque vous le reverrez, il aura su mettre de l'ordre, de la fermeté et de l'unité dans ses principes et dans sa pensée.

Wilhelm manifesta le désir de connaître la signification des tableaux du vestibule.

— Je me vois encore forcé, dit l'Ancien, de vous remettre à l'année prochaine. A notre fête solennelle, où tous les étrangers sont admis, nos orateurs disent publiquement tout ce qui peut se dire sur ces importantes questions; venez donc les entendre et les juger.

En ce moment, le Surveillant, qui la veille avait introduit le voyageur, vint l'avertir que son cheval était prêt. Wilhelm prit aussitôt congé de l'Ancien qui le recommanda au Surveillant en ces termes :

— Il est maintenant au nombre de nos confidents, tu peux donc répondre aux questions qu'il t'adressera; car il verra sans doute encore bien des choses qui l'étonneront. Il est inutile de te rappeler les limites dans lesquelles tu dois renfermer tes réponses, tu les connais.

Bientôt Wilhelm éprouva en effet le besoin d'interroger son guide. La plupart des enfants venaient, comme la veille, le saluer sur la route; quelques-uns cependant restaient à leur travail sans faire attention aux passants. Cette singularité étonna notre héros; il en demanda la cause au Surveillant, qui lui apprit que c'était la punition la plus grave; qu'on ne l'imposait qu'aux élèves qui avaient donné d'importants sujets de mécontentement, puisque par là on les déclarait incapables d'éprouver de la Vénération, et par conséquent indignes d'en témoigner.

— La plupart, continua-t-il, font de grands efforts pour se relever de cet état d'abaissement, et ils se relèvent en effet. Quant aux enfants assez pervertis et assez insensibles pour ne pas profiter de ce châtiment moral, nous les renvoyons à leurs familles, en motivant ce renvoi. Quiconque ne veut pas se soumettre aux lois du pays qu'il habite, doit le quitter.

La veille déjà, la variété des couleurs et de la coupe des habits avait frappé Wilhelm, parce qu'il n'y trouvait aucun rapport avec les gestes et les attitudes des élèves. Le Surveillant lui expliqua cette contradiction apparente.

— Le costume, dit-il, est pour nous un moyen de sonder le caractère des enfants. Malgré notre sévérité habituelle, nous leur permettons de choisir à leur goût la nuance et la

coupe de leurs vêtements; la première nous éclaire sur leur manière de sentir, et la seconde sur leur manière de penser. Il est vrai que cette étude a toujours quelque chose de vague; car l'esprit d'imitation, inhérent à la nature humaine, pousse nos élèves à préférer les nuances et les coupes qu'ils ont vues le plus souvent, et il est rare qu'ils en choisissent qui n'aient pas encore paru dans nos établissements. En tout cas cette liberté nous met à même de juger de quel côté penche tel ou tel enfant, et de quel modèle il se rapproche. Parfois tous les goûts se décident pour l'uniformité, et une mode générale tend à envahir toutes les classes; alors nous laissons manquer dans nos magasins les étoffes et les ornements en vogue, que nous remplaçons par des nouveautés. Les couleurs vives et brillantes, les formes étroites et courtes, séduisent les enfants d'un caractère éveillé et gai; les nuances sombres et les vêtements drapés sont adoptés par les esprits graves et réfléchis. C'est ainsi que nous obtenons de nouveau des costumes variés. L'uniforme nous paraît un déguisement dangereux; il cache aux yeux de l'observateur le plus intelligent le caractère des enfants, à qui il ôte en effet toute individualité.

Wilhelm venait d'arriver sur les limites de la province, d'où, selon les instructions de l'Antiquaire, il devait se diriger vers le véritable but de son voyage, en allant à la recherche de la *brune jeune fille*.

Avant de le quitter, le Surveillant lui recommanda de nouveau de ne pas manquer à la fête annuelle, pour laquelle, au reste, il serait convié en temps et lieu.

— Tous les parents assistent à cette fête, continua-t-il, et vous verrez les élèves les plus avancés nous quitter pour entrer dans la vie d'action et de hasard. On vous fera ensuite visiter la partie de notre province où nous pratiquons l'enseignement individuel avec son entourage le plus complet.

CHAPITRE III.

Pour flatter le goût de nos très-honorés lecteurs, qui depuis quelque temps jugent convenable de se faire amuser par des morceaux détachés, nous avons eu l'intention de donner l'histoire suivante par fragments; mais la marche des événements et les sensations des personnages exigeaient un récit suivi. Puisse-t-il atteindre son but, et prouver que les héros de cette histoire, si en dehors en apparence de l'histoire principale, se rattachent intimement aux héros qu'on a déjà appris à connaître et à aimer!

L'HOMME DE CINQUANTE ANS.

Le Major venait d'entrer dans la cour du château, et déjà Hilarie se tenait au bas de l'escalier pour recevoir son oncle. Il la reconnut à peine, tant elle était devenue grande et belle. La jeune fille vola dans ses bras; il la pressa sur son sein avec une joie paternelle, et la suivit dans la chambre de sa mère.

La Baronne reçut son frère avec une tendresse sincère. Lorsque Hilarie fut sortie pour aller faire servir le déjeuner, il lui dit d'un air joyeux :

— Tout est enfin heureusement terminé. Notre frère, le Grand Maréchal du palais, comprend qu'il ne saurait se tirer d'affaire ni avec les fermiers ni avec les baillis. Il nous cède ses domaines. La rente viagère est un peu forte, mais nous en viendrons à bout, et l'avenir de nos enfants sera brillant. J'attends ma retraite d'un moment à l'autre, et je vois avec bonheur s'ouvrir devant moi une nouvelle carrière d'activité qui me permettra d'être utile à tous les miens. Maintenant le mariage de nos jeunes gens ne dépend plus que d'eux.

— Tout cela est charmant, dit la Baronne; mais j'ai un

secret fâcheux à te révéler. Le cœur d'Hilarie n'est plus libre : de ce côté-là, ton fils n'a rien à espérer.

— Que dis-tu? s'écria le Major; serait-il possible que, tandis que je faisais tant d'efforts pour assurer leur bonheur, l'amour nous ait joué un pareil tour? Dis-moi bien vite quel est l'homme qui a pu captiver ta fille... Mais cela est-il vraiment à ce point?... Non, non; il ne s'agit que d'une impression superficielle qu'il nous sera facile d'effacer.

La réserve affectée de la Baronne augmenta l'impatience du Major. Hilarie rentra, suivie d'un domestique qui servit le déjeuner, et le força de renoncer au désir d'éclaircir, à l'instant même, un mystère qui l'inquiétait si fort.

Le bon oncle ne semblait plus regarder la belle enfant avec les mêmes yeux que quelques instants plus tôt : il était presque jaloux de l'homme qui avait eu le bonheur de se faire aimer d'elle; aussi ne fit-il pas honneur au déjeuner, que la jeune fille avait fait composer de mets selon son goût.

Son silence troubla la gaieté d'Hilarie et embarrassa tellement la Baronne, que, pour échapper à cette situation, elle conduisit sa fille au piano. Son jeu plein de vivacité et de sentiment n'obtint que des éloges forcés de la part du Major. Il aurait voulu entretenir sa sœur sans témoin : elle le devina, et lui proposa une promenade au jardin. Il accepta avec joie, et dès qu'il se trouva seul avec elle, il la pria de lui nommer le rival de son fils.

— Eh bien! lui dit la Baronne après une courte hésitation, puisque tu veux absolument aller le trouver pour le sermoner, tu n'auras pas une longue course à faire, car ce rival, c'est toi!

Le Major resta pendant quelques instants muet de surprise, puis il s'écria d'une voix altérée :

— Ce serait une plaisanterie bien déplacée, bien cruelle, si pour t'égayer à mes dépens tu cherchais à me convaincre d'une pareille inclination. Si elle était vraie, elle me rendrait bien malheureux!... Mais j'ai tort de m'alarmer; de pareils penchants n'existent qu'en apparence; on se trompe soi-même : des conseils sages et prudents guérissent facilement ces méprises du cœur.

— Je connais ma fille ; j'ai observé, j'ai étudié le sentiment qu'elle t'a voué : c'est un amour durable et sincère.

— Jamais je n'aurais cru la pétulante et naïve Hilarie capable d'une inclination aussi contraire à la nature, dit le Major d'un air pensif.

— Pas tant que tu parais le croire, mon frère. J'ai eu moi-même dans ma première jeunesse une véritable passion pour un homme plus âgé que tu ne l'es en ce moment. Cinquante ans, cela n'est pas vieux, surtout pour un Allemand ; car les nations plus vives vieillissent plus vite.

— Dis-moi du moins sur quoi tu fondes tes soupçons.

— Ce ne sont pas des soupçons, c'est une certitude ; tu t'en convaincras toi-même par degrés.

Hilarie vint les rejoindre, et le Major fut forcé de convenir qu'elle lui paraissait plus belle et plus aimable que jamais. Il finit par ajouter foi aux aveux de sa sœur, et se sentit heureux malgré lui. De son côté, la jeune fille mettait dans sa conduite la réserve craintive que l'on observe près d'un amant et la tendresse confiante qu'inspire un oncle chéri. Elle l'aimait en effet, et de toutes les forces de son âme. On était au printemps, et le Major, qui voyait tous les vieux arbres du jardin couverts d'un riche feuillage et de fleurs embaumées, crut à la possibilité du retour de son printemps, à lui. Et qui n'aurait pas cédé à une pareille illusion devant une aussi belle enfant ?

La journée s'écoula assez agréablement. Le soir, Hilarie se mit au piano, et le Major, si distrait le matin, l'écouta avec ravissement. Les mélodies et les chansons s'enchaînaient et se suivaient, et ce ne fut qu'après avoir entendu sonner minuit, que la petite société se décida enfin à se séparer.

En arrivant dans sa chambre, le Major y trouva tout disposé suivant ses habitudes et ses prédilections. Hilarie avait même eu soin d'y faire apporter plusieurs gravures qui, dans le cours de la journée, avaient attiré son attention. Enfin tout ce qui l'entourait lui prouvait qu'il était l'objet de soins aussi tendres que flatteurs. Son sommeil fut court et léger : la surexcitation de son esprit le força de quitter son lit de

très-bonne heure, et il reconnut aussitôt qu'un nouvel ordre de choses entraîne toujours une foule d'inconvénients.

Un vieux serviteur, qui soignait à la fois les chevaux et la personne de son maître, s'était acquitté jusqu'ici de cette double tâche à la satisfaction commune, car ce service était une routine qui recommençait chaque jour sans aucune variation.

Le Major s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, aussi rien n'était-il prêt. Une autre circonstance acheva de l'indisposer contre son vieux domestique. La veille encore il se trouvait assez bien coiffé et assez bien vêtu; ce jour-là il se mira avec soin, et découvrit quelques cheveux gris et des commencements de rides. En vain recommença-t-il à se faire poudrer, pommader et essuyer, il n'en fut pas plus satisfait de lui-même. Pour se distraire de cette sensation pénible, il cria contre la malpropreté de son habit et de ses bottes, qui, quoique bien brossé et bien cirées, lui semblaient couverts de poussière et de duvet. Le vieux serviteur ne savait plus que dire ni que penser.

Malgré ces petites calamités, le Major arriva de bonne heure au jardin, où il espérait trouver Hilarie. Elle y était en effet, et vint au-devant de lui en lui apportant un bouquet qu'elle venait de cueillir. N'osant la presser dans ses bras, ainsi qu'il en avait l'habitude, il éprouva un embarras plein de charme, et se laissa aller à cette sensation nouvelle sans songer où elle pourrait le conduire.

La Baronne survint, et lui montra un billet qui lui annonçait une visite à laquelle il était loin de s'attendre : c'était celle d'un acteur avec lequel il avait été intimement lié, et qui ne voulait pas traverser le pays sans venir le voir.

— Je suis charmé de cette visite, dit le Major; je l'attends avec autant de plaisir que de curiosité. Ce n'est plus un jeune homme, et cependant il n'a pas encore abandonné son emploi de jeune premier.

— Il doit avoir au moins dix ans de plus que toi, mon frère.

— Oui, pour le moins, répliqua le Major.

Un homme bien fait, d'une tournure élégante et d'une

physionomie agréable, se présenta aussitôt, et les deux amis se reconnurent. Les souvenirs du passé les occupèrent d'abord, puis on s'interrogea sur la situation présente ; et bientôt on se retrouva tels qu'on s'était quitté.

Une chronique secrète nous apprend que cet artiste avait eu, pendant sa jeunesse, le malheur ou le bonheur d'être aimé par une grande dame. Cette liaison l'avait mis dans un très-grand danger, d'où le Major l'avait tiré au moment même où il se croyait perdu sans ressources. Ce service lui avait valu la reconnaissance et l'amitié de l'acteur, non-seulement pour lui, mais encore pour sa sœur, dont les sages conseils lui avaient été fort utiles.

Dès que les deux amis se trouvèrent seuls, le Major examina plus attentivement l'extérieur de l'artiste, et remarqua avec surprise qu'il n'avait éprouvé aucun changement notable. Celui-ci devina la pensée de son ami, et lui dit en souriant :

— Tu m'examines de manière à me faire croire que le temps ne m'a pas épargné.

— Je trouve au contraire que tu as l'air plus frais et plus jeune que moi, et cependant tu étais déjà censé raisonnable quand je te secondai dans certaines affaires difficiles avec l'audace d'un blanc-bec.

— C'est ta faute. Vous tous qui visez à la gravité, vous ne vous occupez jamais que du nécessaire, et vous aimez mieux *être* que *paraître*. C'est fort bien tant qu'on est en effet quelque chose; mais quand la réalité commence à s'évanouir avec les apparences, et que les apparences se montrent encore plus fragiles que la réalité, alors on se repent d'avoir négligé l'extérieur, que tout le monde voit, pour l'intérieur, que personne n'apprécie.

— Tu as raison, répliqua le Major avec un soupir comprimé.

— Peut-être pas généralement, dit le suranné jeune homme. Dans ma carrière il serait impardonnable de ne pas soigner son extérieur, car là il est tout, tandis que vous autres, vous avez à vous occuper de choses plus importantes et plus solides.

— Cependant il est pour tout le monde des occasions où l'on se sent si jeune de cœur, que l'on voudrait pouvoir rafraîchir son extérieur.

Ne pouvant deviner le véritable sens de ces paroles, l'artiste n'y vit que le regret d'un militaire dont on juge le courage et le talent d'après la nuance de ses cheveux.

— Je sais, dit-il, que pour vous autres officiers les dehors sont aussi de la plus haute importance. Il ne vous suffit pas de brosser votre uniforme, il faut encore soigner votre personne ; et cependant vos favoris grisonnent, votre front devient chauve, votre visage se ride ; tandis que moi, tout vieux que je suis, j'ai conservé mes avantages extérieurs sans aucun sortilége, et avec moins de peine qu'on n'en prend ordinairement à se faire du mal, ou du moins à s'ennuyer horriblement.

Cette conversation intéressait trop vivement le Major pour qu'il songeât à la terminer ; mais il crut devoir en agir avec prudence envers cet ancien et bon ami.

— Je sais bien, dit-il, que je me suis trop négligé ; il n'est plus possible de rattraper le temps perdu, et j'aime à croire que tu ne m'en aimeras pas moins.

— Il n'y aurait jamais de temps perdu pour vous autres messieurs d'importance, si vous pouviez renoncer à votre gravité et à votre roideur, et si, surtout, vous ne vous enleviez pas à vous-mêmes tout moyen de plaire, en traitant de vaniteux et de fat, quiconque songe un peu à la conservation de son extérieur.

— Si cette conservation n'est pas un sortilége, dit le Major en souriant, elle est du moins un mystère, un extrait savant des recettes merveilleuses que les journaux nous annoncent pêle-mêle.

— Je ne sais si tu railles ou si tu parles sérieusement, répondit l'artiste, mais tu as deviné juste. Parmi la foule de moyens artificiels de conserver la partie physique de l'homme, qui se détériore beaucoup plus vite que la partie intellectuelle, il en est d'excellents qu'une poignée d'or ou un hasard heureux nous fait découvrir. J'en ai plusieurs à ma disposition dont l'expérience m'a prouvé l'efficacité ; je

m'en sers avec succès, sans renoncer toutefois à l'espoir de faire des découvertes encore plus précieuses à ce sujet. Si je pouvais seulement m'arrêter quinze jours ici, je ferais sur toi l'essai de ma boîte de toilette, qui ne me quitte jamais.

L'idée qu'il serait possible de mettre son visage en harmonie avec son cœur, produisit un tel effet sur le Major, qu'en paraissant à table il semblait déjà rajeuni, et répondit aux aimables attentions d'Hilarie avec une assurance dont quelques heures plus tôt il eût été incapable. Cette heureuse disposition d'esprit fit place tout à coup à une vive inquiétude, car, à peine sorti de table, l'artiste se disposa à se remettre en route. Décidé à le retenir à tout prix au moins jusqu'au lendemain, afin d'approfondir le mystère de la précieuse boîte de toilette, il promit à son ami de lui faire préparer des chevaux de relais, ce qui le mettrait à même de rattraper le temps qu'il pourrait lui accorder. Ne pouvant lui expliquer devant tout le monde le motif qui le poussait à le retenir ainsi, il l'emmena dans sa chambre et fit tomber la conversation sur le sujet qui l'intéressait si vivement, et qu'il n'osait aborder ouvertement.

— Je serais très-disposé à donner plus de soins à ma personne, dit-il, si je ne craignais pas de me rendre ridicule aux yeux du monde. Il est si bizarre ! on dirait qu'il ne peut estimer notre caractère que lorsqu'il fait peu de cas de notre extérieur.

— Ne me répète pas ces absurdités; elles ne signifient rien, sinon que le monde est malveillant. Qu'est-ce donc que ce prétendu travers qu'il nomme vanité ? Chaque homme ne doit-il pas être content de lui-même ? et, s'il a le bonheur de l'être, pourquoi le cacherait-il ? Si la société ne blâmait ce sentiment que lorsqu'il est exagéré au point de nous empêcher d'être contents des autres, il n'y aurait rien à dire, elle serait dans son droit; mais pourquoi s'armet-elle d'une sévérité inexorable contre ce sentiment en général, puisque nous l'éprouvons tous, et que sans lui il n'y aurait pas de société civilisée possible ? Quand on se plaît à soi-même on désire plaire aux autres, et la conscience de

notre amabilité nous rend aimables. Si nous avions tous cette vanité-là, nous serions les gens les plus civilisés et les plus heureux du monde. Chez les femmes elle est innée, aussi nous plaisent-elles toujours. Comment un jeune homme peut-il se former s'il n'a pas de vanité? Elle seule donne aux têtes vides et creuses quelque mérite apparent, et c'est par elle que les natures fortes complètent leur valeur intérieure, en lui donnant des dehors agréables.

— Quant à moi, continua-t-il, je me trouve dans une position favorable sous ce rapport : mon état autorise, exige la vanité; plus j'en ai, plus je procure de plaisir à mon public. Il m'applaudit quand il siffle mes camarades; et, grâce à mon vif désir de lui plaire, même par mon extérieur, je le charme encore, malgré mon âge avancé, dans les rôles de jeunes amants.

Impatienté de cette apologie de la vanité, qui l'éloignait de son véritable but, le Major aborda franchement la question.

— Puisque tu penses qu'il en est encore temps, dit-il, je m'enrôle sous ton drapeau. Donne-moi quelques-unes de tes essences, de tes pommades, je verrai l'effet qu'elles produiront sur moi.

— Cela ne te conduirait pas bien loin, mon ami. Je partagerais en vain avec toi les plus précieux ingrédients de ma toilette; c'est de leur emploi que dépend tout. Il faut calculer les temps, les lieux, les circonstances; il faut, surtout, avoir reçu de la nature un talent particulier pour ces sortes de soins.

— Tu inventes des difficultés pour sauver l'honneur de tes fabuleux remèdes, dont je reconnaîtrais bientôt l'insignifiance si tu me mettais à même d'en faire l'épreuve.

— Cette boutade ne me déciderait pas à te rendre le service que tu me demandes, si je n'y étais pas porté par notre ancienne amitié et par cet esprit de prosélytisme qui nous pousse à vouloir faire faire aux autres ce que nous faisons nous-même. Si c'est là de l'égoïsme, c'est le sentiment le plus louable et le plus utile que puisse éprouver l'homme; c'est lui qui me décide à t'accepter pour élève

dans le grand art du rajeunissement; mais, je te le répète, il ne suffit pas de te donner des recettes et des drogues; un maître tel que moi ne doit pas faire un mauvais élève. Je me résigne donc, par amour pour mon art et pour toi, au plus grand sacrifice que je puisse te faire en ce moment : je vais te laisser mon valet de chambre. Il ne connaît pas tous mes secrets, mais ses leçons te suffiront jusqu'à ce que je puisse revenir près de toi et achever ton initiation.

— Quoi! s'écria le major, il y a des degrés dans l'art de rajeunir, et tu as des secrets même pour tes initiés?

— Sans doute. Ce serait un pauvre art que celui qu'on pourrait apprendre au premier coup d'œil, et dans lequel l'élève d'un jour serait aussi habile qu'un maître expérimenté.

Et, sans perdre plus de temps en paroles, il appela son valet de chambre pour lui dire qu'il allait rester auprès du Major, qui promit d'en avoir très-grand soin. La Baronne fournit des boîtes et des flacons sans savoir l'usage qu'on voulait en faire, et l'artiste procéda au partage du contenu de sa toilette. Cette occupation, animée par de gais et spirituels entretiens, se prolongea bien avant dans la nuit. La lune brillait depuis longtemps au firmament lorsque l'artiste partit enfin, après avoir promis à son ami qu'il reviendrait le plus tôt possible.

Le Major, épuisé de fatigue, ne demandait plus qu'à se mettre au lit. Il sonna son domestique : au lieu d'un, il en vit paraître deux. Son vieux serviteur le déshabilla comme à l'ordinaire et se retira. Alors le valet de chambre commença sa besogne et appliqua les drogues, dont un sommeil paisible devait hâter et compléter l'effet. Le Major se vit forcé de se laisser pommader les cheveux et le visage, les sourcils et les lèvres, et de se soumettre à une foule de procédés qui lui étaient entièrement inconnus. C'est ainsi qu'il ne pouvait mettre son bonnet de nuit qu'après s'être laissé appliquer sur la tête une calotte de peau enduite d'une préparation chimique. Emmaillotté de la sorte, il lui semblait que sa situation tenait le milieu entre celle d'un malade et celle d'une momie embaumée; aussi éprouva-t-il un sentiment de malaise général. Heureusement il ne tarda pas à

s'endormir, bercé par la douce image d'Hilarie, et surtout par l'espoir de rajeunir.

Le lendemain matin le vieux domestique se présenta dans sa chambre à l'heure accoutumée et y déposa les vêtements de son maître, qu'il venait de brosser. Le Major allait se lever, lorsque le valet de chambre entra vivement et protesta contre cette intention. Le repos, disait-il, était indispensable à l'effet des pommades et des onguents; il fallait donc encore rester deux heures au lit, prendre ensuite un léger déjeuner, et entrer dans un bain préparé selon l'ordonnance. Une partie de la matinée s'écoula dans ces occupations, que le Major, naturellement vif, et stimulé par le désir de voir Hilarie, chercha vainement à abréger. Le valet de chambre lui déclara positivement que l'œuvre de son rajeunissement ne réussirait point s'il mettait de l'impatience dans les préparatifs auxquels il fallait procéder avec calme, avec lenteur, et en regardant les heures qu'on y consacrait comme les plus utiles et les plus agréables de la journée.

Lorsque tout fut terminé enfin, le Major se regarda une dernière fois dans la glace, et se trouva en effet beaucoup mieux qu'à l'ordinaire; son uniforme même avait une coupe plus élégante : le valet de chambre l'avait, sans lui en demander la permission, retaillé et refait à la mode pendant la nuit. Une métamorphose aussi subite rajeunit même son esprit, et il se rendit chez la Baronne animé par le vif désir de plaire et par l'espoir d'y réussir.

La baronne examinait en ce moment son arbre généalogique, qu'elle s'était fait apporter parce qu'on avait parlé la veille de parents collatéraux établis dans les pays étrangers, et qui, n'ayant point d'héritiers directs, autorisaient le Major et sa sœur, ou du moins leurs enfants, à espérer de riches héritages. Tous deux s'entretinrent quelque temps sur ce sujet. Jusqu'ici ils ne s'étaient occupés des intérêts de famille que par rapport à leurs enfants. L'amour d'Hilarie pour son oncle dérangeait tous ces projets, mais ils ne jugèrent pas à propos d'en parler.

La Baronne s'éloigna, et le Major resta seul devant l'arbre généalogique suspendu à la muraille. La jeune fille entra

doucement, s'appuya sur son bras, et lui demanda s'il avait connu quelques-uns des personnages dont les noms figuraient dans cet arbre. Le Major lui nomma tous ceux qu'il se souvenait d'avoir vus dans son enfance, traça un tableau rapide de leur caractère et de celui de leurs descendants. Ce genre de conversation l'amena naturellement à faire remarquer à sa charmante nièce, que les grands-pères revivent presque toujours dans leurs petits-fils, et que les alliances avec les femmes étrangères changent seules cette marche de la nature et donnent aux familles des allures nouvelles. Après avoir parlé des vertus et des défauts des membres honorables de sa maison, il passa sous silence ceux qui lui avaient fait honte; il arriva à son frère, le Grand Maréchal du palais, à sa sœur la Baronne, à lui-même, à son fils et à sa nièce.

— Voici deux enfants, dit-il en désignant ces deux derniers noms, qui se touchent de bien près : ils sont l'un à côté de l'autre, et terminent la branche principale de cet arbre généalogique.

L'accent dont il prononça ces paroles fit deviner à Hilarie leur véritable sens.

— Il me semble, dit-elle après un instant de silence et avec un soupir étouffé, qu'il serait injuste de blâmer celui de ces deux enfants qui oserait élever ses regards plus haut.

Et ses yeux s'étaient en effet levés vers son oncle avec une expression de tendresse ineffable.

— T'aurais-je bien comprise? murmura le Major en baissant sur elle ses regards pleins d'amour.

— Je ne puis rien vous dire que vous ne sachiez déjà, répondit la jeune fille en souriant.

Il se jeta à ses pieds en s'écriant hors de lui :

— Est-il vrai que tu veuilles faire de moi l'être le plus heureux qui puisse exister sous le soleil? Consens-tu à m'appartenir?

— Au nom du ciel, levez-vous!... Oh! je suis à toi pour la vie! ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras.

La Baronne les surprit dans cet état, qui l'inquiéta sans l'étonner. Le Major s'en aperçut.

— Ma sœur, dit-il, si ce qui vient de se passer était un malheur, tu ne pourrais en accuser que toi-même ; si c'est un bonheur, nous t'en serons éternellement reconnaissants.

La Baronne avait toujours placé son frère au-dessus des autres hommes, et cette préférence était sans doute la première cause de l'amour d'Hilarie pour son oncle. Cet amour venait enfin de resserrer les liens qui les unissaient tous trois, et les journées s'écoulèrent pour eux avec autant de rapidité que de bonheur. Il fallut pourtant revenir au monde et à ses relations, si rarement en harmonie avec les sentiments du cœur. Le fils du Major savait qu'on lui destinait sa cousine, et que son père devait, après avoir terminé les arrangements de famille avec le Grand Maréchal du palais, venir le trouver à sa garnison pour fixer avec lui l'époque du mariage. Ces arrangements étaient terminés, le jeune homme ne pouvait l'ignorer, et il était difficile de prévoir comment il prendrait un changement qui devait exercer une si grande influence sur son avenir.

Convaincu de la nécessité d'aller avant tout voir son fils, qui, sans doute, l'attendait avec impatience, le Major laissa ses chevaux et son vieux domestique chez sa sœur, prit congé d'Hilarie, l'âme remplie de funestes pressentiments, et monta en voiture avec son valet de chambre, dont les services lui étaient devenus indispensables.

Le père et le fils s'embrassèrent avec une tendresse aussi vive que sincère. Comme ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, ils avaient beaucoup de choses à se dire, et cependant ni l'un ni l'autre n'osait aborder franchement le motif qui les réunissait en ce moment. Le jeune officier parla de ses espérances d'avancement, et le Major de l'affaire de famille qu'il venait de terminer si heureusement. Ce sujet épuisé, la conversation languit. Le fils s'arma enfin de courage :

— J'apprécie la délicatesse de vos procédés à mon égard, dit-il : vous me parlez des avantages que vous venez de m'assurer, et vous passez sous silence les conditions attachées à ces avantages. Vous ne prononcez pas même le nom d'Hilarie ; car c'est à moi à vous dire le premier que j'attends avec

impatience le moment de mon union avec cette charmante enfant.

Ces mots augmentèrent l'embarras du père, qui ne répondit que par un sourire équivoque. Il avait toujours eu l'habitude de ne faire connaître son opinion qu'après avoir deviné celle des personnes avec lesquelles il avait des affaires à traiter; dans sa position actuelle, cette ressource lui fut plus utile que jamais.

— Vous ne me devinez pas? demanda Flavio. Eh bien! je vais, une fois pour toutes, me débarrasser du fardeau qui me pèse sur le cœur. Je sais que vous voulez me savoir parfaitement heureux, et je ne le serai jamais avec Hilarie : elle est à mes yeux une aimable parente, que j'aimerai toujours à ce titre. Une autre femme a enchaîné mon cœur; la passion qu'elle m'a inspirée est aussi violente que durable, ne me condamnez pas à un malheur éternel!

Le Major s'efforça de cacher sa joie, et demanda avec une feinte sévérité quelle était la femme qui avait pu le captiver ainsi.

— Il n'est point de paroles, mon père, qui puisse vous en donner une juste idée; il faut la voir : oui, vous la verrez. Pourvu que vous ne subissiez pas aussi le charme qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure : oui, je crains que vous ne deveniez le rival de votre fils.

— Puisque tu ne te sens pas le courage de peindre son mérite, dis-moi du moins quelle est sa position sociale?

— Je le veux bien; mais cette position même est pour elle plus qu'elle ne le serait pour une autre. Quoique bien jeune encore, elle est veuve d'un vieux mari, qui lui a laissé une fortune considérable; indépendante et digne de l'être, elle s'entoure d'une nombreuse et brillante société dont elle est l'idole. Les hommes les plus distingués et les plus puissants recherchent sa main; mais, j'ai lieu de l'espérer, son cœur est à moi.

Encouragé par le silence de son père, il s'étendit sur les mille petits riens qui, selon lui, autorisaient ses espérances. Le Major reconnut bientôt que ces prétendues faveurs n'étaient que de gracieuses complaisances de la part d'une

femme qui, généralement adorée, se laisse aller à des préférences passagères qu'il serait dangereux d'accepter comme le prélude d'une inclination sérieuse. Dans toute autre circonstance, il se serait empressé de détromper son fils ; mais il désirait si vivement que la belle Veuve pût apprendre à l'aimer, qu'il se fit illusion à lui-même.

— Ta passion pour cette dame, dit-il, renverse tous les arrangements de famille que j'ai eu tant de peine à mener à bonne fin. Persuadé qu'Hilarie deviendrait ta femme, je lui ai fait assurer la moitié des avantages que nous procure la cession des domaines de mon frère. Si elle épouse un étranger, elle lui apportera en dot tous ces avantages. Il y aurait bien encore un moyen d'arranger tout cela..... Par exemple... si malgré mon âge avancé je me décidais à épouser Hilarie... Mais cela ne te ferait pas, sans doute, un très-grand plaisir ?

— Le plus grand du monde ! s'écria le lieutenant. Quiconque aime véritablement et espère être payé de retour, voudrait voir tous ceux qui lui sont chers jouir du même bonheur. Vous n'êtes point vieux, et Hilarie est si aimable ! Votre subite pensée de l'épouser prouve en faveur de la jeunesse de votre cœur : réalisons ce projet le plus tôt possible. Je serai doublement heureux quand je verrai que vos tendres soins pour mon bonheur ont également assuré le vôtre. Maintenant je vous présenterai avec confiance à ma bien-aimée.

Et sans donner à son père le temps d'exprimer les doutes et les hésitations qui se croisaient dans sa tête, il le conduisit chez cette dame, qu'ils trouvèrent entourée d'une société choisie.

La belle Veuve était une de ces femmes qui ne permettent à aucun homme d'échapper au pouvoir de leurs charmes. Le Major devint le héros de la soirée. Ne s'occupant que de lui, elle l'invita à raconter ce qu'elle savait déjà sur son compte, et força tout le monde à rendre hommage à ce nouveau venu ; car elle prétendait que les uns avaient connu son frère, que les autres avaient vu ses domaines, et que d'autres encore avaient entendu citer ses faits d'armes. C'est

de lui seul qu'on parlait, pour lui seul étaient les sourires et les regards de la belle Veuve, et cette préférence marquée le flatta au point qu'il oublia le motif de sa visite.

Flavio avait eu beau se mêler à la conversation, il n'était là, lui comme les autres, que pour faire briller son père.

Une femme adroite et gracieuse tire souvent parti d'un ouvrage d'aiguille dont elle s'occupe en société. En s'y appliquant sérieusement, elle excite, il est vrai, un dépit général et silencieux; mais ce dépit devient une douce satisfaction, dès que, par un regard, par un mot, elle daigne revenir à ceux qui l'entourent et qu'elle paraissait avoir oubliés entièrement. Quand pour écouter un récit ou une dissertation elle laisse tomber son travail sur ses genoux et arrête ses regards sur le narrateur, elle lui donne une marque de distinction et lui accorde une faveur signalée, dont l'homme le plus froid ne saurait s'empêcher d'être heureux et fier.

La belle Veuve s'occupait, en ce sens, d'un portefeuille qui depuis longtemps attirait l'attention générale, non-seulement par la beauté de la broderie, mais encore par la grandeur du format. La société profita du moment où l'attention particulière qu'elle accordait au Major lui fit abandonner ce travail, pour le faire passer de main en main avec des exclamations d'admiration. Un ami de la maison le présenta enfin au Major, qui, malgré les protestations de la belle Veuve, qu'une pareille futilité était indigne de lui, loua avec convenance, quoique chaleureusement, cette œuvre, dans laquelle l'ami de la maison s'obstinait à voir une analogie avec le travail de Pénélope.

Peu à peu, tout le monde se dispersa dans les divers appartements, où l'on forma des groupes particuliers. Flavio profita de ce moment pour s'approcher de la belle Veuve, et lui demander comment elle trouvait son père.

— Il me semble, lui répondit-elle en souriant, que vous ne feriez pas mal de le prendre pour modèle; il se tient et s'habille beaucoup mieux que son cher fils.

Et continuant ainsi à louer l'un aux dépens de l'autre, elle excita dans l'âme du lieutenant un singulier mélange

de plaisir et de jalousie, qui le poussa à rejoindre son père et à lui répéter tout ce qu'on venait de lui dire. Cette confidence ne servit qu'à rendre le Major plus empressé autour de la belle Veuve, qui prit à son tour avec lui un ton de familiarité si séduisant, qu'au moment de la séparation, elle eut la certitude qu'il lui appartenait aussi complétement que tous les autres hommes qui composaient sa société.

Une pluie battante, survenue tout à coup, força les personnes qui avaient des voitures à offrir des places à celles qui n'en avaient point. Le lieutenant profita de cette circonstance; et, sous prétexte de céder sa place à son père, il le laissa partir, et retourna chez la belle Veuve.

Arrivé dans sa demeure, le Major se sentit frappé de vertiges, et incertain de lui-même comme tous ceux qui passent rapidement d'une position à une autre.

Le voyageur qui vient de quitter son navire croit encore sentir le sol se balancer sous lui; et l'homme qui tout à coup est jeté dans les ténèbres, voit encore briller la lumière à ses yeux. C'est ainsi que le Major se sentait et se voyait toujours en présence de la belle Veuve qu'il venait de quitter. La passion de son fils lui parut fort naturelle, et il lui envia presque le bonheur de devenir le mari d'une femme aussi accomplie. Tout à coup Flavio l'arracha à ses sensations en se précipitant dans ses bras et en s'écriant :

— Je suis l'homme le plus heureux du monde !

Peu à peu tous deux s'expliquèrent mutuellement. Le Major avait beau répéter à son fils que la belle Veuve ne lui avait pas adressé un mot qui pût s'interpréter en sa faveur, le jeune homme ne se découragea point.

— Il est dans son caractère, s'écria-t-il, de ne jamais donner que des espérances mêlées de doutes; c'est ainsi qu'elle s'est conduite envers moi jusqu'ici; mais votre arrivée a opéré un miracle. J'avoue que je ne vous ai laissé partir seul que pour aller la rejoindre. Je l'ai trouvée dans ses salons encore illuminés, où elle aime à se promener après le départ des esprits qu'elle y a évoqués. Acceptant le prétexte par lequel je justifiais mon retour, elle m'a accueilli avec bonté. Déjà nous avions plusieurs fois traversé le salon, lorsque nous

nous sommes arrêtés dans un cabinet faiblement éclairé par une lampe d'albâtre ; si à l'éclat des lustres elle était belle, la douce lumière de cette lampe la rendait séduisante. Je ne sais ce qui a pu m'enhardir ainsi ; mais j'ai tout à coup saisi sa main, et je l'ai pressée sur mes lèvres et sur mon cœur. Elle ne l'a point retirée, et je me suis écrié :

— Être céleste, ne disssimule pas plus longtemps ! Si dans ce beau sein il y a un tendre sentiment pour moi, ose me l'avouer : l'instant décisif est venu ; bannis-moi ou tombe dans mes bras !

— Elle ne s'est point éloignée quand je l'ai pressée sur mon cœur, quand mes lèvres se sont appuyées sur les siennes ; quand je lui ai demandé si elle consentait enfin à m'appartenir, elle m'a repoussé doucement en murmurant à demi-voix : Oui, oui, ou quelque chose de semblable. Je lui ai dit ensuite que vous viendriez lui parler pour moi ; elle m'a répondu que vous ne deviez pas savoir un mot de tout ceci, que je devais l'oublier moi-même ; puis elle m'a ordonné de partir, et j'ai obéi.

Il serait inutile de chercher à dévoiler la véritable pensée du Major : ne pouvant se rendre compte lui-même de ce qu'il éprouvait, il proposa à son fils d'aller le lendemain chez la belle Veuve, afin de la demander en mariage.

— Gardez-vous-en bien ! dit le lieutenant, ce serait tout gâter. Cette femme si réservée et si délicate ne saurait supporter aucune intervention authentique ; votre seule présence suffit ; c'est à elle que je dois déjà mon bonheur. L'estime qu'elle a pour vous a triomphé de ses hésitations. Oui, la faveur qu'elle vient d'accorder au fils est l'ouvrage du père ; le temps fera le reste.

Après un assez long entretien, on convint que le lendemain matin le père ferait une visite d'adieu à la belle Veuve, et partirait ensuite pour conclure son union avec Hilarie, tandis que le fils travaillerait au succès de ses amours par les moyens qui lui paraîtraient les plus convenables.

CHAPITRE IV.

Le Major trouva la belle Veuve en élégant négligé du matin. Une dame âgée et d'un extérieur imposant, quoique aimable, était près d'elle. Les grâces séduisantes de l'une, l'affabilité noble et digne de l'autre, formaient un ensemble harmonieux qui autorisait à croire à une amitié intime entre ces deux femmes. La belle Veuve venait de terminer le portefeuille dont elle s'occupait la veille, et, comme pour renouer un entretien interrompu par l'arrivée du Major et par les phrases aimables qu'elle lui avait adressées pour lui prouver qu'il était le bienvenu, elle présenta ce portefeuille à sa respectable amie.

— Vous le voyez, dit-elle, je suis parvenue à le terminer, malgré tous les obstacles qui semblaient le rendre interminable.

Au lieu de répondre, la bonne dame s'adressa au Major.

— J'espère que vous voudrez bien m'appuyer du poids de votre autorité, lui dit-elle : je soutiens que l'on n'entreprend jamais un pareil travail sans le destiner à quelqu'un. Examinez-le ; c'est un véritable chef-d'œuvre.

Le Major lui accorda le tribut d'éloges qu'il méritait en effet. Tantôt tressé et tantôt brodé, il était impossible de voir par quel procédé on avait pu arriver à un aussi admirable résultat. La richesse et la variété des nuances de la soie se mariaient avec tant de bonheur à l'éclat de l'or, qu'on se demandait en vain si le principal mérite de cette production, vraiment artistique, était dans la magnificence ou dans le bon goût.

— Il y a encore quelque chose à faire dans les dispositions intérieures, dit la jeune femme en dénouant le ruban qui fermait le portefeuille. Je ne veux pas renouveler notre discussion sur le but de ce travail, continua-t-elle ; mais je vous dirai quelles sont en général mes pensées quand je me livre à ces sortes d'occupations. Nos doigts y sont façonnés depuis notre enfance, aussi devenons-nous bientôt si habiles

que nous pouvons nous y livrer tout en occupant notre imagination d'autre chose. Quant à moi, je rattache toujours un souvenir quelconque, une sensation agréable ou pénible à chaque point, à chaque maille; voilà pourquoi j'aime un ouvrage commencé; et dès qu'il est terminé, il me paraît précieux, non par rapport à lui-même, mais par rapport au nombre des pensées dont il a été le confident silencieux. A ce titre, mes travaux d'aiguille m'ont toujours paru dignes d'être offerts aux personnes qui m'inspirent de l'amitié, du respect et de la vénération; et elles les ont toujours acceptés comme un don agréable qui produisait sur elles, chaque fois qu'elles le regardaient, l'effet de la lettre d'un ami absent que la poste nous apporte.

La bonne dame répondit à cette charmante confidence par quelques paroles flatteuses, tandis que le Major, sage appréciateur de la poésie latine, se rappelait quelques vers qui eussent été fort à propos. La crainte de passer pour pédant l'empêcha de les citer : il essaya de les reproduire par une paraphrase prosaïque qui lui réussit si mal, que la conversation languit pendant quelques instants. Par bonheur la bonne dame se mit à feuilleter un recueil de poésies qui se trouvait sur la table, ce qui lui fournit l'occasion de diriger l'entretien sur le talent poétique du Major. Le lieutenant prétendait aussi au titre glorieux de poëte, et il avait plus d'une fois cité des vers de son père, moins pour les faire valoir, que pour constater son origine poétique, et se poser ainsi, selon la louable habitude de la jeunesse, en fils prédestiné à surpasser en tout les mérites de son père.

Ne voulant accepter que le titre d'amateur, le Major s'excusa de son mieux et finit par dire que la poésie dont il s'occupait méritait à peine ce nom, puisque ce n'était que le genre descriptif et didactique. La belle Veuve prit aussitôt la défense de ce genre.

— Nous éprouvons tous tôt ou tard le besoin du repos de l'âme et de la tranquillité d'esprit. Puisqu'il en est ainsi, peut-il y avoir quelque chose de plus pernicieux que cette littérature exaltée qui excite toujours sans rien donner, qui irrite et afflige sans cesse et ne console jamais? Je conviens

cependant qu'il serait difficile de vivre sans poésie. I
nous donc à celle qui nous transporte dans des contrée
à celle qui célèbre la douce simplicité de la vie ch
et nous conduit, à travers des bosquets fleuris et d
forêts, jusqu'aux cimes imposantes d'où l'œil déco
plaines fertiles, des lacs argentés et des collines boi
qui nous montre comme fond du tableau, des m
bleues se confondant avec les nuages. Quand la puiss
gique du rhythme et de la rime évoque de semblable
dans mon imagination, pendant que je m'étends c
ment sur mon canapé, je remercie sincèrement le
m'avoir procuré ce paisible plaisir, qui, certes, est l
férable à celui que je pourrais éprouver si, après un
voyage, je cherchais à me retracer moi-même les si
objets que, pour les avoir vus de ses propres yeux,
pas toujours libre de se retracer tels qu'ils sont en

Espérant que cet entretien lui fournirait le moyen
au véritable but de sa visite, le Major s'efforça de re
poésie lyrique, dans laquelle son fils s'était exercé a
heur. Il fit même allusion à plusieurs morceaux p
dans lesquels ce jeune homme avait cherché à pei
amour. La belle Veuve le détourna de cette rout
plaisanteries gracieuses, et lui dit en souriant :

— Je n'aime ni à entendre lire ni à entendre ch
vers des amants : s'ils célèbrent leur bonheur, ils r
envie ; s'ils soupirent leurs malheurs, ils nous enn

La respectable dame prit aussitôt la parole, et
amie qu'elle avait tort de perdre ainsi son temps e
ingénieux avec un homme aussi digne de son estin
Major.

— Pourquoi ne pas lui dire, continua-t-elle, que
naissez plusieurs fragments de son joli poëme sur l
et que vous mourez d'envie de l'entendre en enti
monsieur le Major, continua-t-elle, votre fils nous
avec un rare talent plusieurs morceaux de ce poë
vous seul pouvez nous le faire admirer dans son e

Il se réfugia en vain sous l'égide du mérite
de son fils ; les dames l'accusèrent de chercher u

pour échapper à leurs prières, et il ne put se justifier qu'en promettant d'envoyer ce poëme le plus tôt possible. Après cette promesse la conversation devint si animée, qu'il lui fut impossible de placer un mot concernant les espérances de son fils, surtout parce que ce dernier lui avait recommandé d'éviter toute interpellation directe.

L'instant de se séparer étant venu, le Major se leva : la belle Veuve rajusta le nœud du ruban qui fermait le portefeuille, et lui dit en baissant les yeux et avec un air d'embarras qui la rendait plus belle encore :

— S'il faut en croire certaines personnes expérimentées, il serait aussi imprudent de se fier aux promesses des poëtes qu'à celles des amants. Pardonnez-moi donc si j'ose exiger, comme garant de la promesse que vous m'avez faite, non que vous me donniez un gage, mais que vous en acceptiez un de ma part. Prenez ce portefeuille; il m'a coûté beaucoup de temps et renferme le souvenir de plus d'une grave circonstance. Sous ce rapport, du moins, il ressemble à votre poëme sur la chasse : qu'il lui serve d'enveloppe, et devienne le messager qui nous apportera ce beau poëme et vous redira le plaisir qu'il nous aura causé.

Ce présent inattendu embarrassa le Major. L'élégance et la richesse de cet objet étaient si peu en harmonie avec ses habitudes, qu'il osa à peine l'accepter. Il se recueillit cependant, et comme sa mémoire ne lui refusait jamais les trésors qu'il lui avait confiés, il se souvint aussitôt d'un passage classique qui eût été fort à propos s'il eût osé en citer la traduction. Se bornant à une imitation indépendante, il parvint à composer un remercîment aussi gracieux qu'obligeant, et qui termina l'entrevue à la satisfaction commune.

La tâche qu'il venait d'accepter lui causa quelque inquiétude, quoiqu'au fond elle lui fût agréable, puisqu'elle devait le mettre en rapport avec une femme dont il admirait les brillantes qualités, et qu'il croyait pouvoir regarder comme sa fille. A ce sentiment se joignait la satisfaction que doit naturellement éprouver un poëte dont les consciencieux travaux sont restés longtemps inconnus, et qui se voit tout à coup l'objet de l'attention de personnes de mérite.

De retour chez lui, le Major écrivit à sa sœur. La surexcitation de son esprit et les questions passionnées par lesquelles son fils ne cessait de l'interrompre, ne pouvaient manquer de donner à son style quelque chose d'inaccoutumé; aussi sa lettre fit-elle sur la Baronne une impression contradictoire. L'amour de Flavio pour la belle Veuve lui était agréable, parce qu'il favorisait l'union du Major avec Hilarie, et cependant cette belle Veuve lui déplaisait et l'inquiétait malgré elle.

Nous croyons devoir expliquer ce sentiment pénible par les considérations suivantes :

Il ne faut jamais confier à une femme l'enthousiasme qu'une autre femme nous inspire, car elles se connaissent trop bien entre elles pour se croire dignes de cet enthousiasme. Les hommes ne sont à leurs yeux que des chalands qui entrent dans une boutique. Le marchand, qui connaît sa marchandise, peut facilement la placer dans le jour le plus favorable; tandis que le chaland, pressé par le désir ou le besoin de la posséder, est hors d'état de la juger. L'un sait fort bien ce qu'il donne, l'autre ignore presque toujours ce qu'il reçoit. Cet inconvénient est inséparable de la vie sociale; il est la base de tout échange, de toute association d'amour, d'amitié ou de commerce.

Agréablement surprise du hasard qui secondait si bien les vœux de son frère et ceux d'Hilarie, la Baronne n'en resta pas moins très-mécontente du portrait ravissant qu'il lui avait fait de la belle Veuve. La disproportion des âges de ces deux couples la frappa surtout désagréablement. Hilarie était trop jeune pour le Major, et la Veuve trop âgée pour Flavio; mais il n'était plus temps de faire valoir ces considérations. Après avoir pieusement demandé au Ciel le bonheur des futurs époux, elle écrivit à une amie sage et prudente et lui exposa ses craintes et ses espérances. Son préambule était court et convenable, puis elle continuait en ces termes :

« Je comprends facilement le manége de cette séduisante Veuve : elle évite les femmes; si toutefois elle en souffre une autour d'elle, c'est que celle-là a passé l'âge de plaire, et ne cherche qu'à faire valoir les brillantes qualités de sa jeune amie par des flatteries adroites et des observations fines et piquantes. Cette représentation perpétuelle ne peut avoir pour spectateurs et pour acteurs que des hommes; de là le besoin de les attirer et de les fixer. Je ne condamne pas entièrement cette jeune femme; je lui crois de la pudeur, et surtout de la prudence; mais sa vanité peut l'entraîner plus loin qu'elle ne voudrait. Au reste, tout n'est pas médité et réfléchi chez elle, et voilà pourquoi ces sortes de coquettes nées sont si dangereuses : elles ont la conviction qu'en s'abandonnant à leurs séduisantes inconséquences elles ne font point de mal. »

En quittant son fils, le Major avait été visiter les domaines que son frère lui avait cédés. Cette visite lui prouva que lorsqu'il s'agit d'exécuter un projet utile, la pensée primitive disparaît presque entièrement sous les obstacles qu'elle rencontre; mais qu'elle renaît plus forte que jamais quand le temps, cet allié fidèle et invincible, vient lui rappeler qu'avec son secours tout est possible.

C'est ainsi que l'examen sévère de ces magnifiques domaines, presque entièrement abandonnés, n'aurait produit sur le Major qu'un découragement complet, s'il n'avait pas eu la conviction qu'un certain nombre d'années sagement employées, suffiraient pour rétablir l'ordre et obtenir de riches récoltes, là où il n'y avait que désordre et stérilité.

Le Grand Maréchal du palais, qui s'était également rendu sur ses domaines, s'était fait accompagner par un avocat. La présence de cet homme de loi, loin de déplaire au Major, lui fut agréable, car elle lui prouva que tous les actes nécessaires seraient enfin rédigés. L'indolent Maréchal agissait toujours sans but; et si parfois il s'en proposait un, il rejetait opiniâtrément les moyens par lesquels on pouvait

l'atteindre. Le bien-être de chaque jour, de chaque heure, était son premier besoin. S'il avait consenti avec joie à se débarrasser du fardeau de ses créanciers et de l'administration de ses domaines, pour jouir en paix d'un revenu fixe et considérable, il aurait voulu conserver en même temps les avantages de son ancienne position.

Voulant en finir le plus promptement possible, le Major se décida enfin à lui céder la jouissance du magnifique pavillon, qu'il avait fait construire sur un de ses domaines, et où il avait l'habitude de célébrer tous les ans, avec ses amis, le jour de sa naissance. Les meubles et les tableaux qui le garnissaient devaient rester intacts.

Le Grand Maréchal exigea en outre qu'on lui fît cultiver le vaste jardin qui rattachait ce pavillon au château, car il tenait aux fruits et aux fleurs, dont toutes les espèces étaient aussi rares que bien choisies ; il fit même spécialement mentionner une sorte de petite pomme grise, que chaque automne, il offrait humblement à la douairière de son premier souverain en signe de tribut volontaire.

Après cette concession, il en exigea et en obtint encore plusieurs autres, peu importantes, il est vrai, mais qui, par la suite, pouvaient donner lieu à une foule de tracasseries et de plaintes réciproques.

Persuadé que tout irait constamment au gré de ses désirs, illusion à laquelle les esprits faibles s'abandonnent trop souvent, le Grand Maréchal se montra de très-bonne humeur. Sa table était toujours bien servie ; quelques heures de chasse ou de promenade lui donnaient l'appétit nécessaire pour y faire honneur ; et au dessert, il racontait avec complaisance des histoires et des anecdotes que tout le monde savait par cœur. Tout étant terminé enfin, il remercia sincèrement son frère, fit cueillir et emballer avec soin les petites pommes grises, dont la récolte avait été très-abondante, et partit avec ce présent pour la résidence de la douairière, qui l'accueillit de la manière la plus flatteuse.

Le Major se trouva dans une disposition d'esprit bien différente de celle de son frère. Les difficultés qu'il voyait de tous côtés l'auraient désespéré sans doute, s'il n'avait pas

été soutenu par le juste orgueil que nous donne toujours la conscience de notre force. Heureusement l'avocat, surchargé d'affaires, avait cherché à terminer le plus vite possible. Il était arrivé à ce résultat par l'intervention du valet de chambre du Grand Maréchal, qui, moyennant une rétribution honnête, influença son maître dans le sens qu'on lui avait indiqué; ce qui prouva au Major, dont la probité était très-sévère, que pour réaliser les projets les plus honnêtes, on est souvent obligé d'employer des moyens peu honorables. Parfois même, il se surprit à craindre que ses forces physiques et intellectuelles ne vinssent à s'affaiblir avant d'avoir achevé son œuvre. Cette crainte est pour l'homme ce qu'est pour la femme l'idée que sa beauté pourrait ne pas durer toujours.

Un événement qui aurait dû l'inquiéter, continua au contraire à le rendre plus libre et à le rassurer. Les occupations dont il était surchargé l'avaient forcé de modifier la pratique de l'art de se rajeunir. Bientôt le valet de chambre du comédien, renonçant aux pompeux apprêts des détails, se borna à lui recommander la tempérance, la modération, et tout ce qui peut fortifier et conserver la santé; de prendre soin de sa peau, de ses cheveux, de ses sourcils, de ses dents, de ses mains et de ses ongles. Puis il partit pour aller rejoindre son maître et retrouver les plaisirs de la vie théâtrale, dont il avait été trop longtemps privé.

Heureux de se voir ainsi rendu à lui-même, le Major reprit l'exercice de la chasse et du cheval. L'image d'Hilarie, qui s'était un peu effacée dans son cœur, y reparut dans tout son éclat, et il s'accommoda de sa position de fiancé, qui est sans contredit la plus agréable de la vie civilisée. Se souvenant cependant toujours de la belle Veuve et de la promesse qu'il lui avait faite, il profita de chaque moment de loisir pour mettre ses papiers en ordre. En les classant, il trouva plusieurs extraits qu'il avait traduits d'Horace, son poëte favori. La plupart de ces morceaux contenaient des regrets sur la rapidité du temps et célébraient les avantages de la jeunesse. Le passage que nous allons citer suffira pour donner une idée des autres :

Heu !

Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ !

« Je me sens aujourd'hui heureux et dispos. Lorsque le » sang du premier âge coulait encore dans mes veines, j'é- » tais sauvage et souvent sombre. Maintenant, quelle que soit » mon humeur joviale, les années me pressent, me pour- » suivent ; je me souviens des vives couleurs de l'enfance, et » je voudrais les voir renaître sur mes joues. »

Le Major trouva, à sa grande satisfaction, son poëme sur la chasse très-élégamment copié sur du papier vélin. Le portefeuille était assez grand pour le contenir ; et certes, jamais poëte inédit n'avait eu le bonheur de voir son œuvre dans une enveloppe aussi magnifique.

Quelques lignes d'envoi étaient indispensables : en pareille circonstance la prose n'était point de mise, et il fit aussitôt cette version poétique du passage d'Ovide, qu'il avait déjà paraphrasé en prose, lorsqu'il avait remercié la belle Veuve de son gracieux cadeau :

Nec factas solum vestes spectare juvabat,
Tum quoque cum fierent ; tantus decor adfuit arti.

« Je me souviens avec bonheur du beau jour où j'ai vu ce » travail dans des mains de maître se développer et s'ache- » ver dans tout l'éclat de la perfection. Je le possède main- » tenant ; mais, je dois le confesser, je voudrais qu'il ne fût » pas terminé encore : le voir faire avait tant de charmes » pour moi [1] ! »

Tout en reconnaissant que ces vers étaient indignes du texte, le Major les trouva assez galants pour plaire à une jolie femme. Mais il se souvint en même temps que des vers galants font toujours supposer que le poëte est amoureux,

[1] Ces deux morceaux ne sont point la traduction des deux vers d'Horace et des deux vers d'Ovide qui sont cités, mais la reproduction fidèle des vers allemand par lesquels Goëthe a paraphrasé le texte latin.

(*Note du Traducteur.*)

supposition fort peu en harmonie avec son rôle de futur beau-père. Ce qui l'inquiétait plus encore, c'est que les vers d'Ovide s'appliquaient à la célèbre Arachné, que l'envieuse Minerve changea en araignée ; car il savait qu'il est toujours dangereux d'établir une comparaison quelconque entre une belle femme et ces perfides travailleuses, qui, suspendues au milieu de leurs admirables tissus, attendent qu'une nouvelle victime vienne s'y prendre. La belle Veuve pouvait ne pas découvrir ce malencontreux apologue ; mais il était probable que l'un ou l'autre des hommes distingués de sa société se ferait un malin plaisir de le lui faire remarquer. Nous ignorons comment le Major se tira de ce cas embarrassant, ce sont là des secrets de famille que les muses enveloppent de leurs voiles impénétrables. Nous dirons maintenant quelques mots sur le poëme de la chasse, qui arriva heureusement à sa destination.

Les avantages et les plaisirs propres à chaque saison, les particularités des animaux qu'on poursuit, les divers caractères des chasseurs, les éventualités qui favorisent ou contrarient leurs efforts, et surtout ce qui avait rapport au gibier ailé, étaient décrits avec autant de grâce que d'originalité. Les amours du coq de bruyère, le second passage de la bécasse, la cabane sur laquelle on attache un corbeau pour attirer les autres oiseaux ; tout enfin était chanté par lui, tantôt avec le ton de la passion, et tantôt avec celui de l'ironie. L'ensemble du poëme avait quelque chose d'élégiaque, car c'était un adieu aux plaisirs de la chasse. Aussi ne pouvait-on le lire sans une certaine émotion ; et cependant cette lecture ne laissait dans le cœur qu'un vide affligeant.

La révision de ce poëme, ou toute autre circonstance que nous ignorons, avait jeté de la tristesse dans l'âme du Major. Il semblait s'apercevoir tout à coup qu'il se trouvait au point d'arrêt où les années, qui d'abord n'avaient fait que développer et perfectionner, commencent leur œuvre de destruction.

Un travail extraordinaire l'avait forcé de remettre le voyage aux eaux qu'il faisait chaque année, et de se priver des plaisirs et de l'exercice que favorise la belle saison. Prenant

le malaise et la fatigue pour les infirmités de la vieillesse, il s'inquiéta outre mesure de son état.

Depuis plusieurs mois déjà il ne correspondait plus que rarement avec sa famille; des formalités indispensables pour régulariser la concession des domaines de son frère le retenaient dans la capitale, et la Baronne et sa fille ne s'occupaient que du trousseau, dont rien ne devait égaler l'élégance et la richesse. De son côté, le lieutenant, plus amoureux que jamais, oublia son père, sa famille et ses amis pour ne songer qu'à plaire à la belle Veuve.

L'hiver s'avançait à grands pas et attristait les plus riantes habitations de la campagne par ses longues nuits, ses tempêtes et ses pluies glacées. On était au mois de novembre. Si, pendant une des nuits de ce triste mois, un voyageur était arrivé dans les environs du château féodal de la Baronne, et si, après avoir traversé, à la pâle lueur de la lune, des champs et des prairies, des bosquets et des vergers, il avait vu tout à coup les fenêtres de ce château brillamment illuminées, il se serait attendu à y trouver une nombreuse société, et cependant il n'aurait rencontré dans ces riches appartements que la Baronne, Hilarie et une femme de chambre. Quel n'eût pas été alors son étonnement, s'il n'avait pu expliquer, comme nous allons le faire, cette brillante illumination par les antécédents de la Baronne!

Elevée à la cour, et fille de la grande maîtresse du palais, l'hiver avait toujours été pour elle la saison des plaisirs, et un grand nombre de lumières un besoin de première nécessité. Son union avec un des principaux propriétaires du pays l'avait enlevée à sa position de dame d'honneur. La vie de campagne l'avait d'abord beaucoup ennuyée; mais son mari s'était empressé de faire si bien réparer les chemins vicinaux, qu'elle pouvait sans difficultés recevoir et rendre un grand nombre de visites. Malheureusement l'hiver rendait toujours ses relations moins fréquentes; elle s'en était affligée d'abord, puis elle avait fini par se consoler en éclairant son château de manière que les nuits ressemblaient presque au grand jour.

Après la mort de son mari, l'éducation de sa fille et les

fréquentes visites du Major l'occupèrent tellement, qu'il ne lui était plus resté de ses habitudes de cour, que le besoin d'un splendide éclairage. Pour flatter ce penchant, un de ses vieux serviteurs ne prodiguait pas seulement les bougies; mais dès qu'il entendait parler d'une lampe nouvelle, il s'empressait de se la procurer, et trouvait toujours le moyen de la placer dans quelque appartement du château.

Pendant la soirée dont nous venons de parler, cette illumination n'était pas tout à fait sans but. Annette, la femme de chambre, avait eu l'idée d'étaler dans les salons tout ce qui avait été fait et acheté pour le trousseau d'Hilarie, moins pour le faire admirer que pour attirer l'attention de sa maîtresse sur ce qui pouvait encore y manquer. Le linge était en abondance et de la plus grande finesse; les vêtements et les objets de mousseline, de gaze et autres étoffes de ce genre, ne manquaient pas davantage. Annette, cependant, trouvait des lacunes là où d'autres auraient vu la collection la plus complète; et elle fit remarquer la rareté des étoffes de soie, dont la prudente mère avait retardé l'achat à cause du changement subit des modes.

Après cet examen, la Baronne reprit ses entretiens habituels avec sa fille. C'est par ces entretiens qu'elle était parvenue à la former au milieu de cette solitude, au point de lui donner une idée juste de toutes les connaissances humaines, sans lui faire perdre la candeur et la naïveté de son âge. Il serait trop long de détailler ici les procédés par lesquels elle était parvenue à résoudre ce grand problème.

La soirée s'écoula comme celles qui l'avaient précédée; et à une conversation variée et instructive succéda une utile lecture, puis un morceau de musique exécuté sur le piano, et des chants harmonieux. Tout cela cependant avait quelque chose de grave qu'embellissait une suave pensée : on songeait à un absent chéri et à l'accueil que l'on se proposait de lui faire à son retour. Chez Hilarie, c'était le sentiment solennel d'une fiancée; la Baronne s'y associa avec la tendresse délicate d'une bonne mère, et Annette elle-même, qui jusque-là ne s'était montrée qu'active et spirituelle, semblait partager les douces illusions de l'espérance,

qui nous montre l'objet de nos affections dont nous attendons l'arrivée, comme s'il était déjà revenu au milieu de nous.

C'est ainsi qu'éclairées par de nombreuses bougies et chauffées par des foyers ardents, trois femmes aimables, chacune dans son genre, se sentaient heureuses, parce qu'un même sentiment les rapprochait et mettait leurs cœurs à l'unisson.

CHAPITRE V.

Tout à coup on entendit frapper violemment au portail du château, et des voix confuses appelaient et répondaient avec emportement. Le tumulte cessa avant que les dames eussent pu en apprendre la cause; mais au même instant elles virent la lumière des torches et des flambeaux sillonner la cour; des pas d'hommes et un murmure de voix se firent entendre sur l'escalier; la porte du salon s'ouvrit avec précipitation et sans annonce préalable; les dames tremblèrent, et Flavio le lieutenant, le fils du Major, entra dans un état qui devait nécessairement inspirer la terreur! Ses cheveux, quoique trempés par la pluie, se dressaient sur sa tête, les lambeaux de ses vêtements échappés aux ronces et aux épines, qu'il avait traversées sans doûte, étaient imprégnés de vase et de boue.

— Mon père! où est mon père? s'écria-t-il.

Un vieux domestique de la Baronne qui avait servi Flavio pendant son enfance était entré avec lui.

— Votre père n'est pas ici, lui dit-il; mais calmez-vous: voici votre tante et votre cousine.

— Il n'est pas ici! répéta le lieutenant; eh bien! laissez-moi aller le chercher, qu'il m'entende et que je meure! Laissez-moi fuir l'éclat de ces lumières; il m'éblouit, il m'anéantit!

Le médecin accourut et lui tâta le pouls; les domestiques se pressèrent autour d'eux.

— Que fais-je ici sur ces tapis? s'écria le jeune homme;

mon malheur découle sur eux goutte à goutte ; il les souille, il les détruit comme il m'a détruit moi-même !

Et faisant un mouvement vers la porte, il s'échappa. On le rejoignit, et on le fit entrer dans les appartements réservés à son père.

La Baronne et sa fille étaient restées immobiles d'effroi : elles venaient de voir Oreste poursuivi par les Furies, non tel que l'art le représente et l'ennoblit, mais dans sa plus horrible réalité. Toutes deux se regardèrent en silence et en tremblant, car elles craignaient de revoir dans leurs yeux l'image du jeune malheureux qui s'était si profondément gravée dans leur imagination.

La Baronne se remit, en apparence du moins, et chargea un domestique de lui apporter de minute en minute des nouvelles de son neveu. Par ce moyen les deux dames apprirent qu'on était parvenu à le déshabiller et à le coucher, et qu'il souffrait les soins qu'on lui prodiguait, non parce qu'il était revenu à la raison, mais parce que son corps était épuisé de fatigue. Bientôt après on leur dit que le médecin l'avait saigné et avait employé plusieurs autres calmants avec tant de succès, qu'il comptait sur un sommeil réparateur. A minuit le malade était en effet profondément endormi. La Baronne demanda à le voir ; le médecin s'y opposa d'abord, mais il finit par y consentir. Une seule bougie cachée sous un globe de gaze verte éclairait la chambre ; tout y était sombre et silencieux. La Baronne s'avança doucement vers le lit : Hilarie, qui avait suivi sa mère, saisit la bougie en tremblant et l'approcha du malade afin de s'assurer de son état.

Le visage du jeune homme était tourné contre la muraille ; mais une gracieuse oreille, une joue ronde et encore pâle ombragée par une chevelure brune redevenue bouclée, une main parfaitement en harmonie avec ses doigts effilés et délicats, attirèrent les regards de la jeune fille. Partagée entre l'admiration et la crainte, elle se pencha plus avant et approcha son flambeau : c'était l'image de l'imprudente Psyché troublant le sommeil de l'Amour. Le médecin lui ôta le flambeau de la main et reconduisit les deux dames à la porte de la chambre.

Nous ignorons quels furent les sentiments qui agitèrent la mère et la fille pendant le reste de la nuit. Les documents que nous avons sous les yeux n'en font pas mention; mais ils nous apprennent que le lendemain matin une vive impatience les agitait toutes deux. A chaque instant elles faisaient prendre des nouvelles du malade et demandaient à le voir. Vers midi le docteur leur accorda enfin cette permission tant désirée. La Baronne entra la première; Flavio lui tendit la main.

— Pardonnez-moi, ma tante, lui dit-il; ayez un peu de patience avec votre malheureux neveu; cela ne sera pas long, sans doute.

Hilarie parut à son tour.

— Et vous aussi, ma sœur chérie! lui dit-il en lui présentant l'autre main.

Elle se sentit blessée au cœur. Le jeune homme n'abandonna point sa main, et tous deux se regardèrent avec une expression indéfinissable. Qu'il était charmant le contraste qu'offrait ce couple! Les yeux noirs et étincelants du jeune homme s'harmonisaient si bien avec le désordre et la sombre nuance de ses cheveux; tandis que la blonde jeune fille, debout devant lui dans un calme apparent, ressemblait à une apparition du ciel! Cependant, dans son cœur, le souvenir de l'événement affreux et inexplicable qui venait de se passer luttait contre les craintes d'un avenir plein de sinistres pressentiments. Le nom de sœur, que Flavio venait de lui donner, l'avait malgré elle éclairée sur le sentiment qui venait de germer dans les profondeurs mystérieuses de son âme.

— Comment te trouves-tu, mon cher neveu? demanda la Baronne.

— Pas mal; mais on me traite trop durement.

— Et comment cela?

— Ils m'ont tiré du sang; c'est de la cruauté... puis ils l'ont jeté... c'est un vol!... Il ne m'appartient pas, il est à *elle*... Oui, tout mon sang lui appartient!

En prononçant ces paroles, un changement subit s'était

fait dans toute sa personne; il versait des larmes amères et cachait son visage dans ses coussins.

L'expression des traits d'Hilarie effraya la Baronne : on eût dit que la pauvre enfant voyait l'enfer ouvert sous ses pieds, et que l'Horrible venait de s'offrir à ses regards pour la première fois et pour toujours. Traversant avec une rapidité passionnée plusieurs salons, elle se jeta enfin sur un sofa. Sa mère, qui l'avait suivie, lui demanda la cause d'une agitation qu'elle n'avait déjà que trop bien devinée. Hilarie la regarda d'un air singulier et s'écria :

— Son sang... tout son sang lui appartient, à *elle*, et elle n'en est pas digne ! Oh ! l'infortuné ! l'infortuné !

Et un torrent de larmes soulagea le cœur oppressé de la jeune fille.

Qui oserait décrire les situations que les circonstances passées ont développées ? Qui oserait mettre au jour les souffrances intimes dont une première entrevue avait jeté le germe dans l'âme de la fille et de la mère ? Pour Flavio aussi cette entrevue eut des conséquences funestes; le docteur du moins le prétendit, et il défendit sévèrement aux deux dames tout rapprochement avec le malade. Pour les dédommager de ce sacrifice, il leur envoya d'heure en heure des nouvelles toujours plus satisfaisantes. Bientôt elles apprirent que Flavio avait demandé de l'encre et du papier, qu'il avait écrit, mais qu'il cachait soigneusement ces feuilles éparses. La curiosité qu'elles éprouvaient, en se mêlant aux autres tourments, les rendit plus insupportables encore. Le médecin finit cependant par leur apporter une de ces feuilles. Une main habile avait rapidement tracé les vers suivants :

« La naissance de l'homme est une merveille ! et quand l'homme se perd, ce sont encore des merveilles qui l'ont égaré ! Vers le seuil de quelle porte obscure, introuvable, tendaient mes pas incertains, mes pas qui erraient en dehors de tous les sentiers battus ? Je l'aperçus enfin, l'éclat de la lumière ! Le sanctuaire du ciel s'est ouvert devant moi ; mais dans mon cœur est la nuit, la mort, l'enfer ! »

Le docteur déclara que son malade serait bientôt complétement rétabli si l'on parvenait à calmer la violente passion qui fascinait son esprit. La poésie seule pouvait opérer ce miracle; car elle seule, surtout quand elle s'unit à la musique, guérit les souffrances de l'âme en les excitant d'abord, pour les dissoudre ensuite en soupirs qui s'exhalent dans le vague.

Assise devant son piano, Hilarie chercha en vain une mélodie aux vers de l'infortuné Flavio : dans son âme il n'y avait point d'écho pour de semblables angoisses; mais en composant des phrases musicales pour les approprier au rhythme et à la rime de la langue parlée, ce rhythme et ces rimes s'associèrent si intimement à sa pensée, qu'elle répondit aux vers du malade par la strophe suivante :

« En vain la douleur et la souffrance ont égaré tes sens, tu es né pour le bonheur! Ta brillante jeunesse le demande et l'espère; elle a le droit d'y prétendre. Raffermis tes pas incertains; marche avec force et courage! Viens dans le sanctuaire de l'amitié; c'est pour toi qu'il brille d'une clarté céleste. Là tu trouveras des amis fidèles, des amis qui t'aiment; là jaillit pour toi la plus douce, la plus limpide des sources de la vie. »

Le docteur se chargea de porter cette strophe à Flavio, qui s'empressa d'y répondre par des vers moins sombres. Cet échange de plaintes et de consolations, que tous deux entretenaient avec le même zèle, eut les plus heureux résultats. Plus tard, peut-être, nous pourrons suivre pas à pas les progrès de cette cure poétique; pour l'instant, nous nous bornerons à dire que chaque missive affermit le docteur dans la conviction que bientôt le malade pourrait sortir de sa retraite, et achever son rétablissement au milieu de ses aimables parentes.

Pendant que la jeune fille composait des vers, la Baronne s'occupait à mettre en ordre une foule d'anciens papiers de famille. Ce travail lui rappela une longue suite d'années écoulées et plus d'un malheur courageusement surmonté; plus d'un danger qui avait fini par amener des joies inattendues. De pareils souvenirs lui donnèrent la force de sup-

porter les inquiétudes du moment; et comme elle avait toujours l'habitude de s'adresser à Makarie dans les circonstances difficiles, elle écrivit de nouveau à cette femme unique dans son genre, et seule capable de comprendre sa position exceptionnelle.

En fouillant ses papiers, elle avait trouvé un portrait en miniature de son frère peint dans sa première jeunesse. Frappée par la ressemblance de ce portrait avec Flavio, elle le regardait souvent, et toujours avec un sentiment douloureux. Hilarie la surprit dans un de ces moments, et la ressemblance entre le père et le fils l'effraya presque.

Le docteur consentit enfin à introduire lui-même le malade au déjeuner de la famille. Les dames attendaient cette première entrevue avec une vive inquiétude. Le hasard, qui dans les moments les plus terribles ou les plus solennels se plaît souvent à faire surgir une scène comique ou ridicule, vint à leur secours. Flavio se présenta dans le costume complet de son père; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses habits étaient en lambeaux et il n'avait apporté aucun bagage. Il fallut donc, pour le vêtir, avoir recours à la garde-robe de chasse que le Major laissait toujours en dépôt chez sa sœur.

A la vue de son neveu ainsi travesti, la Baronne ne put s'empêcher de sourire. Poussée par un sentiment douloureux, Hilarie détourna la tête, et le jeune homme resta muet et immobile. Le docteur prit aussitôt la parole, et dit avec le plus grand sang-froid du monde que, puisque le père était plus grand que le fils, et que le fils avait les épaules et la poitrine plus larges que le père, l'habit devait nécessairement se trouver trop long et trop étroit. Cette explication ne servit qu'à faire ressortir tout ce qu'il y avait de grotesque dans l'accoutrement du jeune homme, qui ressemblait à une mascarade. Tout le monde prit le parti d'en rire franchement, et l'entretien qu'on avait tant redouté s'engagea fort gaiement. Pour Hilarie seule cette image rajeunie du père dans la personne du fils conserva quelque chose d'inquiétant et de douloureux.

La plume délicate d'une femme pourrait seule retracer

tous les détails des événements qui succédèrent à cette première entrevue. Nous ne pouvons nous occuper que de leur ensemble, et de l'influence que la poésie exerça sur cet ensemble.

Flavio n'était pas sans talent, mais pour produire quelque chose de remarquable il avait besoin d'être stimulé par une passion réelle; aussi y avait-il de grandes beautés dans les vers qu'il avait faits pour la belle Veuve. En les lisant avec un enthousiasme exalté à une autre femme d'une beauté plus douce, mais non moins séduisante, il ne pouvait manquer de produire sur elle un très-grand effet. Lorsqu'on rend une femme confidente de l'amour passionné qu'on ressent pour une autre, elle se prête d'autant plus volontiers à ce rôle qu'elle nourrit, à son insu, l'espoir d'arriver tôt ou tard à la place de l'objet adoré. A l'exemple de tous les poëtes amoureux, qui aiment à se dire à eux-mêmes ce qu'ils voudraient s'entendre dire par l'objet de leurs vœux, Flavio avait composé des dialogues entre lui et la belle Veuve. Hilarie consentit à lire les réponses de l'amante; mais comme ces dialogues étaient écrits dans un seul cahier, les deux jeunes gens se rapprochaient au point qu'à chaque instant leurs bras et leurs mains se touchaient.

Les blessures de cœur qui avaient presque égaré la raison du jeune lieutenant paraissaient entièrement cicatrisées; cependant une vive inquiétude l'agitait, et il demandait avec tant d'instance à voir son père le plus tôt possible, qu'on devait supposer qu'il avait un secret important à lui révéler. Il était également facile de deviner que cette révélation concernait sa rupture totale avec la jeune Veuve.

Nous ne nous sentons plus assez pénétré de cette chaleur passionnée qui n'appartient qu'à la jeunesse, pour essayer de décrire la scène violente qui amena cette rupture. Nous nous bornerons à dire que, forcée par les transports du jeune homme de se déclarer positivement, la séduisante Veuve détruisit pour toujours les espérances qu'il s'obstinait à nourrir. Ce coup inattendu priva Flavio de tout jugement, au point qu'il quitta sa garnison sans l'autorisation de ses chefs, pour aller, à travers la pluie, la tempête et les ténèbres

chercher son père au château de la Baronne. Nos lecteurs savent dans quel état il y arriva.

A peine rendu à la raison, il sentit toute l'importance de la démarche qu'il s'était permise dans un moment d'égarement ; et comme il n'espérait en détourner les conséquences que par l'intervention de son père, il était sur le point de braver la défense formelle du médecin pour aller le trouver. Pendant qu'il rêvait au moyen de s'échapper du château, on lui apporta une lettre de son colonel. Il en brisa le cachet d'une main tremblante ; mais sa terreur se changea en une surprise joyeuse, car cette lettre prolongeait d'un mois le congé qu'il était censé avoir obtenu au moment de son départ. Cette faveur inattendue, qu'il chercha vainement à s'expliquer, le débarrassa d'une crainte qui, déjà, l'occupait plus douloureusement que le souvenir des dédains de la belle Veuve.

Pouvant enfin s'abandonner au bonheur de vivre près de ses deux aimables parentes, il retrouva tous les brillants avantages qui, quelques mois plus tôt, l'avaient rendu l'ornement de la société de son ingrate maîtresse. Dans une pareille disposition d'esprit, il leur était facile à tous d'attendre patiemment l'arrivée du Major. D'un autre côté, une catastrophe assez commune dans le pays leur fournit des occupations suffisantes pour stimuler leur activité, et des émotions pour varier l'uniformité de leur genre de vie.

Les longues et continuelles pluies d'automne avaient fait déborder les rivières et les ruisseaux, et avaient rompu toutes les digues. Bientôt les environs du château ne furent plus qu'un immense lac au milieu duquel les villages, les fermes et les habitations isolées situées sur des collines, se dessinaient comme autant d'îles flottantes. Tous les habitants avaient pris leurs précautions d'avance : on avait fait cuire du pain et tué une grande quantité de bœufs et de moutons, et ces provisions étaient portées, dans de légers canots, là où elles manquaient. Ces secours, offerts avec bonté, distribués avec justice, étaient toujours reçus avec reconnaissance. Les habitants d'un village, non loin du château, accusèrent cependant l'autorité chargée de ces distributions d'y procé-

der avec partialité. Flavio s'embarqua dans un canot et se rendit dans ce village, où sa bienveillante intervention rétablit la paix et la confiance.

Après avoir obtenu ce succès, il dirigea son canot, chargé de vivres provenant du château, vers la demeure d'une pauvre femme en couches qu'Hilarie lui avait spécialement recommandée. Son périlleux voyage se termina sans accident; il rapporta à sa cousine les bénédictions de sa protégée; et lui raconta une foule de détails sur l'inondation. Heureusement personne n'avait péri; mais des familles entières avaient été sauvées par des incidents qui tantôt tenaient du merveilleux, et tantôt du risible ou du grotesque. Ces récits pleins de chaleur et de vie inspirèrent à la jeune fille le désir de visiter elle-même les inondés, et surtout la pauvre femme en couches, pour laquelle elle avait préparé de nouveaux présents. La Baronne s'y opposa d'abord : elle craignait que cette excursion ne fournît à Flavio l'occasion de donner à Hilarie une preuve de courage et de dévouement, et de resserrer ainsi le nœud qui commençait déjà à se former entre les deux jeunes gens. Elle finit cependant par céder aux instances de sa fille. Le docteur fut de la partie, et l'on arriva heureusement chez l'accouchée. Les dons qu'on lui apportait et les conseils du médecin rassurèrent entièrement Hilarie sur son état. Elle continua très-gaiement sa tournée, et lorsqu'on fut de retour au château, on se plaisanta malignement sur les signes de crainte dont on n'avait pu se défendre dans les moments où il y avait quelque apparence de danger.

C'est ainsi que le destin conduisit les deux jeunes gens sur les gracieux et tortueux sentiers de l'amour.

Le ciel s'était éclairci, et de fortes gelées survinrent avant que les eaux se fussent écoulées. Une nuit suffit pour changer, comme par enchantement, l'aspect de la contrée. Les points qui avaient été séparés par des flots mobiles se trouvaient réunis par des masses compactes et brillantes; et ce bel art, inventé par les peuples du nord pour vivifier la nature engourdie de l'hiver, se montra dans tout son éclat.

Les habitants, qui patinaient chaque hiver sur les rivières

et les étangs, avaient maintenant toute la contrée à leur disposition pour cet exercice; aussi les voyait-on, partout et à toute heure, fendre cette plaine glacée avec les aciers tranchants de leurs patins pour aller visiter leurs parents et leurs amis. Flavio était un des plus habiles patineurs; et Hilarie, qui s'était exercée sous la direction de son oncle, se montra aussi agile que gracieuse sur ce sol transparent et nouvellement créé. Enfin tous deux rivalisèrent d'adresse et de gaieté : s'élançant toujours ensemble, ils ne se séparaient qu'à regret, et s'ils se quittaient parfois, ce n'était que par ruse, car ils volaient presque aussitôt à la rencontre l'un de l'autre.

Cet état de choses, qui procurait tant de plaisirs à quelques-uns, augmenta la misère et les souffrances du plus grand nombre. La plupart des villages manquèrent de vivres; on se hâta de mettre des traîneaux en mouvement pour les approvisionner, et bientôt l'abondance régna partout; car les cultivateurs les plus éloignés des grandes routes, pouvaient facilement transporter sur tous les points, les denrées que le défaut de communications les avait forcés d'entasser dans leurs greniers.

Notre jeune couple visita les malades, les pauvres, les vieillards et les ecclésiastiques; au milieu de la calamité générale, ces derniers avaient acquis de nouveaux droits à l'estime et à la vénération de leurs paroissiens. On n'oublia pas non plus les petits propriétaires établis dans les bas-fonds, et qui, après d'horribles angoisses, s'estimaient doublement heureux d'avoir échappé à tant de dangers, puisqu'ils devaient ce bonheur à la force et à la bonne construction des digues, qu'ils avaient eu la prévision d'élever dans des moments de calme et de sécurité. En général, chaque ferme, chaque famille, chaque individu était le héros d'une catastrophe, d'une aventure qui lui donnait de l'importance. Aussi n'entendait-on de tous côtés que des récits interrompus par d'autres récits; tout le monde avait hâte de parler et d'agir. Ce mouvement général avait quelque chose de solennel, car le danger planait encore au-dessus de toutes les têtes : un dégel subit pouvait ramener les maux auxquels on venait

d'échapper ; il pouvait séparer pour longtemps, pour toujours peut-être, les parents, les amis sortis pour une courte promenade ou un travail nécessaire, des parents et des amis restés à la maison.

Si des intérêts importants et des exercices forcés occupaient les journées, les soirées s'écoulaient agréablement. Les courses sur la glace ont, sur tout autre exercice gymnastique, l'avantage de ne jamais fatiguer. Elles donnent de la souplesse aux membres ; et si elles exigent l'emploi de la force, elles éveillent le désir d'augmenter cette force, d'où résulte, dans les moments de repos, une béatitude douce et calme.

Un soir nos jeunes gens paraissaient ne pouvoir s'arracher de la plaine glacée. Chaque élan vers le château, déjà brillamment illuminé, et où une nombreuse société s'était réunie, était aussitôt suivi par un autre élan dans la direction opposée. Craignant de se perdre dans l'obscurité, ils ne se séparaient point ; ils poussèrent la précaution jusqu'à patiner la main dans la main, ou le bras de l'un appuyé sur le cou de l'autre, position d'autant plus délicate qu'alors leurs doigts jouaient involontairement avec les boucles qui venaient les caresser.

La lune s'éleva lentement au-dessus de l'horizon, et, mêlant ses doux rayons à la clarté des étoiles dont le ciel était parsemé, elle acheva de donner à cette plaine magique l'éclat d'un palais de fées. Flavio et Hilarie se regardèrent, mais ils cherchèrent en vain dans leurs yeux, qu'ombrageaient de longs cils mélancoliques, l'expression d'une tendre amitié : le sentiment qu'ils trahissaient était plus ardent ; mais comme ils l'ignoraient encore eux-mêmes, ils se sentaient complétement heureux.

La nuit était assez claire pour qu'ils eussent pu voir les bois qui couvraient le haut des collines et la cime des aunes qui bordaient les fossés. Les étoiles scintillaient plus vivement qu'à l'ordinaire ; le froid était devenu plus rigoureux ; les hurlements des chiens retentissaient de hameau en hameau ; mais ils ne virent, ils n'entendirent rien ; et s'abandonnant au bonheur d'être ensemble, ils s'élancèrent

machinalement au-devant des rayons de la lune. Tout à coup ils furent frappés par l'apparition d'un homme qui, ébloui sans doute par l'éclat des lumières qui brillaient au firmament, semblait poursuivre son ombre sur la glace. Rien en ce moment ne pouvait être plus désagréable aux jeunes gens que la rencontre d'un tiers; aussi se détournèrent-ils rapidement pour prendre la direction du château. Mais la vision se représentait sans cesse sur leur route, ce qui leur causa un vague effroi. Le hasard les avait jetés du côté de l'ombre; la vision resta inondée de lumière, prit son élan, s'arrêta devant eux, et tous deux reconnurent le Major. L'équilibre manqua à la jeune fille, elle tomba lourdement sur la glace. Flavio s'agenouilla et souleva la tête d'Hilarie, qui se cacha dans le sein de son cousin.

— Je viens de voir passer un traîneau, dit le père, je vais aller le chercher. Rassure-toi, mon fils; j'espère qu'elle n'est point blessée... Allez m'attendre là, auprès de ce groupe d'aunes.

A peine avait-il prononcé ces mots que les jeunes gens le perdirent de vue. Hilarie se releva, soutenue par Flavio.

— Fuyons! lui dit-elle, ceci est au-dessus de mes forces.

Et déjà elle s'était si vivement élancée loin du château, que le lieutenant ne la rejoignit qu'avec peine. Il l'arrêta et lui prodigua les paroles les plus douces et les plus consolantes.

Il serait impossible de peindre ce qui se passa dans l'âme des trois êtres qui, à la lueur trompeuse de la lune, erraient éperdus sur l'étincelante plaine de glace. Les jeunes gens n'osaient plus ni se regarder ni se toucher. Ils arrivèrent fort tard et séparément au château, où le père, qui les avait vainement attendus avec son traîneau à la place indiquée, les suivit de près.

Avertie par le son des instruments que le bal était commencé, Hilarie, peu disposée à y prendre part, se retira dans sa chambre sous prétexte qu'elle souffrait des suites de sa chute, et Flavio céda avec plaisir le privilége de diriger les danses au jeune homme qui s'en était emparé pendant

son absence. Le Major ne se montra point et se retira dans ses appartements, où il vit, à sa grande surprise, qu'un autre avait disposé de tout ce qu'ils contenaient comme il aurait pu le faire lui-même.

Malgré les inquiétudes et les fâcheux pressentiments qui oppressaient la Baronne, elle s'acquitta convenablement de ses devoirs de maîtresse de maison. Mais quand tous ses hôtes se furent retirés dans les appartements qu'on leur avait préparés, elle respira plus librement et se rendit chez son frère. Leur explication fut courte et claire; cependant tous deux avaient besoin de temps pour comprendre des événements auxquels ils s'étaient si peu attendus, et qui changeaient de nouveau des projets qu'ils croyaient avoir définitivement arrêtés.

Nos lecteurs comprendront sans doute que notre récit ne doit plus être en action, puisqu'il s'agit moins de ce que font nos héros que de ce qu'ils sentent et pensent. Nous allons tâcher d'en donner une juste idée par un exposé fidèle de l'état de leur esprit.

Occupons-nous avant tout du Major, que nous avons depuis si longtemps perdu de vue. Toujours retenu sur les domaines cédés par son frère, il avait appris à ses dépens combien il est difficile de faire régner l'ordre et le travail là, où le désordre et l'oisiveté ont, pour ainsi dire, acquis droit de bourgeoisie. Entreprendre une pareille tâche, c'est vouloir faire passer un écheveau de fil embrouillé sur une pelote unie et régulière. Forcé de se transporter sans cesse d'un lieu à un autre, il ne recevait que rarement et sans suite, les lettres de sa famille. C'est ainsi qu'il fut instruit de la guérison de son fils et de son inexplicable congé, avant d'avoir appris sa maladie et son arrivée au château. Quant au penchant naissant d'Hilarie pour Flavio, il l'ignorait complétement, car sa sœur n'avait pas jugé à propos de lui en parler.

L'inondation interrompit toutes les communications; mais les feuilles publiques l'ayant instruit de cette calamité, il s'était hâté de courir au secours des siens. Malgré sa diligence, il lui avait été impossible d'arriver avant les gelées. A la vue de cette immense plaine glacée, il envoya ses gens

et sa voiture chez sa sœur par un long détour, se procura des patins, et s'élança sur la glace. Déjà il avait vu les fenêtres du château refléter l'éclat des lumières qui éclairaient les appartements, lorsqu'à la lueur de la lune, il reconnut sa fiancée et son fils; rencontre peu agréable, qui renversa toutes ses espérances.

Le passage d'une vérité sentie à une vérité palpable est toujours douloureux. Pourquoi cela? N'est-il donc pas aussi naturel de s'aimer et de s'unir que de se séparer et de se fuir? Et cependant quand l'amour a uni deux cœurs, et que l'un se détache, il ouvre dans l'autre un gouffre où plus d'une belle existence humaine s'est abîmée! L'illusion, tant qu'elle dure, est une vérité utile pour les esprits faibles; les esprits supérieurs seuls se fortifient par la découverte d'une erreur. Cette découverte les élève au-dessus d'eux-mêmes; arrivés à cette hauteur, ils détournent leurs regards de la route qui vient de se fermer pour eux, et cherchent une route nouvelle, où ils marchent aussitôt avec une ardeur et des forces nouvelles. Dans de pareils moments, les embarras et les difficultés sont innombrables; mais elles sont innombrables aussi, les ressources qu'une nature d'élite trouve non-seulement en elle-même, mais encore dans les relations extérieures, qu'en cas de besoin elle sait toujours exploiter à propos.

Heureusement le Major avait eu, sans le savoir et sans le vouloir, le vague pressentiment de ce qui devait lui arriver. Depuis qu'il avait renvoyé le valet de chambre de son ami le comédien, et renoncé à paraître ce qu'il n'était plus, pour ne s'appuyer que sur son mérite intellectuel, il se sentait beaucoup moins satisfait de son extérieur, sensation qui lui paraissait aussi juste que raisonnable; et cependant il y avait quelque chose de pénible pour lui dans l'idée de passer tout à coup du rôle d'amant à celui de père. Le désir d'assurer le bonheur d'Hilarie avait néanmoins toujours été plus vif dans son cœur que celui d'assurer son bonheur à lui. Quand il se figurait cette belle enfant dans ses bras, il avait, pour ne pas trembler pour elle, besoin de se souvenir de l'instant où elle était venue, pour ainsi dire, le forcer de croire à la réalité de l'amour qu'elle lui avait voué. En ajoutant à cette

crainte instinctive, l'impression qu'avait dû faire sur lui la rencontre du jeune couple sur la plaine déserte et glacée, et la vue d'Hilarie anéantie à son aspect et cachant sa tête dans le sein de son cousin ; en se rappelant, surtout, qu'il les avait tous deux vainement attendus à la place qu'il leur avait indiquée, on se fera une juste idée de l'état de son esprit.

Les membres de cette famille si unie et accoutumée à des rapports intimes s'évitaient et se fuyaient même. Hilarie s'obstinait à se tenir enfermée dans sa chambre, la Baronne était silencieuse et sombre ; le Major seul s'arma de courage, et demanda à son fils une explication catégorique sur son brusque départ de sa garnison. Il apprit alors qu'une coquetterie de femme avait causé tout ce désordre.

Pour disputer Flavio à une jeune et charmante femme qui désirait lui plaire, la belle Veuve lui avait témoigné plus d'affection qu'elle n'en ressentait en effet. Encouragé par ce manége, il avait conçu des espérances qui l'avaient rendu si téméraire, qu'il s'était mis dans le cas de se faire congédier brusquement.

Quand les fautes des enfants ont des conséquences funestes, il ne reste à un bon père qu'à en gémir et à chercher à les réparer. Si ces conséquences sont moins graves qu'elles n'avaient paru d'abord, il pardonne et oublie.

Après avoir mûrement pesé tout ce qui s'était passé, le Major décida que Flavio se rendrait sur les domaines nouvellement cédés par le Grand Maréchal, et que, dès que son congé serait expiré, il retournerait à son régiment, qui, alors aurait changé de garnison. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de l'acteur qui, instruit par son valet de chambre que son vieil ami était sur le point de se marier avec une toute jeune personne, le raillait à ce sujet, et lui disait, qu'à leurs âges, le cosmétique le plus infaillible, était d'éviter des rapports trop intimes avec le beau sexe, et de conserver sa liberté.

Le Major montra cette lettre à sa sœur, et malgré le sourire qui effleurait ses lèvres, il était facile de voir qu'il avait pris les conseils de l'artiste au sérieux. Il se souvint à cette occasion d'un petit poëme dont le rhythme et l'ensemble ne

ont pas arrivés jusqu'à nous; mais il est du moins en notre pouvoir de donner une idée des gracieuses comparaisons qu'il contenait; nous nous empressons de les citer ici :

« Si la lune brille encore au milieu du crépuscule du matin, elle pâlit devant les premiers rayons du soleil levant. A côté des ardentes passions de la jeunesse, les illusions amoureuses de la vieillesse disparaissent dans le néant. Quand le printemps vient parer le bouleau de son feuillage naissant et embaumé, la folâtre jeunesse fuit le sapin qui, au milieu des glaces de l'hiver lui semblait frais et vert : il reste seul et dédaigné, car il est triste et noir. »

Il serait injuste cependant d'attribuer à la philosophie ou à la poésie la sage résolution du Major. Les événements les plus futiles ont souvent des suites importantes, et plus d'une fois une circonstance fortuite a fait prendre à un esprit irrésolu un parti décisif.

Le Major venait de perdre une dent, une seconde était prête à tomber. Réparer cette perte par des pièces artificielles répugnait à ses principes, persister avec de semblables brèches, dans ses prétentions à la main d'une jeune et belle fiancée, lui paraissait ridicule et au-dessous de sa dignité. Quelques mois plus tôt ou plus tard, la perte de ces dents ne l'aurait que faiblement affecté; dans la situation actuelle de son esprit, il crut voir s'ébranler avec elles la clef de la voûte de son organisation physique, et il s'attendait à l'écroulement prochain de tout l'édifice.

Après plusieurs longs entretiens avec sa sœur, tous deux reconnurent enfin que le hasard les avait ramenés au point de départ d'où l'erreur d'une enfant les avait éloignés; et ils arrêtèrent ensemble les dispositions nécessaires pour l'union des deux jeunes gens. A la suite d'un de ces entretiens, la Baronne se rendit chez sa fille, qu'elle trouva assise devant son piano. Ne voulant pas l'interrompre, elle lui fit signe de continuer. La jeune fille obéit, et termina la chanson douce et calme qu'elle avait commencée: puis elle se leva, et prit la première la parole :

— Je vous remercie, ma bonne mère, lui dit-elle d'avoir gardé jusqu'ici le silence sur une affaire aussi importante que

délicate. Mais il me semble qu'il est temps de nous expliquer : voulez-vous avoir la bonté de me faire connaître votre opinion ?

Charmée de la tranquillité et de la modération de sa fille, la Baronne commença par faire l'énumération des mérites de son frère, et trouva fort naturel qu'une jeune personne sans expérience eût pu prendre, pour de l'amour, l'estime que lui inspirait le noble caractère de cet homme, qui avait en outre l'avantage d'être son proche parent. Elle ajouta même que l'erreur de sa fille était d'autant plus excusable, que le Major avait été jusque-là le seul homme qu'elle s'était trouvée à même de voir familièrement.

Hilarie l'écouta avec une attention soutenue, et ne lui répondit que par un geste approbatif; mais elle baissa la tête, et sa contenance annonçait une vive émotion lorsque, sa mère parla du fils, pour lequel elle n'avait pas des éloges aussi pompeux, car, à ses yeux, il n'avait d'autre mérite que sa jeunesse et sa ressemblance avec son père. Par compensation, elle appuya fortement sur les avantages matériels que l'union des deux jeunes gens assurerait à toute la famille; elle rappela même à sa fille que son cousin avait été son compagnon d'enfance, et que, dès cette époque, on l'avait regardé comme son futur époux. Après ce préambule, la Baronne arriva à une conclusion, qui, au reste, se présenta d'elle-même; c'est-à-dire, qu'avec son consentement et celui du Major, sa fille devait, le plus tôt possible, épouser Flavio.

— Hilarie protesta avec calme contre cette conclusion; ses scrupules étaient si nobles et si purs, qu'une âme délicate ne pouvait manquer de les approuver, quoiqu'il fût impossible de les rendre par des paroles.

Quand des amis sages et prudents ont formé un projet qui doit faire disparaître les inquiétudes du moment et assurer la tranquillité de l'avenir, quand ils ont exposé ce projet par des arguments clairs et convaincants, ils ne peuvent manquer d'être désagréablement surpris, si la personne dont ils voulaient faire le bonheur, s'oppose à leur manière de voir par des motifs qu'elle cache au fond de son cœur : c'est ce qui arriva entre la mère et la fille; aussi ne purent-elles plus s'en-

tendre. D'un côté la raison repoussait les exigences du sentiment, de l'autre le sentiment se révolta contre les lois de la raison. L'entretien s'anima, la juste et sévère argumentation de la mère blessa le cœur déjà malade de la fille, qui se dévoila enfin par un élan passionné. Et la mère recula devant l'élévation et la dignité de la fille qui lui peignit avec autant d'énergie que de vérité tout ce qu'il y avait d'inconvenant, de criminel même, dans l'union qu'on voulait lui faire conclure.

Il est facile de se faire une juste idée de l'embarras avec lequel la Baronne rendit compte à son frère du succès de sa démarche ; mais comment expliquer la satisfaction intérieure du Major en apprenant la résistance inattendue de la jeune fille? Il se releva tout à coup de l'humiliation qu'il avait subie, sans cesser toutefois, de regarder comme moralement terminée, une affaire qui touchait de si près aux plus délicats sentiments de l'honneur. Sans témoigner à sa sœur son douloureux contentement, il se borna à lui dire qu'au lieu de presser la pauvre enfant, il fallait lui donner tout le délai nécessaire pour qu'elle pût volontairement s'avancer sur la route qu'on venait de lui ouvrir.

Nous osons à peine demander à nos lecteurs d'oublier les pensées et les sensations de nos héros sur lesquels nous venons d'attirer leur attention, pour ne plus s'occuper que de leurs actions. Ces actions cependant redeviennent la partie la plus intéressante de notre récit.

Tandis qu'Hilarie partageait ses journées entre la musique, la poésie, la broderie, la lecture et des conversations intimes avec sa mère, le Major surveillait les travaux agricoles que le prochain retour du printemps rendait indispensables dans ses domaines. De son côté, Flavio, assuré d'un riche héritage, et persuadé qu'il serait bientôt l'époux d'Hilarie, ne songeait qu'à se rendre digne de ce bonheur en se couvrant de gloire à la guerre qui venait d'éclater. Ce fut dans cet état qu'on se flatta de pouvoir attendre tranquillement la disparition, de l'obstacle que la délicatesse peut-être outrée d'une jeune fille, opposait encore au bonheur de tous. Malheureusement cette tranquillité ne fut pas de longue durée. La Ba-

ronne n'osait plus rien espérer de sa fille, qui persistait dans ses opinions avec la fermeté inébranlable d'une personne d'accord avec elle-même, et par conséquent très-indifférente à la manière dont les autres pourraient juger sa conduite. Quant au Major, ses vœux et ses projets se contredisaient sans cesse. Il se serait senti blessé si Hilarie avait accepté son fils pour époux; et cependant il comprenait qu'il devait la refuser si elle persistait à vouloir devenir sa femme à lui. Certes, il était à plaindre l'homme noble et généreux que de pareils soucis entouraient comme un épais brouillard, qui tantôt obscurcit le fond du tableau de la vie, et tantôt en enveloppe le premier plan. Pendant le jour, les nombreux devoirs qu'il s'était imposés le préoccupaient; mais ces vacillations agitaient ses nuits, où tout ce qui nous est naturellement désagréable se bouleverse dans notre pensée, se forme et se reforme sans cesse en rondes bizarres pour ne jamais arriver à un tout complet. Cette fantasmagorie sans fin, et dont il ne dépendait pas de lui d'affranchir son esprit, le jeta dans un état voisin du désespoir, contre lequel il chercha en vain un remède dans l'action et dans la fatigue.

Au milieu de ses angoisses cruelles, il reçut une lettre qui l'invitait à se rendre à la première maison de poste, où un voyageur, qui ne devait que passer, désirait lui parler. Accoutumé par ses nombreuses relations à de semblables rendez-vous, il partit à l'instant pour la maison de poste. qui était une des plus pauvres de la contrée. On l'introduisit aussitôt dans une chambre rustique, et une jeune et gracieuse femme vint à sa rencontre : c'était la belle Veuve.

L'imagination, que nous croyons si puissante, ne peut-elle aller jusqu'à retenir l'image des objets que nous avons admirés dans d'autres temps, ou le trouble de la séduisante Veuve lui avait-il prêté un charme nouveau? nous l'ignorons; mais il est certain que le Major trouva cette femme plus belle que jamais, et qu'il eut besoin de tout son empire sur lui-même pour cacher son émotion sous une politesse froide et respectueuse.

— Ne me parlez pas ainsi, lui dit-elle; ces murs blanchis

à la chaux, ces meubles grossiers, tout cet entourage ignoble au milieu duquel je vous ai fait venir, s'accordent mal avec ce ton cérémonieux. Laissez-moi vous parler à cœur ouvert ; laissez-moi vous dire... vous avouer que j'ai porté le désordre dans votre famille...

Le Major fit un mouvement de surprise.

— Je sais tout, continua-t-elle ; point d'explications. Je vous plains, vous et Hilarie, Hilarie et Flavio, et votre bonne sœur aussi...

La voix lui manqua, et de ses belles paupières s'échappèrent des larmes qui coulèrent lentement sur ses joues : elle était divine ainsi. L'homme de cinquante ans la regarda avec un battement de cœur qu'il n'avait jamais encore éprouvé.

— Asseyons-nous, dit-elle en passant un doigt sur ses yeux. Pardonnez-moi... je suis assez punie...

Puis elle cacha son visage dans son mouchoir, car elle pleurait amèrement.

— Daignez m'expliquer, madame... balbutia le Major.

— Quittez ce langage, interrompit-elle avec un sourire céleste ; appelez-moi votre amie ; vous n'en avez pas de plus dévouée. Soyez mon ami ; souffrez que je vous donne ce titre... Ainsi donc, mon ami, je sais tout.

— Qui a pu vous instruire ?...

— Un membre de votre famille ; voyez cette lettre.

A ces mots elle lui présenta un papier déployé.

— L'écriture de ma sœur ! s'écria le Major ; seriez-vous en relation avec elle ?

— Pas directement, mais depuis longtemps je la connais. Au reste, lisez l'adresse.

— Quelle nouvelle énigme ! Cette lettre vous a été envoyée par Makarie, la plus discrète, la plus prudente des femmes !...

— Et la confidente de tous les cœurs oppressés ; le confesseur de tous ceux qui se sont égarés et qui cherchent à se retrouver.

— Je bénis le ciel de cette bienheureuse intervention, et je remercie ma sœur de l'avoir amenée. Je sais tout ce

que Makarie peut faire pour l'être auquel elle daigne présenter son miroir magique afin de lui montrer, non les fautes qu'il peut avoir commises, mais les nobles qualités qu'il a laissées dormir au fond de son âme.

— Je suis au nombre de ces êtres malheureux qu'elle a réconciliés avec eux-mêmes, répondit la belle Veuve.

Le Major ne comprit plus rien à tout ce qu'il venait d'entendre; mais il sentit clairement qu'il y avait dans cette femme, si séduisante par son extérieur, une puissance mystérieuse et sympathique qui agissait sur son âme.

— Je n'étais pas précisément malheureuse, lui dit-elle, et cependant une certaine inquiétude m'empêchait de me plaire à moi-même autant que je l'aurais voulu. Je me parais vainement devant ma glace, il me semblait que je me disposais à quelque mascarade. Je me suis retrouvée belle, dès que Makarie m'a fait voir, dans son miroir magique, les beautés de l'âme, qu'il faut cultiver avant tout.

Elle s'efforça de sourire, mais des larmes inondaient ses joues malgré elle. Jamais femme ne s'était montrée plus digne d'une affection vraie et durable.

— Voici, mon ami, lui dit-elle, la correspondance de votre sœur avec Makarie : lisez-la, méditez-la; nous verrons ensuite ce qui nous reste à faire.

Puis elle descendit au jardin, et le Major lut les lettres, dont nous ne donnerons ici que la quintessence.

Dans cette correspondance, la Baronne se plaignait toujours de la belle Veuve avec la sévérité d'une femme qui juge une autre femme d'après les apparences, sans s'inquiéter de ce qui peut se passer dans son cœur. De son côté, Makarie se montrait toujours indulgente, et s'attachait de préférence aux sentiments intimes de cette femme, dont les actions et les discours, presque toujours déterminés par des circonstances fortuites, s'expliquaient pour ainsi dire d'eux-mêmes.

Quant aux récits de la Baronne concernant les extravagances de Flavio, le penchant naissant d'Hilarie pour ce jeune homme, l'arrivée du Major, et le refus de la jeune fille d'épouser le fils de son fiancé, Makarie s'était bornée à

répondre avec une réserve délicate, qui annonçait toutefois la certitude que cette confusion momentanée s'arrangerait à la satisfaction de tout le monde. Cette même certitude l'avait décidée enfin à envoyer la correspondance tout entière à la belle Veuve, qui répondit à cet envoi par une lettre de remercîment profondément sentie, et par la noble démarche que nous venons de lui voir faire.

CHAPITRE VI.

WILHELM A LÉNARDO.

Je puis vous le dire enfin, mon ami, je l'ai retrouvée! Et, pour mettre le comble à votre satisfaction, il m'est permis d'ajouter que sa position ne laisse plus rien à désirer pour son bonheur. Permettez-moi de rester dans les généralités, quoique je vous écrive du lieu même où se passe tout ce dont je voudrais pouvoir vous rendre un compte détaillé. Un cercle domestique qui a pour point central une douce piété, et que l'ordre et le travail maintiennent dans les dimensions voulues; des relations extérieures heureusement proportionnées à ces facultés et à ces manières de voir, et autour d'*elle* l'industrie à son point de départ dans sa plus noble acception, c'est-à-dire influente et modérée, innocente et active. Non, jamais encore je n'ai vu le présent promettre un plus bel avenir. Cette déclaration, à ce que je crois du moins, devrait suffire pour rassurer tous ceux qui s'intéressent à son sort.

Souffrez que je vous répète nos conventions : elles m'autorisent à vous prier de vous en tenir à cette légère esquisse sur ce qui la concerne. Que votre imagination complète le tableau, j'y consens; mais abstenez-vous de toute recherche, et consacrez-vous tout entier à *la grande entreprise;* car je présume, qu'en ce moment, vous êtes enfin complétement initié.

J'expédie une copie de cette lettre à Hersilie et une autre à l'Abbé, qui pourra peut-être mieux que personne vous la

faire parvenir. Je lui écris en même temps pour moi, et je vous prie d'appuyer auprès de lui, autant que cela sera en votre pouvoir, le vœu que je lui exprime.

WILHELM A L'ABBÉ.

Si tout ce que je vois et tout ce que je sens ne me trompe pas complétement, Lénardo est maintenant au milieu de vous, et je vous envoie une copie de la lettre que je lui écris, afin qu'il la reçoive sans retard. Puisse ce remarquable jeune homme s'élever par vous à une incessante et noble activité; car, dès ce moment, il ne doit plus avoir ni inquiétude ni remords.

Je me suis de nouveau examiné moi-même, et je vous renouvelle ici la demande que je vous ai fait faire par Montan. Le désir de terminer mes *années de voyages* d'une manière moins vagabonde, devient toujours plus dominant chez moi. Je vous connais trop pour ne pas être persuadé que vous ne résisterez pas plus longtemps; aussi ai-je déjà pris mes mesures pour m'arranger une nouvelle façon de vivre, dès que j'aurai terminé l'affaire qui intéresse si vivement notre cher Lénardo. Après le pieux pèlerinage qui me reste à faire, je me rendrai à ***, où j'espère trouver une lettre par laquelle vous m'autoriserez à recommencer ma tâche d'une manière plus conforme à mes penchants et à mes goûts.

CHAPITRE VII.

A peine notre héros avait-il expédié ces lettres qu'il descendit, par des ravins que déjà il avait visités plus d'une fois, dans la superbe vallée où, avant de recommencer une carrière nouvelle, il lui restait plusieurs affaires à terminer.

Chemin faisant il rencontra un jeune voyageur dont, sous plus d'un rapport, la compagnie lui devint aussi agréable qu'utile. C'était un de ces peintres prédestinés à une grande

célébrité, tel qu'on en voit parfois dans le monde et fort souvent dans les romans. Tous deux se confièrent leurs penchants, leurs désirs, leurs projets. Wilhelm apprit alors que cet excellent artiste, qui ornait ses paysages de figures aussi remarquables par la conception que par le dessin et par la couleur, était un admirateur enthousiaste de Mignon. Plusieurs fois déjà il avait représenté cette jeune fille dans ses tableaux, et il n'avait entrepris le voyage d'Italie, que pour étudier la nature au milieu de laquelle elle avait pris naissance. La reproduisant dans ses moments de bonheur comme dans ses moments de souffrance, il avait personnifié cet être à jamais gravé dans tous les cœurs aimants.

Bientôt les deux nouveaux amis arrivèrent sur les bords du lac dont la pauvre Mignon avait parlé si souvent, et Wilhelm ne tarda pas à retrouver, les unes après les autres, les places qu'elle lui avait particulièrement indiquées.

On visita la superbe maison de campagne enrichie de colonnes au milieu desquelles elle était venue se reposer si souvent, et le vaste monastère où elle aimait à prier. Les langues de terre et les points de débarquement, les passages et les baies, les demeures isolées des pêcheurs, les hameaux du rivage et les châteaux situés sur les hauteurs voisines, tous les lieux enfin qu'elle avait parcourus pendant son enfance vagabonde, furent visités tour à tour. Le Peintre les saisit et les reproduisit tous. Il accorda si magiquement les effets de lumière et les tons de ses couleurs à la nature des sujets, que Wilhelm passait des heures et des journées à le regarder travailler. Sur plus d'une toile Mignon occupait la première place, et elle était toujours d'une ressemblance frappante; car, aidé par les souvenirs de Wilhelm, l'artiste était parvenu à renfermer, dans les bornes d'une individualité précise, l'image qui, jusque-là, flottait vaguement dans toutes les pensées.

Respectant l'instinct inexplicable qui avait poussé cette bizarre enfant à adopter le costume et les allures d'un autre sexe, il aimait à la représenter ainsi et dans les positions les plus opposées. Sur une des toiles qu'il lui avait consacrées, elle était assise au milieu des colonnes de la maison de cam-

pagne, et regardait les statues d'un air pensif. Sur une autre toile elle se balançait dans un canot amarré au rivage en battant l'eau avec ses mains; et, sur une autre encore, elle s'élançait sur les mâts avec l'agilité d'un mousse.

Parmi toutes ces peintures, une surtout méritait l'admiration des connaisseurs, car le Peintre s'était approprié toutes les particularités de son original. Dans ce tableau, Mignon était debout au milieu de rochers escarpés sur lesquels brillait la poussière humide des cascades; et une horde d'hommes bigarrés dont la raison chercherait en vain à expliquer les costumes, les armes et les allures, l'entourait de toutes parts. Jamais une plus aride et plus épouvantable gorge de montagnes, n'avait été plus savamment et plus artistement animée. Au fond, on voyait de robustes mulets, chargés du bagage des *Zigueuners*, et des divers instruments dont ils composent leurs sauvages concerts; les uns franchissaient des cimes escarpées, les autres descendaient les marches taillées dans les rochers. Le premier plan était occupé par les *Zigueuners*, êtres à la fois barbares et fantastiques, communs et bizarres; trop grotesques pour inspirer la crainte, trop extraordinaires pour mériter la confiance; et, comme figure principale, une noble enfant, la pauvre Mignon enfin, indignée sans colère, déterminée sans opiniâtreté. On l'emmenait; on n'aurait osé l'entraîner.

Qui ne se serait pas senti ému à la vue d'un pareil tableau? Il était si bien caractérisé, l'espace étroit et terrible entre ces énormes masses de rochers, dont les perspectives annonçaient des défilés qui eussent paru sans issues, si des ponts, hardiment jetés d'une pointe de roc à une autre, n'avaient pas fait supposer la possibilité d'une communication quelconque de ce lieu isolé avec le reste du monde! Pour élever la poésie de la vérité jusqu'à son plus haut degré de perfection, l'artiste laissait entrevoir, dans ce désert, une caverne que l'on pouvait prendre pour l'atelier naturel d'une fabrique de cristal, ou pour le séjour fabuleux d'une famille de dragons.

Lorsque les deux amis se présentèrent au palais du Marquis, ils ne purent se défendre d'un mouvement de sainte

terreur. Le digne vieillard n'était pas encore de retour de ses voyages, mais ils n'en furent pas moins accueillis comme s'ils eussent été des membres de sa famille. Au reste, ils avaient su se faire bien recevoir partout, et gagner la bienveillance des autorités civiles et ecclésiastiques.

Wilhelm s'applaudit au fond de l'âme de l'absence du Marquis; car si d'un côté il eût été heureux de le revoir, il craignait, de l'autre, de se trouver en butte à la reconnaissance trop libérale de ce seigneur, pour le bien qu'il avait fait à Mignon et à son père, et dont il trouvait la plus douce récompense dans le témoignage de son cœur.

Tous deux continuèrent à parcourir le lac en tous sens et à visiter chaque point du rivage. La saison était favorable, aussi le Peintre ne laissa-t-il échapper aucune des mille nuances dont le lever et le coucher du soleil et la lumière du jour parent le firmament, puis le lac, puis les terres et les montagnes, comme si cette riche lumière voulait achever de se glorifier à nos yeux par un dernier reflet d'adieu.

Une végétation puissante, enfantée par la nature et secondée par la main de l'homme, les enveloppait de toutes parts. Les prairies et les forêts de châtaigniers les avaient agréablement surpris; mais ils ne pouvaient que sourire mélancoliquement lorsque, couchés à *l'ombre du cyprès*, ils voyaient le *laurier s'élever haut dans les cieux* et briller le fruit du grenadier et du citronnier; lorsqu'ils voyaient étinceler, *sous son feuillage sombre, la pomme d'or de l'oranger*, dont les fleurs épanouies les inondaient d'une pluie blanche et parfumée.

Le compagnon de voyage qui s'était associé à Wilhelm, lui procura une foule de jouissances nouvelles. Jusque-là, la nature en lui refusant l'œil d'artiste, ne lui avait permis de concevoir que la beauté de la forme humaine : le Peintre, qui, tout en partageant ses sensations, les appliquait à un plus vaste cercle d'activité, semblait lui avoir ouvert un monde nouveau.

De longs entretiens sur la magnificence de la contrée, et une savante initiation sur le caractère de ces magnificences, délivrèrent enfin notre héros des doutes qu'il avait nourris si

longtemps. Le paysage italien lui avait toujours paru outré : selon lui, les ciels étaient trop bleus, les tons violâtres des lointains, charmants mais faux, et les différentes verdures des gazons et des feuillages, par trop bigarrées. Recevant facilement toutes les impressions, il apprit à voir cette belle Italie avec les yeux de son ami ; et tandis que la nature lui abandonnait le livre ouvert de ses mystérieuses beautés, il devait nécessairement appeler à son secours, l'art qui est le seul et le plus digne interprète de ce livre. Ce ne fut pas seulement sous le rapport artistique que la société de son nouvel ami lui fut agréable et utile ; ce jeune artiste ne tarda pas à le surprendre par un talent dont il était loin de le supposer doué à un aussi haut degré.

Plusieurs fois déjà le Peintre avait charmé leurs courses sur le lac ou à travers les montagnes, par des chants harmonieux. Un jour il trouva, dans un des palais qu'ils visitaient, un luth d'une forme commode et portative et dont les cordes savamment disposées, rendaient des sons pleins et vigoureux. Il l'accorda en maître expérimenté et en tira des mélodies si ravissantes, que, semblable à Orphée, il adoucit le sévère concierge et obtint de lui la permission d'emporter l'instrument. On lui fit promettre, toutefois, de le rapporter avant de quitter le pays, et de venir, pendant qu'il y séjournerait, passer de temps en temps un dimanche ou un jour de fête avec la famille du concierge, qu'il avait enchantée par son talent.

Depuis ce jour, les deux amis donnaient une vie nouvelle au lac et à ses rivages : les bateaux et les nacelles se disputaient l'honneur d'escorter leur esquif léger ; la lourde barque, surchargée de marchandises, s'arrêtait près d'eux pour les entendre, et lorsqu'ils s'approchaient des rives, un cortége d'admirateurs les suivait de hameau en hameau ; et quand ils débarquaient et entraient dans quelque cabane, ils n'en sortaient jamais sans être obligés de promettre qu'ils reviendraient bientôt répandre la joie et le bonheur sur ces plages.

Tous les tableaux des localités, qui avaient quelque rapport avec l'enfance de Mignon, étaient esquissés et arrivés à cet état d'ébauche où les tons et les effets d'ombre et de lumière

sont définitivement arrêtés. Quant aux paysages, entièrement éclairés par ce soleil ardent et beau qui n'appartient qu'à l'Italie, il les avait achevés sur les lieux.

Wilhelm ne pouvait plus se dissimuler que sa mission était remplie ; mais il éprouvait un désir irrésistible de voir Hilarie et la belle Veuve, qui devaient aussi venir visiter cette contrée. Le Peintre, à qui il avait confié leur histoire, partagea ce désir, et se promit d'animer un nouveau paysage en y plaçant ces femmes charmantes. Aussi croisaient-ils sans cesse la partie du lac par laquelle les étrangers entraient dans ce paradis terrestre. Leurs bateliers savaient qu'ils attendaient deux voyageuses montées sur une barque richement décorée, et ils la cherchaient sans cesse des yeux. Lorsqu'ils virent enfin paraître cette barque, ils lui firent la chasse, et ne tardèrent pas à s'en trouver assez près pour jeter les grappins d'abordage. Ce procédé sauvage effraya les deux dames, mais Wilhelm leur présenta aussitôt une feuille de papier sur laquelle elles reconnurent un signe convenu et tracé par elles-mêmes. Rassurées par ce pacte d'alliance, elles invitèrent les deux amis à passer dans leur barque et à s'asseoir à leurs côtés.

Qu'on se figure maintenant ces quatre personnages bercés par des vagues étincelantes dans un monde enivrant, dont la brûlante atmosphère était rafraîchie par un souffle embaumé. Leur volonté ou la nécessité avait mis trois d'entre eux dans la société de l'*Abnégation*, ce qui leur donnait la force de résister aux charmes dangereux dont ils étaient entourés, tandis que le quatrième commençait, sans le savoir, son initiation à cette même société.

Après avoir plusieurs fois traversé le lac et visité les îles les plus remarquables, les dames débarquèrent dans la petite ville où le guide, chargé de veiller sur elles pendant ce voyage, leur avait fait préparer un logement agréable et commode. Wilhelm ne pouvait les accompagner, car il s'était déjà arrêté en ce même lieu. Le Peintre, qu'aucun vœu ne retenait, s'offrit de les conduire à leur auberge ; elles refusèrent sous un prétexte spécieux, et l'on se sépara à l'entrée du port.

A peine les deux amis furent-ils de retour dans leur barque, que le Peintre saisit son luth et entonna une de ces mélodies merveilleuses que les gondoliers de Venise envoient du rivage à la mer et de la mer au rivage. Accoutumé à ce jeu musical, il renforça son chant à mesure qu'il s'avançait sur le lac, afin que des bords on pût l'entendre encore, et il eut le plaisir de voir que les dames, au lieu de continuer leur route, s'étaient arrêtées pour l'écouter. Cette preuve non équivoque d'approbation l'exalta au point qu'il déposa son luth, et ne se confiant plus qu'à la force de sa voix, il continua à chanter, mais bientôt Wilhelm lui fit remarquer que, si l'obscurité et le calme de la nuit étaient favorables à la musique, la barque se trouvait depuis longtemps trop loin du port pour qu'il pût y être entendu.

Le lendemain matin on se retrouva sur le lac, ainsi qu'on en était convenu la veille. La course des voyageurs était si rapide, qu'ils avaient à peine le temps d'admirer les sites qui fuyaient devant eux et se réfléchissaient dans l'eau, pour faire place à d'autres sites plus beaux encore. Voulant faire pressentir aux dames, la magnificence des points de vue qu'offrait la contrée qu'elles visitaient, le Peintre ouvrit son portefeuille et leur montra quelques esquisses de ces points de vue. Elles furent aussi frappées de son talent que de la beauté de la nature qu'il avait rendue; Hilarie, surtout, était profondément émue.

Vers midi les voyageuses débarquèrent de nouveau seules, au grand désappointement des deux amis, qui restèrent sur le lac. Le chanteur chercha alors à produire de l'effet, non par des généralités joyeuses ou mélancoliques, mais par des insinuations directes, gracieuses et tendres. Plus d'une fois les chants mentionnés dans les *Années d'apprentissage* s'étaient présentés à sa pensée; mais un sentiment de délicatesse exquise l'empêcha de les articuler, et ses mélodies, pour errer dans le vague, n'en étaient que plus caressantes et plus expressives.

En bloquant ainsi musicalement l'entrée du port, les deux amis n'avaient pas songé à dîner; mais les dames eurent l'attention de leur envoyer quelques mets délicats et des vins

choisis qui donnèrent un nouveau prix à cette aimable attention.

Les obstacles qui s'opposent à une passion, naissante l'irritent au lieu de la calmer; on peut donc présumer, à juste titre, que la courte séparation des nouveaux amis avait augmenté des deux côtés le désir de se retrouver le plus tôt possible. Il est certain du moins que les dames ne tardèrent pas à reparaître dans leur riche gondole. Qu'on n'aille pas prendre le mot gondole dans la triste acception vénitienne; nous nous en servons pour désigner une embarcation aussi commode qu'élégante, et assez grande pour contenir une société nombreuse.

Les journées agitées par les alternatives de rencontre et de séparation s'écoulaient rapidement, et l'idée que l'on serait bientôt forcés de se séparer, sans espoir de se rencontrer de nouveau, donnait à tous leurs plaisirs quelque chose de grave et de mélancolique. En présence de ces nouveaux amis, on se rappelait les anciens, et l'on était forcé de s'avouer que ceux-là aussi avaient déjà acquis des droits à d'ineffables souvenirs.

Pour rester calme et d'accord avec soi-même au milieu de tant de séductions, il fallait être doué d'un esprit ferme et éprouvé comme celui de la belle Veuve. Le cœur d'Hilarie était sans doute trop profondément blessé pour recevoir une impression nouvelle; mais lorsque les charmes d'une belle contrée et de la société d'amis sensibles nous bercent doucement, nous nous laissons aller à une impression vague et confuse, qui, sans effacer le passé, recule le présent dans un lointain fantastique.

Sans se permettre de juger les relations nouvelles de nos voyageuses dont il était chargé de diriger les excursions, le guide s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans leur manière d'être; et il ne tarda pas à détourner les capricieuses variations de leur humeur, en réalisant de son propre mouvement, les désirs qu'elles n'osaient manifester ouvertement. C'est ainsi qu'au moment où elles s'attendaient à débarquer seules là, où on leur avait préparé à dîner, elles se voyaient abordées par une barque, où une table ser-

ou qu'il place des chevaux et des mulets de somme à l'entrée des défilés qui traversent des masses de rochers arides, il est toujours également intelligent, car ces créatures vivantes ornent ses paysages sans altérer le caractère de solitude et de repos qui les rend si imposants. L'exécution est de main de maître ; largement dessinés et peints à grands traits, ses tableaux sont aussi finis qu'ils peuvent l'être sans perdre de leur énergie.

Plus tard, il employa sur le papier les brillantes couleurs anglaises, ce qui donna encore plus d'éclat et de fraîcheur à son coloris.

Ses gorges profondes entre deux masses arides et bizarrement entassées ; leurs ponts jetés de la pointe d'un rocher à un autre, au-dessus de l'abîme où bouillonne le torrent sauvage, plaisent moins généralement ; mais leur vérité saisit, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le grandiose de l'ensemble, effet naturel de l'emploi intelligent des teintes locales et des tons rembrunis des masses.

Il caractérise avec la même perfection les régions élevées des montagnes, où il n'y a plus ni arbres ni buissons, où la végétation paraîtrait éteinte, si l'on ne voyait çà et là, entre des pointes de rocher et sur des cimes couvertes de neige, des places que le soleil semble caresser de préférence, et où croît une herbe fine et tendre. C'est pour indiquer ces places qu'il épuise, pour ainsi dire, la chaleur vivifiante et le parfum de verdure que sa riche palette lui fournit toujours ; mais il se garde de les peupler de troupeaux, car il sait que là, le chamois et le *faucheur sauvage* viennent seuls chercher, l'un une nourriture exquise, l'autre un gain périlleux.

Pour faire concevoir à nos lecteurs une juste idée de la contrée explorée par cet habile artiste, nous croyons devoir leur donner quelques explications sur le *faucheur sauvage*. On appelle ainsi les habitants des hauteurs que la misère pousse à récolter du foin sur ces singulières prairies, entièrement inaccessibles aux troupeaux. Après avoir armé leurs pieds de crochets, ils grimpent jusque sur les cimes les plus escarpées, d'où ils se laissent descendre sur ces prairies par des

cordes. Quand l'herbe est fauchée et convertie en foin, ils en forment de petites bottes, qu'ils jettent de vallées en vallées jusque dans les montagnes habitables et habitées. Là, ils vendent ce foin aux nourrisseurs à des prix très-élevés, car il produit des effets merveilleux sur la santé des animaux.

Hilarie, qui prenait toujours plus d'intérêt aux dessins et aux tableaux du jeune Peintre, lui prouva par ses remarques, qu'elle n'était pas étrangère à son art; aussi était-il fier de son approbation, qu'il ambitionnait plus que celle de tout autre. La belle Veuve blâma sa jeune amie de n'avoir pas encore avoué qu'elle s'était exercée dans le dessin, et lui fit observer qu'il ne s'agissait pas de chercher un triomphe de vanité, mais de profiter des conseils d'un artiste distingué, occasion qui ne se représenterait peut-être jamais sous d'aussi favorables auspices.

Hilarie se décida enfin à montrer ses essais, et le Peintre reconnut que cette jeune fille si modeste, possédait un véritable talent. Elle avait l'œil juste, et ce goût délicat et exquis que les femmes déploient en tout ce qu'elles font; mais un peu d'incertitude dans le trait, affaiblissait les objets qu'elle représentait. L'ensemble n'était pas toujours saisi sous son point de vue le plus favorable; car, craignant de profaner son sujet par une fidélité hardie, elle se perdait timidement dans les détails.

Soutenue par la main puissante du jeune Peintre, le véritable sentiment de l'art, qui sommeillait au fond de son âme, s'éveilla tout à coup. Elle comprit qu'il ne lui restait plus qu'à marcher courageusement sur la route qu'il venait de lui ouvrir par quelques conseils généraux; et ses facultés, si longtemps cachées, se développèrent avec tant d'éclat, qu'il était impossible de ne plus les voir. C'est ainsi que le bouton de rose devant lequel nous avons passé la veille sans l'apercevoir, excite notre admiration, quand après le lever du soleil il s'épanouit sous nos yeux; apparition qui nous éblouit au point que nous croyons voir le frémissement animé par lequel son sein s'ouvre à la lumière.

Ce progrès esthétique ne pouvait manquer d'être suivi par

un contre-coup moral. Un grand et utile enseignement donné à une belle âme y produit toujours des effets magiques. Jamais Hilarie ne s'était sentie si heureuse que depuis qu'elle pouvait reproduire les beautés de la nature, dont la simple contemplation même avait déjà tant de charmes pour elle. En s'approchant de l'inexprimable, par le trait et par la couleur, elle se laissa aller, sans le savoir, à un tendre penchant pour celui à qui elle devait cette noble jouissance.

Lorsqu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre, il eût été difficile de décider lequel des deux était le plus empressé à indiquer ou à employer toutes les ressources de l'art; et ils s'engagèrent dans une lutte aussi rare qu'utile entre le maître et l'élève. Parfois l'artiste voulait corriger le travail de la jeune fille par un de ces coups de crayon qui annoncent une main de maître; mais elle le retenait, et faisait, à sa grande surprise, la correction qu'il voulait faire.

Pendant ce temps, la belle Veuve se promenait avec Wilhelm, tantôt à l'ombre des cyprès et des pins-pignier, tantôt sur la terrasse ombragée par des orangers et des berceaux de vigne. Son nouvel ami lui exprima, avec toute la réserve et la délicatesse convenables, le désir de connaître les événements extraordinaires qui avaient réuni et jeté ensemble, dans un pays étranger, deux femmes qu'on ne pouvait avoir instruites de leur existence mutuelle que pour les éloigner l'une de l'autre. Elle finit par céder à ce désir, et notre héros, doué d'une heureuse mémoire, répéta ce récit confidentiel à Nathalie, dans une lettre dont nous ferons part à nos lecteurs en temps et lieu.

Pendant la dernière soirée que nos quatre amis devaient passer ensemble, ils s'étaient réunis sur la plus haute terrasse du jardin. L'éclat de la pleine lune leur cacha le passage du jour à la nuit; le lac tranquille, reflétant les faisceaux de lumière qui de tous côtés retombaient sur sa surface, s'étendait devant eux dans toute sa majestueuse largeur, tandis que des effets de perspective leur cachaient sa longueur bien plus considérable encore. Malgré toutes les sensations individuelles de ce moment, on répéta ce qu'on s'était déjà dit cent fois, c'est-à-dire que ce ciel, ces eaux, cette terre, ce

soleil, cette lune étaient essentiellement et exclusivement lyriques. Mais ce qu'on n'osa point s'avouer, ce fut le pressentiment d'une prochaine séparation; et cependant ce pressentiment les domina au point qu'il en résulta un silence absolu et inquiétant. Tout à coup le Peintre prit son luth, et préluda avec délire : son imagination venait de lui retracer Mignon et son premier, son seul chant d'amour. Violemment jeté en dehors des situations ordinaires, il oublia les ménagements qu'il avait gardés jusqu'ici, et chanta d'une voix pleine de larmes et de passion :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier? où la pomme d'or... »

Hilarie se leva en tressaillant, jeta son voile sur ses yeux, et s'éloigna à pas lents. La belle Veuve saisit le bras de Wilhelm, et le Peintre éperdu suivit Hilarie.

Lorsque tous quatre se retrouvèrent enfin en face les uns des autres, il ne leur fut plus possible de dissimuler leur émotion. Les femmes s'embrassèrent, les hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et la chaste lune vit couler les larmes les plus chastes et les plus nobles qui aient jamais coulé sur la terre.

On se remit peu à peu, on se sépara en silence, et l'on forma des vœux qui, dès en naissant, ne s'appuyaient sur aucun espoir.

Wilhelm entraîna son ami, qui, sous le vaste dôme du ciel et à une heure solennelle de la nuit, se trouva tout à coup, initié aux plus douloureux mystères de la *Société de l'Abnégation*. Quant aux deux dames et à notre héros lui-même, ils venaient de subir de nouveau une de ces épreuves cruelles dont ils s'étaient crus affranchis pour toujours.

Le lendemain matin nos deux amis se crurent assez de courage pour quitter ce paradis terrestre; car ils avaient inventé des défaites pour rester dans le voisinage des dames sans violer ouvertement leur vœu. Empressés de leur communiquer ce beau projet, ils demandèrent à les voir; mais on leur apprit qu'elles étaient parties avant le jour.

La belle Veuve, cette noble souveraine des cœurs, avait laissé une lettre pour Wilhelm. Il était impossible de deviner

si cette lettre lui avait été dictée par la raison ou la bonté, l'amour ou l'amitié, l'orgueil ou la conviction de sa supériorité. En la terminant elle défendait expressément à notre héros et au jeune Peintre de la suivre ainsi que son amie, et leur ordonnait même de les éviter si par hasard ils venaient à les rencontrer.

Dès ce moment, ce qui avait semblé un paradis à Wilhelm et son ami ne fut plus pour eux qu'un désert. Et, comme pour justifier cette ingratitude à leurs propres yeux, ils se firent remarquer mutuellement, avec la malveillance de deux vieux hypocondriaques, que les bâtiments étaient mal entretenus et les murs lézardés; que les tourelles menaçaient ruine; que l'herbe encombrait les allées, et que des branches gourmandes appauvrissaient les arbres. N'épargnant pas même la grotte où ils avaient passé tant d'heureux moments, ils trouvèrent que la mousse était trop abondante, et qu'elle répandait une odeur de moisi fort désagréable.

Après avoir ainsi cherché à modérer leurs regrets, ils s'embarquèrent. Wilhelm accompagna son ami jusque dans la partie haute des bords du lac; c'était le point marqué pour leur séparation, et le Peintre lui renouvela la promesse de se rendre auprès de Nathalie, de lui montrer ses tableaux, et de la transporter ainsi, par la pensée du moins, dans la belle contrée qu'il ne lui était pas encore permis de visiter.

LÉNARDO A WILHELM.

Votre lettre, mon cher ami, m'a trouvé dans un état d'activité qu'on pourrait appeler de la confusion, si mon but était moins grand et si j'étais moins sûr de l'atteindre. Mon union avec les vôtres est plus importante que d'abord nous ne le croyions tous. Je ne puis vous écrire à ce sujet, car les combinaisons sont inexplicables et le tout est infini. Agir sans parler, voilà notre lot.

Je vous remercie mille fois de m'avoir si adroitement montré, dans un gracieux lointain, le secret que j'avais besoin

de connaître. Qu'elle soit, qu'elle reste heureuse dans la vie tranquille et pieuse où le sort l'a placée ; tandis que moi, guidé par une brillante étoile, je m'abandonne au tourbillon qui m'entraîne. L'Abbé vous informera lui-même de ce que vous devez savoir ; il ne m'est permis à moi de parler que de ce qui hâte le progrès. Le langage disparaît dans l'action. Ils m'ont... mais je m'arrête... Là où il y a tant à faire, il n'y a pas de place pour la réflexion.

L'ABBÉ A WILHELM.

Votre lettre, si bien intentionnée, a été sur le point de causer beaucoup de mal. Le tableau de la situation de la femme que vous êtes parvenu à retrouver, était, malgré vous sans doute, tellement touchant, que notre ami aurait tout abandonné pour aller à la recherche de cette femme, si nous n'étions pas parvenus à nous emparer entièrement de son imagination.

Il a subi les épreuves nécessaires, et nous savons maintenant qu'il est pénétré de l'importance de nos projets, et que, pour les favoriser, il ne reculera devant aucun obstacle. Ces nouvelles relations, que nous vous devons, nous ont procuré, à tous, des avantages au-dessus de nos espérances.

L'on a arrêté depuis peu le plan d'un canal ; il partira de la contrée, si mal cultivée, où se trouve une partie des domaines que Lénardo se fera céder par son oncle. Ce même canal devra traverser nos possessions, ce qui augmentera leur valeur d'une manière incalculable. Notre ami profitera de cet avantage, et trouvera, par la même occasion, le moyen de céder utilement au plus vif de ses penchants ; car il faudra peupler et défricher les landes que ce canal traversera. Il pourra établir sur ses bords des cultivateurs, des maçons, des charpentiers, des maréchaux ; il pourra même créer des fabriques et des filatures ; tandis que nous autres, nous lèverons les difficultés et ferons disparaître les obstacles que rencontrent toujours les entreprises utiles. Les vivres man-

quent dans les montagnes, et la population augmente hors de toute proportion; c'est donc là que Lénardo ira chercher ses premiers colons : il servira ainsi l'intérêt particulier et l'intérêt général.

Quant à Lothaire, il est sur le point d'obtenir une solution complète. Le voyage qu'il vient de faire dans la province des Instituteurs a eu pour but de leur demander des artistes, en petit nombre et d'un vrai talent. Les arts sont aussi nécessaires dans la vie active que le sel dans les aliments, mais il faut en user sobrement; aussi n'en prendrons-nous qu'autant qu'il en faut pour empêcher les métiers de tomber dans l'absurde. Notre étroite union avec les Instituteurs nous sera en général fort utile. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de la première éducation; notre tâche est plus grande et plus difficile : il nous faut guider et diriger ceux qui ont reçu cette première éducation. Je pourrais ajouter à ceci mille et mille réflexions analogues; je me borne, selon notre habitude à tous, à des observations générales sur un passage de votre lettre à Lénardo.

Nous ne contestons pas le mérite de la piété privée; elle est la base du repos et de la dignité des individus isolés, mais elle est insuffisante. Il est donc indispensable de la convertir en piété universelle, c'est à dire d'étendre au large les rapports pratiques de nos sentiments de probité et d'humanité. Ce n'est pas seulement notre prochain, c'est l'espèce humaine toute entière que ces sentiments doivent embrasser et protéger.

Je passe à votre requête; Montan nous en a parlé en temps et lieu, et si, par une bizarrerie qui lui est naturelle, il refuse de nous expliquer le but vers lequel vous tendez, il n'en a pas moins donné sa parole d'ami, que ce but était raisonnable et devait vous rendre réellement utile à la société. A ce titre, nous vous pardonnons de ne pas nous avoir indiqué ce but dans votre lettre, et nous vous affranchissons du vœu qui, jusqu'ici, vous a enchaîné dans vos voyages. Nous vous en avions déjà donné l'avis; il paraît qu'il ne vous est point parvenu, car nous ne connaissions pas positivement le lieu de votre résidence. Je vous le répète au nom de tous, nous

approuvons vos intentions sans les connaître, puisque Montan s'en est rendu garant. Voyagez donc et arrêtez-vous partout et aussi longtemps que vous le jugerez convenable; nos vœux vous suivront sans cesse. Puissiez-vous réussir et devenir bientôt un des principaux anneaux de notre grande chaîne.

Vous trouverez, ci-jointe, une tablette qui vous indiquera le centre de nos communications et les lieux où vous devrez nous adresser vos lettres. Ne les confiez pas à la poste, mais faites-les porter à leur destination par un messager fidèle. Ma tablette vous fera connaître les noms et les demeures des individus que vous pourrez charger de vos messages. Des signes, que vous connaissez déjà, vous indiqueront les lieux où vous rencontrerez tel ou tel membre de la Société, si vous aviez besoin de le consulter.

AVERTISSEMENT.

Nous sommes forcé d'annoncer ici à nos lecteurs une lacune de quelques années, dont nous aurions profité avec plaisir pour en faire la fin d'un volume, si les dispositions typographiques ne s'y étaient pas opposées. Espérons donc, qu'un chapitre sauté, suffira pour que nos lecteurs franchissent, par la pensée, la lacune que nous venons de leur signaler.

Ne sommes-nous pas tous accoutumés à voir de pareils miracles s'opérer, pendant le court espace de temps qui sépare l'instant où tombe le rideau d'un théâtre, de celui où il se relève?

Nous avons vu, dans ce second livre, les relations de nos amis s'étendre et grandir; nous y avons fait connaissance avec des personnages nouveaux, et tout nous autorise à croire qu'ils réussiront dans leurs entreprises s'ils savent comprendre leur position.

CHAPITRE IX.

Mettons-nous à la recherche de notre voyageur, que nous avons si longtemps abandonné à lui-même. Nous le trouverons sur les limites d'une vaste plaine, et sur le point d'entrer dans la province des Instituteurs. Il traverse des champs et des prairies, côtoie plus d'un étang, plus d'une verte colline; et partout son regard plane sur la contrée si pittoresquement accidentée, où les instituteurs ont établi leur empire.

Bientôt il reconnut qu'il avait atteint le district destiné à l'éducation des chevaux, car déjà il voyait çà et là, des groupes de ces animaux d'âges et d'espèces différentes, qui paissaient paisiblement. Tout à coup l'horizon fut obscurci par un nuage de poussière; il grossit en approchant et envahit toute la largeur du terrain. Un vent qui se leva subitement le dispersa et découvrit aux yeux de Wilhelm, le joyeux tumulte qu'il cachait. Une masse compacte de nobles coursiers, montés par des cavaliers habiles, arriva vers lui au grand galop; il se rangea pour la laisser passer. Au même instant un des plus jeunes et des plus beaux cavaliers sortit des rangs, sauta à bas de son cheval et se jeta dans ses bras : c'était Félix.

Les questions succédèrent aux questions. Le jeune homme raconta à son père, que pendant la première époque d'épreuves il avait beaucoup souffert; qu'il avait surtout vivement regretté son cheval, parce qu'il lui fallait aller à pied d'un champ, d'une prairie à une autre; il ajouta que sous tous les rapports, au reste, la vie paisible des agriculteurs ne lui convenait nullement. La fête des moissons lui avait paru fort agréable; mais il ne s'était résigné qu'avec peine à bêcher, à labourer, et à prendre soin des animaux domestiques. Heureusement on l'avait bientôt fait passer dans la catégorie des cavaliers.

— Il est parfois fort ennuyeux aussi, continua-t-il, de faire paître les juments et leurs poulains; mais on a du moins la consolation de voir bondir devant soi les petits espiègles qui,

quelques années plus tard, vous emporteront joyeusement à travers le monde; tandis qu'on ne s'occupe des autres animaux que pour les engraisser et les envoyer aux abattoirs.

Le développement physique de l'enfant, devenu un jeune homme, son air de santé et de fraîcheur, sa tenue assurée, sa conversation naïve, animée, spirituelle même, charmèrent son père. Tous deux continuèrent leur route à cheval et passèrent devant de nombreuses métairies situées à de grandes distances les unes des autres. Après plusieurs heures de marche, ils arrivèrent enfin au bourg où se tenait la foire aux chevaux. Il était difficile de décider qui, dans ce bourg, soulevait le plus de poussière, des vendeurs, des acheteurs, ou des animaux à vendre. Les amateurs de tous les pays d'alentour étaient venus en foule pour se procurer des sujets de race noble, pure, et convenablement dressés.

Au brouhaha de plusieurs idiomes étrangers, se mêlait le son puissant des instruments à vent; tout enfin annonçait le mouvement, la force et la vie. Wilhelm ne tarda pas à rencontrer dans la foule le Surveillant qu'il connaissait déjà, et qui, secondé par plusieurs de ses collègues, veillait au maintien de l'ordre et de la paix avec tant de prudence, que tout le monde se croyait parfaitement libre et indépendant.

Notre héros ne pouvait manquer de voir, dans tout ce qui se passait autour de lui, une nouvelle preuve des avantages qui résultent d'une occupation exclusive; mais il craignit que cette occupation, presque sauvage, ne ravalât les élèves au niveau des animaux dont ils faisaient l'éducation. Il exprima cette crainte au Surveillant, qui la trouva juste; mais il lui apprit en même temps que les Instituteurs avaient remédié d'avance à ce danger, en appliquant les élèves chargés de ces occupations, à la culture des talents ou à l'étude des sciences pour lesquelles ils avaient des penchants prononcés. Tous, au reste, étaient forcés d'apprendre les langues étrangères.

Pendant cette conversation, Félix s'était éloigné. Lorsque son père s'en aperçut, il le vit, à travers les ondulations de la foule, marchander quelques bagatelles à un jeune colporteur, avec lequel il disparut bientôt. Cette circonstance l'inquiéta malgré lui.

— Tranquillisez-vous, lui dit le Surveillant avec un léger sourire, je vais vous faire voir comment nous veillons sur nos élèves.

A ces mots, il tira un son aigu d'un petit sifflet suspendu sur sa poitrine, et plusieurs douzaines de sifflets semblables répondirent aussitôt de tous côtés.

— Ceci, répondit le Surveillant, n'est qu'un signal pour attirer l'attention des élèves, et m'assurer du nombre de ceux qui m'ont entendu. Au second signal, ils garderont le silence, mais ils se tiendront prêts à accourir au troisième. Vous apprendrez à connaître plus tard les avantages immenses que nous retirons de ces signaux.

Moins pressés par la foule, ils marchèrent plus librement, et se dirigèrent vers les hauteurs.

— L'importance de l'étude des langues étrangères, continua le Surveillant, découle naturellement du grand nombre d'étrangers qui viennent à nos foires, et de la présence des élèves qu'on nous envoie des pays les plus éloignés. Pour empêcher les compatriotes de former des réunions isolées et souvent hostiles à leurs autres camarades, ainsi que cela arrive dans tous les établissements destinés à l'éducation, nous les obligeons à s'enseigner mutuellement leur idiome. Cette mesure nous aurait infailliblement menés à la confusion de la tour de Babel, si nous n'avions, pas en même temps, imposé à nos élèves la loi de ne parler qu'une seule et même langue pendant tout un mois. Notre principe fondamental est, qu'on ne peut rien apprendre en dehors de l'élément qu'il faut dompter avant de pouvoir l'utiliser. C'est ainsi que nous traitons nos élèves comme des nageurs, qui bientôt se sentent plus légers dans l'eau qui les porte, et où ils avaient craint d'abord d'être engloutis.

Il en est de même de tout ce que l'homme fait et entreprend. Si un de nos jeunes gens montre des dispositions particulières pour telle ou telle langue, nous lui fournissons le moyen de la cultiver spécialement, afin de la pousser à son plus haut degré de perfection; car cette vie si tumultueuse et si active en apparence, a beaucoup d'heures de repos et de loisir, qu'il est indispensable d'occuper utilement.

Je conviens qu'il vous serait difficile de croire qu'il y a parmi ces jeunes centaures, beaucoup de savants grammairiens, si votre fils ne pouvait pas vous en fournir la preuve. Il s'est spécialement consacré à la langue italienne; et c'est en composant des chants dans cette langue, qu'il charme les ennuis des heures de pâturage, car vous savez que la musique est la base principale de notre éducation. Au reste, tout ce que vous avez vu ici a dû vous prouver, que le mouvement et les travaux manuels sont beaucoup plus favorables au perfectionnement de l'intelligence, qu'on ne le croit communément.

Comme chaque district avait sa fête spéciale, et que l'on voulait les faire voir toutes à notre héros, on ne tarda pas à l'introduire dans celui de la musique instrumentale. Là, plus de vastes pâturages, plus de champs, plus de prairies, mais d'étroites et gracieuses vallées, des touffes d'arbres, et des ruisseaux sur le bord desquels s'élevaient, çà et là, des rochers couverts de mousse. Sur le penchant des montagnes, on voyait, au milieu de bosquets fleuris, des cabanes isolées. Dans les vallées, les chaumières se rapprochaient, mais pas assez pour que les dissonances parties de l'une, pussent arriver jusqu'à l'autre.

Sur une grande place ombragée d'arbres, on voyait une foule compacte, vers laquelle le Surveillant conduisit Wilhelm. Au même instant, les musiciens exécutèrent avec un talent admirable, une grande et belle symphonie. Auprès de l'orchestre principal, il y en avait un autre occupé par des élèves qui tenaient des instruments à la main sans oser s'en servir. Il était impossible de les regarder sans intérêt; on voyait qu'ils souffraient de leur incapacité ou de leur timidité, et cependant ils écoutaient et applaudissaient leurs camarades avec enthousiasme. Le Surveillant apprit à Wilhelm, qu'à chacune de ces fêtes, il se révélait toujours, et tout à coup, quelque talent supérieur et ignoré jusque-là. Des chants variés succédèrent à la symphonie, et complétèrent le concert. Wilhelm demanda si un autre art ne se mêlait pas fraternellement à la musique.

— Oui, répondit le surveillant; et cet art, c'est la poésie, et surtout la poésie lyrique. Nous cultivons d'abord ces deux

arts chacun par et pour lui-même, et nous les perfectionnons ensuite l'un par et pour l'autre : c'est-à-dire nous commençons par les enseigner avec leurs conditions spéciales, puis nous montrons comment ils s'unissent et s'enchaînent, se divisent et agissent séparément dans une indépendance complète. Le compositeur oppose au rhythme poétique la mesure et le mouvement, et c'est alors que la musique paraît dans toute sa supériorité. Si le poëte ne se préoccupe que de la pureté et de l'harmonie de ses nombres, il n'est pour le musicien, point de syllabes irrévocablement brèves ou longues ; il détruit sans pitié les calculs les plus consciencieux du rhythme, et convertit la prose en chant ; il oppose les possibilités les plus surprenantes, et anéantirait le poëte, si celui-ci ne savait pas se faire respecter à son tour du musicien, en réveillant chez lui des sensations nouvelles, par la délicatesse ou la témérité du rhythme lyrique, qui tantôt charme et séduit par de doux enchaînements, et tantôt frappe et éblouit par des transitions subites. Les chanteurs que vous venez d'entendre sont poëtes et danseurs, car c'est encore ici que nous enseignons la danse, afin que ces divers talents puissent, de ce foyer central, s'étendre sur tous les autres districts.

Le district voisin, où l'on s'empressa de faire passer notre héros, avait un aspect tout différent. Le pays n'était pas le même, et une opposition toute aussi marquée, régnait dans la distribution et dans l'architecture des maisons. Ces maisons, régulièrement rapprochées les unes des autres, solidement bâties, décorées avec goût, spacieuses et commodes au dedans, belles à l'extérieur, formaient une ville d'une grandeur au-dessus des proportions de la contrée : c'était le domaine des arts plastiques et des métiers. Un silence solennel y régnait.

La pensée de l'homme qui se consacre aux arts plastiques, est toujours au milieu des hommes et de leurs tumultueux mouvements; mais c'est dans la solitude qu'il travaille, et pourtant il a, par une contradiction bizarre, plus que tout autre, besoin d'un entourage vivant et agissant. C'est dans la ville où l'on venait d'introduire Wilhelm que s'achevaient

des travaux qui, bientôt peut-être, occuperont pour toujours l'attention du monde ; et cependant, si le marteau du tailleur de pierres et la hache du charpentier ne s'étaient pas fait entendre çà et là, l'atmosphère de cette ville n'aurait été agitée par aucun son.

Notre voyageur fut étonné de la sévérité avec laquelle on traitait les élèves, dont aucun ne paraissait agir de son propre mouvement. Un génie invisible semblait les animer tous, et les pousser vers un seul et même but. On ne voyait nulle part ni plans ni esquisses, et cependant chaque trait annonçait une intention arrêtée, une combinaison savante. Wilhelm demanda l'explication de ce phénomène au Surveillant, qui s'emppessa de la lui donner.

— L'imagination, dit-il, est une faculté vague et inconstante : le triomphe de l'art plastique consiste à la fixer, à la déterminer et à la convertir pour ainsi dire en réalité.

— Dans les autres arts, continua-t-il, la nécessité de principes arrêtés se fait sentir d'elle-même. Le musicien peut-il permettre à son élève d'agiter d'une manière sauvage les cordes de son instrument, ou d'inventer des mesures ou des points de repos à sa guise ? Non, certes, il n'abandonne rien à la volonté ou au caprice de l'élève. L'élément où il doit agir est déterminé ; on lui met un instrument entre les mains, on lui indique la manière de s'en servir, et même celle de placer ses doigts, afin qu'ils ne s'embarrassent pas mutuellement, et que celui qui agit, indique à celui qui agira, la place qu'il doit occuper ; car ce n'est qu'à l'aide de cette combinaison qu'il est possible de vaincre toutes les difficultés de l'exécution.

— Nous avons trouvé la preuve de la nécessité et de l'utilité des lois précises, dans la facilité avec laquelle les talents innés les conçoivent et les acceptent ; tandis que la médiocrité les rejette et feint de les dédaigner, afin de pouvoir donner à ses erreurs les apparences d'une individualité originale et indomptable. La sévérité avec laquelle nous repoussons les défauts garantit nos élèves contre les funestes méprises qui jettent les artistes sur une fausse route, souvent même pour le reste de leur vie.

— L'expérience nous a prouvé que les élèves doués d'un vrai génie sont, sous tous les rapports, les plus agréables. Leur docilité n'est point le résultat d'une obéissance passive, mais d'une conviction réelle; car ils sentent de bonne heure ce qui leur est véritablement utile, et savent que l'art n'est point et ne saurait être la nature. Ils se résignent même à respecter ce qui n'est que purement conventionnel; leur intelligence leur fait comprendre que les hommes supérieurs ne lui ont donné force de loi, que lorsqu'ils ont reconnu qu'il est indispensable de l'accepter comme tel. Au reste, le respect des conventions ne conduit-il pas toujours et partout au bonheur?

—Pour rendre la tâche des maîtres moins pénible, nous avons fait régner ici, comme dans tous nos autres districts, les trois *Vénérations* que vous connaissez déjà, avec leurs signes et leurs variations analogues.

Notre voyageur contina à visiter la ville, qui semblait s'agrandir devant lui, et qui offrait, par l'enchaînement de ses places et de ses rues, les points de vues les plus variés et les plus agréables. L'extérieur des bâtiments annonçait clairement leur destination; tout était beau et noble sans luxe. Les édifices les plus imposants occupaient le centre; d'autres, moins sévères, mais toujours graves, se prolongeaient jusqu'aux faubourgs, dont les maisons, d'un style gracieux, finissaient par de riantes habitations de campagne, entourées de vastes jardins et de terres soigneusement cultivées.

Wilhelm ne put s'empêcher de demander à son guide, pourquoi les demeures des musiciens et des poëtes n'étaient que des cabanes et des chaumières, tandis qu'on logeait si magnifiquement les peintres, les sculpteurs et les architectes.

— Cette différence, répondit le Surveillant, tient à la nature même des arts qu'ils cultivent. Les poëtes et les musiciens ont besoin de se concentrer en eux-mêmes et de perfectionner leur intérieur, car tout ce qu'ils produisent n'est qu'une émanation presque involontaire de cet intérieur. Ils n'ont pas besoin de flatter l'œil; l'œil trompe souvent l'oreille, et entraîne l'esprit à donner toute son attention aux objets ex-

térieurs. Les hommes qui s'adonnent aux arts plastiques ont besoin d'être logés comme les rois et comme les dieux : sans cela, pourraient-ils décorer dignement les demeures des rois et des dieux ? Pourraient-ils surtout s'élever au-dessus du vulgaire, jusqu'à ennoblir par leurs œuvres des peuples entiers?

Wilhelm continua ses questions ; il était curieux de savoir pourquoi le silence et le travail régnaient dans ce district, dans un jour où tous les autres célébraient des fêtes joyeuses.

— Les artistes que vous voyez ici, dit le Surveillant, n'ont pas besoin de fêtes, puisque leur vie entière n'est qu'une fête. Dès qu'ils ont terminé une œuvre remarquable, elle est toujours là, devant leurs yeux, devant ceux de l'univers ; mais le musicien et le poëte, pour ne pas cesser de l'être, sont forcés de produire toujours : il faut donc les exciter par des auditeurs nombreux et des fêtes magnifiques.

— Il me semble pourtant, répondit Wilhelm, qu'on devrait au moins trouver ici une exposition pour juger les artistes pendant les trois années qui s'écoulent d'une de vos fêtes à l'autre.

— Ces expositions sont en effet fort utiles ailleurs, mais chez nous la vie de l'artiste est une exposition perpétuelle. Voyez ces édifices, ils ont été construits par nos élèves après de longues et consciencieuses méditations ; cent fois, peut-être, les plans en ont été modifiés ou changés ; car les essais concernant l'exécution sont interdits à l'architecte. Tout ce qui doit rester debout a besoin d'être posé de manière à pouvoir se conserver ainsi, sinon éternellement, du moins pendant une longue suite de siècles. Tout homme peut commettre des fautes et chercher le moyen de les réparer ; l'architecte doit être infaillible. Il est possible d'être plus indulgent pour le sculpteur et pour le peintre ; aussi leur permettons-nous les essais, et ils peuvent choisir dans l'intérieur des édifices ou sur les places publiques, les points qu'ils désirent décorer de leurs œuvres. Cette permission cependant est soumise à deux conditions entre lesquelles il faut choisir d'avance. La première est de laisser retirer l'œuvre si l'artiste venait à en reconnaître l'imperfection ; la seconde de la laisser en place pour toujours. La plupart de

nos élèves réclament la première condition ; il en est fort peu qui acceptent la seconde. En tout cas, ils y ont été déterminés par de longues conférences à ce sujet avec leurs camarades, et alors l'œuvre est toujours digne de l'honneur que l'on a réclamé pour elle.

Wilhelm demanda quel autre genre d'instruction on ajoutait à l'étude des arts plastiques. Le Surveillant répondit qu'on enseignait à ces artistes la poésie épique.

— N'allez pas croire cependant, continua-t-il, que nous leur permettons de lire les grands poëmes des poëtes anciens ou modernes. Nous leur livrons un certain nombre de mythes, de traditions, de légendes ; et la manière dont ils les convertissent en poëmes, nous dévoile la nature de leur talent. Le poëte et l'homme qui s'adonne aux arts plastiques, puisent à la même source, mais chacun d'eux en dirige le cours selon les exigences de ses besoins individuels.

Pour mieux lui faire comprendre ce genre d'instruction, on conduisit notre héros dans une vaste salle où travaillaient plusieurs peintres, tandis qu'un jeune homme leur racontait une histoire fort simple, et d'une manière si laconique, qu'il n'employait presque pas plus de phrases que les peintres ne donnaient de coups de pinceau pour reproduire son récit sur la toile. On lui assura que ces exercices produisaient souvent d'habiles improvisateurs, qui, à leur tour, inspiraient aux peintres un enthousiasme salutaire.

Toujours avide de s'instruire, Wilhelm dit que puisqu'il n'y avait pas d'exposition pour les arts plastiques, il n'y avait sans doute aussi ni cours ni prix.

— Non, répondit le Surveillant ; mais je vais vous montrer un travail d'émulation que nous croyons plus immédiatement utile.

Il ouvrit une porte et fit passer Wilhelm dans une immense rotonde, heureusement éclairée par une large ouverture pratiquée au plafond. Au milieu d'un cercle d'artistes qui, tous travaillaient avec application, s'élevait un groupe d'hommes et de femmes. Leurs poses énergiques rappelaient ces luttes mémorables de vaillantes amazones et de jeunes héros, luttes dans lesquelles la haine et la fureur finissaient

par faire place à une tendre confiance. Ce groupe offrait de tous côtés un point de vue également digne d'admiration, que chaque artiste cherchait à saisir à sa façon; les architectes même copiaient le piédestal qui devait servir de base à ce chef-d'œuvre. Les peintres et les dessinateurs, en développant les surfaces, s'attachaient surtout à ne pas nuire à l'ensemble; ceux qui rendaient le modèle en bas-relief prenaient le même soin. Un seul dessinateur le reproduisit en entier, et dans des dimensions plus petites; sous le rapport des mouvements et de l'harmonie, il le surpassait presque toujours. Ce dessinateur était l'auteur du groupe. Avant de l'exécuter en marbre il l'exposait ainsi, non à un examen raisonné, mais à une épreuve pratique; car chaque artiste pouvait introduire dans ses copies tous les changements qu'il jugeait convenables, et le sculpteur se promettait de profiter de ces changements toutes les fois qu'ils pourraient contribuer à la perfection de son œuvre. Cette épreuve, utile pour lui, avait en outre l'avantage de faire de ce groupe une œuvre qui, quoique exécutée par un seul, appartiendrait à tous, puisque tous y auraient plus ou moins contribué.

Le Surveillant interrompit tout à coup le silence solennel qui régnait dans cette rotonde, et dit :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse exciter notre imagination au point de nous montrer, mouvant et agité, ce que nous voyons fixe et stationnaire, afin de nous prouver que la situation, immobilisée, par l'artiste était en effet la meilleure et la plus noble?

Désigné par tous ses camarades, un beau jeune homme quitta son chevalet et débuta par une description calme du groupe. Entraîné peu à peu par le feu de la poésie, il se plongea dans l'action et domina cet élément en grand poëte. Graduant ses images, et soutenu par le charme d'une chaleureuse déclamation, il s'éleva bientôt si haut, que l'on crut en effet voir les statues s'animer, s'agiter et remplir une vaste arène.

— Qui pourrait maintenant, s'écria Wilhelm avec enthousiasme, l'empêcher de traiter le même sujet par le chant et la parole cadencée par le rhythme?

— Je suis forcé de m'opposer à ce désir, répondit le Surveillant. Si notre excellent sculpteur veut être sincère, il conviendra que notre poëte l'a toujours gêné parce que son art se trouve trop loin du sien, tandis que plus d'un peintre lui doit des sujets pleins de vie et de grâce. Je ne serais pas fâché cependant de donner à notre hôte une idée de ces chants que vous rendez avec une gravité pleine de charmes; de celui surtout qui embrasse l'ensemble de l'art, et que moi-même je ne puis entendre sans émotion.

Les élèves échangèrent entre eux un signe d'encouragement et entonnèrent en chœur l'hymne suivant :

« Si tu veux créer, si tu veux exécuter, artiste ! sois toujours seul. Si tu veux jouir de ton œuvre, précipite-toi dans le tumulte du monde. Au milieu de ce grand tout, tu apprendras à connaître ta vie à toi. Chez ton voisin, tu puiseras, dans un jour, des sujets de méditation et de travail pour plus d'une année.

» L'invention de la pensée, la forme et ses rapports, se fortifient les uns par les autres. En faut-il davantage? C'est par la force de la pensée et la sagesse de l'invention, c'est par la beauté de la forme et la délicatesse de l'exécution que toujours l'artiste s'est artistement construit le trône de sa puissance.

» La nature a des merveilles que Dieu seul comprend; dans le domaine de l'art aussi règne un sens éternel et mystérieux : c'est le sens du vrai; le beau seul peut le parer, et alors seulement il s'avance avec courage au-devant de la plus vive clarté du plus beau jour.

» Le poëte et l'orateur retracent hardiment, dans leurs vers et dans leur prose, les tableaux mouvants du monde; que sur la toile du peintre fleurissent ainsi les plus belles roses de la vie; que les fruits de l'automne les entourent, et qu'elles révèlent ainsi, à tous, les saints mystères de la vie intérieure.

» Que sous mille et mille faces, la forme, toujours belle, naisse sous vos doigts. Sachez profiter de l'honneur que la Divinité a daigné faire à l'homme en empruntant sa forme. Que vos mains tiennent le pinceau, le burin ou le ciseau,

rangez-vous en frères, et que vos chants s'élèvent vers les cieux comme la colonne de fumée qui s'élève de l'autel du sacrifice! »

L'admiration et la surprise de Wilhelm furent d'autant plus grandes, que tout en ayant sous les yeux des preuves palpables de cette singulière éducation, il ne put s'empêcher de la trouver paradoxale.

— Je vois, dit-il au Surveillant, que vous avez songé à tout ce qui est agréable et utile. L'art dramatique, sans doute, n'a pas été oublié. Pourriez-vous me montrer le district qui lui a été consacré?

— Non, car il n'existe point. Le théâtre suppose une multitude d'oisifs, et il n'y en a pas chez nous. Soyez persuadé au reste que; dans une institution aussi influente et aussi étendue que la nôtre, l'art dramatique a été discuté et envisagé sous tous ses points de vue. Il nous a paru dangereux pour la gravité du but vers lequel nous tendons, d'enseigner à nos élèves l'art de feindre de la gaieté ou de la douleur, et de faire partager ces sentiments mensongers à la foule, dans le seul but d'en obtenir des applaudissements.

— On prétend cependant, répliqua Wilhelm, que cet art favorise et développe tous les autres.

— Rien n'est plus faux; il les exploite et les gâte. Le comédien a raison de rechercher le peintre, mais le peintre se perd dans un contact trop fréquent avec le comédien, qui prodigue et gaspille, pour l'usage de son art, tout ce que les autres arts peuvent lui donner. En vain le peintre cherche-t-il à tirer quelques avantages du théâtre, il donne toujours plus qu'il ne reçoit. Il en est de même du musicien. Ces différents arts ressemblent aux enfants d'un même père: tous sont amis de l'ordre, à l'exception d'un seul qui s'approprie leur bien pour le dissiper follement. Tel est l'art dramatique. Son origine, au reste, est fort douteuse; aussi ne se présente-t-il jamais comme un entier, soit qu'on le considère comme un art, un métier, ou un talent d'amateur.

Wilhelm baissa les yeux en soupirant. Les années qu'il avait perdues au théâtre se retracèrent à son imagination, et il bénit les hommes sages et prudents qui épargnaient à

leurs élèves des épreuves aussi cruelles sans aucune compensation. Le Surveillant l'arracha au cours de ses tristes réflexions.

— Nous nous sommes imposé la loi, dit-il, de ne jamais négliger un talent naturel ni de l'étouffer en le détournant de sa route. Je dois l'avouer, nous avons trouvé plus d'un jeune homme prédestiné à l'art du comédien. Ceux-là cherchent sans cesse à imiter les allures, le langage, la tenue et les principaux travers caractéristiques de toutes les personnes dont ils sont entourés. Sans favoriser ces dispositions, nous les suivons de près. S'ils persistent, s'ils se perfectionnent, nous les envoyons à l'un des directeurs des grands théâtres avec lesquels nous sommes en relation, et nous les laissons barboter et caqueter sur les planches comme les canards sur les étangs, puisque là seulement il peut y avoir de la vie et par conséquent du bonheur pour eux.

Wilhelm avait écouté avec patience, mais non sans dépit; car telle est la bizarrerie de l'homme, qu'il peut reconnaître tous les vices, tous les défauts de l'objet de ses prédilections, il peut même y renoncer et le maudire, mais il ne veut pas que les autres l'envisagent sous le même point de vue. L'esprit de contradiction inné de l'espèce humaine, ne se manifeste peut-être jamais avec autant de force, que dans ces sortes d'occasions.

Le rédacteur de ce récit avoue franchement que ce n'est pas sans un vif déplaisir, qu'il a laissé passer les sévères observations du Surveillant sur l'art dramatique. Lui aussi a consacré à cet art, plus de temps et plus de forces intellectuelles qu'il n'en méritait peut-être; mais qui pourra le convaincre que c'était là un travail entièrement inutile, une erreur impardonnable?

Laissons ces souvenirs et ces récriminations pour revenir à notre héros. Un homme aux manières douces et préve-

nantes, et dont l'extérieur annonçait la paix profonde de son âme, l'aborda avec cette bonté communicative qui annonce et inspire la confiance; c'était un des *Trois*. Pendant que le Chef, retenu au sanctuaire pour enseigner et pour bénir, s'acquittait de cette tâche, les *Trois* visitaient tous les districts pour y régler les nouvelles mesures à prendre, les anciennes dispositions à modifier.

Le respectable vieillard qui venait d'aborder Wilhelm, l'éclaira sur l'ensemble des vues des Instituteurs, sur leurs relations extérieures, et sur les rapports mutuels entre les districts, par lesquels les mêmes élèves passaient successivement en plus ou moins de temps, selon leurs dispositions et leurs désirs. Mais ce qui le charma surtout, ce fut le compte qu'on lui rendit des progrès de son fils, et des moyens par lesquels on se proposait de le conduire toujours plus avant sur la route du perfectionnement moral et intellectuel.

CHAPITRE X.

Wilhelm avait été prié de se rendre dans les montagnes pour assister à une fête des mineurs, et il avait accepté cette invitation.

Le voyage était pénible et fatigant. Déjà le crépuscule du soir commençait à envelopper la contrée, et cependant le guide qu'on lui avait donné, au lieu de hâter le pas de son cheval, le ralentit, au grand étonnement de notre héros. La nuit survint enfin, et un spectacle inattendu le frappa d'admiration. Du fond des ravins, des défilés et des gorges plus ou moins étroites, jaillissaient des étincelles de feu qui s'allongeaient en lignes bizarres, et se roulaient, pour ainsi dire, par-dessus les cimes les plus escarpées. Quoique moins terrible que l'éruption d'un volcan, dont la bruyante pluie de feu et de pierre annonce la perte de tout une contrée, ce phénomène devint toujours plus enflammé et plus imposant. Les étincelles se multipliaient, se rapprochaient, se confondaient, et formaient une masse qui, semblable à un fleuve

chargés d'étoiles, se répandit sur les montagnes doucement et sans bruit.

Après avoir joui pendant quelque temps de la surprise du voyageur, le guide lui adressa enfin la parole :

— Ce torrent de lumière, lui dit-il, brille et agit en tout temps dans les entrailles de la terre, où il mûrit les riches trésors, souvent si profondément ensevelis, qu'il n'est pas donné à l'homme de les atteindre. En ce moment ces flots de lumière souterraine jaillissent du fond des abîmes par toutes les crevasses des rochers, et donnent à la nuit l'éclat du plus beau jour. C'est ainsi que l'inappréciable et mystérieux travail de l'intérieur de la terre, qui se dérobe à notre intelligence, paraît tout à coup à nos yeux dans toute la plénitude de sa magnificence, et qu'il nous révèle une grande et inconcevable harmonie.

Au milieu de semblables entretiens, ils arrivèrent à la place où les ruisseaux de lumière s'unissaient et formaient, pour ainsi dire, un lac de feu autour d'une île brillamment illuminée.

Notre voyageur se trouva enfin dans ce cercle étincelant, qui offrait un contraste mystérieux, avec la foule des mineurs silencieusement rangés dans le fond obscur et noir de ce lumineux tableau, fermé par des masses de rochers creux, que la main d'un habile machiniste semblait avoir entassés ainsi pour former un magique intérieur. Tout à coup une musique joyeuse retentit de toutes parts, des voix sonores s'y mêlèrent aussitôt ; des représentations mimiques et tous les jeux propres à égayer une fête publique succédèrent à ce chant.

Wilhelm passa de surprise en surprise ; car il ne tarda pas à reconnaître, sous le grave costume d'un chef de mineurs, son ami Montan.

— Tu vois bien, lui dit celui-ci, que j'ai eu raison de renoncer au nom de Jarno, et de prendre celui de Montan, car je suis devenu un initié des montagnes. Quel que soit l'exiguité des limites où je me trouve renfermé, sur ou dans la terre, je m'y sens définitivement heureux.

— J'espère que tu seras plus libéral d'explications, que tu

ne l'as été au milieu des rochers où nous nous sommes rencontrés naguère.

— Pas le moins du monde. Les montagnes sont des instituteurs muets qui font des élèves silencieux.

Aucun jeu, aucun divertissement, ne succéda au repas qu'on avait servi sur plusieurs tables. Tous les convives étant du même métier, la conversation ne roula que sur les filons, les galeries, les gangues et les minéraux de la contrée. Puis elle devint générale, et l'on agita de graves questions sur la création et la formation du globe. Sur un semblable terrain, l'entretien ne pouvait rester longtemps paisible : une vive discussion s'engagea, et plusieurs partis se formèrent. L'un soutenait que le monde devait son apparition subite dans l'espace, à une diminution graduelle des eaux qui d'abord l'avaient submergé : comme preuve convaincante, on citait les débris des habitants organisés des mers, que l'on trouvait sur les plus hautes montagnes, dans les plaines et sur les collines.

Un second parti, plus ardent, commençait l'origine du globe par une fusion générale de la matière, et établissait le règne exclusif du feu, qui, après avoir suffisamment agi sur la surface, s'était retiré dans le centre, où il manifeste sa présence par les volcans, qui exercent leurs ravages sur la terre et au fond des mers, et dont les laves abondantes forment des montagnes et des îles. A l'appui de cette opinion, on assurait que rien ne peut exister sans feu, et qu'un feu actif fait toujours supposer un foyer proportionné.

Malgré les apparences de vérité de ce système, un troisième parti s'était formé pour le combatte. Ce parti soutenait qu'il y avait, dans le sein de la terre, des formes façonnées et finies, qui, poussées à travers la rude enveloppe de cette terre par une irrésistible force électrique, dispersent dans cette activité tumultueuse, tout ce qui les gêne et s'oppose à leur tendance expansive. Une foule de phénomènes que cette hypothèse seule peut expliquer lui servaient de preuves.

Un quatrième parti, qui était le moins nombreux, sourit dédaigneusement, et soutint que l'on ne comprendra jamais les divers accidents de la surface de la terre, sans admettre

que des chaînes de montagnes plus ou moins grandes sont tombées tout entières de l'atmosphère, et ont envahi d'immenses contrées, ainsi que le prouvent les masses de rochers éparpillés çà et là dans les pays les plus plats, et que les anciennes traditions locales désignent comme étant tombées du ciel.

Deux ou trois convives, qui avaient gardé le silence jusque-là, exposèrent à leur tour le système qui leur paraissait le plus raisonnable. Ce système était basé sur une époque de froid terrible et engourdissant, pendant laquelle les montagnes les plus élevées descendaient sans peine sur les glaciers des vallons. Ces partisans du système des glaces établissaient des glissoires pour les plus lourdes masses primitives, qui, après s'être étendues partout sur ces routes faciles, se sont fixées sur différents points à l'époque du dégel général, dont, selon eux, la force était telle, que les eaux mises enfin en mouvement, détachèrent du nord d'immenses blocs de rochers, qui nagèrent vers différents points du globe, où ils finirent par se fixer.

Ces bonnes gens s'efforcèrent en vain de faire passer leurs glaces. On trouva aussi peu naturel de faire précéder la création par des glissoires miraculeuses et un craquement général, que de l'attribuer à des explosions foudroyantes ou à des gonflements élastiques. La fumée du vin avait échauffé la discussion, et la fête était sur le point de se terminer par des querelles sérieuses. Wilhelm n'avait pu se décider pour aucun parti. Les eaux immenses qui dépassaient de plus de quinze coudées les plus hautes montagnes, étaient toujours présents à son imagination ; ce qu'il venait d'entendre semblait détrôner celui qui commandait à ces eaux, et bouleversait en même temps l'univers, qu'il ne s'était jamais figuré que bien rangé, bien planté et bien peuplé.

Lorsque le lendemain il revit le grave Montan, il ne put s'empêcher de lui dire que la conduite qu'il avait tenue la veille était inconcevable.

— J'espérais toujours, dit-il, que tu opposerais enfin ton opinion aux opinions bizarres qui ont été énoncées ; mais tu te rangeais tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, comme si tu

n'avais voulu que prêter ton appui à l'orateur du moment. Dis-moi enfin ce que tu penses et ce que tu sais sur cette grave matière.

— Je ne sais rien, et je ne veux pas y penser.

— Cependant, j'ai toujours entendu dire que lorsqu'il y a beaucoup d'opinions sur un même sujet, la vérité se trouve au milieu.

— Ce n'est pas la vérité, c'est le problème qui reste au milieu ; et ce problème est peut-être insoluble, peut-être aussi pourrait-on le résoudre si on savait s'y prendre.

La discussion continua encore quelque temps sur ce ton. Bientôt Montan lui donna une tournure plus amicale.

— Tu me blâmes, dit-il, de ce que j'ai soutenu chaque orateur en lui fournissant des arguments nouveaux, car, avec de la bonne volonté, on en trouve toujours, même pour les plus mauvaises causes. Je conviens que par là j'ai augmenté la confusion ; mais il ne m'est plus possible de prendre ces gens-là au sérieux. L'homme sensé renferme solennellement en lui-même ce qu'il a de plus cher ; et certes, rien ne nous est plus cher que nos convictions. Ce que nous savons ne sert jamais qu'à nous-même, il faut donc le tenir caché ; dès que nous le disons, des oppositions de tout genre viennent au-devant de nous ; si nous acceptons le combat, nous perdons l'équilibre, et ce que nous avons de meilleur en nous se trouve, sinon anéanti, du moins ébranlé.

Wilhelm continua à le contredire.

— On cesse d'être communicatif, dit enfin Montan d'un air impatienté, dès que l'on a appris la seule chose dont dépend tout le reste.

— Et quelle est cette chose ?

— Ce sera bientôt dit : penser et agir, agir et penser. Voilà le résumé de toute sagesse reconnue, enseignée, pratiquée depuis un temps immémorial. L'action et la pensée devraient composer et entretenir la vie, comme l'air que la poitrine respire et repousse tour à tour ; l'action et la pensée devraient être inséparables comme la réponse et la question. Celui qui se fait une loi du principe que le génie du bon sens souffle à l'oreille de chaque enfant nouveau né, c'est à dire celui qui

fait de l'action l'épreuve de la pensée, et de la pensée l'épreuve de l'action, celui-là ne se trompe jamais; et si toutefois il pouvait s'égarer, il se retrouverait bientôt sur la bonne route.

Montan fit méthodiquement visiter à son ami le district des mineurs. Ils y furent salués à chaque instant par cette formule convenue : *Je vous souhaite une bonne chance;* et ils rendaient ce salut avec cordialité.

— Il vaudrait pourtant beaucoup mieux, dit Montan, leur répondre par ces mots : *Je vous souhaite du bon sens.* Il est vrai que les masses en ont toujours assez quand les chefs n'en manquent pas. Puisque j'ai le droit de donner, sinon des ordres, du moins des conseils, j'ai cherché à connaître la nature de ces montagnes, dont les métaux qu'elles contiennent, sont recherchés avec une activité passionnée. La chance ne suffit point, il faut que le bon sens la règle et la fixe. J'ignore comment ces montagnes se sont formées, je ne cherche même pas à le savoir; mais j'étudie consciencieusement leur nature et leur contenu : ce contenu, c'est du plomb et de l'argent, dont les hommes sont si avides. Comment et pourquoi ces trésors y sont-ils venus? ce n'est pas là mon affaire : je ne cherche qu'à trouver des moyens d'exploitation plus faciles et plus abondants. On suit aveuglément mes conseils, parce qu'ils ont toujours des résultats heureux : aussi soutiennent-ils que *j'ai la chance.* Mon savoir est pour moi, mes succès sont pour les autres; et personne ne pense que tout le monde pourrait en faire autant par les mêmes moyens. Quelques-uns vont jusqu'à prétendre que j'ai la *baguette devinatoire;* ils me l'envient; et cependant, dès que je leur parle raison, ils ne m'écoutent plus, et se ferment ainsi la route du bon sens, qui conduit à l'arbre de la science, où l'on peut cueillir cette bienheureuse baguette.

Après avoir épuisé ces matières, Wilhelm rendit compte à son ami de l'emploi de son temps, depuis qu'on lui avait permis de régler ses voyages et ses stations selon les besoins de l'art auquel il s'était consacré. Déjà il avait éprouvé l'action par la pensée et la pensée par l'action au profit de cet art, aussi en avait-il saisi le véritable sens.

Un incident imprévu rendit toute explication à ce sujet fort inutile, en fournissant à notre héros l'occasion de donner une preuve du talent qu'il avait acquis. Il ne nous est pas encore permis de dire quel était cet incident; mais nous ne tarderons pas à en instruire nos lecteurs.

CHAPITRE XI.

HERSILIE A WILHELM.

Depuis longtemps, tout le monde m'accuse d'être capricieuse et bizarre; si je le suis en effet, ce n'est pas ma faute. Jusqu'à présent, les autres ont été forcés d'avoir de l'indulgence avec moi; maintenant, il faut que j'en aie moi-même pour mon imagination : elle me montre sans cesse le père et le fils, tantôt ensemble, et tantôt l'un après l'autre. Je ressemble à la malheureuse Alcmène, que visitent alternativement deux êtres si semblables, qu'elle ne peut les distinguer.

J'ai toujours beaucoup de choses à vous dire, et cependant je ne vous écris que lorsque j'ai quelque histoire à vous raconter. Voici celle d'aujourd'hui.

Assise sous les tilleuls que vous connaissez, je travaillais à un joli petit portefeuille, sans savoir encore si je le destinais au père ou au fils. Tout à coup un jeune colporteur se présente devant moi; il me montre modestement le *laisser-passer* du Bailli qui l'autorise à offrir, dans notre contrée, les jolis petits riens dont personne n'a besoin, et que pourtant tout le monde achète, parce que tout le monde aime à se laisser aller à cet instinct d'enfant, qui nous fait tout désirer pour pouvoir tout donner. Pendant que j'examine ces gracieuses bagatelles, le jeune homme ne détourne pas ses yeux de moi; je le regarde à mon tour : il a de beaux cheveux noirs, le regard étincelant et fin, des sourcils bien arqués, les dents d'une blancheur éblouissante; enfin, vous comprenez, quelque chose d'oriental.

Il me questionne sur les membres de ma famille qui pour-

raient faire quelques emplettes, et m'amène par des adroits à lui dire mon nom.

— Hersilie! s'écria-t-il; Hersilie me pardonnera-je m'acquitte d'un message qui la concerne?

Je le regarde avec surprise. Il me présente une petites tablettes blanches, dont les enfants des mont servent pour apprendre à écrire; j'y jette les yeux, ces mots profondément gravés au burin :

FÉLIX
AIME
HERSILIE.
L'ÉCUYER
VIENDRA BIENTOT.

Je suis surprise, émue; il me semble que le des se montrer encore plus bizarre que moi. Qu'est-ce signifie? me dis-je à moi-même; et l'image du jeune se présente devant mes yeux comme si elle avait v graver pour toujours. J'interroge le Colporteur : il des réponses évasives qui ne m'apprennent rien; je fléchir, et je ne puis rassembler mes pensées. Je fin tant par deviner que le Colporteur a passé par la des Instituteurs, qu'il a vu Félix, qu'il a gagné sa co et que cet enfant lui a promis un riche présent s'il porte une réponse à sa tablette. Il prie, il insiste, il sente une tablette blanche et un burin; j'écris sans voir ce que je fais :

HERSILIE
SALUE
FÉLIX.
QUE L'ÉCUYER
SE TIENNE BIEN.

Je relis ces lignes, et je rougis de la maladresse expressions. Point de tendresse, point d'esprit, poin sens; de l'embarras, rien que de l'embarras. Et po J'étais devant un enfant, j'écrivais à un autre en

avait-il là de quoi me déconcerter? J'allais effacer ce que j'avais écrit; mais le Colporteur m'a très-poliment ôté la tablette des mains, et m'a prié de lui donner quelque chose pour l'envelopper. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai placé moi-même la tablette dans le portefeuille, je l'ai entouré d'un beau ruban, et j'ai remis le tout au Colporteur. Après s'être incliné respectueusement, il s'est éloigné avec tant de précipitation, que j'ai eu à peine le temps de lui couler ma petite bourse. Presque au même instant ce don m'a paru trop faible; j'allais le rappeler pour y ajouter quelque chose, mais le jeune homme avait disparu, je ne sais ni comment ni par où.

Tout est passé maintenant; me voilà revenue dans ma routine journalière, et j'ose à peine croire à la réalité de cette apparition. Cependant je tiens la tablette à la main; elle est charmante, et l'écriture est si belle, si gracieuse! Si je ne craignais pas de l'effacer, je la couvrirais de baisers.

J'ai beau réfléchir sur tout ceci, je ne puis rétablir l'ordre dans ma pensée. Ce Colporteur est une de ces apparitions mystérieuses dont on ne saurait plus se passer dans les romans à la mode. Faut-il donc aussi les rencontrer dans la vie réelle? Il était à la fois agréable et suspect, étrange et insinuant... Pourquoi m'a-t-il quittée avant de m'avoir donné des explications plus amples? pourquoi n'ai-je pas eu assez de présence d'esprit pour le retenir sous un prétexte convenable?

J'ai laissé passer plusieurs jours, et je reprends enfin la plume pour achever ma confession. La tendresse décidée et constante d'un enfant, devenu un beau jeune homme, me flatte; mais je me rappelle en même temps qu'il n'y a rien de plus commun que ces affections enfantines. Oui, les très-jeunes hommes ont un penchant mystérieux, pour les femmes plus âgées qu'eux. Autrefois je plaisantais malicieusement sur ces affections, que j'appelais des reconnaissances de nourrissons et des souvenirs de nourrices. Maintenant je ne puis plus penser de même. J'ai beau faire redescendre Félix

à la condition d'un enfant, je ne me place pas pour cela dans un jour plus favorable. Quelle différence entre nos jugements quand nous les prononçons sur les autres ou sur nous-même !

CHAPITRE XII.

WILHELM A NATHALIE.

Depuis plusieurs jours je me propose de t'écrire, et je ne puis m'y décider. J'ai tant de choses à te dire ! De vive voix, tout cela s'enchaînerait naturellement ; il n'en est pas de même de la narration écrite. Permets-moi donc, puisque je suis réduit à t'écrire, de parler d'abord des choses les plus ordinaires ; elles me conduiront peut-être sans effort, au récit singulier que j'ai à te faire.

Tu as sans doute entendu parler du jeune homme, qui ayant trouvé sur le rivage deux échomes, fit faire deux rames afin d'utiliser cette trouvaille, à laquelle il attachait beaucoup d'importance. Reconnaissant bientôt que les rames étaient inutiles sans bateau, il fit tant qu'il s'en procura un. Les échomes, les rames et le bateau lui inspirèrent le désir d'y ajouter des mâts et des voiles. Ce fut ainsi qu'il devint peu à peu, possesseur de tout ce qui est nécessaire à un patron de barque. Grâce à son zèle infatigable et aux expériences dont il sut profiter, il acquit du talent ; la fortune le favorisa, il s'enrichit et devint célèbre parmi les célèbres navigateurs.

Je ne sais pourquoi je t'ai rappelé cette anecdote ; elle ne se rapporte que dans le sens le plus indéterminé à ce que je dois t'apprendre, mais elle m'a frayé la route ; cependant je n'y arriverai qu'après un long détour.

Les facultés que l'homme porte en lui, peuvent se diviser en facultés générales et en facultés particulières. Les facultés générales dorment paisiblement, jusqu'à ce qu'un hasard vienne les éveiller et les diriger vers un but quelconque.

L'homme est né imitateur, il est donc naturel qu'il imite tout ce qu'il voit faire; il serait plus naturel encore si le fils adoptait toujours la carrière de son père. Alors il pourrait compter sur une direction sage, fondée sur l'expérience; et il serait toujours sûr de trouver le moyen d'exercer, avec tout l'enchaînement et toutes les gradations nécessaires, un talent dans lequel il arriverait bientôt à la perfection, s'il a quelque disposition pour ce talent. S'il n'en a pas, il aurait du moins appris à travailler avec suite et méthode, ce qui lui assurerait des progrès rapides, si un penchant dominant venait à le pousser sur une autre route. Il est en général fort avantageux d'avoir dans sa famille, un talent héréditaire, dans lequel on peut s'exercer sans sortir du cercle domestique. C'est ainsi que nous avons des lignées de peintres célèbres; si l'on y voit figurer quelques médiocrités, c'est que ces hommes-là eussent été médiocres dans toute autre carrière. Puisqu'ils n'ont pas réussi dans celle où ils trouvaient tous les avantages réunis, il est permis de croire que la nature leur avait refusé les facultés nécessaires pour arriver à une supériorité quelconque.

Ce n'est pas là ce que je voulais te dire; il faut que je cherche un autre détour.

Lorsque nous nous trouvons auprès de nos amis, les moyens d'exprimer nos pensées se croisent et s'enchaînent avec la rapidité de l'éclair; mais quand nous sommes loin d'eux, nous cherchons en vain à faire jaillir, en dedans de nous, ces étincelles spontanées qui ne peuvent être que le résultat d'un contact mutuel.

Je vais commencer par te raconter une histoire qui remonte aux dernières années de mon enfance.

Élevés dans une ville ancienne et grave, il nous avait été facile, à nous autres enfants, de nous former une juste idée des rues et des places, des murailles et des remparts, des glacis et des jardins soigneusement clos, qui du pied des fortifications s'avançaient vers les champs; mais ces champs

eux-mêmes nous étaient entièrement inconnus. Depuis longtemps nos parents avaient projeté un petit voyage à la campagne; depuis longtemps aussi ils le remettaient toujours d'un printemps à un autre. Des invitations plus pressantes les décidèrent enfin à fixer cette partie pour le troisième jour des fêtes de la Pentecôte, avec la condition expresse, qu'on ne les empêcherait pas de revenir le soir coucher à la ville; car dormir dans un autre lit que celui dont ils se servaient depuis tant d'années, leur paraissait la chose la plus impossible du monde.

Il était difficile de limiter ainsi les plaisirs et les devoirs de la journée, puisqu'il s'agissait de visiter deux amis, dont chacun avait ses exigences spéciales; on n'en était pas moins convaincu que l'on parviendrait à les contenter sans revenir trop tard chez soi.

Dès les premières heures du troisième jour des fêtes de la Pentecôte, la voiture se trouva à notre porte; nous y montâmes aussitôt, et nous eûmes bientôt franchi les remparts, les ponts et les fossés. Alors un monde nouveau s'ouvrit devant nous autres enfants. Une douce et tiède pluie, tombée pendant la nuit, avait rafraîchi la verdure des champs et des prairies, et hâté le développement du feuillage des arbres et des buissons, dont les blanches fleurs embaumaient l'air, ce qui acheva de nous éblouir et de nous enivrer au point, que nous nous attendions à toutes les félicités qu'avaient goûtées nos premiers parents dans le paradis terrestre.

Nous arrivâmes à l'heure fixée chez le digne Ministre, qui avait retenu pour lui notre première station. On nous fit l'accueil le plus amical. La loi avait supprimé le cachet de sainteté, que l'Église accorde à ce troisième jour de la Pentecôte; mais nous nous aperçûmes bientôt qu'il avait été impossible de l'effacer des esprits calmes et religieux.

Je me mis à examiner les divers ustensiles d'un ménage rustique, que je voyais pour la première fois de si près. Les charrues, les herses et les chariots annonçaient d'eux-mêmes leur utilité; tout cela était rangé avec goût et propreté. Le fumier, cette indispensable richesse du cultivateur, était entassé avec une certaine coquetterie. Notre attention fut bien-

tôt détournée de ces objets si nouveaux pour nous, car on nous offrit des gâteaux, du laitage de toute espèce, et autres friandises champêtres.

Après nous avoir fait visiter le jardin et son vaste berceau, les enfants du Ministre nous conduisirent dans les champs pour cueillir des primevères, dont ma tante, restée en ville, nous avait recommandé de lui apporter une grande quantité. Nous dirons plus tard l'usage qu'elle faisait de ces fleurs.

Les enfants du village ne tardèrent pas à venir se joindre à nous, et bientôt nous eûmes tant de primevères que nous ne savions où les mettre. Nous prîmes alors le parti de séparer de leurs tiges, ces jolis tuyaux couronnés, qui étaient au reste, la seule chose que notre tante nous eût demandée, et nous les entassâmes dans nos chapeaux, dans nos casquettes et dans nos mouchoirs de poche.

Pendant ce temps, j'avais fait connaisssance intime avec le fils d'un pêcheur un peu plus âgé que moi : ennuyé de ce tripotage de fleurs, il m'invita à le suivre sur les bords de la rivière. J'acceptai avec plaisir : il me donna une ligne, en garda une pour lui, et nous nous assîmes tous deux à une place ombragée, où, dans une eau pure et calme, je voyais passer et repasser toutes sortes de poissons. Mon compagnon m'enseigna, avec une complaisance inépuisable, l'art de fixer l'hameçon et d'attacher l'appât ; et je parvins à prendre plusieurs de ces innocents petits animaux.

Bientôt cette paisible occupation ennuya de nouveau mon pétulant camarade. Il me fit remarquer un banc de sable qui s'étendait dans la rivière, en m'assurant que c'était une excellente place pour se baigner. Au même instant il me quitta ; et avant que j'eusse eu le temps de comprendre ce qu'il voulait faire, il était déshabillé et dans l'eau jusqu'au cou. Comme il était bon nageur, il s'abandonna au courant, et s'arrêta au pied du rivage élevé où il m'avait laissé. Une sensation inexprimable s'empara de moi ; les cigales sautaient dans l'herbe, les fourmis passaient et repassaient sur les sentiers qu'elles s'étaient tracés, des scarabées de toute nuance se balançaient sur les arbres, et des nymphes aux ailes d'azur

lamées d'or, voltigeaient à mes pieds comme autant de fantômes échappés aux régions des purs esprits. En ce moment, mon compagnon éleva vers moi une énorme écrevisse, qu'il voulait me montrer avant de la remettre à sa place, afin qu'elle pût lui servir de point de départ pour une pêche prochaine.

L'air était chaud, on fuyait le soleil pour se réfugier à l'ombre, et après la fraîcheur de l'ombre, on désirait celle de l'eau : aussi ne fallut-il pas de grands efforts pour me décider à descendre sur le banc de sable. Je craignais de m'attirer les reproches de mes parents, et la vue d'un élément inconnu m'inspirait une secrète terreur : cependant je me déshabillai, et je m'avançai dans l'eau, soutenu par mon camarade, qui me recommandait de ne pas perdre pied. De retour sur le sable, où nous nous arrêtâmes pour nous sécher au soleil, je levai les yeux sur lui, et je me sentis frappé d'admiration, presque de vertige, par la beauté de la forme humaine, dont jusque-là je n'avais encore eu aucune idée. Lui aussi me regarda avec émotion : nos âmes s'étaient unies. Après nous être habillés à la hâte, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous nous jurâmes une amitié éternelle.

Nous arrivâmes au presbytère au moment où toute la société se disposait à se rendre chez le Bailli, qui demeurait à plus d'une lieue et demie de là. On fit la route à pied, par un sentier fort agréable, qui serpentait constamment à travers des bois et des prairies entrecoupées de ruisseaux. Mon ami me suivit ; car déjà nous nous croyions inséparables. Je demandai à la femme du Ministre la permission de l'emmener avec moi chez le Bailli : elle me refusa, en cherchant à me faire comprendre que cela était contraire aux convenances ; puis elle dit à l'enfant d'aller avertir son père qu'il lui fallait, pour le soir même, un grand panier d'écrevisses choisies. Il partit après m'avoir promis qu'à mon retour je le retrouverais à cette même place.

La demeure du Bailli, quoique plus opulente que celle du Ministre, avait un air aussi champêtre. L'activité outrée et tourmentante de la maîtresse de la maison retarda le dîner :

je n'en fus point contrarié, car je m'amusai fort bien avec sa fille. Cette charmante enfant, d'un an plus jeune que moi, m'avait conduit au jardin, qui était cultivé avec un soin extraordinaire. Des fleurs printanières de toute espèce remplissaient les carrés et les plates-bandes. Ma belle et blonde compagne me prit familièrement par la main, et me fit admirer les tulipes, les narcisses, les jonquilles en fleurs, et les boûtons des jacinthes prêtes à éclore. Elle me montra les germes des renoncules, des anémones et des lis heureusement placés entre des rosiers de toute espèce, ainsi que les touffes d'œillets et une foule d'autres fleurs déjà mises en terre pour remplacer leurs gracieuses devancières, et entretenir la magnificence de la parure du jardin. Dans les endroits plus reculés, des berceaux de chèvrefeuille, de jasmin et d'autres plantes grimpantes, promettaient un ombrage frais et parfumé.

Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et cependant les sensations qui m'agitaient alors me paraissent encore aujourd'hui dignes d'envie. Le pressentiment de l'amour et de l'amitié venait de s'éveiller en moi. Lorsque je fus forcé de me séparer de la belle enfant, j'éprouvai une vive douleur; mais cette douleur s'adoucit par l'idée que je pourrais la confier à mon jeune ami, et jouir ainsi du bonheur d'être consolé par lui, et de parler de l'objet de ma nouvelle affection.

S'il m'est permis d'ajouter encore une remarque, je dois avouer que le souvenir de ce premier épanouissement de la vie, est toujours resté pour moi le réveil de la nature, en elle-même et par elle-même; et que tout ce qui l'a suivi n'a été qu'une copie, qui, malgré sa ressemblance parfaite, n'a jamais eu ce cachet indéfinissable, et qu'aucune imitation ne saurait atteindre.

Il y aurait de quoi se désespérer de la nullité glacée avec

laquelle les objets extérieurs se présentent à nos regards, si nous n'avions pas en nous quelque chose qui célèbre la magnificence de la nature, et nous ennoblit par elle en nous donnant une force créatrice.

Il commençait déjà à faire nuit, lorsque nous arrivâmes à la place où mon ami m'avait promis de venir m'attendre. Pour le découvrir plus vite, je surexcitai, autant que cela était en mon pouvoir, l'organe de la vue. Vains efforts! je ne découvris rien. La société s'avançait doucement, pour mieux jouir du plaisir de la promenade. Cette marche lente s'accordait peu avec mon impatience : je me mis à courir de tous côtés et à chercher mon ami à travers les haies et les buissons ; je l'appelai à grands cris; tout fut inutile ; et j'éprouvai pour la première fois les tortures inexplicables d'une passion violente.

Ce besoin immodéré de tendres épanchements, de douces confidences, qui m'a causé tant de tourments, venait de se développer en moi ; j'avais besoin de parler de la belle blonde et de soulager mon cœur du poids d'une sensation inconnue qui l'oppressait : j'accusai mon pauvre camarade d'avoir oublié sa promesse, d'avoir trahi l'amitié.

Une épreuve bien plus cruelle encore m'attendait. Lorsque nous entrâmes dans le village, nous aperçûmes des femmes et des enfants se précipitant avec des cris lamentables vers un cortége funèbre, qui défilait lentement au coin d'une rue, et s'avançait vers la maison de la commune. C'était un spectacle horrible! Les brancards, dont chacun supportait un cadavre, semblaient ne jamais finir; et à mesure qu'ils passaient, ces cris terribles : *Ils se sont noyés! Ils se sont noyés tous!* circulaient dans la foule. D'autres voix demandaient avec effroi : Qui? comment? où? Les mères qui voyaient leurs enfants à côté d'elles respiraient plus librement.

Un homme grave, profondément affligé, mais qui cherchait à maîtriser sa douleur, s'avança vers la femme du Ministre.

— Je ne suis rentré à la maison que fort tard, dit-il; mon pauvre Adolphe n'a donc pas pu s'acquitter de la commission dont vous l'aviez chargé pour moi. Mais il a voulu vous satisfaire, et il s'est noyé avec cinq de ses camarades!

Il fut rejoindre le cortége, et nous restâmes tous immobiles de terreur.

— Voici vos écrevisses, madame, dit un tout petit garçon, en élevant au-dessus de sa tête le sac qui les contenait.

Tout le monde recula d'horreur devant ce trophée de mort. On interrogea le petit garçon, qui raconta laconiquement que ses camarades, l'ayant trouvé trop jeune pour pêcher, lui avaient dit de rester sur le rivage afin de ramasser et de mettre dans le sac, les écrevisses qu'ils lui jetaient à mesure qu'ils les prenaient.

Peu à peu, nous apprîmes qu'Adolphe était entré dans la rivière avec deux de ses amis, assez prudents pour lui aider sans danger. Bientôt trois autres garçons, à peu près de leur âge, étaient venus se joindre à eux, malgré les prières et les menaces par lesquelles Adolphe avait cherché à les repousser. Un tourbillon que les trois premiers venaient d'éviter heureusement, saisit et entraîna les trois derniers; les autres se précipitèrent à leur secours. Adolphe, qui était excellent nageur, aurait pu se retirer; mais tous ses camarades l'avaient tellement enlacé qu'il descendit avec eux dans le gouffre, sans pouvoir faire un mouvement pour revenir sur l'eau. Alors l'enfant chargé de ramasser les écrevisses, s'était sauvé en criant au secours, mais sans abandonner son sac. Le pêcheur, qui venait de rentrer au village, s'était aussitôt précipité dans la rivière, d'où il avait retiré les six corps glacés et sans vie que l'on portait à la maison de la commune.

Le Ministre marchait à côté du malheureux pêcheur, la lune, qui venait de se lever, éclairait les pas de la mort : je suivis le cortége dans une agitation violente. Il entra dans une grande salle basse, dont on me refusa l'entrée, ce qui acheva de me désespérer. Tournant sans cesse autour de la maison, je finis par saisir un instant favorable pour entrer, sans être vu, par une fenêtre entr'ouverte. Dans cette salle,

destinée aux délibérations de la commune, je vis, étendus sur de la paille et à la lueur d'une lampe, six corps sans mouvement et d'une blancheur éclatante. Je me jetai sur le plus grand, sur celui de mon ami, et j'inondai sa large poitrine de larmes brûlantes. Trompé par la chaleur que je lui communiquai, j'espérai le ramener à la vie. Pour hâter sa résurrection, je voulais lui donner mon haleine, mon souffle; ses dents étaient si fortement serrées, qu'il me fut impossible de les entr'ouvrir; j'appuyai mes lèvres sur les siennes; elles restèrent glacées, et ne me rendirent point mes ardents baisers. N'espérant plus rien de la terre, je m'adressai au ciel, je l'invoquai avec une ferveur exaltée; je me croyais le pouvoir d'opérer un miracle, et de ramener dans son enveloppe, l'âme qui venait à peine de la quitter; il me semblait qu'elle planait encore au-dessus d'elle et de moi!...

On m'arracha de ce lieu lugubre, et on me porta dans la voiture. J'étais hors d'état d'entendre ce que se disaient mes parents; mais j'appris plus tard que ma mère s'était résignée à la volonté de Dieu. Epuisé par les larmes et les sanglots, je m'endormis profondément.

Le lendemain matin, je me réveillai fort tard, et dans un état de trouble et de désordre difficile à décrire. Au moment où nous allions nous mettre à déjeuner, ma mère, ma tante et la cuisinière eurent ensemble une vive discussion. Ma mère s'opposa à ce qu'on fît cuire les écrevisses et qu'on les servît à table, parce qu'elles rappelleraient trop péniblement à mon père, la catastrophe dont elles avaient été la cause. Quant à ma tante, elle chercha à s'en emparer, sans expliquer l'usage qu'elle voulait en faire. Au reste, elle était de fort mauvaise humeur, parce que j'avais oublié d'apporter les primevères que j'avais cueillies pour elle. Ma mère lui abandonna enfin les écrevisses, et la laissa combiner avec la cuisinière la manière de les apprêter.

Pour rendre cette scène plus intelligible, je dois donner quelques éclaircissements sur le caractère de ma tante. Ses qualités, sous le rapport moral, n'avaient rien de louable; il n'en était pas de même sous le rapport social et politique. Naturellement avare, elle regrettait la plus petite pièce de

monnaie qu'elle était forcée de dépenser; aussi ne vivait-elle que de choses qu'elle se faisait donner ou qu'elle se procurait en échange d'objets qui ne lui avaient rien coûté. C'est ainsi que les fleurs des primevères lui servaient et pour son usage et pour ses échanges. Elle soutenait qu'une infusion de ces fleurs était meilleure et plus saine que le thé de la Chine, et qu'en général Dieu avait donné à chaque pays tout ce qui était nécessaire à la santé, à la nourriture et même à la friandise de ses habitants. Elle cultivait elle-même son petit jardin, qui la fournissait de fruits et de légumes; et lorsqu'elle voyait dans un jardin étranger une plante potagère, un arbre fruitier qu'elle ne possédait pas, elle trouvait toujours le moyen de se les faire donner.

Mes parents ne pouvaient blâmer cette façon d'agir, puisqu'elle augmentait sa petite fortune, dont nous devions être les héritiers. L'avarice cependant n'était pas sa seule passion; elle possédait encore celle de l'orgueil, qui se manifestait avec tout autant d'énergie. Au reste, si elle ambitionnait la réputation d'une personne importante et d'une influence très-étendue, elle ne négligeait rien pour la mériter. Tous les caquetages, toutes les calomnies qui circulaient par la ville étaient exploités par elle. Les relations les plus secrètes, les espérances, les projets les plus cachés de toutes les familles lui étaient connus, et elle trouvait d'autant plus facilement le moyen d'y jouer un rôle actif, qu'elle ne le faisait jamais que pour être réellement utile, ce qui augmentait son crédit et la bonne opinion que l'on avait d'elle.

Veuve d'un haut fonctionnaire très-intègre, l'expérience lui avait appris de bonne heure qu'on gagne souvent par des bagatelles, et même par de simples attentions, les personnes les plus inaccessibles à la séduction. Profitant de cette expérience, elle s'était insinuée dans l'esprit d'un homme influent, avare comme elle, et pourtant grand amateur de la bonne chère. C'était donc, pour cette chère tante, une affaire d'état de lui procurer souvent et sous divers prétextes, des mets exquis. Elle lui destinait les écrevisses, car elle avait plus que jamais besoin de l'appui qu'il lui prêtait dans certaines occasions, qu'elle savait lui présenter comme un

moyen de contrarier ses collègues. Il s'agissait alors pour elle de faire obtenir un emploi vacant, au candidat qui le méritait le moins.

Mon père était alors le seul homme capable d'étendre sa sollicitude au delà du cercle de sa famille et de sa ville. Ne pouvant vaincre le préjugé qui s'opposait aux progrès de la vaccine, il s'était entendu avec les magistrats et avec les médecins les plus distingués du pays. L'amélioration des hôpitaux et un traitement plus humain envers les prisonniers avaient été également l'objet de ses soins. Comme il exprimait toujours hautement son opinion, et qu'il la soutenait par des actions, il parvenait au moins à opérer une partie du bien qu'il désirait. A ses yeux, la société, quelle que soit la forme de gouvernement qui puisse la régir, était un état naturel qui avait son bon et son mauvais côté, sa marche régulière, ses époques imprévues de prospérité ou de malheur, et ses calamités fortuites, telles que les grêles, les incendies, etc. « Quant au bien, disait-il, il faut le saisir et en profiter, comme il faut détourner le mal, ou, si cela est impossible, s'y résigner. » Rien, au reste, ne lui paraissait plus utile que de travailler de toutes ses forces, à la propagation du besoin de contribuer au bien-être général.

Le malheur dont nous venions d'être témoins, le poussa avec un zèle nouveau à la réalisation immédiate d'un projet, qui avait pour but de rappeler à la vie, tous ceux qu'après certains signes, souvent trompeurs, on croyait morts. Les discussions que j'entendis alors à ce sujet, me prouvèrent que l'on avait fait pour mon ami et pour ses compagnons d'infortune, précisément le contraire de ce qu'il aurait fallu faire, et qu'on les avait pour ainsi dire assassinés, puisqu'une saignée, peut-être, eût suffi pour les rappeler à la vie. J'étais dans un tel état de surexcitation, que je me jurai à moi-même d'apprendre à saigner et à faire tout ce qui, en pareille circonstance, pourrait contribuer à sauver une créature humaine.

Le cours des événements ne tarda pas à me faire oublier ce serment; le besoin d'aimer d'amitié et d'amour s'était éveillé en moi, et je cherchai de tous côtés le moyen de le

satisfaire. Bientôt le théâtre s'empara de mon imagination et de mon esprit; il serait inutile de répéter ici jusqu'à quel point j'ai été séduit et égaré par cette passion.

Que dire maintenant? comment m'excuser? Car, il faut que je l'avoue, ce récit, qui par un long détour devait me faire arriver à mon but, n'a pas eu ce résultat. Je pourrais ajouter pourtant, que puisqu'il est permis à l'écrivain capricieux d'entasser pêle-mêle ses narrations, et de laisser audacieusement à ses lecteurs le soin de choisir ce qui leur paraît digne de leur attention, pourquoi ne permettrait-on pas à un homme posé et réfléchi, de diriger d'une manière indirecte toutes ses intentions vers un même centre, afin qu'elles puissent s'y réunir comme dans le foyer d'un miroir ardent, et montrer clairement, qu'un concours de circonstances indépendantes de notre volonté, nous pousse vers des résolutions que, ni nos dispositions intérieures, ni nos relations extérieures, ne semblent justifier?

Peu importe maintenant par où je commencerai à t'apprendre ce que tu dois savoir. Arme-toi de patience, continue à me lire, tu finiras par deviner et par trouver fort naturel, ce qui t'aurait paru bizarre et extraordinaire, si je te l'avais raconté en termes précis; peut-être même aurais-tu dédaigné de donner quelque attention aux raisonnements par lesquels j'aurais pu ensuite chercher à t'éclairer.

Pour revenir à mon point de départ, c'est-à-dire aux échomes trouvées sur le rivage, par ce jeune homme que cette trouvaille rendit un grand navigateur, il faut que je te rapporte un de mes entretiens avec l'ami Jarno, que j'ai retrouvé dans les montagnes sous le nom de Montan.

La destinée de l'homme est mystérieuse, inexplicable. Tu te souviens encore de la trousse que portait le chirurgien de ton oncle, lorsque tu vins à mon secours sur le plateau de la forêt. Cette trousse m'avait si fortement impressionné, que,

quelques années plus tard, je ne pus la revoir sans une vive émotion. Le jeune chirurgien qui la possédait alors n'y attachait aucun prix, parce qu'on avait inventé depuis des instruments bien supérieurs à ceux qu'elle contenait; et il me la céda très-volontiers. Depuis cette époque, je la porte toujours sur moi comme un souvenir de l'instant qui commença le bonheur, que je ne devais atteindre qu'après un long détour. Montan aperçut cette trousse, que je cachais dans mon sein, pendant la nuit que nous passâmes ensemble près du fourneau du charbonnier.

— Je ne trouve pas mauvais, me dit-il alors, que l'on conserve un pareil fétiche en mémoire d'un bien qui nous est arrivé d'une manière inattendue, et des résultats importants d'une circonstance insignifiante. Il nous élève jusque vers l'inconcevable, nous encourage dans les positions difficiles, et fortifie toujours nos espérances. Il serait mieux cependant, si cette trousse pouvait t'inspirer le désir d'apprendre à t'en servir.

— Laisse-moi t'avouer, lui répondis-je, que j'en ai eu cent fois l'intention; car je sens une voix intérieure qui me dit sans cesse que le sage emploi de ces instruments de chirurgie, est ma véritable vocation.

Puis je lui racontai l'histoire que tu viens de lire; je lui dis comment j'avais entendu soutenir que l'on aurait pu sauver ces malheureux enfants; je lui confiai aussi qu'alors je m'étais fait le serment de me vouer à la chirurgie, et les circonstances qui m'en avaient toujours détourné.

— Accomplis-le donc enfin, ce serment, s'écria-t-il; depuis trop longtemps déjà tu t'occupes du cœur, de l'âme, de l'esprit, du caractère et autres choses semblables; qu'y as-tu gagné pour toi et pour les autres? des blessures de cœur et d'âme. Pour les guérir l'esprit n'est rien, la raison peu de chose; le temps est beaucoup; une occupation utile est tout, car elle apprend à chacun à agir pour et par tous, et pour et par soi.

Il continua à me sermoner avec l'amertume que tu lui connais, et me dit bien des choses que je ne veux pas répéter.

— Rien n'est plus digne de nos efforts constants, me dit-
en terminant notre discussion, que l'art qui vient au se-
urs de l'homme quand il se trouve, en pleine santé, frappé
r un accident imprévu. Qu'on abandonne les malades aux
édecins, j'y consens; mais le chirurgien est indispensable,
ème à ceux qui se portent bien. A la campagne, à la ville,
r les champs de bataille, dans les situations les plus douces
mme les plus cruelles de la vie, partout enfin on a besoin
lui; car les accidents sont plus communs que la mort,
empoisonnent la joie et les plaisirs des vivants. Cette pré-
ıdue instruction générale, continua-t-il, n'est qu'une fan-
onnade; le grand point est qu'un homme surpasse, dans
carrière qu'il a choisie, tous ceux ou du moins une partie
ceux qui la parcourent avec lui. Tu es arrivé à l'âge où
n peut sagement méditer sur un projet, le juger saine-
ent, et y consacrer toutes ses facultés sans tâtonnements
sans méprises dangereuses.

Tu croiras sans peine qu'il ne me ménagea pas plus qu'il
ı l'habitude de ménager les hommes en général. Il finit
r me dire qu'il me parlait ainsi au nom de notre asso-
ıtion.

Pourquoi t'expliquer plus longuement ce que tu as déjà
mpris? Montan me fit entrevoir la possibilité de me dis-
ıser de la vie errante à laquelle j'étais condamné.

— Tu es un de ces hommes, me dit-il, qui s'accoutument
cilement à un lien et non à un devoir, et que par ce motif
ous empêchons de se fixer quelque part. Si tu veux te con-
crer sérieusement à cet art divin qui guérit les blessures
ns miracle, je parlerai pour toi.

Il ajouta encore beaucoup de choses, avec cette éloquence
erbe qui le caractérise.

Je ne t'en dirai pas davantage, mais tu sauras bientôt
omment j'ai profité de la permission de m'arrêter partout

et aussi longtemps que je le jugerais à propos. Bientôt je serai un membre utile de votre association, et je marcherai avec vous vers le grand et sublime but que vous vous proposez. Oui, je me joindrai à vous avec un noble orgueil, car c'est un noble orgueil que de se sentir digne de vous.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Après tout ce qui s'était passé, notre héros ne songea plus qu'à se mettre en rapport direct avec la *Société de l'Abnégation*. Consultant à cet effet les tablettes que l'Abbé lui avait envoyées, il vit que pour rejoindre, par la route la plus courte, le membre de la Société le moins éloigné de lui en ce moment, il fallait traverser le pays en droite ligne, ce qui le mit dans la nécessité de faire ce voyage à pied, et de charger ses bagages sur un cheval de somme qui le suivait de près.

Cette manière de voyager n'était pas sans inconvénients; il en fut dédommagé par la beauté des sites qui à chaque instant s'offraient à sa vue. La contrée qu'il traversait ainsi appartenait encore aux montagnes, mais c'était la région basse, qui descendait dans la plaine en collines boisées, en douces pentes soigneusement cultivées et entrecoupées de vertes vallées. Pas une hauteur escarpée, pas un rocher aride, pas une place stérile. La vallée principale, qui recevait les eaux de toutes les sommités d'alentour, réunissait tout ce que l'imagination peut rêver sur les beautés calmes des richesses champêtres. Des arbres élancés désignaient de loin à l'œil charmé, toutes les sinuosités du fleuve et de la plupart des ruisseaux, dont il recevait les eaux grossies et troublées par les torrents des montagnes.

Wilhelm s'arrêta dans cette vallée pour consulter ses tablettes, et reconnut avec plaisir qu'il avait suivi la direction qu'elles lui indiquaient. Un vieux château qui, malgré les réparations visibles qu'on y avait faites à diverses époques, conservait encore dans son ensemble le cachet du moyen âge, se dessinait agréablement sur une hauteur garnie d'ar-

bres. Au pied de cette colline tournait gracieusement un joli bourg, dont l'édifice le plus saillant était une grande et belle auberge. Notre voyageur s'y rendit aussitôt. L'aubergiste l'accueillit avec affabilité, et le pria de l'excuser s'il ne pouvait le recevoir sans la permission d'une société qui avait loué sa maison tout entière pour un temps illimité.

— Ces messieurs sont sortis en ce moment, ajouta-t-il; mais comme c'est aujourd'hui samedi, leur Administrateur ne tardera pas à venir pour solder les dépenses de la semaine passée, et régler celles de la semaine à venir. Ces gens-là ont tant d'ordre que c'est un plaisir d'avoir affaire à eux; ils sont un peu serrés, mais si le profit n'est pas grand, du moins il est certain.

Au milieu de ce discours, il fit entrer Wilhelm dans une grande salle où il le pria d'attendre la décision de la société. Cette salle, vaste et propre, n'avait d'autres meubles que des bancs et des tables. Au-dessus d'une des portes on voyait cette inscription en lettres d'or : *Ubi homines sunt modi sunt;* sentence qui ne peut se rendre que par la pensée suivante : Partout où il y a des hommes réunis, la manière dont ils veulent être et rester ensemble, se forme d'elle-même.

Cette pensée, dont notre héros avait déjà plus d'une fois reconnu la justesse et l'utilité, lui fit bien augurer de la société qui paraissait l'avoir prise pour devise. L'Administrateur ne tarda pas à venir le trouver. Il lui dit sans préambule, et sans l'importuner par des questions indiscrètes, que la société l'acceptait pour son hôte, à la condition qu'il s'arrêterait pendant trois jours, qu'il prendrait part à tout ce qu'il verrait faire sans en demander le motif, et qu'en partant il ne s'occuperait point de sa dépense. Il ajouta qu'il lui était expressément défendu de modifier en aucune façon ces conditions. Wilhelm les accepta avec plaisir.

Presque aussitôt on entendit chanter sur l'escalier, et deux hommes jeunes et beaux entrèrent dans la salle. L'Administrateur leur apprit, par un signe, que l'étranger avait accepté tout ce qu'il avait exigé de lui, ce qui ne les empêcha pas de continuer leur duo avec autant de goût que de

talent. Lorsqu'ils eurent fini, ils demandèrent à Wilhelm si, lorsqu'il faisait route à pied, il ne s'amusait pas aussi quelquefois à chanter.

— La nature m'a doué d'une voix supportable, répondit-il; mais le génie du rhythme me domine au point que je marche malgré moi en cadence, et qu'il me semble entendre des sons mystérieux qui règlent cette cadence et me rappellent fort agréablement, des chansons que je croyais avoir oubliées.

— Si une de ces chansons, dirent les jeunes hommes, se trouve en ce moment présente à votre mémoire, faites-nous-la connaître, et nous tâcherons d'accompagner votre démon musical.

Wilhelm tira une feuille de papier de son portefeuille, et y traça les vers suivants :

« Partout, sur les montagnes et sur les collines, partout dans la vallée, résonne un bruissement d'ailes, murmure un chant mystérieux. Amis, laissez-vous aller à cette puissance illimitée; écoutez le conseil qu'elle vous donne : Que vos vœux soient à l'amour; que votre vie soit à l'action. »

Après un court silence, les deux jeunes gens entonnèrent un chant à deux voix imitant le pas du voyageur, et qui, par ses reprises et par ses variations, charma tellement notre héros, qu'il ne savait plus si c'était une mélodie connue, ou si elle venait d'être composée afin de rendre désormais impossible toute autre mesure, toute autre intonation.

Pendant ce temps, on vit entrer deux jeunes garçons robustes et éveillés, qu'à leurs attributs il était facile de reconnaître pour des maçons; deux charpentiers les suivirent de près. Tous quatre déposèrent doucement leurs outils, écoutèrent le chant, et y mêlèrent leur voix. Ce concert improvisé avait quelque chose de si saisissant, que Wilhelm crut voir une troupe de compagnons voyageurs traverser les monts et les vallées. Il était dans le ravissement, et cependant une surprise plus grande encore l'attendait. Un pas ferme et lourd retentit sur l'escalier; un homme d'une taille gigantesque entra, déposa dans un coin ses crochets lourdement chargés, et s'assit sur un banc qui gémit sous le poids

de sa personne. Ses camarades sourirent, mais sans suspendre leurs chants. Le colosse y mêla aussitôt sa voix de basse-taille, qui fit trembler les vitres de la salle. Wilhelm remarqua qu'il remplaçait sans façon les deux vers qui servaient de refrain par les deux vers suivants :

« Ne remets jamais rien au lendemain; que ta vie soit action pour action. »

Ce changement ne fut pas le seul : il ralentit le mouvement et força ses camarades à s'y conformer. Dès que le chant cessa, ils lui reprochèrent de les avoir troublés.

— Je pourrais plutôt vous accuser de chercher à me faire toujours sortir de mes allures. Il faut que ma marche soit lente et grave, afin que, chargé de mon fardeau, je puisse descendre et monter les rochers et arriver à l'heure dite pour vous contenter tous.

Ils passèrent ensuite les uns après les autres dans une pièce voisine avec l'Administrateur, pour arrêter sans doute des mesures que l'étranger ne devait pas connaître. Pendant ces allées et venues, de jeunes garçons posèrent sur la table des mets et des vins en quantité suffisante, mais sans prodigalité. Chacun y prit sa place, après y avoir été invité par l'administrateur. Les jeunes garçons reçurent leur part du repas, qu'ils mangèrent debout et en servant les convives.

Wilhelm se rappela avoir fait des soupers semblables lorsqu'il vivait avec les comédiens. Il comprit cependant que la société au milieu de laquelle il se trouvait, tendait vers un but sérieux et utile, tandis que chez les comédiens tout était ironie et apparence. L'entretien des artisans ne lui laissa point de doute à ce sujet. Tous travaillaient à la reconstruction d'une petite ville du voisinage, qu'un incendie récent avait presque entièrement détruite. Il apprit également que l'Administrateur faisait des efforts inouïs pour fournir au plus bas prix possible, les bois et autres matériaux de construction; il en fut d'autant plus étonné, que tous ces hommes n'étaient là qu'en passant.

Après le repas, Saint-Christophe, c'était le nom du géant, but, en guise de potion somnifère, un grand verre de vin qu'on lui avait réservé à cet usage. Un chant harmonieux,

mais court, termina la soirée, et l'on conduisit Wilhelm dans une chambre agréablement située qu'on lui avait fait préparer.

La lune, qui brillait dans tout son éclat au-dessus d'une riche contrée, éveilla une foule de souvenirs dans l'âme de notre héros. Les images de ses plus chers amis passèrent devant lui : celle de Lénardo surtout était si vivante, qu'il crut voir en effet cet intéressant jeune homme. Bercé par ces douces visions, il allait s'endormir, lorsqu'il entendit un bruit singulier qui semblait venir de loin; cependant il ne pouvait partir que de la maison même, car lorsqu'il résonnait dans toute sa force, il ébranlait les poutres et faisait trembler les murailles.

L'oreille de Wilhelm était assez exercée, pour reconnaître à l'instant la nature des sons les plus inaccoutumés, mais il lui fut impossible de se rendre compte de ceux qu'il entendait : on aurait pu toutefois les comparer au ronflement d'un immense tuyau d'orgue, conçu dans des dimensions trop larges pour rendre des sons distincts. Nous ne savons si ce bruit nocturne cessa vers le matin, ou s'il finit par s'y accoutumer, mais il est certain qu'il s'endormit, et que lorsqu'il se réveilla sa chambre était éclairée par le soleil. Un des garçons servants lui apporta son déjeuner. Bientôt après il vit entrer un homme robuste et agile qu'il avait déjà remarqué au souper. Cet homme étala devant lui les ustensiles d'un barbier et se mit en devoir de le raser, tâche dont il s'acquitta avec une extrême habileté, mais sans prononcer un mot.

— Vous êtes maître passé dans votre art, lui dit Wilhelm, et vous observez, avec une fidélité admirable, la loi que sans doute votre société vous a imposée.

Le Barbier sourit malignement, posa un doigt sur ses lèvres, et se glissa hors de la chambre.

— En vérité, lui cria Wilhelm, si vous n'êtes pas le *manteau rouge* en personne, vous êtes du moins un de ses descendants! Il est fort heureux pour nous deux, que vous n'ayez pas exigé de moi de vous rendre la pareille [1].

[1] Goëthe fait allusion ici, à un conte populaire fort connu en Allemagne. Dans ce

L'Administrateur suivit le Barbier de près. Si le premier l'avait surpris par son silence, l'autre l'étonna davantage par la singulière invitation qu'il lui fit.

— L'*Union*, lui dit-il, me charge de vous souhaiter, en son nom, la bienvenue en ce lieu; elle vous convie à dîner, et se flatte qu'elle pourra bientôt entrer en relations plus intimes avec vous.

Puis il lui demanda des nouvelles de sa santé, et le pria de lui dire s'il était satisfait de l'accueil qu'il avait reçu. Sous ce rapport, Wilhelm n'avait que des éloges à donner; cependant il aurait voulu avoir des explications sur le bruit nocturne qui l'avait tant étonné; mais comme il s'était engagé à ne jamais demander la cause de tout ce qu'il pourrait voir et entendre, il eut le courage de se taire, espérant toutefois que plus tard, on lui accorderait à titre d'ami, ce qu'on refusait à sa curiosité.

Resté de nouveau seul dans sa chambre, il réfléchit sur le mot *union*, au nom duquel l'Administrateur lui avait parlé, et il se demandait s'il devait le considérer comme un nom propre ou un nom collectif.

Un profond silence, tel qu'il n'en avait encore vu nulle part, surtout un dimanche, régnait dans la maison. Il sortit s'éloigna lentement et se dirigea vers la petite ville incendiée, dont toutes les cloches étaient en mouvement. Lorsqu'il y arriva, la messe venait de finir, et il reconnut, dans la foule qui sortait de l'église, trois conviyes de la veille : le maçon, le charpentier, et un garçon servant; quelques instants plus tard, il en vit trois autres descendre les degrés du temple protestant. Quant au reste des membres de l'*Union*, il ne lui fut pas possible de savoir comment ils s'acquittaient de leurs devoirs de piété; mais il acquit du moins la certitude que tous jouissaient d'une grande liberté reli-

conte, l'âme d'un seigneur châtelain revient sous la forme d'un barbier, revêtu d'un manteau rouge. Tous les voyageurs assez hardis pour passer la nuit dans son château, abandonné à cause de la terreur qu'inspire le revenant, sont obligés de se laisser raser par lui. Le fantôme leur fait signe ensuite, très-poliment, de lui faire la barbe à son tour. La peur les rend toujours maladroits, et il les châtie sévèrement, car, d'après l'arrêt du destin, il doit être délivré par un homme assez courageux pour le raser sans avoir peur et sans lui faire aucun mal. (*Note du traducteur.*)

gieuse. Vers midi, l'Administrateur le conduisit au château, lui fit traverser plusieurs galeries, et l'engagea à s'asseoir près de lui dans une vaste salle. Plusieurs artisans très-proprement vêtus, et parmi lesquels il reconnut Saint-Christophe et ses camarades, passèrent devant eux, les saluèrent et entrèrent dans une salle voisine.

Lorsque personne ne se présenta plus, l'Administrateur introduisit notre héros dans cette salle, qu'il trouva presque entièrement remplie par une immense table copieusement servie. A la place d'honneur, trois hommes debout attendaient le nouveau venu, que l'Administrateur fit avancer vers eux. Quelle ne fut pas sa joie, lorsque dans l'un de ces trois hommes, il reconnut Lénardo! Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Presque au même instant le second chef l'attira sur son cœur : c'était le joyeux, l'espiègle Frédéric, le jeune frère de Nathalie !

Tous les assistants prirent part au bonheur des trois amis. A un signal convenu on se mit à table, et le repas commença et s'acheva d'une manière silencieuse et imposante. Lorsqu'on eut desservi, deux artisans se levèrent et chantèrent les vers de Wilhelm, que, pour l'intelligence de la suite, nous croyons devoir répéter ici :

« Partout, sur les montagnes et sur les collines, partout dans la vallée, résonne un bruissement d'ailes, murmure un chant mystérieux. Amis, laissez-vous aller à cette puissance illimitée; écoutez le conseil qu'elle vous donne : Que vos vœux soient à l'amour; que votre vie soit à l'action. »

Les deux voix, que soutenait un chœur harmonieux, se turent, et deux autres voix chantèrent les paroles suivantes :

« Ils se sont brisés, les liens les plus doux; elle s'est évanouie, la confiance de l'avenir, et avec elle la sécurité du présent! Quel est le hasard qui m'attend? quel est le sort que le destin me réserve? Puis-je le dire? puis-je le savoir? Je dois partir, je dois marcher, non côte à côte avec l'ami de mon choix; seul comme la veuve en deuil, je dois partir je dois marcher au loin, et toujours plus loin. »

Le chœur qui accompagnait cette strophe devint toujours plus nombreux et plus bruyant, ce qui n'empêcha pas Saint-

Christophe de le dominer par sa voix puissante. Le chant prit peu à peu le caractère d'une fugue ; l'expression du deuil s'éleva jusqu'à la terreur, et Wilhelm frissonna malgré lui. On eût dit qu'un même sentiment inspirait les chanteurs, et qu'ils déploraient la prochaine séparation qui les menaçait tous. Les reprises capricieuses et inattendues, les passages subits de la mélancolie au courage, de la tristesse à l'exaltation, impressionnèrent si vivement la société, que Lénardo crut devoir mettre un terme à cette émotion dangereuse. Il se leva, les chants cessèrent, chacun reprit sa place et un profond silence régna dans la salle.

— Mes amis, dit Lénardo, je ne blâme point la chaleur avec laquelle vous vous représentez à vous-mêmes le sort qui nous attend. Il faut l'avoir plus d'une fois envisagé de près pour le supporter avec courage, quand il viendra enfin se présenter à nous. Puisque des hommes fatigués de la vie ont le droit de se répéter sans cesse : *Frère, il faut mourir!* pourquoi ne nous serait-il pas permis de nous dire, à nous qui ne cherchons qu'à utiliser cette vie : *Frère, il faut voyager ?* Mais rappelons-nous cette nécessité avec mesure et toujours gaiement, soit que notre résolution nous vienne de la certitude qu'elle est juste, ou qu'un devoir sacré nous l'ait imposée. Vous savez qu'au milieu de notre mouvement perpétuel il y a quelque chose d'immuable : que vos chants nous le retracent quand nous aurons vidé dans cette salle la coupe d'adieux, qui sans doute déjà se remplit ailleurs, pour nous souhaiter la bienvenue.

Il vida son vere, tous l'imitèrent, et quatre voix chantèrent la strophe suivante :

« Ne t'attache pas au sol que tu foules à tes pieds ; ose braver le hasard : éveille-toi, avance, marche, avance toujours ! Il est partout, le foyer domestique de l'homme dont le bras est robuste, dont la tête est forte et sage. Partout où le soleil brille, partout où le soleil échauffe et réjouit, il n'est point de soucis, il n'est point de tourments. Si la terre est vaste, si le monde est grand, c'est pour offrir plus d'étendue à nos efforts, plus d'espace à nos courses. »

Pendant que le chœur répétait des vers isolés, Lénardo se

leva, et d'un geste mit tous les chanteurs en mouvement. Saint-Christophe se plaça seul à la tête du cortége, les autres le suivirent deux à deux : ils sortirent de la salle en donnant à leurs chants une expression toujours plus joyeuse et plus indépendante. Peu à peu, ils se dispersèrent dans le jardin, et Lénardo profita de ce moment de calme pour mettre Wilhelm en rapport avec le troisième chef, qui était le Bailli de la contrée.

Le château était depuis longtemps abandonné par ses maîtres, et il avait été facile au Bailli de le céder à la société, pour le temps qu'elle jugerait convenable de l'habiter. Cette concession était avantageuse aux deux partis. Le Bailli vendait à très-bon marché à cette société, les immenses provisions entassées dans les greniers, faute de consommateurs; mais il leur faisait faire aussi à très-bon marché, une foule de réparations aux bâtiments, qu'il avait été impossible jusque-là, d'entretenir en bon état faute de bras. C'est ainsi que le séjour d'une antique famille prêt à tomber en ruines, prit en fort peu de temps, l'aspect d'une demeure habitée et surtout habitable. Enfin ce vieux manoir devint, pour ainsi dire, la preuve matérielle de la justesse de cet axiome : La vie donne la vie ; et dès qu'une chose est utile aux autres, elle les met dans la nécessité de lui être utiles à leur tour.

CHAPITRE II.

HERSILIE A WILHELM.

Je me trouve dans la position d'une héroïne des tragédies d'Alfieri, qui, n'ayant pas de confidente, est obligée de procéder par monologue ; et certes, une correspondance avec vous est un véritable monologue : vos réponses ressemblent à l'écho qui ne retient que les dernières syllabes, et ne les répète que pour les livrer au vague de l'air. M'avez-vous une seule fois demandé quelque chose qui puisse supporter une réponse? Non ; vos lettres sont évasives, repoussantes : j'ai

beau me lever pour aller au-devant de vous, d'un geste vous me faites retomber sur mon siége.

Il y a déjà plusieurs jours que les lignes qui précèdent ont été écrites. Un nouvel incident me presse, et il se présente une occasion favorable pour faire remettre ma lettre à Lénardo; car je sais que vous êtes auprès de lui, ou que du moins il sait le lieu où vous êtes en ce moment. Quel que soit au reste ce lieu, si, après avoir lu ce que je vais vous dire, vous ne vous mettez pas à l'instant même en route pour vous présenter chez moi en pieux pèlerin, je vous proclame le plus *homme* de tous les hommes, c'est-à-dire, l'être le plus dépourvu de la plus aimable qualité de la femme, la curiosité.

Allons au fait. La clef de votre magnifique et mystérieuse cassette est trouvée; personne encore ne doit le savoir, excepté vous et moi. Je vais vous raconter comment cette clef est venue en ma possession. On a demandé à notre Bailly des renseignements sur un jeune vaurien qui a fait toutes sortes de tours malicieux dans le pays, et qui un jour avait perdu sa jaquette dans une expédition aussi téméraire que méchante. Nous avons tous deviné sans peine qu'il s'agissait de ce mauvais sujet de Fitz, que votre fils aurait voulu pouvoir garder près de lui comme compagnon de jeu. L'autorité, qui demandait ces renseignements, venait de faire arrêter ce petit vagabond, et réclamait, comme pièce de conviction, la jaquette restée dans la grille de notre conduit d'eau. Le Bailly me montra ce vêtement, qu'il allait envoyer à qui de droit. Poussée par un bon ou par un mauvais génie, je me suis mise à fouiller les poches de ce vêtement, et j'ai senti sous mes doigts quelque chose de petit et d'anguleux. Vous savez combien je suis facile à irriter, à effrayer même, et cependant j'ai saisi cet objet en silence, et je l'ai retiré de même de la poche.

La jaquette est emballée; j'examine ma trouvaille en cachette, et je reconnais que je tiens la clef de votre trésor.

Un grand scrupule vient me saisir ; et pourtant je n'ai pas le courage de livrer cette clef à la justice. Que pourrait-elle en faire? Tandis que pour vous, mon ami, elle a tant d'importance..... Le droit et le devoir élèvent leur voix, mais c'est en vain. Voyez maintenant dans quelle situation me met l'amitié. Un nouvel instinct se développe en moi. Le sentiment qui l'emporte ainsi sur ma conscience, n'est-il pas quelque chose de plus que de l'amitié? Je me fais mille fantômes, mille terreurs !..... Il ne faut pas plaisanter avec la justice. Figurez-vous Hersilie, cette fillé si ingénue, et parfois même [illegible] espiègle, figurez-vous-la, dis-je, compromise dans un [illegible]minel ; car cela finira par là. Que me reste-t-il à [illegible] si ce n'est de penser à l'ami qui me cause tous [illegible]ts? Autrefois aussi je pensais à vous, mais par [illegible] maintenant c'est toujours. Quand le cœur me bat [illegible] du septième commandement de Dieu, je m'a- [illegible] comme à un saint qui, après avoir fait commet- [illegible] doit la faire pardonner. D'un autre côté, ma cu- [illegible]oît à chaque instant : l'ouverture de la cassette [illegible] serait. Venez, apportez-la ; nous déciderons en- [illegible]int quel tribunal nous ferons juger ce mystère. En [illegible] que personne n'en soit instruit ; personne, que [illegible]t moi..... personne, sans aucune exception.

Figurez-vous que cette clef ressemble à une flèche garnie de crochets..... Que Dieu nous soit en aide !..... Nous poserons d'abord la cassette fermée entre nous deux ; puis nous l'ouvrirons, puis nous verrons... Je voudrais qu'elle ne contienne rien... rien du tout... Je pourrais vous dire beaucoup de choses sur tout ce que je pense, sur tout ce que je rêve à ce sujet..... Je me tais, afin que vous vous mettiez plus vite en route pour venir m'interroger.

Je veux terminer d'une manière tout à fait féminine, c'est-à-dire par un *post scriptum*. Qu'avons-nous à démêler vous et moi avec cette cassette? Elle appartient à Félix ; c'est lui qui l'a trouvée : nous n'avons pas le droit de l'ouvrir sans qu'il soit présent.

Je ne sais pas pourquoi je soulève cet obstacle : tout cela se confond et s'obscurcit de plus en plus.

Pourquoi errez-vous ainsi à travers le monde? Venez; amenez votre aimable, votre charmant enfant : j'ai le plus grand désir de le revoir.

Voilà nos embarras qui recommencent : le père et le fils! le fils et le père!... Faites ce que vous voudrez; mais venez vite, et surtout venez tous deux.

CHAPITRE III.

Cette singulière lettre, après avoir été plusieurs fois envoyée et renvoyée de contrée en contrée, fut enfin remise à Wilhelm dans l'auberge de la *Société de l'Union*. Il se permit d'y répondre avec bienveillance, avec bonté même, tout en refusant à Hersilie de se rendre chez elle : cette jeune fille semblait avoir oublié l'étendue de pays qui les séparait. Au reste, des occupations graves et sérieuses l'empêchaient, en ce moment, de s'intéresser au contenu de la cassette.

Quelques accidents arrivés aux membres de l'*Union* lui avaient fourni l'occasion de déployer son habileté dans l'art auquel il s'était consacré.

La parole découle de la parole; une action heureuse en amène une autre; et si elle donne lieu à des paroles, ces paroles sont riches d'enseignement et élèvent la pensée. Aussi la conversation de la *Société* était-elle toujours agréable et utile; les amis s'entretenaient de de leurs études, de leurs actions, et se perfectionnaient ainsi, sans savoir qui contribuait le plus à ce perfectionnement, au point que, pour reconnaître ce qui leur appartenait, ils étaient obligés de chercher à se reconnaître eux-mêmes.

Un soir, qu'ils se trouvaient tous dans cette disposition d'esprit, Wilhelm leur raconta l'histoire de ses études chirurgicales. Il avait commencé d'abord par se rendre dans une grande ville; car il savait que c'est là seulement qu'on peut étudier la chirurgie avec succès. Voulant commencer par la

base fondamentale, c'est-à-dire par l'anatomie, il s'y était appliqué avec beaucoup de zèle. Sa vie avec les comédiens lui avait déjà donné des connaissances fort étendues sur le corps humain. Cette observation pourra paraître bizarre; qu'on nous permette donc de l'expliquer. Au théâtre, le corps est tout; un bel acteur, une belle actrice font la fortune des directeurs, et assurent le succès des tragédies et des comédies. Au théâtre, on est, plus que partout ailleurs, à même d'apprécier la beauté des formes; car là, règne une liberté qui touche de près à la licence. Au reste, les divers costumes qu'exigent les divers rôles, forcent les acteurs et les actrices à mettre en évidence des parties du corps que, dans la vie ordinaire, on cache soigneusement. Pour l'artiste dramatique, c'est un devoir de connaître toutes les perfections comme toutes les imperfections de son corps, afin de pouvoir, à propos, faire ressortir les unes et voiler les autres.

— On comprendra maintenant, continua notre héros, comment j'ai pu, au théâtre, me préparer aux études anatomiques. La difficulté avec laquelle notre école se procurait des corps, gênait et arrêtait sans cesse nos expériences. Les autorités vinrent à notre secours par des règlements barbares en apparence, mais réellement utiles, puisqu'ils favorisaient le progrès du plus utile des arts. Ces règlements livraient à nos scalpels, non-seulement les victimes des exécutions judiciaires, mais encore tous les individus qui avaient perdu le droit de disposer de leurs restes. Nos besoins cependant augmentaient toujours, et avec eux la sévérité des règlements et la répugnance du peuple à s'y conformer. Sous le rapport religieux et moral, il avait raison de se plaindre, puisqu'on cherchait à lui enlever la plus chère, la plus sacrée de ses propriétés, celle des restes mortels des objets de ses affections.

Le mal cependant augmentait toujours, et allait jusqu'à menacer la sécurité des tombeaux. On ne respectait plus ni l'âge, ni le sexe, ni le rang des morts : on fouillait sans respect les tertres garnis de fleurs ou chargés de monuments somptueux. Les plaintes et les réclamations devinrent plus vives : pour se convaincre de la justice de ces plaintes, plu-

sieurs jeunes hommes vinrent assister à nos cours. Ils acquirent la certitude qu'on n'avait rien exagéré ; mais ils se passionnèrent pour la science, et la soif de savoir l'emporta sur toute autre considération.

Un nouvel incident mit enfin toute la ville en émoi. Une jeune et belle fille, égarée par un amour malheureux, avait cherché et trouvé la mort dans la rivière ; et l'école d'anatomie s'empara de son cadavre, en dépit des prières de la famille éplorée : ses réclamations auprès des autorités furent inutiles. Les règlements étaient en faveur de la clinique : elle profita de ses avantages. En prenant ma place accoutumée au cours, je trouvai devant moi une planche recouverte d'un linge fort propre. Je soulevai ce linge, et je vis le plus beau bras de femme qui ait jamais enlacé le cou d'un jeune homme; le scalpel resta immobile dans ma main. En ce moment, je vis s'avancer vers moi un homme de fort bonne mine, que je connaissais comme un spectateur rare, mais fort attentif de nos cours. J'avais déjà pris plusieurs fois des informations sur lui; tout le monde s'accordait à dire qu'il était sculpteur; beaucoup de personnes soutenaient qu'il était en même temps alchimiste, et qu'il travaillait en cachette dans une vieille maison, dont il était l'unique habitant, et où il ne laissait jamais entrer personne.

Telle était l'opinion publique sur un homme qui cherchait depuis longtemps à se rapprocher de moi ; car il m'attendait toujours à la sortie de la salle, et m'accompagnait jusqu'à ma porte, en causant sur ce qui venait de se passer dans le cours; mais il évitait avec un soin visible, tout autre rapport plus intime. Cette fois cependant, il m'aborda avec franchise.

— Vous hésitez, me dit-il; vous contemplez cette belle image sans oser la détruire? Ayez la force de vous élever au-dessus de l'esprit de corps, et suivez-moi.

A ces mots, il recouvrit le bras, fit un signe d'intelligence à un des garçons de salle; puis il sortit, et je le suivis. Après avoir marché quelque temps en silence, il s'arrêta devant un grand portail, dont il ouvrit le guichet, et nous entrâmes dans une vaste cour couverte, telle qu'on en voit dans les fortes maisons de commerce pour servir de dépôt momen-

marchandises que l'on décharge. Cette cour était
e de statues et de bustes moulés en plâtre, et de
s unes pleines, les autres vides.
; ceci, me dit-il, a un air passablement marchand.
la place est favorable au commerce : voyez, la ri-
e au fond de la cour, on peut expédier les mar-
par eau.
cette observation, je voyais toujours dans mon com-
n sculpteur et non un marchand. Il m'affermit lui-
ıs cette idée, en me faisant entrer dans une salle
murs étaient garnis de bas-reliefs, de statuettes,
, de bras et de jambes tant en plâtre qu'en cire.
dmirant ces belles reproductions de la nature, je ne
pêcher de lui dire que tout cela n'avait rien de com-
; le cours d'anatomie que nous venions de quitter.
s en sommes plus près que vous ne le croyez, me

ant une porte en face, il m'introduisit dans une
alle, où je reconnus avec surprise tous les sujets
ils nous avions travaillé pendant la durée du cours.
ent que des imitations en cire ou en plâtre, mais
s, qu'on croyait voir palpiter les chairs et les mus-
le scalpel qui venait de les entamer ou de les dé-

s voyez, dit-il, un moyen nouveau pour étudier sans
t sans exciter l'indignation du monde, l'art auquel
destinez. Je suis obligé de m'entourer de mystères,
mmes de routine se sont faits les ennemis de mon
e n'en suis pas moins convaincu que tôt ou tard on
naîtra l'utilité. Il élèvera la chirurgie au plus haut
l'art plastique, et les médecins eux-mêmes y pui-
s renseignements salutaires. Mais pourquoi tant
s? C'est à l'expérience à vous prouver qu'on ap-
vantage en construisant qu'en renversant, en unis-
n séparant, en donnant à la mort les apparences de
u'en achevant d'anéantir ce qui est mort. En un
ulez-vous être mon élève?
ondis affirmativement; et il me présenta le squelette

d'un bras de femme dans la même position que celui qu'on m'avait donné à disséquer.

— Je me suis aperçu, continua-t-il, que vous vous attachez de préférence à l'étude des ligaments; et vous avez raison : car ce n'est que par les ligaments que les ossements séparés reprennent la forme humaine. Ezéchiel lui-même fut obligé de rétablir, par la pensée du moins, les ligaments des os épars qui couvraient son champ de morts. Alors seulement, les phalanges se réunirent et les jambes se dressèrent. Voici de la cire molle et des outils, essayez.

J'obéis, et je reconnus bientôt que les os du squelette n'étaient point véritables, mais artistement taillés en bois. Mon maître m'apprit que le hasard lui avait fait rencontrer un homme intelligent, qui, depuis sa jeunesse, fabriquait des saints et des martyrs en bois. Le débit de cette marchandise ayant considérablement baissé, il l'avait associé à son entreprise pour lui faire imiter les ossements humains; tâche dont cet homme s'acquittait avec une grande perfection.

Je fis de mon mieux, et je m'aperçus avec plaisir qu'en cherchant à imiter ce que j'avais vu, mes souvenirs se gravaient plus profondément dans ma mémoire. Peu à peu, je me passionnai tellement pour mon travail, que je demandai à mon maître la permission de venir habiter sa maison. Il me l'accorda sans peine. A force de zèle et d'application, je parvins à unir les ossements; mais quand je voulais imiter les fibres et les muscles, il me paraissait tout à fait impossible d'arriver à une reproduction complète, de tous ces mystérieux ressorts du corps humain. Mon maître me montra de semblables travaux parfaitement réussis, et je redoublai d'attention pour parvenir du moins à les copier.

Tout ce que l'homme entreprend sérieusement lui paraît d'abord infini; ce n'est que par de longs et pénibles efforts qu'il parvint enfin à en voir les limites possibles. C'est ainsi que je surmontai le sentiment désespérant de mon impuissance, et que j'arrivai à trouver un bonheur réel dans mon travail.

— Je suis charmé, me dit un jour mon maître, de voir en vous une preuve nouvelle de la bonté de ma méthode, que

les professeurs blâment si sévèrement. Que l'on continue à faire ce que l'on a fait jusqu'ici, je le veux bien; mais quand les anciens rouages sont usés, il faut venir au secours de la machine. Continuons à saisir et à reproduire la vie; mais que ce soit en silence : si nous parlions, nous arrêterions les autres et nous serions arrêtés par eux.

J'appris bientôt que dans plusieurs écoles d'anatomie, on se servait déjà avec succès de ces imitations du corps humain. Mon maître cependant expédiait tout ce que nous faisions en Amérique. A cet effet, il s'était entendu avec Lothaire, qui avait reconnu que ces productions artistiques, étaient surtout indispensables dans un pays jeune en civilisation, et trop près de l'état de nature pour que ses habitants puissent voir dans la dissection des corps morts, autre chose qu'un acte de profanation et de barbarie.

Si une connaissance générale de toutes les parties intérieures et extérieures du corps humain peut, ainsi que l'expérience l'a prouvé, suffire aux médecins et même aux chirurgiens, nos imitations, me dit mon maître, ne peuvent manquer de produire des résultats d'autant plus heureux, qu'avec leur secours, il est facile de revoir à chaque instant, les particularités légères qui échappent si facilement à la mémoire. J'espère, au reste, que nous arriverons à reproduire les effets les plus fragiles, qu'on ne saisit qu'à la dissection, puisque cela a déjà été possible au dessinateur, au peintre et au graveur. Voyez, continua-t-il, en tirant d'une petite armoire des imitations de tous les jeux du nerf optique, ceci est le dernier ouvrage d'un élève que la mort m'a enlevé, et sur lequel j'avais fondé de grandes et justes espérances.

C'est ainsi que les résultats probables de notre travail, nous fournissaient de longs et intéressants entretiens. Mon maître ne tarda pas à me montrer, par son exemple, comment il fallait s'avancer, s'arrêter, et parfois même reculer sur sa route. Il venait de mouler le tronc d'un jeune homme antique, et cherchait à dépouiller cette figure idéale de son épiderme, afin de lui ôter le cachet de la vie et d'en faire un véritable tissu de muscles.

— Je dois avouer, me dit-il, que dans ce cas comme dans tous les autres, les moyens tiennent de si près au but, que les uns m'ont fait oublier l'autre : ce n'est pourtant pas tout à fait ma faute. L'homme n'est véritablement homme que dans sa nudité. Dans l'ordre moral de la création, le sculpteur vient immédiatement après les Elohim [1], qui convertirent l'ignoble terre glaise en êtres animés aux formes gracieuses ou divines; ses pensées doivent être sublimes comme l'étaient alors les leurs. Tout est pur pour un cœur pur; pourquoi le but immédiat de Dieu dans la création ne le serait-il pas aussi? Mais n'en demandons pas tant à notre siècle : les feuilles de figuier et les peaux des bêtes fauves ne lui suffisent même plus. Je me sentais artiste, et on me demandait de sculpter des hommes vénérables enveloppés dans leurs robes de chambre à longs plis et à grandes manches. Je me serais découragé, si je n'avais pas conçu l'idée de mettre au service de l'utile, ce que j'avais appris pour la reproduction du beau, qu'on me défendait de reproduire. Mes vœux se réaliseront, on reconnaîtra que mes imitations viennent au secours de la mémoire et rafraîchissent les facultés intellectuelles; et plus d'un artiste digne de ce nom, aimera mieux imiter avec nous la nature, que de copier ailleurs des costumes et des draperies.

Ces sortes de conversations l'amenèrent naturellement à me faire remarquer, que l'art et la nature se contrebalancent sans cesse et se tiennent de si près, que l'art ne peut descendre sans dégénérer en métier, et que le métier ne peut s'élever sans devenir de l'art. Enfin, nous nous accoutumâmes tellement l'un à l'autre, que lorsque nous fûmes forcés de nous quitter, ce fut pour nous un véritable chagrin. Peu de jours avant notre séparation, il me dit :

— Nos ennemis nous accusent de renier la nature, et nous ne pouvons combattre cette calomnie, qu'en établissant un

[1] Génies de la terre, admis même par Moyse, dans les premiers temps de la création. On leur attribuait le pouvoir de créer, mais leur destinée était attachée à l'arbre, à la plante, à l'être qu'ils avaient créé; ils périssaient et renaissaient avec lui.

(*Note du traducteur.*)

atelier où notre art se montrera au grand jour tel qu'il est en effet. Mais ce ne sera pas en ce vieux monde ; les sentiments d'humanité semblent l'avoir quitté pour se réfugier dans un autre hémisphère. Déjà on vient d'y abolir la peine de mort ; cette réforme a nécessité la construction de prisons immenses, afin de protéger les citoyens paisibles contre les criminels, et de mettre ces derniers dans l'impossibilité de nuire : c'est auprès de ces sombres réduits que nous élèverons un temple à Esculape. Solitaire comme la punition, notre art trouvera par elle, pour s'exercer et se perfectionner, des sujets dont la mutilation ne fera pas tomber le scalpel de la main de l'anatomiste le plus avide de savoir, ainsi que cela vous est arrivé devant le bras d'une jeune fille innocente.

Après ce dernier entretien, nous emballâmes ensemble les caisses qui contenaient nos travaux, et nous les vîmes descendre la rivière, en nous disant de la pensée, que nous aurions sans doute le plaisir de les déballer ensemble.

Lénardo avait écouté ce récit avec distraction, tandis que Frédéric souriait et secouait la tête d'un air de doute. Accoutumé à observer et à juger le jeu des physionomies, Wilhelm s'aperçut que ses amis ne partageaient pas son enthousiasme pour les travaux de son maître, et il leur en demanda la raison. Frédéric répondit sans détour que les projets de ce sculpteur lui paraissaient louables ; mais que leur exécution était impossible ; il appuya son opinion par des raisonnements exagérés, et par conséquent offensants pour celui qui soutient l'opinion contraire. Notre anatomiste plastique l'écouta quelque temps avec calme, puis il l'interrompit vivement.

— Tu n'es pas sans mérite, mon cher Frédéric, lui dit-il ; mais en ce moment tu parles et tu juges comme le plus vulgaire des hommes. Tout le monde voit sans peine tout ce qu'il y a d'inusité dans une innovation ; il n'est pas aussi facile d'en saisir le côté utile. Tu es de ceux qui n'acceptent la possibilité que de ce qui est fait ; et tes objections sont le refrain de celles que les hommes du métier et les hommes du monde, ne cessent de nous adresser ; les premiers par amour pour la routine, et les seconds par indifférence. Je conviens toute-

fois qu'un projet tel que le nôtre, ne peut se réaliser complétement que dans un monde nouveau, où l'esprit est toujours occupé à inventer des moyens nouveaux pour la satisfaction de nos besoins, parce que les anciens moyens manquent totalement. Pour le médecin comme pour le chirurgien, la connaissance parfaite du corps humain est indispensable : pour y arriver, il faudrait disséquer tous les jours, afin que l'esprit et les yeux ne perdissent jamais de vue un seul des mille phénomènes de la vie. Si le médecin qui n'a pas le temps de se livrer à cette étude connaissait bien ses intérêts, il aurait à sa solde un anatomiste qui travaillerait en silence et sous sa direction, afin de lui expliquer les causes des cas les plus extraordinaires en apparence. Plus on se convaincra de cette vérité, plus on s'attachera à l'étude de l'anatomie ; et plus aussi les sujets sur lesquels on peut exercer cette étude manqueront, d'où il résultera infailliblement une lutte scandaleuse entre les vivants et les morts. On s'effrayera, on cherchera des remèdes, on proclamera des lois inutiles. Une science arrivée à cette extrémité est forcée de changer de route : c'est là où mon maître l'attend. Alors son art deviendra un métier, et l'exception une généralité. Ce qui est commun peut seul se répandre, et ce qui est répandu peut seul être utile à tout le monde. Oui, le travail de mon maître pourra seul remédier à la profanation des morts dont les grandes villes sont menacées, et qui est sur le point de dégénérer en une calamité plus grande encore. Pour vous en convaincre, mes amis, il me suffira de vous rapporter un trait que cet excellent homme m'a conté dans un élan de confiance.

— Les lecteurs de journaux, me disait-il, trouvent intéressants et parfois même très-gais, les articles qui concernent les ravisseurs de cadavres ; et en effet, leurs exploits sont d'un comique tout à fait nouveau. Ils se sont bornés d'abord à enlever mystérieusement les morts de leurs tombeaux. Les autorités ont fait placer des gardes près de ces tombeaux, et alors les ravisseurs sont venus, par bandes armées, s'emparer de vive force de leur butin. Ces excès ont été suivis par des actes de violence, dont j'ose à peine parler... Si

je n'ai pas été complice d'un de ces crimes atroces, j'ai à me reprocher du moins d'en avoir eu connaissance et d'en avoir profité sans l'avoir dénoncé à la justice. Je crois, mon ami, continua-t-il, pouvoir vous avouer aujourd'hui sans danger que dans cette ville, dont l'école anatomique est si justement célèbre, on a été jusqu'à l'assassinat, pour fournir à cette école les sujets dont elle avait besoin, et qu'elle payait avec une générosité pernicieuse. Un jour, une pareille victime était étendue devant nous, le professeur venait d'apprendre ce que je savais déjà; nous nous jetâmes à la dérobée un coup d'œil de terreur; mais nous gardâmes le silence, et le travail et la démonstration suivirent leur cours ordinaire. Cet événement affreux m'a suggéré l'idée d'avoir recours au plâtre et à la cire; c'est lui aussi, j'en suis sûr, qui vous rendra fidèle à l'art que nous pratiquons, et qui empêchera le retour de pareils forfaits.

Frédéric se leva, et battit des mains avec tant d'affectation, que Wilhelm se fâcha sérieusement.

— Bravo! bravo! s'écria le jeune étourdi; je te retrouve enfin. Tu t'emportes, tu t'enthousiasmes pour défendre un homme qui croit ce qu'il dit, et que le torrent de sa conviction entraîne malgré lui. Je te croyais refroidi, éteint pour toujours; tu viens de te montrer de nouveau capable de faire, et surtout de prouver quelque chose en ce monde.

Lénardo prit aussitôt la parole pour se justifier à son tour.

— J'ai pu paraître distrait en vous écoutant, mon ami, dit-il; mais c'est parce que vous m'avez rappelé un cabinet réunissant des travaux semblables aux vôtres, et que j'ai visité dans mes voyages. Ce cabinet m'intéressait tellement, que l'homme qui, en le montrant aux curieux, se bornait à réciter une liste aride, sortit tout à coup de ce rôle, pour me donner des explications anatomiques et savantes sur cette curieuse collection dont il était le créateur. Quelle agréable surprise pour moi, de voir ainsi, au milieu des chaleurs de l'été, des objets que, dans la saison la plus rigoureuse, on ne peut approcher qu'en exposant sa santé et en torturant son âme par des émotions dangereuses! Dans ce lieu, tout

était agréable et commode ; on pouvait admirer avec calme toutes les merveilles de la structure du corps humain. Oui, j'en suis convaincu, une pareille collection suffit pour le perfectionnement de l'art chirurgical : les expériences faites sur nature ne seront plus indispensables que dans les cas exceptionnels, et l'on pourra désormais s'y livrer sans le moindre inconvénient. L'habile anatomiste me pria de lui donner des recommandations pour d'autres contrées ; car les écoles d'anatomie lui opposaient des difficultés sans nombre, parce que ces écoles ne savent former que des prosecteurs, et ne s'occupent nullement de l'art proplastique. Jusqu'ici j'avais pensé que cet homme habile était unique dans son genre ; vous venez de nous apprendre qu'un autre s'est consacré aux mêmes travaux : puissent un troisième, un quatrième se présenter bientôt ! Il est de notre devoir de les seconder tous ; oui, tous ont le droit de trouver une protection puissante, dans les relations nouvelles et immenses que nous avons su nous créer.

CHAPITRE IV.

Le lendemain au matin, Frédéric entra de bonne heure dans la chambre de notre héros et lui remit un manuscrit.

— Hier au soir, lui dit-il, tu as fait une relation si détaillée et si pompeuse de tes vertus, qu'il m'a été impossible de placer un mot sur les éminentes qualités qui me rendent l'un des membres les plus utiles de notre société. Examine ce manuscrit, et tu en verras la preuve.

Wilhelm le parcourut rapidement des yeux : c'était la conversation de la veille presque mot à mot. L'écriture était hâtée, mais propre et très-lisible. Notre héros ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise.

— Tu sais, lui dit Frédéric, que notre loi fondamentale nous oblige à exceller dans un travail quelconque. Je me suis longtemps cassé la tête pour chercher une spécialité, sans m'apercevoir que je la possédais déjà. Personne ne me surpasse en mémoire, et j'écris lisiblement et presque

aussi vite que la parole. J'en ai déjà donné la preuve lorsque nous étions encore parmi les comédiens et que nous tirions notre poudre aux moineaux, sans songer qu'un coup de fusil bien employé, peut fournir à la cuisine un bon et gros lièvre. Que de fois alors ne vous ai-je pas soufflé sans livre et copié vos rôles de mémoire ! Cela vous accommodait tous, mais vous ne songiez pas à m'en faire un mérite. Moi-même je n'y aurais jamais songé, si l'Abbé n'avait pas trouvé tout à coup l'eau qui manquait à mon moulin. Il m'engagea à perfectionner mes dispositions naturelles, et je me livrai avec plaisir à un travail qui m'était facile, et qui plaisait à un homme de sa gravité et de son importance. Me voilà devenu une administration vivante. Dans les cas urgents, je m'associe une ou deux machines à deux jambes, et à l'aide de ce faible renfort, nos chefs sont mieux servis par moi seul, que les plus grands ministres ne le sont par tout un monde d'employés.

La conversation se dirigea sur les différents membres de la société, et Frédéric ajouta gaiement :

— Croirais-tu que l'être le plus inutile, en apparence du moins, ma Philine enfin, va devenir un anneau important de notre grande chaîne sociale ? Donnez-lui une pièce de drap ou d'étoffe et une paire de ciseaux, présentez-lui un homme ou une femme, et la voilà qui taille et utilise chaque rognure. Son coup d'œil seul la guide; elle ne mesure jamais, elle regarde, et quand elle vous a regardé vous pouvez vous éloigner : elle continue à tailler, et le vêtement aura l'air d'avoir été moulé sur vous, grâce à la couturière intelligente qu'elle s'est associée; et cette couturière c'est Lydie, la Lydie de Montan, devenue douce et tranquille. Elle coud si bien que ses points ressemblent à des rangées de perles. Tu vois maintenant jusqu'à quelle hauteur peut s'élever une créature humaine ! Nous avons tant de choses inutiles autour de nous ! Oui, l'habitude, les dissipations, les penchants, les caprices nous affublent d'un manteau d'Arlequin; mais il n'en est pas moins possible d'y trouver ce que la nature a réellement mis en nous.

Des considérations générales sur les avantages d'une aussi

heureuse réunion d'individus, les autorisèrent à espérer pour tous un brillant avenir. Lénardo vint bientôt se joindre à eux, et Wilhelm le pria de lui raconter ce qu'il avait fait pour lui et pour les autres depuis leur séparation.

— Votre désir, répondit le baron, me paraît d'autant plus juste, qu'à l'époque où nous fîmes connaissance j'étais dans un singulier état d'irritation. Je ne pouvais parler alors que de mes inquiétudes et de mes souffrances; j'avais presque oublié les premiers événements de ma jeunesse. Je vais enfin vous les faire connaître; c'est la meilleure explication possible de la route sur laquelle vous me trouvez aujourd'hui.

Les premières facultés qui se sont développées en moi tendaient vers la pratique, et tout ce qui m'entourait les favorisait. Vous savez avec quelle impatience les habitants de la campagne se préoccupent non-seulement des constructions nouvelles, mais encore de la réparation des anciennes. Tantôt c'est un ouvrier, tantôt c'est un autre qui manque dans la contrée; et l'on aime mieux en finir vite et mal avec des hommes qui ne connaissent pas leur état, que d'attendre l'arrivée d'un maître habile. J'étais bien jeune encore, lorsqu'un *omnis homo* qui parcourait le pays se fixa chez moi, parce qu'il y trouvait mieux son compte que partout ailleurs. Il commença par établir un tour et me procura des outils de menuisier. Mon goût pour ces sortes de travaux se fortifia d'autant plus, qu'à cette époque c'était un principe d'éducation d'apprendre un métier. Je ne me souviens pas d'avoir jamais donné une heure à des jeux puérils. Presque encore enfant, j'étais déjà habile maréchal, serrurier, tailleur de limes, et je commençai mon apprentissage d'horloger. Tous ces métiers demandaient un grand nombre d'établis et d'outils dont je m'occupai presque exclusivement. Cette erreur est commune à tous les théoriciens : ils perdent un temps précieux en préparatifs superflus et négligent l'exécution. Sur un seul point il m'était possible de faire marcher en même temps la théorie et la pratique; je veux parler des parcs et des promenades pittoresques, dont aucun propriétaire ne peut décemment se passer aujourd'hui dans ses domaines. Des cabanes de mousse et d'écorce d'arbres,

des chaussées, des ponts et des bancs faits avec des rondins, témoignaient de mon zèle à reproduire, au milieu du monde civilisé, la simplicité sauvage de l'architecture primitive.

A mesure que j'avançais en âge, mon goût pour tout ce qui est utile à la société, d'après son organisation actuelle, devint une passion pour moi; cette passion seule a donné un véritable intérêt aux voyages que je venais de faire lorsque nous nous rencontrâmes. Il est aussi naturel que sage de continuer à marcher sur la route où l'on a obtenu quelques succès; aussi ai-je toujours eu moins de penchant pour l'art du mécanicien que pour les travaux manuels, où la force, l'intelligence et le sentiment s'exercent en commun. J'aimais à m'arrêter dans les lieux où l'on cultive spécialement un ou plusieurs métiers : de semblables spécialités donnent à chaque famille, à chaque réunion, à chaque village, un caractère prononcé, et l'on sent avec bonheur que l'on est au milieu d'un tout vivant et agissant. Accoutumé à esquisser les instruments, les outils ou établis que je voyais, je me suis fait une collection de dessins qui, par les services qu'elle me rend maintenant, me prouve que je n'ai pas perdu mon temps.

Mes dispositions innées, perfectionnées par la pratique, me permettent enfin de remplir convenablement la tâche qui m'a été confiée par notre société. Cette tâche consiste à examiner l'état des habitants des montagnes, et à engager dans l'*Union*, tous les jeunes gens ardents au travail et désireux de voyager.

Maintenant, mon ami, mes occupations me réclament. Voulez-vous consacrer le reste de la journée à la lecture de mon journal? Je ne vous dirai point qu'il est intéressant, mais j'avoue qu'il me paraît tel; c'est que toujours et partout nous aimons à nous mirer dans nos productions.

CHAPITRE V.

JOURNAL DE LÉNARDO.

Lundi 15 ..

Après avoir péniblement grimpé toute la journée de montagne en montagne, j'arrivai fort tard dans une auberge passable. Le lendemain matin je fus arraché de bonne heure, au sommeil dont j'avais si grand besoin, par un long tintement de clochettes : c'était le passage d'un convoi de chevaux de somme. Il me fut impossible de m'habiller et de partir assez vite pour le devancer ainsi que je l'aurais voulu, car je connaissais les inconvénients d'une pareille compagnie. Le bruit monotone des clochettes fatigue et étourdit les oreilles; les chevaux, presque ensevelis sous leurs immenses ballots de coton, éblouissent la vue et quand ils effleurent les rochers qu'ils côtoient et se penchent si avant sur les abîmes, qu'on s'attend à chaque instant à les y voir tomber, ils vous donnent des vertiges. Pour comble de malheur, il est impossible de se frayer un passage à travers ces animaux; on est forcé de les suivre pas à pas.

Saint-Christophe portait mes bagages et me suivait d'un pas vigoureux; lorsque nous arrivâmes au pied d'un rocher isolé, il salua un homme arrêté près de ce rocher, et qui semblait passer le convoi en revue. C'était le propriétaire des chevaux, et même d'une partie des cotons qu'ils portaient; il était, en outre, chargé de surveiller le transport de toutes les marchandises, que les négociants des premières places de l'Europe, font passer par ces montagnes.

En causant avec lui, j'appris que ces marchandises consistent presque toujours en cotons envoyés de la Macédoine et de l'île de Chypre, à Trieste, qui en est le principal entrepôt. Les rouliers de cette ville les charrient jusqu'au pied des montagnes, et des chevaux de somme les portent de rochers en rochers dans les vallées, où de nombreuses familles de fileurs et de tisserands, les convertissent en étoffes, que l'on expédie à leur tour dans les pays les plus éloignés. Les bal-

lots varient de cent cinquante à trois cents livres ; ce dernier poids compose la charge complète du cheval le plus robuste.

Cet homme louait avec chaleur la qualité des cotons : selon lui, ils pouvaient rivaliser avec les cotons des Indes-Orientales et Occidentales, et même avec ceux de Cayenne, qui étaient alors les plus recherchés et les plus estimés. Il était en général très-versé dans tout ce qui concernait son industrie ; je n'y étais pas étranger, aussi notre conversation ne tarda-t-elle pas à devenir intéressante et instructive.

Le convoi était toujours devant nous, et nous ne pouvions le suivre, que pas à pas, sur les sentiers rapides et tortueux où nous étions grillés par le soleil, qui gagnait toujours plus de force et semblait convertir les arides rochers, en remparts de feu. Je me plaignis amèrement à mon guide de cet inconvénient, qu'il aurait dû m'épargner ; mais je ne pus entendre sa justification, car au même instant nous fûmes abordés par un homme de très-bonne mine, marchant derrière un cheval chargé d'un fardeau léger, du moins par rapport à sa force. Il nous salua cordialement, et sa manière de serrer la main de Saint-Christophe, me prouva qu'il ne lui était pas inconnu. J'appris bientôt que c'était un colporteur, qui fournissait aux fileurs et aux tisserands des montagnes, tous les objets nécessaires à leur industrie ; il se chargeait en même temps du débit de leurs cotons filés et de leurs étoffes. Ces sortes de marchands intermédiaires entre les ouvriers et les négociants, pénètrent dans les vallées les plus profondes, les réduits les plus inconnus des montagnes.

J'exprimai à ce colporteur, ma répugnance à suivre les chevaux de somme ; il me proposa de quitter la route qui conduisait dans la vallée principale, que la nature semblait avoir creusée pour recevoir toutes les eaux des hauteurs, et de prendre avec lui le sentier qu'il devait suivre. J'acceptai cette proposition avec joie. Nous gravîmes une rapide crête de montagne, d'où je vis se dérouler devant moi la pente opposée, dont l'aspect n'était rien moins qu'agréable. Les pierres, d'une autre nature que toutes celles que j'avais vues jusque-là, n'offraient plus à mes regards que des cou-

ches de schiste et pas une trace de végétation. Des sources jaillissaient de tous côtés et se réunissaient en torrents; nous passâmes même devant un petit lac entouré de masses noires et stériles. Peu à peu cependant nous vîmes reparaître le pin sévère, le sombre mélèse, et même le sociable bouleau qui ombrageait des cabanes isolées, grossièrement construites en bois par les habitants eux-mêmes, et dont les bardeaux qui les couvraient étaient surchargés de pierres, afin que le vent ne les enlevât pas. En dépit de ces tristes dehors, l'intérieur de ces habitations est commode, chaud et propre.

Le Colporteur avait l'habitude de visiter chaque point de cette contrée à jour fixe, aussi y était-il attendu. Au bruit des pas de son cheval, des têtes joviales et florissantes de santé, paraissaient aux petites fenêtres à coulisses; c'était à qui aurait le premier le bonheur de sa visite. Il acheta les cotons filés et en distribua d'autres encore en laine; puis nous descendîmes rapidement vers un groupe de cabanes du même genre. Les habitants accoururent en foule au-devant de nous; les enfants surtout se pressaient autour du Colporteur, qui leur donnait des gâteaux et de petits pains blancs. Saint-Christophe, avait fait, de son côté, une ample provision de ces friandises; elles mirent le comble au bonheur de ces petites créatures, pour lesquelles il avait une bienveillance toute particulière. Les pères et les mères les accablaient de questions sur la guerre que l'on faisait au loin, et qui, de près même, n'aurait rien eu de dangereux pour eux : leurs stériles et inaccessibles montagnes les protégeaient suffisamment.

Les mécaniques, qui commençaient à se multiplier dans la plaine, étaient pour eux un sujet d'inquiétude non moins vif, mais plus réel. Le Colporteur les rassura de son mieux; puis il leur donna des conseils sur la manière de perfectionner leur chétive industrie, des avis pour terminer les querelles survenues pendant son absence, et des drogues pour remédier aux maux dont ils se plaignaient; car il était à la fois leur homme d'affaires, leur ami et leur médecin.

Je visitai tour à tour toutes les cabanes, et je remarquai

d'abord que les enfants s'appliquaient à éplucher le coton, afin d'en ôter les graines, les écosses et autres corps étrangers. Les fileuses et les cardeuses attirèrent ensuite mon attention, et elles m'expliquèrent très-complaisamment, la différence qui existe entre le fil que l'on tourne à droite et celui que l'on tourne à gauche. Ce dernier est toujours plus fin et plus fort; on l'obtient, en passant autour du peson du fuseau, la corde qui fait mouvoir ce fuseau. Les fileuses sont assises devant leurs rouets; les unes le tiennent entre leurs jambes, et les autres y appuient seulement le pied droit en jetant le pied gauche en arrière. C'est également de la main droite qu'elles tournent le fil qu'elles allongent de toute l'étendue du bras, ce qui fait ressortir les avantages d'une taille souple et svelte, d'un bras rond et bien fait.

Les poses des fileuses, qui ne tiennent leur rouet que du pied droit, sont tellement gracieuses, que nos belles dames gagneraient beaucoup si elles échangeaient la guitare contre le rouet. Il serait difficile de trouver un spectacle plus animé et plus original que celui qu'offre une réunion de fileuses. Presque toutes chantent des psaumes, et parfois même des chansons mondaines. Les verdiers et les chardonnerets, suspendus aux murailles dans des cages de bois, mêlent leur gazouillement à ce concert, que complète le ronflement des rouets.

Il existe une troisième qualité de fil qui passe pour le meilleur, et pour lequel on choisit les cotons les plus fins, et dont la laine est longue et soyeuse. Quand ce coton est soigneusement épluché, on ne le carde point comme les autres cotons, mais on le passe entre deux peignes composés de plusieurs rangs de pointes d'acier; puis on le coupe, avec un couteau émoussé, en bandes que l'on place dans des cornets de papier. Quand la quenouille est montée avec un semblable cornet, on file, à la main et au fuseau, le coton qu'il contient; le produit de ce travail, que l'on ne confie qu'aux fileuses les plus posées et les plus adroites, s'appelle du *fil au cornet*. La *fileuse au cornet* a quelque chose de plus doux que la fileuse au rouet. Mais toutes ont un charme si puissant, que je ne pouvais me lasser de les contempler. Il faut

avouer aussi qu'elles reçoivent les visiteurs avec une affabilité et une prévenance extraordinaire, sans doute parce qu'elles jouissent rarement du plaisir de voir des étrangers. Je devais, au reste, les flatter plus qu'un autre, car je m'informais de tout ce qui concerne leur travail; je recevais leurs explications avec reconnaissance, et j'esquissais les rouets, les fuseaux, et parfois même un joli bras, un beau pied.

Le soir on me montra le produit du travail de la journée, et l'on m'initia à tous les procédés du dévidage. La roue du dévidoir fait marcher en même temps un ressort qui retombe au centième tour, et forme les petits écheveaux. Les grands écheveaux se composent de mille tours de roue, et leur poids règle la finesse et le prix du fil. Le fil tourné à droite, a, de vingt-huit à trente écheveaux à la livre; il en faut, de soixante à quatre-vingts, pour le fil tourné à gauche. Le tour de la roue du dévidoir est de cinq pieds environ. Une des plus lestes fileuses au rouet, me dit qu'elle filait de quatre à cinq grands écheveaux par jour, c'est-à-dire quatre à cinq mille tours de cinq pieds chacun.

Une modeste *fileuse au cornet* prit la parole à son tour, et m'apprit, qu'avec une livre de coton, elle faisait cent vingt grands écheveaux. Son travail est naturellement beaucoup plus long que celui du rouet, et cependant elle avait fait presque autant de tours de dévidoirs que les autres fileuses, ce qu'elle prouva en me faisant compter le nombre d'écheveaux dont se composait sa journée. Puis elle passa un fil autour de tous ces écheveaux, les ôta du dévidoir, qui se replia aussitôt sur lui-même, et ramassa son travail avec l'innocent orgueil d'une habile ouvrière.

Comme il n'y avait plus rien à m'apprendre sur cette matière, la mère de la *fileuse au cornet* se chargea de m'expliquer les divers procédés de la *tissure à sec*, la seule que l'on pratiquât en ce hameau. A cet effet, elle se plaça au métier où l'on faisait, d'un seul coup de *chasse* et à sec, de la grosse, mais bonne cotonnade, sans dessin, et qui n'a jamais plus de trois pieds de largeur.

La lune venait de se lever, et le Colporteur m'avertit qu'il

allait continuer son voyage ; car il tenait à se rendre à jour et à heure fixes, dans les lieux où il était attendu.

Pour témoigner ma reconnaissance à la famille qui m'avait si bien accueilli, j'eus recours aux rubans et aux mouchoirs de soie dont se composait la pacotille de Saint-Christophe. Je remis ces petits souvenirs à la mère, en la priant de les distribuer à sa famille comme elle le jugerait convenable.

Mardi, 16, au matin.

Après une longue et fort agréable course au clair de la lune, nous arrivâmes à un groupe de cabanes que l'on pouvait appeler un village. Une vaste chapelle s'élevait sur le penchant d'une colline, et les cabanes, toujours simples et rustiques, avaient quelque chose de riant et de sociable. Avant d'entrer dans le village, nous passâmes devant les haies qui entouraient de petits morceaux de prairies et de champs cultivés avec soin. Nous étions épuisés de fatigue. Le Colporteur chercha sans façon un gîte dans un grenier à foin ; j'étais sur le point de l'y suivre, quand Saint-Christophe me recommanda son ballot, et s'éloigna à grands pas. Je devinai sans peine qu'il voulait que je me fisse un lit de ses marchandises, et je profitai de son attention. Le lendemain matin, nous entendîmes les pères et les mères recommander à leurs enfants de ne pas passer le seuil de la porte, parce que pendant la nuit, on avait entendu hurler et gémir autour de la chapelle, avertissement prophétique de la présence d'un ours dans la contrée. Il me fut impossible de détruire cette croyance superstitieuse, qui les jeta tous dans un état d'anxiété et d'agitation.

Le Colporteur me quitta pour aller régler quelques affaires dans le voisinage, et me promit de venir me prendre bientôt. Il me recommanda surtout de ne pas faire de courses, afin de ménager mes forces pour la route que nous avions à faire. Il ne s'agissait plus de descendre ; il fallait gravir une immense masse de rochers escarpés qui s'élèvent tout

à coup au milieu des régions inférieures et déjà fertiles des montagnes, comme si, par un dernier effort, la nature avait voulu empêcher les habitants des arides hauteurs, de descendre dans la plaine.

Pour utiliser le loisir que me laissait le Colporteur, je priai mes hôtes de me montrer les ateliers de tisserands. Ces braves gens, à qui Dieu, malgré leur âge avancé, avait accordé trois jeunes enfants, m'inspiraient presque du respect; une douce piété, une bonté inépuisable respiraient dans leurs paroles et dans leurs actions. Ils m'apprirent qu'on avait fait la veille les préparatifs nécessaires pour convertir le fil en toiles, c'est-à-dire qu'on avait trempé le coton en écheveaux, dans un mélange d'amidon et de colle forte, afin de lui donner plus de consistance, procédé qu'on appelle *collage*. Le coton était sec, et le grand-père de la famille du tisserand, le dévidait au moyen d'un rouet, appelé *tramoir*, sur des bobines de bois. Près de lui était un grand cadre séparé par plusieurs traverses garnies de fils de fer très-forts et dans une position perpendiculaire. A mesure que les bobines se remplissaient, il les enfilait sur les fils de fer du *porte-bobines* (c'est le terme technique de ce cadre). Ce travail achevé, il passa le bout du fil de chaque bobine dans un des trous percés dans le morceau de bois placé horizontalement devant le *porte-bobines*. Puis il réunit une certaine quantité de ces fils dans la main gauche, et les passa, en marchant, tantôt en avant et tantôt en arrière, sur les chevilles de bois enfoncées dans les deux montants d'un autre cadre, nommé *ourdissoir*. Arrivé à la dernière cheville, il remonta de la même manière jusqu'à la première ; ce tour forme *une portée*, et les *portées* se séparent les unes des autres par des bouts de fils croisés et noués. Cette opération s'appelle *ourdir*, et l'on nomme *chaîne* le coton ainsi disposé et enlevé de l'*ourdissoir* en forme de pelotte.

Mercredi 17.

Comme nous nous étions mis en route de très-bon matin, la lune n'avait pas encore quitté l'horizon, et sa douce lueur

guidait nos pas ; mais bientôt le jour parut, le soleil se leva splendidement, et je vis avec plaisir que j'étais dans une contrée toujours montagneuse, mais plus fertile et mieux cultivée. Si la veille encore nous n'avions trouvé, pour passer les ruisseaux, que des pierres jetées çà et là dans l'eau, ou tout au plus un tronc d'arbre ou une planche vermoulue, l'on traversait commodément, sur des ponts de pierre, ces mêmes ruisseaux devenus des rivières. La nature était encore agreste et sauvage, mais la main de l'homme avait cherché à l'utiliser.

Après avoir marché quelque temps en silence, nous aperçûmes, à une grande distance, un jeune homme svelte, à la riche chevelure noire et bouclée, qui s'avançait vers nous par un sentier opposé. Pour prouver sans doute l'excellence de sa vue et la force de sa voix, il se mit à crier :

— Que Dieu vous garde, mon compère le Colporteur !

Le Colporteur attendit qu'il fût plus près, puis il lui répondit d'un air joyeux :

— Dieu vous le rende, mon compère le Lamier ! D'où venez-vous donc ainsi ?

— Voici bientôt deux mois que je parcours ces montagnes ; j'ai réparé les *lames* et les métiers de tous ces braves tisserands. Maintenant ils vont travailler de plus belle.

Le Colporteur me dit que la rencontre du Lamier lui était fort agréable, par rapport à moi, par ce qu'il pouvait, mieux que tout autre, me donner, sur la filature et le tissage des cotons, les détails dont je paraissais si curieux. Je me mis aussitôt à causer avec lui, et je reconnus que c'était un homme sensé et très-expérimenté dans son état. Je lui fis part de ce que j'avais déjà vu.

— J'en suis enchanté, me dit-il, et j'arrive fort à propos pour initier un aussi aimable jeune seigneur que vous paraissez l'être, à tous les mystères du plus ancien et du plus bel art inventé par l'homme, et qui seul suffirait pour le distinguer de la brute. Nous ne tarderons pas à arriver chez de bons et habiles tisserands, et si, dans peu d'heures, vous n'apprenez pas tout ce que vous voulez savoir, je consens à perdre ma réputation d'excellent lamier.

Je le remerciai cordialement, et notre entretien continua sur le même sujet. Après plusieurs haltes et un copieux déjeuner, nous arrivâmes à un joli village. Le Colporteur se dirigea vers la plus grande maison. D'après une convention arrêtée d'avance entre nous, Saint-Christophe entra le premier, je le suivis avec le Colporteur ; le Lamier resta en arrière. Quelques innocentes plaisanteries firent connaître sa présence à la famille du tisserand. On se précipita au-devant de lui avec une joyeuse surprise. Une jeune et jolie fille, assise à son métier, laissa immobile dans sa main, la navette qu'elle allait lancer à travers les fils entr'ouverts et son pied oublia de fouler la marche qui, en croisant les fils de la *chaîne*, enferme chaque tour de *trame* dans un cadre particulier. Elle quitta pourtant son métier, mais lentement! arriva la dernière près du Lamier, et l'accueillit d'un air embarrassé. La franche gaieté du jeune homme ne tarda pas à lui rendre son laisser-aller habituel. On se mit à table. Après le repas, qui fut long et joyeux, le Lamier m'adressa la parole.

— Il ne serait pas juste, dit-il, de vous faire payer le plaisir que nous éprouvons, nous autres, en nous réunissant. Nous avons tout le temps de causer ensemble, tandis que vous êtes forcé de partir demain. Utilisons donc le peu d'heures qui nous restent. Vous savez déjà comment on *colle* et comment on *ourdit*. La fille aînée de notre hôte vient de se remettre à son métier; mais regardez d'abord la cadette, elle va monter une pièce sortie de l'*ourdissoir*.

Je la regardai en effet, et je vis qu'elle passait chaque *portée* de la *chaîne* dans une espèce de râteau de la largeur de l'ensouple, sur laquelle elle roulait cette *chaîne* à l'aide d'un levier qu'elle tournait, tandis qu'un enfant, assis sous le métier, la dépelotait à mesure qu'elle passait sur l'ensouple.

Dès que la pièce fut montée, la jeune fille se disposa à la *nouer*, c'est-à-dire à rattacher chaque fil de la pièce nouvelle aux fils de la pièce ancienne qui passent à travers les *lames*, tandis que de l'autre côté du *roseau*, qui fait le complément des *lames*, un morceau d'étoffe, d'une demi-aune environ, tient encore à l'ensouple, sur laquelle on

roule cette étoffe à mesure que l'on tisse. Quand tous les fils sont ainsi noués, on les passe d'un seul coup à travers les *lames* et le *roseau*. Alors il ne reste plus, pour commencer à tisser, qu'à *parer la chaîne*, opération qui consiste à la tendre de toute la longueur du métier, et à passer cette partie, entre deux brosses de bruyère trempées dans une colle faite avec de la peau de gants bouillie dans l'eau. Pour faire sécher les fils plus vite, on agite autour une espèce d'éventail en plumes d'oie; puis on roule de nouveau la *chaîne* sur l'ensouple. Ces préparatifs achevés, l'ouvrière s'assied sur le banc placé au-devant du métier, et enfile, dans la petite baleine qui traverse la navette, un roseau sur lequel on a dévidé du coton plus léger que celui de la chaîne, et qu'on appelle *trame*. Les enfants et les apprentis sont chargés de dévider ces *trames;* mais pendant les longues soirées d'hiver, quand la neige et la glace retiennent les jeunes montagnards chez eux, ils se chargent de ce travail par pure galanterie pour les jolies tisseuses. Pour certaines étoffes la *trame* est mouillée, ce qui rend le tissu plus fin et plus égal.

Jeudi 18.

Les ateliers de tisserands ont quelque chose d'animé, d'actif, qui plaît et charme. Au milieu du bruit des métiers et des *tramoirs*, les vieillards, assis près du poêle, causent entre eux, et les tisseuses chantent; souvent aussi elles écoutent les propos galants de leurs jeunes voisins, et toutes partent ensemble d'un grand éclat de rire, quand un d'eux a dit quelque chose de spirituel ou de plaisant. Une bonne tisseuse peut, quand aucun travail domestique ne l'éloigne de son métier, faire, dans une semaine, une pièce de mousseline de trente-deux aunes.

La beauté du tissu dépend de la régularité du mouvement que le pied imprime aux *lames*, de l'égalité du coup de *chasse* et de la qualité du coton. On peut aussi le rendre plus beau en tenant toujours la *chaîne* très-tendue, soin dont il résulte

encore un autre avantage, car le coton s'allonge de près d'une aune sur trente, et cette aune appartient de droit à la tisseuse, qui peut la vendre ou la garder pour son usage.

Un clair de lune que l'on ne voit que dans les hautes montagnes, avait engagé le tisserand et sa famille, à venir s'asseoir devant la porte de leur maison. Lénardo avait imité leur exemple, et la lettre par laquelle Wilhelm l'instruisait de la situation présente de la jeune fille au *teint brun* lui revint à la mémoire. Au reste, il l'avait lue si souvent qu'il se la récitait par cœur comme on fredonne une chanson favorite. Les phrases qui lui avaient paru obscures, lui semblèrent tout à coup s'appliquer merveilleusement à ce qu'il voyait autour de lui. C'était bien là, en effet, que régnaient la piété, le calme et une sage activité. Wilhelm cependant lui avait dit que, la jeune fille dont le sort l'intéressait si vivement, exerçait sa bienfaisante influence dans un cercle très étendu, ce qui le charma, parce qu'il y trouva la certitude qu'elle devait être plus heureuse encore que les jeunes montagnardes qu'il avait sous les yeux.

Forcé de prendre part à la conversation que l'on tenait autour de lui, le but de son voyage à travers les montagnes lui revint à la pensée, et il demanda au Lamier s'il ne serait pas disposé à entrer dans une grande et utile association, et à entreprendre un voyage au delà des mers.

— Non, non, répondit aussitôt le jeune homme; je suis heureux dans ma position, et je n'en désire point d'autre. Né en ce pays, j'y suis connu, et j'ai de bons et sincères amis que j'estime et que j'aime de tout mon cœur. Au reste, vous trouverez ici peu de personnes disposées à émigrer. Les montagnes ont un attrait mystérieux qui attache et enchaîne. Et cependant, continua-t-il en s'adressant à ses amis, on dit que dame Suzanne va épouser son facteur, vendre ses beaux domaines, et passer les mers avec son argent.

Lénardo avait déjà entendu parler plusieurs fois de cette dame Suzanne, qui répandait la vie et le mouvement parmi

les montagnards; car c'était elle qui tenait l'entrepôt des cotons en laine et des marchandises fabriquées avec ces cotons. Ce qu'il venait d'entendre sur son compte lui inspirait le désir de la voir. Il en parla au Lamier, qui l'assura que rien n'était plus facile, et que dès le lendemain il le conduirait chez elle, où lui-même avait besoin de se rendre.

Wilhelm demanda à voir le reste du manuscrit; on lui répondit qu'il était chez Makarie, parce qu'il y était question de difficultés et d'embarras auxquels la raison élevée et le noble cœur de cette dame, pouvaient seuls trouver des remèdes. Notre héros fut forcé de se contenter de ces renseignements, et le reste de la journée s'écoula agréablement pour lui, car la conversation de ses amis était gaie et animée.

CHAPITRE VI.

Un homme dans lequel Wilhelm reconnut le Barbier de l'*Union*, se présenta à l'entrée du berceau sous lequel les amis s'étaient réunis. Il salua en silence, et Lénardo lui dit qu'on l'avait fait venir, pour lui fournir l'occasion de donner à la société une preuve de son talent.

— Je puis vous avouer sans indiscrétion, continua-t-il en s'adressant à Wilhelm, que pour être reçu dans l'*Union*, il faut joindre à un talent utile, un talent agréable. Cet homme, par exemple, est non-seulement un excellent barbier et un chirurgien assez habile dans les circonstances qui exigent de prompts secours, mais encore un conteur gracieux. Pour dominer le penchant au bavardage, inséparable du métier de barbier, nous lui avons imposé un silence absolu; car si nous accordons une grande liberté à tous nos membres, nous exigeons une abnégation complète dans les cas où l'obéissance est difficile, mais nécessaire. La défense expresse de ne jamais parler sans permission a perfectionné chez notre Barbier, son talent merveilleux pour la narration. Son passé est riche

en expériences curieuses; mais il en parlait à tout propos et d'une manière fatigante. Forcé de se taire habituellement, il a appris à classer ses pensées avant de les exprimer, et son imagination est devenue assez puissante pour animer et vivifier. Ses récits charment nos loisirs, et je dois lui rendre la justice de dire qu'il ne se répète jamais. J'aime à croire que, puisque je lui permets de parler, il ne démentira point sa réputation.

Le visage du Barbier s'épanouit, le feu de l'inspiration anima ses traits, et il commença aussitôt le récit suivant.

LA NOUVELLE MÉLUSINE.

Je sais, mes respectables seigneurs, que vous n'aimez pas les longs préambules; je tâcherai de vous satisfaire et de me surpasser moi-même. L'histoire que je vais vous raconter est tout à fait inconnue. Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai eu ces singulières aventures, et cependant leur souvenir me trouble encore, et j'espère toujours que j'en découvrirai le nœud mystérieux.

Avant tout, je dois vous avouer que, dans ma première jeunesse, je ne me suis pas toujours arrangé de façon à savoir comment je vivrais le lendemain. Ce manque d'ordre et de prévoyance m'a souvent jeté dans des situations étranges.

Un jour il me prit fantaisie de voyager. Je m'embarquai dans une chaise de poste; l'argent diminua, je pris une diligence, et bientôt je me trouvai réduit à continuer ma route en humble piéton. Jeune, alerte et gai, je n'entrais jamais dans une auberge sans conter fleurette à l'hôtesse, ou au moins à la cuisinière, précaution qui diminuait toujours le montant de ma carte.

Arrivé dans l'auberge de la poste d'une petite ville, je me disposais à entrer dans la cuisine pour commencer mes diplomatiques galanteries, lorsqu'une magnifique berline à quatre chevaux entra dans la cour. Je me détournai pour examiner les bienheureux qui voyageaient ainsi. Une dame

sans suite, et même sans femme de chambre, s'apprêtait à descendre de la berline. Je me précipitai à la portière pour lui offrir la main, et je m'aperçus qu'elle était jeune, bien faite et belle. Une expression de vague tristesse répandue sur toute sa personne, lui donnait quelque chose de mélancolique qui m'attirait malgré moi. Je lui demandai si je pouvais lui être bon à quelque chose.

— Oh ! oui, me dit-elle ; vous me rendriez un bien grand service si vous vouliez vous charger de cette cassette et la porter dans ma chambre, sans lui faire faire le plus léger mouvement.

Je pris la cassette ; elle ferma à clef la portière de sa voiture, dit au domestique de l'auberge qu'elle allait passer la nuit à la maison, et monta dans la chambre qu'il lui indiqua. Je l'avais suivie avec la cassette, que je tenais soigneusement dans mes bras ; elle me la fit déposer sur une petite table appuyée contre le mur. Quelques mouvements d'impatience qui lui échappèrent malgré elle, me firent deviner qu'elle désirait rester seule. Je lui baisai la main avec autant de respect que d'ardeur, et je me retirai. Au moment où je passais le seuil de la porte, elle me dit de commander à souper pour elle et pour moi.

La cuisinière, l'hôtesse même, me parurent alors indignes de mon attention, et j'attendis avec impatience l'ordre qui devait me ramener auprès de ma brillante conquête. Le garçon d'auberge me dit enfin que nous étions servis et que la belle dame m'attendait ; je ne me le fis pas répéter deux fois. Nous nous mîmes à table en tête-à-tête, et plus je me laissais aller au plaisir d'un bon repas, dont j'avais été privé depuis si longtemps, plus ma compagne me parut belle et séduisante. J'employai une foule de ruses pour me rapprocher d'elle, mais sa dignité froide et sévère me retint, et je me vis forcé de la quitter beaucoup plus tôt que je ne l'aurais voulu.

Comme il m'avait été impossible de dormir, je me levai de bonne heure, et mon premier soin fut de demander si la belle voyageuse avait commandé des chevaux. On me répondit négativement, et au même instant je l'aperçus debout et

déjà toute habillée à sa fenêtre. Elle me sourit d'un air si gracieux, que je me crus autorisé à monter chez elle. L'accueil qu'elle me fit acheva d'égarer ma raison ; entraîné par un mélange de passion et de malignité, je l'entourai de mes bras en m'écriant :

— Pardonne, ô pardonne, créature céleste ! mais qui pourrait te résister ?

Elle m'échappa avec tant d'agilité et de promptitude, que je n'eus pas même le temps d'imprimer un baiser sur ses joues.

— De la modération, me dit-elle tranquillement ; oui, de la modération, ou vous perdrez pour toujours le bonheur qui vient au-devant de vous... Il est vrai qu'avant de l'atteindre il vous faudrait subir plus d'une épreuve...

— Exige tout ce que tu voudras, esprit céleste ; mais ne me pousse pas au désespoir !

— Eh bien, dit-elle en souriant, si vous voulez entrer à mon service, je vais vous faire connaître mes conditions. Il faut que je passe quelques jours ici, chez une de mes amies, mais la cassette que voici, doit continuer à voyager. Voulez-vous vous charger de cette tâche ? Elle n'est pas bien pénible : il vous suffira de la porter à la voiture, de l'en sortir avec beaucoup de précaution, et de la tenir soigneusement à vos côtés tant que vous serez dans cette voiture, que je laisserai à votre disposition. Dès que vous entrerez dans une auberge, vous placerez cette cassette sur une table appuyée contre le mur, et dans une chambre que vous n'habiterez point. Vous la fermerez avec une clef que je vous donnerai à cet effet, et qui a la propriété, non-seulement d'ouvrir toutes les serrures, mais encore celle d'empêcher qu'on puisse ensuite les ouvrir avec toute autre clef.

J'avoue que ce discours me causa une très-grande surprise, ce qui ne m'empêcha pas de promettre à la séduisante inconnue, de faire tout ce qu'il lui plairait d'exiger de moi, si elle voulait me promettre que je la reverrais bientôt. J'eus même l'audace d'exiger qu'elle scellât cette promesse par un baiser. Elle n'eut pas la force de me résister, et dès ce moment je lui fus dévoué corps et âme.

Bientôt après elle donna ordre de faire mettre les chevaux à la voiture ; puis elle m'indiqua la route que je devais suivre et les lieux où il fallait m'arrêter, mit une bourse pleine d'or dans ma main, tandis que je baisais passionnément la sienne, me dit adieu d'une voix émue, et me laissa dans un état difficile à décrire.

J'étais descendu dans la cour pour m'assurer si les chevaux étaient prêts : on venait de les mettre à la voiture. Je remontai à la chambre de la belle étrangère, la porte était fermée : je fis l'essai de la clef qu'elle m'avait remise, et cette porte s'ouvrit. Je pris aussitôt la cassette, je descendis doucement avec elle, et je la plaçai soigneusement dans la voiture. Un garçon d'auberge demanda où était la dame; un enfant répondit qu'il l'avait vue prendre la grande rue de la ville. La dépense était payée, le postillon avait ses ordres ; je saluai l'hôtesse, je fis un signe de protection à la cuisinière, et je partis en grand seigneur de ce lieu, où j'étais arrivé la veille en misérable piéton.

Ma manière de voyager, quoique brillante, me laissa assez de loisir pour réfléchir sur mon aventure. Je commençai par compter mon or, puis je fis les projets les plus extravagants.

Arrivé à la ville où je devais faire un long séjour, je déposai la cassette dans une grande et belle chambre, j'y allumai deux bougies ainsi qu'elle me l'avait ordonné; je fermai ensuite cette chambre avec ma clef magique, et je m'installai fièrement dans mes appartements. Pendant plusieurs jours, le souvenir de ma belle protectrice suffit à mon bonheur; mais je n'étais pas accoutumé à vivre seul ; j'avais besoin de société, de distractions, et j'en trouvai sans peine à la table d'hôte de mon auberge, et dans les divers lieux publics de la ville. Au milieu de cette vie dissipée ma bourse diminua rapidement, mais je ne m'en aperçus pas. Un soir, lorsque je poursuivais avec fureur les chances d'un jeu de hasard, et que je voulais jeter avec désespoir sur la table, l'or que j'avais perdu, cette bourse se trouva complétement vide.

Je rentrai chez moi en proie aux plus horribles angoisses. Je passais pour un homme riche; la dette que je venais de

contracter au jeu était considérable ; ma dépense à l'auberge ne pouvait manquer de monter à une forte somme, et j'étais sans aucune espèce de ressource. Avec quelle ardeur j'appelai alors ma belle protectrice ! Il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans elle, et surtout sans son or. Je me jetais par terre, je m'arrachais les cheveux, je me démenais comme un possédé. Rappelé à moi-même par un léger bruit que j'entendis dans la chambre où était la cassette, je me levai, je saisis la clef magique, et je me précipitai vers la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même, et mon ange tutélaire vint au-devant de moi. Je me jetai à ses pieds, je baisai le bas de sa robe, et je lui fis l'aveu complet de ma faute.

— Elle est pardonnable, me dit-elle en me relevant avec bonté, mais elle retardera votre bonheur et le mien. Voici une autre bourse qui ne se videra point, si vous êtes plus raisonnable. Vous avez été plongé, par le vin et par le jeu, dans la cruelle situation où vous vous trouvez en ce moment; gardez-vous désormais, du vin et des femmes !

Elle rentra dans la chambre, la porte se referma, et j'eus beau appeler et frapper, je n'entendis et ne vis plus rien.

Le lendemain matin, le garçon d'auberge, spécialement chargé de mon service, m'aborda d'un air malin.

— Jusqu'à présent, me dit-il, nous ignorions pourquoi vous fermiez vos portes de manière à ce que nos passe-partout ne pussent les ouvrir; nous le savons maintenant, et nous vous approuvons. Oui, votre trésor vaut bien la peine d'être gardé ainsi. Peste ! quelle jolie femme ! Nous l'avons vue ce matin descendre votre escalier...

Dédaignant de répondre à cette plaisanterie, je payai ma dépense et mes autres dettes; puis je me remis en route, bien décidé à ne plus donner aucun sujet de mécontentement à ma mystérieuse amie. Mais à peine arrivé dans la ville où je devais de nouveau faire un long séjour, je me vis entouré par une foule de femmes séduisantes. Elles se tenaient à une certaine distance, non pour me repousser, mais pour me vendre plus cher leurs faveurs. Je ne demandais qu'à leur procurer tous les plaisirs possibles; aussi profitèrent-elles de ce penchant pour m'entraîner à des dépenses

exorbitantes, et cependant ma bourse, loin de diminuer, semblait se gonfler chaque jour. Poussé par une inconcevable curiosité à vouloir mettre son pouvoir magique à l'épreuve, je comptai exactement la somme qu'elle contenait, et je repris ma joyeuse vie. Hélas! cette bourse avait perdu la faculté de rester inépuisable, et je la vis diminuer d'une manière effrayante; mais comme je ne prévoyais pas même la possibilité de quitter la route sur laquelle je m'étais lancé, je me trouvai bientôt à la fin de mes ressources. Alors je maudis la mystérieuse amie qui m'avait si perfidement tenté. Ne la voyant point reparaître pour me secourir de nouveau, je me crus quitte de tout devoir envers elle, et je me proposai de briser la cassette; car si je la trouvais trop petite pour contenir beaucoup d'or, elle me paraissait assez grande pour renfermer un riche trésor en pierres précieuses. Un sentiment indéfinissable me décida à remettre cette expédition à la nuit suivante, et je sortis pour me rendre à un magnifique banquet dont je devais seul faire tous les frais. Les vins étaient exquis, les danses animées, les femmes charmantes, enfin rien ne manquait pour exalter les convives. La joie était bruyante, et j'oubliai tous mes embarras auprès de la belle dont j'avais fait l'héroïne de ma fête. Tout à coup nous vîmes entrer un de ses anciens amis qu'elle croyait en voyage, et qui fit sans façon valoir ses droits d'ancienneté. Je soutins les miens, la querelle s'échauffa, nous allâmes sur le terrain, et je fus rapporté à mon auberge grièvement blessé.

Lorsque le chirurgien eut pansé mes blessures, il se retira, et bientôt après, la garde malade, qu'on avait placée près de moi, s'endormit profondément. J'étais dans un état qui tient le milieu entre l'évanouissement et le sommeil, lorsque la porte de la chambre voisine s'ouvrit; une jeune femme entra, vint s'asseoir au chevet de mon lit, et me demanda avec une tendre inquiétude comment je me trouvais. J'avais reconnu mon amie; mais j'étais trop faible pour lui répondre. Alors elle me frotta les tempes avec je ne sais quel baume, dont l'effet fut si efficace et si prompt, que je pus à l'instant même me mettre sur mon séant. Le premier usage

que je fis de ce retour miraculeux à la vie, fut de lui reprocher amèrement d'avoir causé mon malheur, en excitant par ses largesses mes passions désordonnées, et en me forçant, par la rareté de ses visites, à chercher, dans les plaisirs bruyants, un refuge contre les désirs et les langueurs où me laissait son souvenir. Poussé par mon agitation fiévreuse, je lui déclarai positivement que je me donnerais la mort si elle ne voulait pas m'appartenir pour toujours. Ses réponses évasives mirent le comble à mon délire. J'arrachai l'appareil qu'on avait posé sur mes blessures; je m'attendais à voir couler tout mon sang et à mourir à ses yeux..... Une ardeur inconnue, une force, une vigueur merveilleuse m'animèrent... Je me sentais vivre plus que je n'avais jamais vécu... La belle inconnue était dans mes bras !...

Jamais il n'y a eu au monde de couple aussi heureux que nous l'étions alors, et nous nous demandions mutuellement pardon, sans savoir de quels torts nous étions coupables. Elle m'avait juré de ne plus jamais me quitter; je montai donc gaiement en voiture avec elle, et nous plaçâmes la cassette en face de nous. Je n'avais pas encore osé lui parler de ce dépôt; et je continuai à veiller sur lui, sans lui faire aucune question.

Ma charmante compagne savait que ma bourse était vide : elle ne m'en donna pas une autre; mais elle me montra deux petites poches pratiquées dans la voiture, et que je n'avais pas encore aperçues. L'une d'elles était toujours pleine de pièces d'or, et l'autre de monnaie d'argent; ce qui nous mit à même de satisfaire tous nos caprices, toutes nos fantaisies. Ce fut ainsi que nous voyageâmes de ville en ville, de pays en pays. L'idée que mon amie pourrait me quitter de nouveau ne se présenta point à mon esprit; car elle m'avoua qu'elle avait l'espoir de devenir mère, et cet aveu augmenta mon amour et notre bonheur.

Un matin cependant, elle disparut. Les lieux où j'avais vécu à ses côtés m'étant devenus insupportables, je partis aussitôt, et les deux poches de la voiture continuèrent à être pour moi une caisse inépuisable. Cependant je m'attendais toujours à un dénoûment très-naturel de ma merveilleuse

aventure : aussi, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque j'acquis enfin la certitude que j'étais réellement en rapport avec un être en dehors des conditions ordinaires de la nature humaine.

Pour arriver plus vite aux stations où je devais m'arrêter, je voyageais jour et nuit; je ne pouvais donc manquer de me trouver souvent dans ma voiture au milieu d'une obscurité complète. Pendant une de ces nuits ténébreuses, que n'éclaire pas un rayon de lune, pas une étoile, je m'étais profondément endormi. En me réveillant, je crus voir une lumière briller à travers la jointure de la cassette. Toujours préoccupé de l'idée qu'elle renfermait des pierres précieuses, je me plaçai de manière à appliquer mon œil sur cette jointure. Alors je vis une chambre richement éclairée et meublée avec magnificence, comme on pourrait voir une salle royale par une ouverture pratiquée dans la voûte. Un feu très-vif pétillait dans la cheminée, auprès de laquelle se trouvait un superbe fauteuil. Je retenais mon haleine pour mieux observer ce qui allait se passer; et je vis entrer une femme très-belle, quoique infiniment petite, comme tout ce qui l'entourait : elle s'avança un livre à la main, et je fus forcé de reconnaître que cette femme était la mienne. Après s'être assise dans le fauteuil, elle rapprocha les tisons avec les pincettes les plus mignonnes du monde. Ce mouvement découvrit sa taille, et me fit voir qu'elle était dans le même état que ma femme, dont elle m'offrait la plus délicieuse miniature que l'on puisse imaginer.

Un cahot de la voiture me fit changer de position; et lorsque je voulus de nouveau regarder dans la cassette, la lumière avait disparu, et je ne vis plus rien.

J'étais dans une agitation inconcevable; je crus avoir fait un rêve. Ma femme m'était devenue presque étrangère. Je redoublai de soins pour la cassette; mais je ne désirai plus le retour de celle qui semblait y demeurer en ce moment. Un soir, elle m'apparut tout à coup, et entièrement vêtue de blanc. Elle me paraissait plus longue qu'à l'ordinaire, et je me rappelai, avec un effroi involontaire, que les gnomes et les farfadets s'allongent toujours à l'approche de la nuit. La

pauvre femme se jeta dans mes bras avec tout l'abandon de l'amour; mais il me fut impossible de répondre à ses caresses comme j'en avais l'habitude. Ma contenance avait quelque chose de gêné et de craintif; elle s'en aperçut, et me dit d'un air profondément affligé :

— Si je ne savais pas que tu m'as vue pendant mon absence, et que tu connais enfin l'état où je me trouve réduite parfois, je le devinerais en ce moment. Maintenant notre bonheur mutuel est plus incertain que jamais..... Il faut que je te quitte sans savoir quand nous pourrons nous revoir.

Sa présence, et le charme enivrant répandu sur toute sa personne, étaient plus que suffisants pour effacer le fâcheux souvenir de la vision de la cassette, que je ne regardais presque plus que comme un rêve fantastique. Je ne lui en fis pas moins le récit fidèle; mais je l'entremêlai de tant de protestations d'amour et de constance à toute épreuve, qu'elle me parut rassurée à son tour. Elle me demanda cependant, à plusieurs reprises, si ma découverte n'avait rien diminué du sentiment que je lui avais voué, et si je me sentais en effet la force d'oublier, qu'en me quittant sous sa forme actuelle, elle subissait une métamorphose qui nous séparait sans l'éloigner de moi.

Je la regardai attentivement; jamais elle ne m'avait paru si belle.

— Est-ce donc un si grand malheur, me dis-je à moi-même, d'être le mari d'une femme qui se rapetisse de temps en temps, au point de se loger dans une cassette à bijoux, qui lui sert de palais? Ne serait-elle pas bien plus dangereuse si elle devenait une géante formidale, et si elle renfermait son mari dans cette même cassette?

Après cette réflexion, je la priai de ne plus me parler de tout cela.

— Nous étions heureux, lui dis-je, continuons à l'être. Renferme-toi aussi souvent que tu le jugeras nécessaire dans cette cassette; elle ne m'en sera que plus précieuse. Comment la vue de l'objet le plus mignon du monde aurait-il pu me laisser une impression désagréable? Et quel est l'amant

qui ne s'estimerait pas heureux de posséder une aussi charmante miniature vivante de sa maîtresse? Au reste, il faut bien que je te l'avoue, ces fantasmagories ne sont à mes yeux que des épreuves que tu veux me faire subir; mais tu auras beau épuiser toutes les ressources de ton imagination, tu ne me trouveras jamais en défaut.

— Ce que tu appelles une fantasmagorie, me répondit-elle, est plus sérieux que tu ne le penses; je n'en suis pas moins charmée de te la voir prendre si légèrement. Je me livre à toi tout entière; mais ne me reproche jamais la découverte que le hasard t'a fait faire, et garde-toi de l'ivresse du vin, et surtout de celle de la colère.

Je promis tout, et bientôt nos entretiens et notre manière de vivre reprirent leurs allures ordinaires.

La ville où nous nous étions arrêtés était fort agréable, et par ses alentours et par la société qu'elle pouvait nous offrir: aussi ne songeâmes-nous pas à la quitter; et, comme la saison était favorable, les parties de campagne prenaient presque tout notre temps. Ma femme se faisait aimer partout et de tout le monde; car ses manières étaient à la fois aimables et dignes : son talent sur le luth était si remarquable, qu'il couronnait dignement les fêtes les plus splendides.

Il faut que je l'avoue franchement; je n'ai jamais aimé la musique; je dirai même qu'elle m'est presque insupportable. Ma femme avait assez de tact pour s'en apercevoir et pour ne jamais m'en importuner quand nous étions seuls; mais elle se dédommageait de cette privation quand nous allions dans le monde, où elle était sans cesse entourée d'hommages et de marques d'admiration.

J'avais beau m'efforcer d'oublier sa nature de naine, elle me revenait sans cesse à la mémoire, et cette idée m'indisposait contre elle. Un soir, ma mauvaise humeur éclata au milieu d'une société brillante, et j'en fus sévèrement puni.

A mesure que mon amour pour ma femme diminuait, je devenais jaloux. On nous avait invités à un grand souper, et j'étais placé en face d'elle, entre deux femmes charmantes : les propos que je leur adressais étaient d'autant plus ga-

lants, que je trouvais le vin fort bon et que je ne le geais pas. De son côté, ma femme était courtisée p amateurs de musique très-passionnés : ils la firent c et bientôt tous les convives unirent leur voix à la si ne formèrent plus qu'un chœur. Il n'en fallut pas da pour m'indisposer; mais lorsque les deux admirateur femme insistèrent pour me faire chanter à mon tour, un des couplets dont on répétait le refrain en chœur fâchai sérieusement; je frappai violemment la table verre que je venais de vider. Mes jolies voisines cher à me calmer : je me contins; mais le feu couvait cendre.

Quand on s'est une fois laissé aller à un premier ment de colère, il est presque impossible de ne pas al loin; la plus petite circonstance suffit pour nous en au delà des bornes de la raison. On apporta un lutl femme, et l'on imposa silence à tout le monde. Il fal taire, et écouter des sons qui m'agaçaient les nerfs faisaient grincer des dents. Mon état d'irritation ne put per à ma femme, qui me regarda d'un air caressant elle n'avait plus d'empire sur moi, et je remplis de n mon verre, sans trop savoir ce que je faisais.

— N'oublie pas que c'est du vin, me dit-elle d'un voix si extraordinaire qu'il ne pouvait être entendu q moi.

— L'eau est bonne pour les farfadets, répondis-haut.

Et me tournant vers mes deux voisines, j'ajoutai :

— Si vous me permettez de m'enivrer de vos char ne viderai point ce verre. Mais je ne me laisserai p verner par une naine!

En prononçant ces mots, je fis un geste si violent, renversai mon vin sur la nappe. Cette inconvenance ma femme. Voulant sans doute empêcher les conv s'en apercevoir, elle se leva, préluda sur son luth, et à chanter un chant d'adieu.

La faute que je venais de commettre m'avait rendu même, et, pour la première fois de ma vie, je me ser

pressionné par la musique. Les premières strophes s'adressaient à la société, qui se dispersait de tous côtés : la dernière ne concernait que moi. C'était la plainte d'un cœur tendre et fidèle, regrettant le doux lien que l'injustice et l'impertinence de l'objet de ses affections venaient de rompre.

Je lui offris mon bras en silence, et je la ramenai à notre auberge. Je m'attendais à des reproches amers ; mais elle se montra plus gracieuse, plus aimante que jamais ; il y avait même dans sa tendresse quelque chose d'espiègle et d'agaçant qui mit le comble à mon bonheur.

Le lendemain matin, je lui dis que son chant d'adieu de la veille m'avait charmé, et je la priai de chanter pour moi seul quelque chose de gai et de tendre, comme si nous étions encore au début de nos amours.

— Cela ne dépend pas de moi, mon ami, me dit-elle ; mon chant d'hier était une allusion à notre séparation, rendue indispensable par l'injure que tu m'as faite, en dépit de ta promesse et de tes serments.

Je la suppliai en tremblant de s'expliquer plus clairement.

— Je puis maintenant te satisfaire sans danger, me répondit-elle ; car dans peu d'instants je vais te quitter pour ne plus jamais te revoir. Apprends donc enfin un secret que j'aurais voulu pouvoir te laisser ignorer toujours : c'est sous ma véritable forme que tu m'as vue dans la cassette ; car je suis la fille d'Ekwald, de ce puissant roi des nains si célèbre dans l'histoire.

Notre peuple est toujours ce qu'il a été autrefois, actif et occupé, et, par conséquent, facile à gouverner. Les travaux de nos sujets se sont modifiés avec l'esprit des siècles qui ont passé sur leurs têtes. A la fabrication des glaives qui poursuivaient seuls l'ennemi contre lequel on les lançait, des chaînes invisibles que rien ne pouvait rompre, et des boucliers impénétrables aux fers les plus aigus et les plus tranchants, a succédé celle des objets de luxe, de parure et de bien-être matériel. Ils y ont atteint un si haut degré de perfection, que tu serais frappé d'admiration si tu pouvais visiter leurs ateliers et leurs magasins. Enfin notre bonheur

serait complet, si la nation, et surtout la famille royale, n'étaient pas sous l'empire d'un anathème terrible.

Lorsque Dieu créa le monde, et que les montagnes se dressèrent superbes et puissantes au-dessus du sol, son premier soin fut de peupler les entrailles de ces montagnes, afin que des êtres intelligents pussent, non-seulement sur la surface, mais encore dans les mystérieuses cavités de l'intérieur de la terre, contempler sa puissance et adorer sa bonté. Tout le monde sait que les petits gnomes aspirèrent à la domination de l'univers, et que, pour les maintenir dans le sein de leurs montagnes, Dieu se vit obligé de créer des dragons. Ces dragons s'établirent dans les cavernes, vomirent du feu et commirent tant de cruautés, que les pauvres nains s'humilièrent devant leur seigneur et Dieu, et le supplièrent d'anéantir les dragons. La sagesse immuable de Dieu ne lui permet pas d'exterminer ce qu'il lui a plu de faire sortir du néant; mais touché de compassion pour les gnomes repentants, il créa les géants, qui combattirent les dragons, et les réduisirent à un si petit nombre, qu'ils cessèrent d'être un fléau pour nous. Les géants abusèrent de leur victoire, et oppressèrent tellement les nains, qu'ils eurent de nouveau recours à Dieu. Toujours juste et clément, il les écouta avec bonté, et institua l'ordre de la chevalerie contre les dragons et les géants; puis il ordonna aux chevaliers de vivre toujours en bonne intelligence avec les nains.

Tu vois, mon ami, que nous sommes la race la plus ancienne du monde, avantage qui, tout en faisant notre gloire, nous est funeste aujourd'hui. Rien sur la terre ne peut durer toujours; tout diminue, s'affaiblit, se rapetisse; aussi les nains, et surtout les membres de la famille royale, dont le sang est resté pur de tout mélange vulgaire, deviennent-ils plus petits de génération en génération. Pour arrêter autant que possible les progrès de ce mal, nos sages ont décidé que, de siècle en siècle, une fille de roi serait envoyée sur la surface de la terre, pour y chercher un chevalier qui consente à l'épouser, et à renforcer ainsi la race dégénérée des souverains du peuple nain.

Je fus très-surpris d'apprendre qu'en allant à la recherche

d'un chevalier, elle m'eût choisi; car je n'ai pas la vanité de me croire issu d'une race immédiatement créée et instituée par Dieu. Je lui demandai comment elle avait pu s'agrandir au point d'égaler par sa taille la plus belle de nos femmes.

— Je puis encore te satisfaire à ce sujet, me répondit-elle. Le principe fondamental de notre conseil royal, est de s'abstenir de toute démarche hasardée et aventureuse, à moins d'une nécessité absolue; aussi aucune princesse n'avait-elle pu, depuis plusieurs siècles, quitter le royaume de ses pères, et j'y serais sans doute restée comme les autres, si mon frère puîné ne s'était pas trouvé si infiniment petit, que sa nourrice l'égara dans ses langes. On fit les recherches les plus minutieuses et les plus sévères; il fut impossible de le retrouver. Cette catastrophe, inouïe dans nos annales, nécessita une réunion extraordinaire des sages, qui décidèrent, à l'unanimité, qu'il fallait m'envoyer courir le monde.

— Je conçois, lui dis-je, que tes sages aient pris cette décision : cela n'était pas difficile; mais comment ont-ils pu te donner ce corps, cette taille à la fois noble et gracieuse que nous admirons tous en toi?

— Je vais te l'apprendre. Parmi les curiosités du trésor royal, se trouve un immense anneau d'or; je dis immense, parce qu'il me parut tel, lorsque je le vis pour la première fois, et cependant c'est lui que je porte là à mon petit doigt. Après m'avoir montré ce talisman, on m'expliqua la tâche que je devais accomplir, et on me donna toutes les instructions nécessaires pour que je pusse m'en acquitter avec bonheur. Puis on construisit un palais, tout à fait semblable à celui où ma famille passe de préférence la saison d'été. Ce palais est situé à l'angle d'une des entrées d'une caverne qu'il embellit merveilleusement. Au point du jour fixé pour mon départ, nous partîmes pour cette délicieuse résidence. La cour nous suivait; l'armée était sous les armes, et vingt-quatre prêtres portaient l'immense anneau sur un brancard construit exprès pour cet usage, et garni de coussins de velours. Ils marchaient lentement, car ce fardeau les accablait. Arrivés près des marches du palais, ils le déposèrent, et

commencèrent une pieuse cérémonie, trop longue à décrire. Pendant ce temps, mes parents me firent de touchants adieux, et me conduisirent près du brancard. Le grand-prêtre me dit de poser la main sur l'anneau : au même instant je me sentis grandir ; je devins rapidement telle que je suis en ce moment, et je m'empressai de passer l'anneau à mon doigt. Le palais avait disparu ; à sa place je trouvai une cassette que je pris sous mon bras, et je me mis à marcher, très-satisfaite de ma taille et de ma force ; car si, en comparaison des rochers et des arbres, des fleuves et des provinces, j'étais toujours une naine, je me trouvais une géante par rapport à l'herbe, et surtout par rapport aux fourmis, avec lesquelles le peuple nain ne vit pas toujours en bonne harmonie, et dont il est souvent persécuté. J'abuserais de ta patience, mon ami, si je voulais te raconter tout ce qui m'est arrivé avant le jour où tu vins m'offrir tes services. Qu'il te suffise de savoir que j'ai éprouvé un grand nombre d'hommes, et que toi seul, tu m'as paru digne de renouveler la race du puissant roi Ekwald.

Pendant ce récit, j'avais cru sentir ma tête trembler malgré moi sur mes épaules. Je fis plusieurs questions à ma femme, qui me répondit évasivement, en me répétant qu'elle était forcée de retourner à la cour de son père. Elle ajouta qu'un jour, peut-être, elle pourrait revenir près de moi ; mais que, pour l'instant, il lui fallait obéir, puisque, dans le cas contraire, il nous arriverait de grands malheurs à tous deux. Pour m'en citer un seulement, elle m'assura que les deux petites poches de la voiture ne nous offriraient plus aucune ressource. En apprenant que l'argent allait nous manquer, je ne demandai même pas ce qui pourrait nous arriver de pire. Elle comprit mon silence ; nos paquets étaient faits, et nous montâmes en voiture, en plaçant comme toujours, en face de nous, la cassette, dans laquelle, malgré tout ce que je venais d'apprendre, il me fut impossible de reconnaître le palais d'un roi.

Nous étions dans une contrée montagneuse. Arrivés à la dernière station, ma femme descendit de voiture, et s'avança à pied à travers les rochers. Je la suivis avec la cassette,

qu'elle me fit déposer sur un petit tertre au milieu d'un vert ravin, d'où s'échappait une source dont l'eau limpide traversait le gazon en serpentant.

— C'est ici, me dit-elle, qu'il faut nous séparer; sois heureux; peut-être pourrai-je te revoir encore une fois sur cette terre.

Elle était dans un de ses beaux jours; rien n'égalait ses grâces et sa beauté. Il faudrait n'avoir pas de sang dans les veines pour se sentir la force de quitter une pareille femme, quand on se trouve seul avec elle, dans une agreste solitude cachée au reste du monde par d'arides montagnes, embellie par un gazon fleuri et vivifiée par le murmure caressant de l'eau. Je voulus l'attirer dans mes bras; elle me repoussa, et me répéta d'une voix altérée par le regret, que si je cherchais à la retenir, il m'arriverait un grand malheur. Je lui demandai d'un ton lamentable, et avec toutes les marques d'un désespoir sincère, s'il n'y avait aucun moyen d'empêcher notre séparation; elle finit par m'avouer qu'il en existait un, mais qu'elle ne voulait pas me le faire connaître. Transporté de joie, j'insistai vivement; elle m'apprit enfin que ce moyen consistait à devenir aussi petit qu'elle, et à la suivre dans le royaume et à la cour de son père.

Ce n'était pas là tout à fait ce que j'aurais désiré; mais comme elle m'avait déjà façonné au merveilleux, et que j'étais plus amoureux que jamais, je lui dis de me métamorphoser en tout ce qui lui plairait. Au même instant, elle me fit allonger le petit doigt de la main droite, y appuya le bout du petit doigt de sa main gauche, et l'anneau glissa lentement de ce doigt sur le mien. Dès qu'il y fut entièrement passé, il me pressa et me tortura si cruellement, que je ne pus m'empêcher de crier : on eût dit qu'une main invisible me brisait les os; je cherchai ma femme des yeux, mais je ne la vis plus!

S'il n'est point d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouvai alors, comment pourrai-je vous dire de quelle joie mon âme fut saisie, lorsque, sur le gazon qui était devenu une forêt pour moi, je retrouvai ma femme! Oubliant tout ce que j'avais souffert, je lui sautai au cou; elle me rendit

toutes mes caresses, et jamais couple plus petit ne goûta un bonheur plus grand.

Ce ne fut pas sans fatigue que nous arrivâmes à travers l'épaisse forêt de gazon, sur le tertre où j'aperçus une masse informe et grossière, dans laquelle mes souvenirs me firent reconnaître la cassette que j'avais déposée sur ce tertre.

— Va frapper avec ta bague contre cette masse, me dit ma bien-aimée, et tu verras des merveilles.

Je vis en effet des merveilles! L'enveloppe se brisa, les débris tombèrent comme les écailles d'un poisson, et un magnifique palais, avec ses portiques et ses colonnades, se dessina à mes yeux. Nous y entrâmes, et je reconnus, dans la grande salle, la cheminée et le fauteuil que j'avais vus naguère par une fente de la cassette. Cette fente s'expliqua parfaitement à ma pensée; car la salle recevait le jour par une ouverture artistement pratiquée au milieu de la voûte.

Je ne vous ferai pas une description détaillée de cette demeure; je me bornerai à vous dire que tout y était commode, riche, beau, magnifique. Je n'avais pas encore fini d'admirer notre nouvelle demeure, lorsque j'entendis dans le lointain une brillante musique; ma femme sauta de joie, et, m'entraînant dans une galerie, elle m'annonça l'arrivée du roi son père, qu'elle me montra par une fenêtre au milieu d'une foule dorée. Le cortége s'arrêta à la porte du palais; le monarque y entra suivi de sa cour. Ma femme se précipita au-devant de lui, et, m'entraînant avec elle, nous nous jetâmes tous deux à ses genoux; il nous releva fort gracieusement, et je m'aperçus avec orgueil que, dans ce petit monde, je pouvais passer pour prodigieusement grand.

Le roi me présenta à ses courtisans, et prononça un discours savamment travaillé, afin de me donner une juste idée de la surprise que lui causait le retour inattendu de sa fille, et de ma présence plus inattendue encore en ce palais; puis il me nomma son gendre, et fixa au lendemain la cérémonie du mariage, ce qui me causa une grande terreur; car j'avais pour le mariage une répugnance plus forte encore que pour la musique.

Les musiciens sont, en imagination du moins, toujours

d'accord ; car lorsqu'ils nous ont déchiré les oreilles en accordant leurs instruments, ils sont fermement convaincus qu'ils ont tiré leur affaire au clair, et que l'harmonie sera parfaite ; le maître de chapelle lui-même le croit, et le tintamarre commence et continue avec une assurance admirable. Dans le mariage, on n'a pas même cette illusion, quoiqu'il ne soit qu'un duo ; car lorsque le mari donne le ton, la femme hausse le sien au point que, bientôt, les instruments les plus bruyants ne sauraient plus la suivre.

Je ne vous parlerai pas des fêtes splendides par lesquelles on célébra notre mariage ; je n'y fis aucune attention, et je touchai à peine aux vins et aux mets exquis que l'on servait à profusion ; je ne songeais qu'à me soustraire par la fuite au malheur dont j'étais menacé.

N'ayant rien pu trouver de mieux dans ma tête, je pris, lorsque la nuit fut venue, le parti de m'échapper. Après avoir erré pendant quelque temps, j'aperçus une fente de rocher où je me blottis de mon mieux. Ne craignant plus d'être découvert, je cherchai à me débarrasser du fatal anneau. Mes efforts, cependant, ne servirent qu'à me faire souffrir : l'anneau semblait devenir toujours plus petit, et ma douleur ne cessa qu'au moment où, brisé par le désespoir, je me résignai à conserver ce fatal talisman. Bientôt après je m'endormis profondément ; au point du jour je sortis de ma retraite, et je m'avançai au hasard, lorsque je me sentis tout à coup assailli par une armée de fourmis, qui sortit des amas de sable et de feuilles mortes dont j'étais entouré. Je me défendis vaillamment, et cependant mes audacieux adversaires parvinrent à m'abattre, et me torturèrent si cruellement, que je ne me fis pas répéter l'ordre de me rendre à discrétion. A peine m'étais-je reconnu prisonnier, que le chef de l'armée des fourmis me déclara, de l'air le plus respectueux du monde, qu'étant pour l'instant l'allié de mon beau-père, il n'avait pu se dispenser de me poursuivre et de me ramener à ma princesse. Après ce sincère aveu, il me demanda humblement ma protection auprès du roi.

Vaincu par de plus petits que moi, je devais me féliciter du généreux pardon que ma femme et son père m'accor-

dèrent très-gracieusement, et le reste de la cérémonie du mariage fut célébré avec beaucoup de pompe.

La cour du puissant roi Ekwald n'était pas seulement brillante et magnifique, mais on y menait encore joyeuse vie; tout autour de nous était splendide et riche, mais proportionné à notre taille et à nos besoins. Mon petit palais savourait avec délices les vins exquis et les mets délicats de la table royale, et un baiser, volé sur les lèvres mignonnes de la plus jolie fille d'honneur de ma femme, me ravissait. En un mot, ma nouvelle position était pleine de douceurs et de charmes. Cependant il me restait parfois de ces heures de solitude qui invitent à la méditation; alors je sentais en moi quelque chose qui me rendait à la fois heureux et malheureux, humble et fier, et que je ne puis appeler que l'échelle de *ce que j'avais été*. Cette singulière sensation me fit comprendre celle que les philosophes appellent le sentiment de l'idéal, et qui fait le charme et le tourment de la vie. Je portais en moi l'idéal de ce que j'étais véritablement; je me voyais dans mes rêves en géant redoutable, et ma petite femme, son anneau, ma forme de nain, et toutes les relations attachées à cette forme, me devinrent peu à peu si insupportables, que je songeai enfin sérieusement à ma délivrance. Persuadé qu'elle dépendait entièrement de mon anneau, je dérobai au bijoutier de la cour une petite lime, dont je me servais dans mes moments de loisir pour limer ce cercle d'or, qui, tout en me paraissant fort mince, devenait plus épais à mesure que ma lime s'enfonçait plus avant. Par un hasard fortuné, j'étais gaucher, ce qui me permit de continuer mon travail avec autant de vigueur que d'adresse.

Lorsque je vis que mon anneau ne tenait presque plus, j'eus la prudence de me placer sous la voûte du ciel; et bien m'en prit; car cet anneau se détacha tout à coup de mon doigt, et je grandis avec tant de vitesse, que je croyais toucher aux nuages; mais il est certain du moins, que si j'étais resté dans le palais, je l'aurais infailliblement renversé.

Revenu à ma grandeur naturelle, je me paraissais plus bête et plus gauche. La cassette était à mes pieds; je la sou-

levai; elle me parut plus lourde qu'à l'ordinaire; je ne l'emportai pas moins lestement à la maison de poste où nous avions quitté notre voiture. Elle y était toujours : je demandai des chevaux, et je partis. En route, je fis l'essai des poches qui nous avaient tenu lieu de bourse : elles étaient vides, mais j'y trouvai la clef de la cassette, que je m'empressai d'ouvrir. Elle était pleine d'or!...

Je ne tardai pas à la vider : alors je vendis la voiture et je voyageai en diligence. Quant à la cassette, je ne m'en défis que lorsqu'il ne me resta plus aucune ressource; car j'espérais toujours qu'elle se remplirait une seconde fois.

Après un long détour, je me retrouvai en misérable piéton, la bourse vide, et courtisant la cuisinière de l'auberge où j'avais fait connaissance avec ma belle naine.

CHAPITRE VII.

HERSILIE A WILHELM.

Les relations qui se forment de la manière la plus vulgaire ont souvent de graves résultats. Que ne dois-je pas attendre des vôtres, qui dès le premier moment ont eu quelque chose d'extraordinaire? Un caprice du sort a fait tomber entre mes mains la plus merveilleuse des clefs : maintenant je possède aussi la cassette. Qu'en dites-vous?... Écoutez comment cela s'est fait :

Un jeune homme très-bien fait se présente chez mon oncle, et lui apprend que le célèbre antiquaire avec lequel vous avez eu quelques relations, vient de mourir, et l'a fait légataire universel de son précieux cabinet, en lui ordonnant, comme un dernier témoignage de son affection paternelle, de rendre les objets dont il n'avait été que le dépositaire, et de se débarrasser ainsi du souci que donne toujours un dépôt; tandis que la possession d'objets qui nous appartiennent en propre, n'en donnent jamais; car si l'on vient à les perdre, on est seul à en souffrir.

Après ce prélude, il remit la cassette à mon oncle, qui re-

fusa de s'en charger, parce que lui aussi s'était promis de ne jamais recevoir, ni à titre de don, ni à titre de dépôt, un objet d'antiquité dont il ne connaîtrait pas l'origine. Au reste, la cassette, qui, quoique fort belle, ne portait ni chiffre, ni date, ni nom d'artiste, lui parut sans importance, et tout à fait indigne d'être conservée. Le jeune homme était très-embarrassé; il demanda la permission de déposer ce singulier objet de curiosité dans les archives du Bailly. Mon bon oncle me regarda en souriant.

— Qu'en penses-tu, Hersilie? me dit-il : tu possèdes déjà une assez jolie collection de raretés insignifiantes, si tu y ajoutais cette cassette? Je suis sûr que notre ami ne tardera pas à venir la prendre.

Qu'il est pénible d'écrire ce que l'on voudrait raconter! Je regardai la cassette avec avidité. Cet objet magique, que le destin a si merveilleusement jeté entre les mains du charmant Félix, pouvais-je le laisser enfermer dans le coffre de fer des archives?... Mon cœur me disait non, et je tendis la main en dépit de ma raison, qui me rappelait que je possédais la clef, et qu'en me chargeant de la cassette, je m'exposais à la tentation de satisfaire une coupable curiosité.

Était-ce pressentiment, était-ce désir?... Il me semblait que vous étiez arrivé... que vous m'attendiez dans ma chambre; en un mot, j'étais dans cette agitation, dans ce désordre d'idées où je me trouve toujours quand un événement imprévu m'arrache à ma gaieté habituelle.

Je n'ai plus rien à vous apprendre..... La cassette est là, devant moi, et la clef aussi... Si vous avez un cœur, venez à l'instant même m'arracher à la lutte des passions qui me torturent. Amenez Félix, il est temps pour nous tous de savoir enfin ce que signifie cet objet si merveilleusement trouvé, ce que signifient notre rencontre, notre séparation et les courts instants qu'il nous a été permis de passer ensemble. Oui, je veux que tout cela s'explique, et cependant je crains que les éclaircissements rendent ma situation plus pénible encore.

CHAPITRE VIII.

Parmi les documents qui nous guident dans cette rédaction, se trouve une facétie que nous insérons ici ; car les événements qui nous restent à raconter sont tellement graves, que plus tard, nous n'aurions plus de place pour une pareille historiette. Nous espérons cependant que celle-ci sera agréable à nos lecteurs ; aussi la rapporterons-nous textuellement, telle qu'elle a été racontée par Saint-Christophe, dans une des fraternelles assemblées de l'*Union*.

LA GAGEURE DANGEREUSE.

Dès que les hommes jouissent d'un peu d'indépendance, et qu'ils se sentent heureux à leur façon, ils ne savent plus ni se modérer ni se contenir. C'est une vérité que démontre l'expérience de chaque jour. L'histoire que je vais vous raconter est de ce nombre : elle a pour héros une bande d'étudiants.

Ces jeunes gens, pleins de courage et de vie, profitèrent des vacances pour faire, à travers le pays, des courses aventureuses dont les résultats n'étaient pas toujours heureux. Réunis par l'amour de la liberté et par le désir de chercher des aventures, cette joyeuse société offrait, sous le rapport de la naissance, de la fortune, de l'esprit et du caractère, les contrastes les plus frappants. J'étais de toutes leurs expéditions, je portais les fardeaux trop lourds pour eux, et je méritais l'honorable titre de farceur. Si je m'embarquais plus rarement dans de folles entreprises, je les poussais plus loin, ainsi que vous allez vous en convaincre par le trait que je vais vous raconter.

Nos courses vagabondes nous avaient conduits dans un village situé au milieu de montagnes solitaires. L'auberge était en même temps la poste aux chevaux ; et deux jolies filles qui servaient les voyageurs, la rendaient fort agréable. Nous nous

décidâmes aussitôt à nous y arrêter pour flâner, faire l'amour et vivre à bon marché, afin d'avoir plus d'argent à dépenser dans des lieux plus élégants.

Une après-dînée, lorsqu'une partie des étudiants cuvaient leur vin sous la table, tandis que les autres, dont l'ivresse était plus active, cherchaient à inventer quelque tour extravagant, et nouveau surtout, nous vîmes un carrosse à quatre chevaux entrer dans la cour de l'auberge. Les domestiques sautèrent à terre pour faire descendre leur maître, qui, malgré son âge avancé, paraissait encore leste et bien dispos. Son grand nez, fort bien fait, du reste, me frappa; je ne sais quel démon me souffla une idée folle, que je mis aussitôt à exécution.

— Que pensez-vous de ce seigneur? demandai-je à mes jeunes gens.

— Il me semble, répondit l'un d'eux, qu'il ne ferait pas bon plaisanter avec lui.

— Certainement, ajouta un autre; son air dit clairement: Malheur à qui oserait me toucher!

— J'en conviens, dis-je; et cependant je parie avec vous, tout ce qu'il vous plaira de mettre en jeu, que je lui tirerai le bout du nez sans qu'il m'en arrive le moindre désagrément; ce noble seigneur se croira, au contraire, mon obligé.

— En ce cas, dit Raufbold, le plus généreux de ces jeunes gens, chacun de nous te donnera un louis d'or.

— Encaissez l'argent pour moi, m'écriai-je, j'ai confiance en vous.

— Prends garde à ce que tu vas faire; j'aimerais mieux arracher un poil de la barbe d'un lion que...

Je l'interrompis en lui criant que je n'avais pas de temps à perdre, et je descendis l'escalier d'un bond.

Au premier coup d'œil, j'avais remarqué que la barbe de l'étranger était très-longue; d'où je conclus que ses domestiques ne savaient pas raser. Dans cette conviction, j'abordai le garçon d'auberge d'un air affairé, et je lui demandai si ce noble seigneur ne l'avait pas chargé de lui procurer un barbier.

— Sans doute, me répondit-il ; depuis deux jours déjà son valet de chambre est resté en arrière ; pas un de ses autres domestiques ne sait manier le rasoir, et il veut à l'instant même être débarrassé de sa barbe. Je ne sais que faire, car le barbier du village est en tournée dans les montagnes.

— Présentez-moi à sa place, lui dis-je, et je vous ferai honneur.

Il me donna les rasoirs et le bassin que le barbier avait l'habitude de laisser dans l'auberge, et je le suivis dans la chambre de l'étranger. Ce noble vieillard me mesura du regard, comme s'il cherchait sur ma personne les preuves de mon habileté ; puis il me demanda sèchement si je possédais bien mon métier. Je répondis que je n'avais pas mon pareil. J'étais en effet fort habile ; j'avais autrefois exercé cet état, et j'y étais devenu célèbre, parce que je rasais avec la main gauche.

La chambre dans laquelle l'étranger faisait sa toilette, était située de manière que les fenêtres se trouvaient en face des appartements occupés par mes jeunes gens ; et lorsque les croisées étaient ouvertes, on pouvait voir tout ce qui s'y passait. Après avoir terminé mes préparatifs, je saluai humblement ma pratique, et je lui dis de l'air le plus bonasse du monde :

— Excellence, je me suis aperçu depuis longtemps que je rasais beaucoup mieux les paysans que les grands seigneurs. A force de réfléchir sur cette particularité, j'en ai découvert la cause ; c'est le grand air qui rend l'exercice de mon art plus facile et plus parfait. Que votre excellence me permette donc d'ouvrir les fenêtres, et elle aura bientôt lieu de s'applaudir de m'avoir accordé cette faveur.

Il y consentit, et je fis signe aux jeunes gens, qui étaient à la fenêtre, d'être attentifs à ce que j'allais faire. J'abattis en peu d'instants et fort adroitement, la barbe épaisse du noble personnage. Arrivé à la lèvre supérieure, que j'avais laissée exprès pour la fin, je pris le bout de son nez, et je le penchai si visiblement tantôt à droite et tantôt à gauche, que les étudiants furent forcés de reconnaître que j'avais complétement gagné mon pari.

Le noble voyageur se mira avec complaisance; et il avait raison, car sa figure était imposante et belle; puis il se tourna vers moi, me donna un florin, et me fit compliment sur mon adresse.

—Rappelez-vous seulement, ajouta-t-il, que l'on ne prend pas les gens comme il faut, par le bout du nez. Débarrassez-vous de cette habitude rustique, et vous pourrez faire fortune dans quelque grande ville.

Je le remerciai humblement, et je me hâtai de retourner auprès de mes jeunes gens, dont la gaieté bruyante commençait à m'inquiéter sérieusement. Ils riaient, applaudissaient et sautaient comme des possédés. Mon premier soin fut de fermer les fenêtres; puis je les suppliai de garder le silence. Tout fut inutile, et je finis par rire avec eux; car ils me firent un tableau aussi comique que spirituel, de la gravité avec laquelle je m'étais acquitté de la plus extravagante des actions.

Lorsque cet excès de gaiété se fut un peu apaisé, je comptai mon or avec d'autant plus de satisfaction, que nous devions nous séparer le lendemain. Malheureusement cette séparation ne se fit pas d'une manière aussi paisible que nous l'espérions.

Notre aventure était trop piquante pour qu'il eût été possible de la tenir secrète jusqu'au départ du vieux seigneur. Un des étudiants, nommé Fahrige, s'était engagé dans une intrigue d'amour avec la plus jolie des deux filles de la maison : ils avaient un rendez-vous pour le soir. Il paraît que sa pauvre imagination d'amoureux s'était cruellement trouvée en défaut, puisqu'il n'eut rien de mieux à dire à sa belle que de lui raconter notre folle gageure. Ils en rirent d'abord tous deux à gorge déployée; puis la jeune fille, riant toujours, la raconta à tout venant; et, de bouche en bouche, elle arriva au vieux seigneur, au moment où il allait se coucher.

Nous avions si bien employé notre journée, que nous nous tenions fort tranquilles dans notre chambre, et très-disposés à dormir. Tout à coup, un des garçons d'auberge, qui nous était dévoué, accourut hors d'haleine, nous cria de nous sauver, parce qu'on voulait nous tuer.

Les jeunes gens se regardèrent d'un air stupéfait. Je conservai seul assez de présence d'esprit pour fermer la porte aux verroux. Il était temps : les valets de l'étranger frappèrent avec violence et nous sommèrent d'ouvrir ; et comme nous n'y étions point disposés, ils s'apprêtèrent à défoncer la porte à coups de hache. Poussés par l'instinct de la conservation, nous nous retirâmes dans une pièce voisine.

— On nous a trahis! m'écriai-je ; maintenant c'est le diable qui nous tient par le bout du nez.

Le baron Raufbold saisit son épée, tandis que, sûr de ma force, je poussai seul une immense armoire contre la porte, qui heureusement s'ouvrait en dedans. Le Baron était décidé à se défendre ; je l'en empêchai, et je leur dis à tous qu'il ne leur restait d'autre espoir que la fuite, puisqu'il ne s'agissait pas d'éviter la mort, mais des coups de bâton, qui flétrissent et déshonorent les nobles.

La jeune fille qui nous avait trahis survint. Désespérée du danger où nous nous trouvions par sa faute, elle poussa d'abord son amant, et après lui tous les autres, dans un corridor qui conduisait au grenier, d'où elle leur dit de descendre dans la campagne ; et, pour qu'on ne pût pas les poursuivre, elle recommanda à celui qui passerait le dernier de tirer l'échelle après lui. Voulant avant tout couvrir notre retraite, je poussai encore un gros meuble contre la porte, que l'on assiégeait avec violence. Cette audace manqua de me devenir funeste, car lorsque je voulus m'échapper l'échelle était tirée, et il ne me restait plus aucun espoir de me soustraire à la vengeance qu'on nous préparait, et qui devait particulièrement retomber sur moi, puisque j'étais le premier, le vrai coupable... Enfin je me suis tiré de cette fâcheuse aventure, puisque me voilà et que j'ai pu vous la raconter..

Ce méchant tour cependant eut des suites funestes. Le chagrin de n'avoir pu venger l'affront auquel il attachait une trop grande importance, hâta la mort du vieux seigneur. Son fils apprit plus tard la part que le Baron avait prise à cette mystification ; il le provoqua en duel et lui fit une blessure qui le défigura pour le reste de sa vie, lui qui était un des

plus beaux jeunes hommes de son époque. Par un concours d'événements bizarres, ce même duel empoisonna la jeunesse du fils, trop ardent à punir une folie dans laquelle son père avait eu la faiblesse de voir une insulte réelle.

Chaque fable doit être suivie de sa morale : mon récit est une vérité, et la morale en sort si naturellement qu'il est inutile de l'ajouter.

CHAPITRE IX.

Elle était enfin arrivée, l'importante journée pendant laquelle tous ceux qui voulaient aller chercher fortune dans le nouveau monde, ou rester dans la vieille Europe, devaient faire connaître leur résolution définitive.

Des chants joyeux retentissaient dans toutes les rues du bourg. Les compagnons des divers métiers se réunirent et marchèrent en bon ordre vers le château, où ils furent introduits dans la grande salle du banquet. Les chefs, c'est-à-dire Lénardo, Frédéric et le Bailli, allaient se placer sur leurs siéges, lorsqu'un inconnu d'un extérieur agréable, et qui annonçait à la fois un militaire et un homme de cour, demanda la permission d'assister à la séance. Elle lui fut accordée à l'instant; il se disposait à s'asseoir dans la foule; mais Lénardo lui céda sa place, et prononça debout le discours suivant :

« Si nous examinons notre continent, nous trouvons partout de riches provinces surchargées de population; chaque pouce de terrain fertile est exploité, et appartient à des propriétaires qui ont le droit, la volonté et le pouvoir de défendre leurs possessions. Aussi sommes-nous tous pénétrés d'un respect salutaire pour la propriété, que nous regardons comme le premier et le plus grand des biens auxquels l'homme puisse aspirer; et quand l'amour filial, le sentiment patriotique et les liens sociaux nous attachent au sol, chaque prise de possession d'une partie plus ou moins grande de ce sol, nous paraît importante et sacrée. La nature l'a voulu ainsi. L'habitude attache l'homme à la motte de terre

sur laquelle il est né, et tous deux s'unissent par les rapports les plus doux. Qui oserait toucher à cette base fondamentale de notre existence? qui oserait méconnaître la dignité d'un sentiment émané du ciel?

» Il est permis cependant de dire que, si ce que l'homme possède a une haute importance, ce qu'il fait doit en avoir davantage. La propriété foncière n'est donc qu'une faible partie des biens que Dieu nous a donnés. La plus grande, la plus noble partie de ces biens est dans l'action et dans les avantages qui en résultent pour tout ce qui respire sous le ciel. C'est aux jeunes hommes surtout qu'appartient l'action; car, lors même qu'ils voudraient se borner à l'héritage de leurs pères, leurs pensées ne sont-elles pas sans cesse entraînées plus au large? L'aspect de la mer ne suffit-il pas pour éveiller en nous l'idée de l'immensité, de l'infini ouvert à nos affections?

» Mais ne nous perdons pas dans un domaine illimité; concentrons notre attention sur le sol qu'habitent les hommes. Ne voyons-nous pas de vastes contrées traversées sans cesse par des peuplades nomades, dont les cités mobiles les suivent dans les déserts, et se dressent au milieu de vertes prairies où ces peuplades jettent l'ancre, comme dans un port commode et sûr? Cette vie errante est pour elles un besoin. Quant à nous, depuis si longtemps stationnaires et immobiles, nous avons vu le nord-ouest se mettre en mouvement vers le sud-est; nous l'avons vu chasser les peuples devant lui et changer la domination et la propriété. Cet exemple, une fois donné, ne restera pas sans imitateurs. Il est difficile de décider ce que nous pouvons espérer ou craindre d'une invasion étrangère; mais nous devons du moins suivre avec attention le mouvement merveilleux de ces populations trop nombreuses, qui se poussent, se heurtent et se chassent elles-mêmes, sans attendre que l'étranger vienne les chasser; ces populations enfin qui se condamnent volontairement au bannissement et à l'exil.

» Dans de pareilles circonstances, on peut, on doit même céder à ce vague besoin de changer de demeure et de climat, que nous portons tous en nous. Cependant nous ne devons

nous laisser guider ni par la passion ni par la nécessité, mais par une conviction profonde, résultant d'un mûr examen de la situation des choses. On a dit souvent : Notre patrie est partout où nous sommes heureux ; on ferait mieux de dire : Notre patrie est partout où nous sommes utiles. Dans son pays, l'homme inutile peut passer inaperçu ; à l'étranger, il n'est souffert, il n'est estimé surtout, que lorsqu'il est bon à quelque chose. Ainsi donc, mes amis, lorsque je vous répète sans cesse : Soyez partout et toujours utiles à vous-mêmes et aux autres, ce n'est pas mon opinion à moi que je vous exprime ; non, c'est l'arrêt que la vie a prononcé sur elle-même.

» Achevons de détourner nos regards de la mer et des navires diligents et tumultueux qui la peuplent ; la terre offre assez de tableaux dignes de notre admiration. Voyez comme elle est tourmentée, creusée, traversée en tout sens par une race de fourmis aussi turbulentes qu'infatigables. Puisque Dieu a empêché la tour de Babel de s'achever, c'est qu'il a voulu que l'espèce humaine fût ainsi dispersée. Qu'il en soit loué ! Ce n'est point un anathème, c'est une bénédiction qui se perpétue de génération en génération.

» Voyez avec quelle joie bruyante la jeunesse avide de savoir, se porte vers les villes et les pays où l'on enseigne ce qu'elle ne peut apprendre sous le toit paternel. Et quand elle a épuisé tous les enseignements à sa portée, sa vue s'étend sur l'univers pour y chercher des sciences nouvelles, et le moyen d'utiliser celles qu'elle a acquises. Laissons-la s'aventurer au hasard. Nous qui sommes des hommes faits, imitons les naturalistes que l'amour de la science pousse à braver des dangers dont ils connaissent la gravité. Si nous partons, que ce soit pour ouvrir à l'ancien monde un monde nouveau ; que ce soit pour lui frayer une route qui puisse l'y conduire facilement.

» Des nuages de poussière enveloppent les grands chemins ; ces nuages sont soulevés par les voitures des riches voyageurs, dont Yorick nous a si bien dépeint les manières de voir et d'agir. Il peut les suivre du regard avec orgueil, ces riches voyageurs, l'artisan qui fait route à pied !

C'est pour servir l'intérêt de son pays, qu'avant de revenir s'asseoir au foyer paternel, il va perfectionner son métier, en l'exerçant dans les pays étrangers. Tout ce qui tient au commerce est soumis à ce mouvement perpétuel. Il n'est point de petit marchand qui ne soit obligé, parfois de quitter sa boutique pour aller acheter et vendre dans les foires, s'approvisionner dans les magasins des grandes fabriques, et augmenter ainsi son petit bénéfice, à lui, en le confondant avec le bénéfice incalculable du grand tout industriel. D'autres commerçants, qui cherchent à nous arracher notre argent presque malgré nous, sont plus remuants encore : ils parcourent le pays à cheval et en voiture ; ils nous poursuivent avec leurs échantillons dans les villes et dans les campagnes; ils nous tentent et nous séduisent par la variété des objets qu'ils offrent à notre choix, et par les termes éloignés qu'ils accordent pour le payement.

» Mais que vous dirai-je de cette nation errante, dotée plus richement que toute autre de l'amour et du besoin de voyager, qui, par son activité rusée, surprend la bonne foi des hommes stables, et enlève à ses concurrents presque toutes les occasions favorables? Il ne nous est pas permis de louer ce peuple ; notre société évite toute relation avec lui ; mais nous ne devons pas le blâmer, puisqu'il est du devoir des voyageurs, de se montrer bienveillants et serviables, envers tous ceux qu'ils rencontrent sur leur route.

» Les artistes aussi participent à ce grand mouvement. Le peintre, le statuaire, l'architecte, font voyager leur pinceau, leur ciseau, leur compas, partout où l'on demande des tableaux, des statues, des palais. Le musicien a besoin de changer souvent d'auditoire, puisque, plus il est nouveau pour lui, plus il l'impressionne fortement. Les comédiens voyagent tantôt en troupe et tantôt isolément, et leur talent s'accroît à mesure qu'ils le transportent de théâtre en théâtre, de ville en ville. L'enseignement lui-même doit aller de chaire en chaire, afin que la semence du savoir de chaque professeur puisse germer partout. Y a-t-il des voyageurs plus infatigables que ces hommes pieux, qui portent la parole de Dieu aux peuples les plus sauvages et les plus éloignés? et ne

voyons-nous pas des troupes de fidèles marcher, avec une persévérance héroïque, vers les saints lieux où la prière leur paraît plus efficace qu'au pied des autels de leur pays?

» Tous ces voyageurs n'ont rien qui nous étonne, car s'ils ne voyageaient point ils ne seraient pas ce qu'ils sont. Faut-il conclure de là, que celui qui cultive le sol doit y rester invariablement attaché? Interrogeons l'expérience. Le fermier qui a prospéré sur un domaine, en cherche un autre quand son bail est terminé, et le cultive avec le même amour que le premier; il n'est point de propriétaire qui n'échangerait avec plaisir le terrain qu'il a défriché, contre des landes cent fois plus vastes, qu'il défricherait de nouveau pour passer dans de nouveaux déserts à cultiver.

» Laissons ce colon intrépide lutter contre l'aridité du sol, la rigueur du climat et la férocité des animaux sauvages; retournons dans le monde civilisé, nous n'y trouverons pas plus de stabilité. Examinons l'administration des grands empires. Le fonctionnaire le plus habile n'est-il pas exposé à être appelé de province en province, de pays en pays? et ne pouvons-nous pas lui appliquer cet axiome : que sa patrie est partout où il est utile? Ne blâmons point ces hommes d'état de ne quitter qu'à regret leurs postes élevés; en les perdant ils perdent tout; car il ne leur est pas permis d'être utiles dans les contrées qu'ils pourraient visiter de leur propre mouvement.

» Il existe une profession que l'on peut regarder comme la plus honorable de toutes, et qui est en même temps la plus ambulante : je veux parler de l'état militaire. Pendant la paix même, le soldat passe sans cesse de garnison en garnison, car il faut qu'il soit toujours prêt à se mettre en route pour défendre son pays. Souvent aussi le caprice des peuples ou des souverains l'envoie guerroyer dans les contrées les plus éloignées, et il meurt presque toujours sans avoir jamais eu de domicile fixe. Si la valeur est la première vertu du soldat, le dévouement et la fidélité en sont le complément. Aussi les soldats du peuple le plus célèbre non-seulement par sa valeur, mais encore par son dévouement et sa fidélité, sont-ils toujours prêts à quitter leur pays, pour aller servir

de gardes à la personne des plus grands comme des plus petits souverains de l'Europe.

» Il existe encore une autre classe mobile et indispensable aux gouvernements : c'est celle des diplomates inavoués, qui voyagent de cour en cour et enlacent tout le monde civilisé dans leurs trames adroitement ourdies. En temps de paix, ils visitent les capitales ; en temps de guerre, ils devancent les armées victorieuses et celles qui fuient, comme pour leur indiquer les routes qu'elles doivent prendre.

» Je vous ai prouvé jusqu'ici que notre société des voyageurs, peut se glorifier de compter dans son sein les classes les plus utiles ; je vais vous prouver maintenant que les empereurs et les rois sont également des nôtres. C'est en parcourant à pied, à la tête de son armée, le monde qu'il venait de conquérir, que le voyageur impérial, le noble Hadrien, en prit possession. Les conquérants devant lesquels les murailles tombent, les frontières disparaissent et les nationalités s'évanouissent, ne sont-ils pas des voyageurs armés? et les rois qu'ils précipitent de leurs trônes, ne sont-ils pas errants et fugitifs au point, qu'ils trouveraient à peine une place, dans notre active et utile association de voyages ?

» Bannissons toutefois les élans passionnés, la tristesse, et les folles rêveries. Il est passé, le temps où l'on parcourait le monde à l'aventure ; grâce aux savants et aux artistes qui l'ont exploré en tout sens, nous savons ce que nous pouvons y trouver de bien et de mal. Cette connaissance précise et nouvelle n'est pas encore arrivée jusqu'à vous, mes amis ; mais la société s'est chargée de vous donner des éclaircissements aussi exacts qu'intéressants, sur le pays vers lequel vos vœux pourront vous pousser. Nous pouvons donc nous regarder comme une association cosmopolite. Notre pensée est grande, mais simple ; l'exécution, secondée par la raison et par la force, en sera facile. L'union seule est toute-puissante ; évitons toute division, et que le principe de l'un soit toujours celui de l'autre. Apprenons à nous comprendre en dehors de toute relation ordinaire et stable ; ne cherchons pas le droit commun dans les circonstances, mais dans notre cœur ; et notre pays et notre foyer domestique seront là où

l'on aura besoin de nous. Qui se consacre à l'utile est toujours sûr d'arriver à son but, quelle que soit la route qu'il puisse prendre; tandis que le choix de cette route est déjà une difficulté immense pour celui qui aspire au grand, au beau. Au reste, dans toutes les éventualités possibles, l'homme isolé est faible; l'association le rend fort : il doit donc la demander et la chercher, comme le propriétaire qui veut faire bâtir, demande et cherche un architecte, des maçons et des charpentiers.

» D'après le système sur lequel nous avons fondé notre société, il n'est personne trop bas placé sur l'échelle sociale, pour ne pas trouver parmi nous le moyen d'utiliser ses penchants, et même ses passions. Il pourra également réparer les malheurs et les fautes, dans lesquelles les caprices du hasard pourraient l'avoir fait tomber. Nous nous sommes, en outre, imposé deux devoirs inviolables. Le premier consiste à respecter toute espèce de culte, parce que tous se trouvent plus ou moins dans le *Credo*, et recommandent à l'homme le travail et la probité. Le second concerne la morale, que nous observons sévèrement et sans pruderie, telle que l'exigent les *trois vénérations*, enseignées à ceux d'entre vous, qui ont eu le bonheur d'avoir été élevés dans la province de nos respectables Instituteurs.

» Je viens de vous rappeler les bases fondamentales de la Société; l'heure solennelle de la séparation a sonné : saluons-la par une strophe de notre chant d'adieu. »

Et tous entonnèrent les paroles suivantes :

« Ne t'attache pas au sol que tu foules à tes pieds; ose braver le hasard : éveille-toi, avance, marche, avance toujours! Il est partout, le foyer domestique de l'homme dont le bras est robuste, dont la tête est forte et sage. Partout où le soleil brille, partout où le soleil échauffe et réjouit, il n'est point de soucis, il n'est point de tourments! Si la terre est vaste, si le monde est grand, c'est pour offrir plus d'étendue à nos efforts, plus d'espace à nos œuvres! »

CHAPITRE X.

Pendant ce chant, la plupart des artisans s'étaient levés et avaient quitté la salle deux à deux, en bon ordre et au son d'une musique bruyante. Lénardo se tourna vers l'étranger en lui demandant s'il voulait s'expliquer pendant cette séance, ou s'il désirait un entretien particulier. L'étranger se leva, salua l'assemblée, et s'exprima en ces termes :

— C'est précisément en ce moment que la réunion est telle que je la désire. Les hommes restés calmes et immobiles pendant que leurs camarades s'éloignaient joyeusement ont, par cela même, déclaré qu'ils voulaient continuer à vivre sur le sol natal. Je les en félicite cordialement, et je m'engage à leur fournir du travail pour plusieurs années. Je prie en même temps les chefs qui les ont si noblement dirigés jusqu'ici, de m'accorder quelque attention, afin que je puisse leur indiquer les ressources qui me permettent de tenir l'engagement que je viens de prendre. J'espère, qu'après ces éclaircissements, ils voudront bien me faire connaître les conditions auxquelles il faudra sans doute me soumettre.

Lénardo régla d'abord les affaires les plus pressées ; puis les artisans restés dans la salle sortirent lentement et au son d'une grave musique.

Quand il fut seul avec les deux chefs, Odoard, c'était le nom de l'étranger, leur donna tous les détails nécessaires sur sa mission, ce qui les entraîna à de longs et sérieux entretiens sur le but philanthropique de leurs entreprises mutuelles. Charmé de ses nouveaux amis, qu'il connaissait déjà de réputation, Odoard n'hésita point à leur confier une partie des secrets de sa vie.

Grâce à l'heureuse mémoire de Frédéric et à son talent d'écrire presque aussi vite que la parole, nous avons, dans nos documents, un extrait de la partie confidentielle de cette conversation, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. Plus tard ils apprendront peut-être à connaître de plus près cet homme remarquable, qui, sans doute, commence déjà à les intéresser.

PAS TROP LOIN.

Dix heures du soir venaient de sonner. Le couvert était mis dans une salle décorée de guirlandes de fleurs; et sur le buffet on voyait, au milieu de bouquets et de bougies, des gâteaux et des sucreries de toute espèce que les enfants regardaient d'un œil satisfait, parce qu'ils étaient sûrs d'avoir leur part de ce magnifique dessert. Leurs parures ressemblaient à des mascarades; mais comme il est impossible d'enlaidir les enfants, ils avaient l'air des plus jolis génies nains du monde.

Le père les réunit autour de lui et leur fit faire une répétition générale, des dialogues en vers qu'ils devaient réciter à leur mère, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

Le temps s'écoula, et la vieille ménagère vint, de quart d'heure en quart d'heure, mettre le comble à l'impatience de son maître, en lui annonçant que les lampions de l'escalier commençaient à manquer d'huile, et que les mets favoris de Madame, ne pouvaient plus se conserver chauds sans se gâter.

Les enfants, que l'ennui accablait, commencèrent à devenir insupportables, et le père les réprimanda, tout en écoutant le roulement des voitures qui passaient dans la rue, et dont pas une ne voulait entrer dans la cour. Pour cacher son dépit, il fit faire aux enfants une seconde répétition qui réussit fort mal : ils étaient impatientés, et déplaçaient les mots et outraient les gestes comme des acteurs qui ne sentent pas ce qu'ils débitent. Les angoisses du pauvre mari augmentèrent de minute en minute. Laissons-le parler lui-même :

A onze heures je n'espérais plus, je craignais. Il me semblait la voir entrer avec ses grâces faciles; je croyais l'entendre s'excuser légèrement, m'assurer qu'elle était accablée de fatigue, et me reprocher, par des voies détournées, que je la contrariais sans cesse dans ses goûts et dans ses plaisirs. Tout ce que j'avais souffert depuis plusieurs années me revint à la mémoire; je croyais la haïr, et je ne savais plus quel accueil je devais lui faire. Mes pauvres enfants, parés

comme de petits anges, dormaient sur le sofa. J'étais hors de moi; j'avais besoin de respirer le grand air, et je me disposai à sortir avec mes légers vêtements de fête. La vieille, à laquelle je balbutiai je ne sais quelle excuse, me jeta un manteau sur les épaules, et je m'élançai à travers les rues, dans cet état d'effervescence passionnée qui ne semble appartenir qu'à la première jeunesse.

En citant ce passage, nous avons amplement usé du droit que s'arrogent les poëtes épiques, lorsqu'ils jettent tout à coup leurs lecteurs au milieu de l'action. Nous venons de voir un homme estimable dans une position affligeante dont nous ignorons les causes. Pour apprendre à les connaître, rejoignons la bonne vieille, et écoutons les observations qu'elle s'adresse à elle-même :

Voilà ce que je craignais depuis longtemps!... Je n'ai pas ménagé Madame, je l'ai avertie; mais c'est plus fort qu'elle. Quand Monsieur s'est pendant toute la journée cassé la tête dans son bureau, il trouve le soir la maison vide, ou encombrée par une société qui ne lui convient pas... Madame ne saurait vivre qu'au milieu du monde, au milieu des hommes surtout. Quand elle ne peut pas toujours aller et venir, faire et refaire sa toilette, on dirait que l'air lui manque. Aujourd'hui, l'anniversaire de sa naissance, elle part dès le matin pour la campagne, et nous profitons de son absence pour tout disposer à la maison. Elle a promis d'être de retour à neuf heures : Monsieur fait répéter aux enfants les compliments qu'il a composés; ils sont parés, les appartements sont décorés, les lampions et les bougies brillent de tous côtés; les mets rôtis et bouillis, les friandises, rien ne manque; mais elle ne vient pas!... Monsieur a de l'empire sur lui-même, il cache son dépit... la patience enfin lui échappe; il se sauve de la maison au milieu de la nuit!... Où est-il allé?... J'ai fait mon devoir, j'ai dit à Madame qu'il pourrait bien lui donner une rivale... Il a courageusement résisté jusqu'ici à la belle dame qui le guette depuis longtemps... Maintenant... sa bonne volonté méconnue, ses attentions dédaignées... qui sait où tout cela pourra le conduire? Fuir sa maison à l'heure qu'il est!... Oh! c'est bien

à présent que tout est perdu!... Madame ne m'a pas écoutée quand je lui disais toujours : *N'allez pas trop loin!...*

Reprenons le fil de l'histoire telle que le mari l'a racontée lui-même à ses nouveaux amis.

En parcourant les rues au hasard, je passai devant la grande auberge où toutes les personnes de distinction ont l'habitude de descendre, et je demandai au garçon, qui me connaissait, s'il n'était pas arrivé une belle berline attelée de chevaux de poste. Il me répondit qu'on n'avait rien vu de semblable. Poursuivant alors la ruse que j'avais inventée pour éclaircir mes soupçons, je lui dis de faire prendre, en hâte, les mesures nécessaires pour recevoir dignement les nobles voyageurs que j'attendais, et qui ne tarderaient pas à arriver. J'ajoutai que je me chargeais de la dépense; et je me retirai dans une chambre du second étage, afin de laisser le premier à la disposition des hôtes que je prétendais attendre.

Dès que je me trouvai seul, mes inquiétudes se réveillèrent. Aggravant et adoucissant tour à tour les torts de ma femme, je finis par me convaincre que tout pourrait encore se remettre sur l'ancien pied, et je retrouvai, de la pensée du moins, ma vie habituelle; puis le dépit et les soupçons m'assiégèrent de nouveau. Je n'avais jamais pensé qu'il fût possible d'être aussi malheureux que je l'étais alors.

Nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu Odoard, dans le mari, qu'un événement peu important en apparence, a jeté dans une pareille agitation. Pour expliquer cet état, il est nécessaire de donner quelques détails sur son passé.

Issu d'une illustre et ancienne famille, il réunissait toutes les vertus de ses ancêtres. Élevé dans une école militaire, il y avait acquis des connaissances réelles et profondes, et son extérieur était devenu noble et imposant. Dès sa première jeunesse, il obtint un emploi à la cour qui le mit à même d'envisager les plus grands personnages sous leur véritable point de vue. Bientôt après on l'attacha à diverses ambassades, où il étudia le monde et les cours étrangères. Son heureuse mémoire, son esprit pénétrant, sa facilité à s'exprimer dans presque toutes les langues, son adresse à profiter du passé, à utiliser le présent et à prévoir l'avenir, ses

manières insinuantes sans importunité, lui valurent l'estime et l'affection générales. Ses succès diplomatiques attirèrent sur lui l'attention du premier Ministre, qui, pour s'attacher intimement un homme aussi remarquable qu'utile, lui fit épouser sa fille. Cette jeune personne était douée d'une beauté rare et de tous les talents qui font le charme de la vie sociale.

Le courant des félicités humaines, quelque bien établi qu'il puisse être, rencontre tôt ou tard une digue qui le refoule sur lui-même.

Le souverain du pays, dont le beau-père d'Odoard était le premier Ministre, se trouvait être le tuteur et l'oncle de la princesse Sophronie, dernier rejeton de la branche aînée. Si la loi donnait la couronne à son oncle, elle laissait du moins à cette princesse, tant de droits et de priviléges, que, pour éviter toute discussion, on résolut de la marier au prince héréditaire, son cousin; mais il était encore si jeune que, pour l'instant, la réalisation de ce projet était impossible. Odoard fut chargé de négocier cette union; mais on ne tarda pas à l'accuser de nourrir un penchant secret pour la princesse, qu'il avait en effet chantée, sous le nom d'Aurore, dans un petit poëme très-passionné. De son côté, Sophronie accrédita ces soupçons, en répondant sèchement aux railleries qu'on se permettait sur sa préférence marquée pour Odoard, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas apprécier le mérite d'un tel homme.

Le cours des événements acheva de mettre toutes les apparences contre lui. Les conseillers directs du souverain ne cherchaient qu'à éloigner les discussions sur les droits de la princesse, tandis que ses partisans pressaient de tout leur pouvoir, le règlement définitif de ces droits, afin d'utiliser la protection d'un roi voisin, parent de cette princesse, mais déjà si avancé en âge, que l'on ne pouvait compter longtemps sur sa vie. Odoard avait été chargé d'une mission de pure politesse auprès de ce roi, qui, à la même époque, prit si chaudement les intérêts de Sophronie, qu'on accusa l'envoyé de l'avoir influencé en ce sens. Enfin l'acharnement de ses ennemis fut tel, que son beau-père, convaincu de son inno-

cence, eut besoin de tout son crédit pour faire convertir l'exil qu'on lui destinait, en un emploi de gouverneur d'une province éloignée.

Odoard se trouva heureux dans cette nouvelle position, qui lui permettait de déployer toutes ses facultés intellectuelles. Une foule de choses belles, grandes et durables, étaient à faire dans ce pays négligé, tandis qu'à la cour il avait toujours été obligé d'agir contre ses convictions, et de borner sa bonne volonté à opérer un bien passager. Sa femme, accoutumée au tourbillon du grand monde, en dehors duquel l'existence lui paraissait impossible, ne se décida que fort tard, et malgré elle, à venir le rejoindre. Il ne s'en crut pas moins obligé de la dédommager de ce sacrifice, en lui procurant tous les plaisirs que sa nouvelle position rendait possibles. C'est ainsi qu'il lui permit de consacrer l'été à de brillantes parties de campagne, et l'hiver aux théâtres d'amateurs, aux bals et aux fêtes de tout genre. Il poussa la bonté et l'indulgence jusqu'à recevoir, à titre d'*Ami de la maison*, un étranger qui lui déplaisait; car, dès leur première entrevue, il avait reconnu en lui un homme faux et perfide.

Nous croyons en avoir assez dit, pour revenir à la narration que nous devons à l'excellente mémoire de Frédéric. Cette narration nous montre Odoard se promenant à grands pas dans la chambre de l'auberge, où il venait de faire préparer une réception magnifique, pour des hôtes qu'il n'était pas sûr de voir arriver. Le garçon lui offrit une tasse de bouillon qu'il accepta avec empressement, car il n'avait pas goûté au splendide repas resté intact à la maison.

Bientôt un cor de postillon, que le garçon reconnut pour appartenir à la contrée des montagnes, se fit entendre dans la rue, et une berline attelée de quatre chevaux de poste entra dans la cour. Le garçon s'élança d'un bond vers la porte en s'écriant : Voici votre monde. Odoard n'eut que le temps de lui recommander de ne pas le trahir et de soutenir hardiment que rien n'avait été commandé d'avance.

L'agitation d'Odoard ne lui avait pas permis de voir les voyageurs descendre de voiture, et il ignorait encore qui ils étaient, lorsque le garçon vint lui dire que la berline avait

amené trois dames, l'une âgée et respectable, l'autre jeune, noble, gracieuse et belle au delà de toute expression.

— Quant à la troisième, ajouta-t-il, c'est une soubrette délicieuse, flattant et commandant tour à tour. Je me suis mis à la courtiser, et elle a pris avec moi un ton de moquerie espiègle et dédaigneux, qui lui sied à merveille. Les dispositions prises pour les recevoir ont étonné ces dames, et le souper que je viens de leur servir a mis le comble à leur surprise.

Les deux voyageuses s'étaient en effet mises à table; mais la plus âgée mangeait fort peu, et la jeune ne prenait rien. Lucie, c'est le nom de la femme de chambre, stimulée par la faim, trouvait tout excellent, et s'extasiait sur la qualité des bougies, du linge, des porcelaines et de tous les objets de luxe, qu'il est si rare de rencontrer dans une auberge où l'on tombe à l'improviste.

Lorsque le garçon vint desservir la table, la dame âgée lui demanda si, dans cette maison, on était toujours aussi bien préparé à recevoir les voyageurs, même quand ils arrivent au milieu de la nuit. Cette question toute simple, le jeta dans la position d'un enfant assez discret pour garder un secret, mais trop inexpérimenté pour ne pas laisser deviner qu'on lui en a confié un. Ses réponses embarrassées enhardirent la femme de chambre, qui lui tendit un piége, où il se prit complétement. Persuadée que leur réception avait été commandée d'avance par un ami officieux, elle soutint que cet ami était un vieux monsieur. Le garçon protesta vivement contre cette qualification, et déclara que l'homme, dont il avait exécuté les ordres, était jeune et bien fait. La jeune dame, presque effrayée d'abord, se rassura en songeant que cette attention ne pouvait venir que de son oncle; mais son amie lui fit observer qu'une pareille galanterie n'était pas dans ses habitudes. Et pourtant, comment l'attribuer à un autre, puisque lui seul savait que sa nièce devait passer par cette ville à une pareille heure de la nuit?

Lucie fit remarquer à sa maîtresse que le garçon se coupait à chaque instant, et que pour savoir définitivement à quoi s'en tenir, il fallait faire prier l'inconnu de vouloir

bien venir recevoir les remercîments de ces dames. Au même instant, elle lui en donna l'ordre en leur nom, et lui recommanda de dire à ce monsieur que, s'il refusait cette invitation, les dames iraient elles-mêmes le trouver dans sa chambre.

Le garçon courut aussitôt près d'Odoard :

— Je n'y comprends plus rien, lui dit-il; on vous prend pour un vieil oncle qu'on veut voir absolument. Ce n'était donc pas ces dames-là que vous attendiez? Au reste, qu'est-ce que cela vous fait? l'aventure n'en sera que plus piquante. Ne la dédaignez pas, la jeune dame vaut bien la peine qu'on se dérange pour elle. En tout cas, hâtez-vous de descendre, si vous ne voulez pas voir toute la volée s'abattre ici.

L'agitation demande de l'agitation. Odoard était trop ému pour ne pas saisir avec empressement le nouveau, l'inattendu qui venait s'offrir à lui. A cette impatience, se mêlait un vague pressentiment qui semblait lui dire qu'il allait au-devant d'une ancienne connaissance.

Dès que les deux dames le virent paraître sur le seuil de la porte, elles crurent reconnaître l'oncle, et se levèrent pour aller le recevoir; mais au même instant la jeune personne poussa un cri aigu, et se jeta dans les bras de sa vieille amie.

Déjà Odoard l'avait reconnue; il voulait fuir; un pouvoir irrésistible le poussa en avant. Eperdu, hors de lui, il tomba aux pieds de la belle voyageuse, saisit sa main, et la couvrit de baisers brûlants.

— Aurore ! murmura-t-il d'une voix étouffée...

Retournons à la maison où nous avons fait connaissance avec le héros de cette petite histoire.

La bonne vieille ne sachant plus ni que faire ni que penser, entretint machinalement les lampions de l'escalier, et retira du feu le magnifique souper, dont plusieurs plats étaient perdus sans ressources. La femme de chambre, restée près des enfants endormis, renouvela avec une patience imperturbable, les bougies qui touchaient à leur fin. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi.

La maîtresse de la maison, si impatiemment attendue, arriva enfin. Pour excuser l'absence du mari, la bonne vieille

dit au domestique qui avait accompagné madame, qu'une affaire importante venait de le forcer de sortir. Le domestique raconta à son tour à la vieille, que le retard de sa maîtresse avait été occasionné par un accident arrivé en route : la voiture avait versé dans un fossé.

Albertine, c'est le nom de la jeune dame, monta l'escalier sans daigner remarquer la brillante illumination. En entrant dans la salle, les apprêts de fête et la toilette des enfants l'impressionnèrent si désagréablement, qu'elle demanda d'un air piqué ce que signifiait cette mascarade.

— Elle vous aurait fait sans doute beaucoup de plaisir, répondit la femme de chambre, si vous étiez arrivée quelques heures plus tôt.

Les enfants se réveillèrent, reconnurent leur mère, et se mirent à réciter leurs compliments; mais comme elle ne les écoutait point, ils se découragèrent; la mémoire les abandonna, et ils restèrent court. La femme de chambre les emmena pour les coucher, et Albertine, restée seule dans la chambre, éclata en sanglots.

Pour expliquer cette douleur, il est indispensable de dire quelques mots sur le passé et sur le caractère d'Albertine. C'était une de ces femmes auxquelles on ne trouve rien à dire dans un tête-à-tête, mais qu'on s'estime heureux de rencontrer dans le monde. C'est là seulement qu'elles peuvent briller ; car leur genre de mérite demande, pour paraître et se faire sentir, un vaste cercle d'action, de nombreux témoins, un élément enfin qui les porte et les pousse, et en dehors duquel elles sont complétement nulles.

L'homme dont nous avons déjà parlé sous le titre d'*Ami de la maison*, s'était insinué dans ses bonnes grâces, parce qu'il savait la placer dans son élément, en l'entourant toujours d'une société nombreuse et remuante. La jeune et brillante Florine, propriétaire d'un domaine du voisinage, le secondait de son mieux; car dans son château, qu'elle habitait pendant l'été, les fêtes succédaient aux fêtes, et les plaisirs aux plaisirs.

Florine était née pour cette vie de dissipation : espiègle et gaie, elle ne semblait demander de l'affection à personne, et ne vouloir jamais en accorder. Danseuse passionnée et

causeuse intrépide, elle n'estimait les hommes qu'autant qu'ils allaient en mesure, et qu'ils ne gardaient jamais le silence pour se livrer à une réflexion quelconque. Voulant multiplier les occasions de réunir chez elle une société nombreuse, elle avait réclamé le privilége de célébrer, dans son château, les fêtes de toutes ses connaissances. Le jour de l'anniversaire de la naissance d'Albertine, elle avait redoublé d'efforts pour varier les plaisirs; les danses, les jeux et les repas s'étaient prolongés jusqu'à l'entrée de la nuit. Il fallait partir enfin, et se hasarder au milieu des ténèbres, sur une route d'autant plus mauvaise, qu'on avait commencé à la réparer. Florine, qu'une affaire de toilette rappelait à la ville, avait accepté une place dans la voiture de son amie. Le cocher dirigeait ses chevaux au hasard, car la nuit était sombre; les cahots se succédèrent rapidement, et la voiture tomba dans un fossé. La peur fit oublier toute prudence à *l'Ami de la maison*.

— Florine, ma chère Florine, es-tu blessée? s'écria-t-il.

Albertine crut rêver. Le traître ne tarda pas à se dévoiler plus complétement encore : sa complice avait perdu connaissance; il la prit dans ses bras et parvint à l'arracher de la voiture, sans songer à la malheureuse Albertine. Le domestique vint enfin au secours de sa maîtresse, et la conduisit dans une petite auberge, située à peu de distance du théâtre de cette catastrophe. Là, une déception plus cruelle encore l'attendait. Florine était étendue sur le seul lit qu'il y eût dans cette auberge, et *l'Ami de la maison*, secondé par l'hôtesse, lui prodiguait les soins les plus tendres. Elle ouvrit enfin les yeux et jeta les bras autour du cou de son sauveur. Tous deux s'abandonnèrent sans réserve à la joie de se retrouver après l'événement funeste qui aurait pu causer la mort de l'un ou de l'autre, et rompre ainsi un lien, d'autant plus tendre et plus enivrant, qu'il était secret et coupable. Les yeux de Florine avaient repris leur éclat et ses joues leurs nuances brillantes; le bonheur l'embellissait.

Albertine se tenait seule et debout, dans un coin de la chambre; on ne songeait pas même à elle. Qui oserait décrire ce qui se passait alors dans son cœur?

Le cocher était parvenu à remettre la voiture en état de marcher, et chacun y reprit sa place. L'enfer lui-même, n'aurait pu resserrer dans un espace plus étroit et plus près les uns des autres, les traîtres et la victime.

CHAPITRE XI.

Depuis plusieurs jours Lénardo consacrait tous ses instants à procurer aux émigrants ce dont ils pouvaient avoir besoin, tandis qu'Odoard sondait les facultés des membres de la *Société de l'Union*, décidés à rester dans leur pays. Wilhelm et Frédéric, qui n'avaient rien à faire, s'entretenaient ensemble sur le but et sur les résultats probables des projets de leurs amis. Malgré sa légèreté habituelle, le jeune espiègle développa son opinion avec beaucoup de clarté. Bientôt tous deux arrivèrent à cette conclusion, que la religion et la morale étaient le meilleur, l'unique lien d'union entre tous les habitants de la terre.

Il serait utile, peut-être, de faire voir à nos lecteurs comment le jeune frère de Nathalie, parvint à faire adopter ce principe à notre héros; la crainte d'abuser de leur patience, nous décide à ne donner ici, que la quintessence des réponses de Frédéric aux questions de son ami.

« Le but de toutes les religions, est de faire accepter patiemment à l'homme, le mal qu'il ne peut éviter; mais chacune d'elles marche vers ce but par une autre route. La religion chrétienne se fait accompagner par la foi, par l'espérance et par l'amour, ce qui donne à la résignation quelque chose de doux et de consolant au milieu des souffrances les plus cruelles. Aussi est-ce cette religion que nous avons adoptée, en nous réservant, toutefois, le droit de l'enseigner à notre manière. Selon nous, il faut pénétrer les enfants de tous les bienfaits de cette religion, avant de leur parler de son origine et de son histoire. Nous sommes tous convaincus que, pour chérir le fondateur du christianisme, autant qu'il mérite de l'être, et pour regarder comme sacré ce qui se rapporte à lui, il faut, avant tout, concevoir

une juste idée du bien qu'il a fait. Si nous repoussons les juifs comme incapables de participer aux progrès de la civilisation et de l'humanité, c'est parce qu'ils rejettent le Christ, c'est-à-dire, le principe de toute civilisation et de toute philanthropie.

» Quant à notre morale, elle est aussi laconique que pure, et pourrait au besoin, se renfermer dans ce seul axiome : Soyez modeste et modéré pour vous procurer le superflu ; soyez infatigable et actif pour vous procurer le nécessaire. Que chacun commente et explique ces paroles selon ses manières de voir, elles n'en resteront pas moins une source inépuisable d'actions utiles.

» Nous exigeons, avant tout des nôtres, un profond respect pour le temps, ce don précieux de la nature et de Dieu, qu'on peut appeler le compagnon le plus actif et le plus infatigable de la vie. Aussi prodiguons-nous, dans la province des Instituteurs, les horloges qui marquent les heures et les minutes ; et les télégraphes établis sur tous nos domaines indiquent, jour et nuit, le cours des heures par des signaux particuliers.

» Notre morale, toute pratique, s'appuie spécialement sur la prudence et sur la circonspection ; elle demande un emploi sagement combiné de chaque heure, de chaque instant du jour. Comme nous ne sommes encore qu'au point de départ de notre société nouvelle, nous attachons une haute importance aux liens de famille, et nous surchargeons les pères et les mères de grands et pénibles devoirs. Dans son ensemble cependant nous facilitons l'éducation, puisque chaque individu est obligé d'être lui-même son serviteur ou sa servante. Sous certains rapports nous nous soumettons tous à un principe unique : c'est ainsi que l'enseignement de la lecture, de l'écriture, de la géométrie, est invariablement soumis à la direction de l'Abbé, dont l'excellente méthode est le plus haut degré de perfectionnement de l'enseignement mutuel, car son plus vif désir est de former à la fois, des élèves et des maîtres.

» Je mentionnerai encore un autre enseignement mutuel pratiqué parmi nous : il consiste à attaquer ou à repousser

un ennemi, et c'est dans cette partie surtout que brille Lothaire. Ses manœuvres rappellent les campagnes aventureuses de l'Amérique, et cependant elles sont originales, car tout ce qu'il fait ne saurait être autrement.

» Je dois ajouter que, dans la société que nous allons former, nous n'admettrons, pour l'usage ordinaire, ni cloches ni tambours. Les voix humaines remplaceront les premières ; les instruments à vent suppléeront aux seconds. Ces voix et ces instruments n'ont rien de neuf, mais la manière de les utiliser appartient à l'esprit qui, au besoin, les aurait inventés.

La première condition de durée d'un établissement quelconque, est le courage de ses chefs, et nous n'en manquons pas ; chacun de nous est impatient de se mettre à l'œuvre, mais il sait en même temps qu'on ne saurait débuter avec trop de simplicité ; voilà pourquoi nous nous occupons beaucoup moins de jurisprudence que de police. Les règlements de la nôtre sont aussi précis que clairs ; pour vous le prouver, je vais vous en citer quelques-uns.

» Personne n'a le droit de se rendre importun ; celui qui l'est sera mis de côté jusqu'à ce qu'il ait appris à se faire supporter. Lorsqu'un objet inanimé ou un être insensé se trouve en ce cas, il sera détruit à l'instant.

» Chaque district aura trois directeurs de police ; qui se relayeront toutes les huit heures, comme dans les mines ; dans notre gouvernement aussi, il n'y aura point de temps d'arrêt, car la surveillance est toujours plus nécessaire la nuit que le jour.

» Ces directeurs de police auront le droit de blâmer, d'exhorter et même celui de réprimander ; mais à la plus légère résistance ils réuniront les jurés. Quand il y aura partage de voix, celle du chef ne sera pas prépondérante, et l'on aura recours à un tirage au sort. Selon nous, lorsque dans une assemblée délibérante les opinions se divisent en parties égales, il est impossible à la raison humaine de décider à laquelle des deux il faut donner la préférence.

» Nous avons, au reste, des principes qui nous sont particuliers sur les majorités en général. Nous les respectons pour tout ce qui concerne les nécessités de ce monde ; mais quand

nous les considérons dans un sens plus élevé, elles nous apparaissent sous un point de vue dont il n'est pas encore temps de parler publiquement.

» Dans nos états, lorsqu'on demandera l'autorité supérieure qui dirige tout, on ne la trouvera jamais à la même place. Cette autorité doit être constamment errante, afin de maintenir l'équilibre dans les affaires importantes, et de veiller à la stricte observation de la liberté individuelle dans tous les autres cas. Ceci n'est point une innovation; l'histoire de l'Allemagne nous en offre plus d'un exemple. La cour et les tribunaux de nos anciens empereurs étaient ambulants; et certes il n'y a pas d'organisation sociale qui soit plus utile à la liberté. Cette conviction nous fait rejeter l'idée de l'établissement d'une capitale; nous connaissons d'avance la contrée où elle finira par s'élever, mais que ce soit du moins le plus tard possible : aussi nous gardons-nous bien d'en parler.

» Ce sont là les points principaux sur lesquels nous sommes tous d'accord, et que, cependant, nous discutons encore dans chacune de nos réunions; le reste se décidera quand nous serons sur les lieux. La nouvelle situation de la société, avec ses conditions de durée, sera déterminée par la loi. Dans cette société, tout le monde aura le droit d'avertir celui qui a commis une faute, qu'il doit la réparer et ne plus y retomber. Tout homme arrivé à l'âge mûr pourra blâmer sévèrement l'auteur de cette faute; mais les anciens et les juges élus devront seuls le réprimander officiellement. Quant aux punitions, elles ne seront prononcées que par une assemblée délibérante, convoquée à cet effet.

» L'expérience a prouvé que les lois sévères ne se maintiennent jamais longtemps; les nôtres seront douces et indulgentes. Nos punitions se borneront à exclure le coupable de notre société, pour plus ou moins de temps, selon la nature du délit. Quand la propriété se sera affermie, les châtiments s'étendront sur elle, afin de frapper plus efficacement le citoyen qui aura troublé la tranquillité de celui qui possède.

» Pour l'instant, il s'agit d'emporter avec nous, au delà des mers, les avantages de la civilisation, et d'en laisser les

abus derrière nous. C'est ainsi que nous ne souffrirons ni cabarets ni cabinets de lecture; je ne dirai pas comment nous nous conduirons à l'égard des tonneaux et des livres : ce sont là de ces choses dont on ne peut juger qu'après les avoir mises à exécution. »

Ces mêmes motifs empêchent le rédacteur de ces documents, de parler d'une foule de projets que la société elle-même regarde encore comme problématiques. Il serait donc aussi imprudent d'essayer leur réalisation dans notre vieux monde, qu'il serait déplacé d'espérer, qu'en les développant, on pourrait obtenir son approbation.

CHAPITRE XII.

L'assemblée solennelle, devant laquelle Odoard devait expliquer sa mission, venait de se réunir; il lui parla en ces termes :

« La tâche importante dont je me suis chargé ne vous est pas entièrement inconnue; je vous en ai déjà assez dit pour vous prouver que, selon moi, il existe, non-seulement dans le nouveau, mais encore dans l'ancien monde, de vastes terrains à exploiter. En Amérique, des contrées entières offrent l'aspect d'une nature inculte, sauvage et si robuste, que l'homme ose à peine l'attaquer pour l'exploiter à son profit. Aussi faut-il une volonté inébranlable et une persévérance à toute épreuve pour conquérir, sur ces vastes déserts, de riches et fertiles propriétés. En Europe, la position des choses est toute différente, la propriété existe, elle est sanctionnée par le temps; la société entière la respecte, et l'individu qui la possède la regarde comme sacrée.

» Vous le voyez, au delà des mers, l'immensité de l'étendue semble offrir des difficultés insurmontables; ici, nous trouvons des obstacles plus grands encore dans des limites trop positivement arrêtées. L'habitude, les premières impressions de la jeunesse, le respect des préjugés et la jalousie, rendent celui qui possède l'ennemi naturel de toute espèce de réforme. Plus une pareille organisation est an-

cienne, plus il est difficile de travailler au bien-être général, qui, tout en causant quelques maux individuels, finit toujours par une réaction bienfaisante sur les individus qu'il avait froissés d'abord.

» Depuis plusieurs années, je gouverne, au nom de mon souverain, une province éloignée de ses états, et dont la situation est loin de ce qu'elle pourrait être. Les limites trop positivement arrêtées, dont je viens de vous parler, ont empêché jusqu'ici les habitants de cette province d'envoyer leurs produits au dehors, et de recevoir en échange les objets qui leur manquent. Mes pouvoirs sont illimités, et cependant je n'ai pu faire que peu de bien; car mes voisins me refusaient leur concours. J'allais me résigner et utiliser autant que possible les vieilles routines, lorsque je vis arriver, à ma grande satisfaction, à la place des vieux administrateurs, de jeunes hommes animés des mêmes sentiments et des mêmes désirs que moi. Il ne m'a pas été difficile de leur faire adopter mes projets, et nos princes les ont approuvés. Notre succès n'en serait pas moins très-douteux, si le temps n'était pas venu à notre secours. Vous savez à quel point il affranchit les esprits. Lui seul nous apprend à voir de loin, et c'est ainsi qu'il faut envisager tout ce qui est grand, afin qu'il puisse nous élever au-dessus de nous-mêmes; car lorsque nous délibérons sur les moyens de le réaliser, nous sommes tous sujets à retomber, et à oublier l'utilité de l'ensemble devant les dangers de détail.

» Mais, je vous le répète, le temps est venu et viendra toujours à notre secours. L'esprit du siècle marche et fera ce que la raison n'aurait pu faire; il pénètrera les hommes de la nécessité de sacrifier de petits intérêts individuels au grand intérêt général. Toutes nos mesures sont prises; il y aura des routes à faire, des auberges, des villages à bâtir. Bientôt les sommes considérables, dont on a fait jusqu'ici un emploi si peu utile, répandront la vie et la prospérité dans toute notre patrie; car, j'ose l'espérer, notre activité trouvera des imitateurs.

» Pour assurer à tous ceux qui nous seconderont dans notre entreprise, une position sociale digne de leur mérite,

nous avons décidé que leur travail ne sera plus désigné par le mot métier, mais par celui d'art plastique, que nous séparerons des arts d'imagination, dont il ne saurait être question ici, puisque vous vous êtes tous consacrés à des travaux d'une utilité réelle, et qui concernent spécialement la construction.

» Je signalerai d'abord le tailleur de pierres, qui prépare la matière primitive ; le maçon ne l'emploie qu'après s'être assuré que le terrain réunit toutes les conditions nécessaires à la durée de son œuvre. Le charpentier unit ses efforts, et les couronne, pour ainsi dire ; ce dernier n'est pas le moins utile. Le menuisier, le vitrier, le serrurier, achèvent de rendre la demeure agréable et sûre.

» Je vous recommande d'observer scrupuleusement les degrés d'apprenti, de compagnon et de maître, qu'on pourra subdiviser encore après un mûr examen des capacités.

» Celui qui entre dans notre société doit savoir qu'il pratique un art positif, où toute négligence est dangereuse, et par conséquent impardonnable. Dans les grandes entreprises comme dans les grands dangers, la légèreté devient un crime. En tout cas, les arts utiles doivent servir de modèles aux beaux-arts. En considérant ces derniers de près, on trouve que la manière plus ou moins parfaite de les pratiquer est de fort peu d'importance ; qu'une statue soit bien ou mal faite, elle se tiendra toujours debout ; que le personnage d'un tableau soit mal dessiné, et qu'il ne se trouve pas sur le plan voulu, il ne fera pas pour cela enfoncer la toile. J'ai vu danser avec plaisir au son du méchant violon d'un musicien de cabaret ; et plus d'un fidèle s'est sincèrement édifié au plein-chant le plus faux et le plus nazillard. La poésie est plus libre encore, et cependant chacun de ces arts a ses lois déterminées ; mais il peut les enfreindre sans qu'il en résulte aucun mal pour l'espèce humaine. Il n'en est pas de même des arts positifs, où les plus légères méprises ont des conséquences funestes. »

L'orateur termina son discours par de bonnes et sages paroles ; puis l'on distribua la chanson suivante, que toute l'assemblée chanta sur un air connu.

« Partir ou rester, rester ou partir, que nous importe désormais ? Partout où nous serons utiles, nous trouverons le bonheur ! Qu'il soit béni le lien qui nous unit ! sois béni, ô toi ! notre chef ! Te suivre et t'obéir sera pour nous une tâche douce et facile ; car tes vœux se renferment dans les limites de la patrie !

» Ta justice proportionne le travail à la force ; ta bonté devine les besoins et les désirs, et cherche à les satisfaire tous. Au vieillard le repos et la dignité, au jeune homme une femme et du travail pour la nourrir. De la confiance à tous ; à tous une maisonnette commode et propre ; une simple haie pour enclore la cour et le jardin ; car, pour protéger les biens de tous, la bonne foi veille à la sûreté du voisinage.

» Là, ou sur des routes nouvelles, le voyageur se reposera dans des auberges nouvelles ; là où l'étranger recevra en partage une large mesure de terre à cultiver, c'est là que nous nous établirons. Hâtons-nous, hâtons-nous d'entrer dans notre patrie et de nous y fixer à jamais. Honneur à toi, notre chef ! honneur au lien qui nous unit ! »

CHAPITRE XIII.

Un silence complet avait succédé au mouvement tumultueux des jours précédents. Les trois amis étaient restés seuls, et il était facile de s'apercevoir que deux d'entre eux, Frédéric et Lénardo, avaient retardé leur départ malgré eux, et qu'ils attendaient, avec une impatience inquiète, les dépêches qui devaient leur apporter des nouvelles indispensables pour effectuer ce départ.

Un messager arriva enfin avec un immense paquet, que Frédéric voulut ouvrir aussitôt. Lénardo le retint.

— Pas tant de précipitation, lui dit-il ; notre destinée touche à sa solution ; et puisqu'elle ne dépend pas de notre raison, mais de la volonté d'autrui, nous devons, avant tout, nous préparer à la recevoir avec résignation, comme s'il

s'agissait d'un jugement de Dieu, devant lequel l'intelligence humaine s'incline et se déclare captive.

— Tu n'es pas aussi calme que tu voudrais le paraître, répondit Frédéric. Je te laisse seul avec tes secrets, qui, en tout cas, ne sauraient me concerner. Mais souffre que j'apprenne enfin à un ancien et bon ami, ce que nous lui avons caché trop longtemps.

A ces mots il s'éloigna en entraînant Wilhelm.

— Elle est retrouvée, lui dit-il, la *brune jeune fille*, et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'elle deviendra.

— Je le sais; les amis ne se disent jamais rien plus clairement que ce qu'ils veulent se cacher. Les derniers passages du journal de Lénardo, où il se rappelle si vivement la lettre que je lui ai écrite dans le temps, m'ont fait tout deviner... J'ai vu, avec les yeux de l'imagination, Lénardo arriver le lendemain matin dans cette maison, où je savais qu'il la retrouverait... Ma pensée n'osait aller plus loin... Ce n'est pas une vaine curiosité, c'est l'intérêt de l'amitié qui m'a fait blâmer votre réserve à ce sujet.

— Tu as eu tort de t'en trouver blessé; car nous n'avons gardé le silence que pour ne pas te priver, par un simple récit, du plaisir que te procurera la lecture du reste du journal de Lénardo. Makarie vient de nous le renvoyer avec beaucoup d'autres dépêches, que notre ami commente en ce moment.

Et s'éloignant avec sa pétulance habituelle, il revint au bout de quelques secondes, remit à Wilhelm le manuscrit en question, et repartit en hâte pour aller prendre connaissance de l'arrêt que les auteurs des dépêches reçues prononçaient sur leur avenir à tous.

JOURNAL DE LÉNARDO (suite).

Vendredi, 19.

Comme nous n'avions pas de temps à perdre pour arriver de bonne heure chez madame Suzanne, nous déjeunâmes en

hâte avec la famille du tisserand, que nous félicitâmes à demi-mot de l'heureux mariage qui ne pouvait manquer de se réaliser bientôt. Les cadeaux que je laissais à la jeune fille avaient quelque chose de nuptial, à la grande satisfaction du Lamier, qui s'était chargé de les remettre lui-même après mon départ.

Au bout de quelques heures, nous arrivâmes au terme de notre voyage. C'était une étroite vallée, dont les rochers qui lui servaient de remparts, se réfléchissaient dans un lac limpide. Çà et là s'élevaient de riantes maisons, entourées de champs et de jardins bien cultivés et réchauffés par un soleil ardent. Le Colporteur m'introduisit dans la plus apparente de ces maisons, où il me présenta à madame Suzanne. A sa vue, une sensation indéfinissable s'empara de moi. Ses manières étaient douces et prévenantes; elle s'applaudit surtout de ce que nous étions venus un vendredi, le jour le plus calme de la semaine, puisque chaque jeudi elle expédiait par le lac, à la ville voisine, le produit des travaux de toute la contrée. Puis elle pria le Colporteur de lui faire quelques commissions, qui devaient l'occuper pendant plusieurs jours, et dont il se chargea avec plaisir. Avant de partir, il promit de venir me reprendre.

J'étais loin d'être à mon aise; un pressentiment secret me disait que je venais de retrouver la femme dont le sort m'avait causé tant de tourments. En la voyant de près, je n'osai plus le croire; mais dès qu'elle se détournait de moi, il me semblait que je la reconnaissais de nouveau. Enfin j'étais en proie à cette lutte cruelle entre les souvenirs et les illusions, qui rendent souvent nos rêves si pénibles et si fatigants.

Quelques fileuses en retard apportèrent leur travail de la semaine; Suzanne les réprimanda avec douceur, et les invita à être plus exactes une autre fois. Pour mieux remplir envers moi les devoirs de l'hospitalité, elle chargea du détail des affaires, Marguerite et Lise, deux jeunes filles dont le Colporteur m'avait parlé, et que par cette raison j'observai attentivement. Cet examen acheva de jeter le désordre dans mes esprits; car il portait en même temps sur la maîtresse

de ces deux jeunes filles, que je trouvais plus que jamais différente du souvenir, que la femme que je cherchais depuis si longtemps, avait laissé dans ma mémoire.

Suzanne redoublait d'égards envers moi à mesure qu'elle s'apercevait des connaissances que j'avais acquises, dans le genre de commerce et de fabrication auquel elle avait consacré sa vie. Elle me fit visiter ses magasins, que le convoi de chevaux de somme, dont la rencontre m'avait été si désagréable dans les montagnes, venait de remplir de nouveau. Puis elle m'apprit que cette immense quantité de cotons venait de Trieste, et m'initia dans tous les détails de son industrie. L'intérêt que j'y prenais lui fit croire que j'étais un voyageur de son correspondant de Trieste, chargé du recouvrement du prix des cotons qu'il fournissait à la contrée. Je le présume du moins, car elle me dit qu'elle était en mesure. Ma réponse évasive parut l'étonner beaucoup. Pour cacher son embarras, elle donna quelques ordres aux jeunes filles qui travaillaient dans la pièce où nous nous trouvions : je crus voir Pénélope au milieu de ses servantes. Quand elle revint près de moi, sa physionomie avait changé d'expression.

— Ce n'est donc pas une affaire de commerce qui vous a conduit en ce pays? me demanda-t-elle.

Je gardai le silence, et elle reprit d'un air embarrassé, mais plein de charmes :

— Je ne sais pourquoi vous m'inspirez de la confiance, ni ce qui m'autorise à vous demander la vôtre... n'importe, accordez-la-moi, si toutefois votre cœur vous le conseille.

Le regard qu'elle arrêta sur moi avait quelque chose de si touchant et de si connu de moi, que ma raison se troubla; je sentis mes genoux fléchir... On vint l'appeler; je cherchai à me remettre, et je me promis de rester maître de mes émotions, car je pressentis qu'il devait m'arriver quelque chose d'extraordinaire.

Marguerite me montra toutes sortes de beaux tissus et m'expliqua les divers procédés de leur fabrication : je les inscrivis sur mes tablettes sous sa dictée; mais c'était un travail purement machinal, ma pensée était ailleurs. Lise

vint se joindre à nous et contraria sans cesse sa compagne, dans le seul but d'attirer mon attention. Cette conduite me déplut; je feignis de ne pas voir la jeune étourdie, qui, au lieu de se décourager, passa et repassa plusieurs fois devant moi en me donnant de légers coups de coude, ce qui acheva de m'indisposer contre elle.

L'Aimable Belle, Suzanne mérite ce nom sous tous les rapports, revint et me conduisit au jardin, pour profiter, me dit-elle, des derniers rayons du soleil prêt à disparaître derrière les montagnes. Sur son visage errait un de ces sourires charmants qui annoncent qu'on a quelque chose d'agréable à dire, mais qu'on ne veut pas annoncer trop vite. Je me sentais heureux, mais embarrassé. N'osant lui offrir mon bras, je marchais à ses côtés sans parler. Elle rompit le silence en me montrant deux grandes caisses dans lesquelles on avait planté des cotonniers.

— Vous voyez, dit-elle, le produit des graines qui seraient si nuisibles à notre industrie, si nous n'avions pas soin de les enlever des cotons que l'on nous envoie. C'est un hommage de reconnaissance que je rends à la plante dont les produits nous procurent à tous des moyens d'existence. J'aime à la voir ainsi vivante devant moi.

Après ce petit prélude, elle revint aux détails de son commerce.

— Chaque jeudi au soir, me dit-elle, nous portons le produit des travaux de la semaine dans le coche qui traverse le lac pendant la nuit, et arrive le vendredi matin à la ville où nous vendons nos marchandises aux négociants, qui forment une grande partie de la population de cette ville. La vente n'est cependant pas l'unique objet de ces voyages quotidiens: les fabricants et leurs facteurs en profitent pour acheter divers objets d'utilité ou de luxe qu'ils rapportent aux leurs. Aussi chaque chef de famille est-il suivi par de joyeuses espérances mêlées de craintes et d'alarmes; car il survient parfois des tempêtes, et la vente est souvent difficile et peu avantageuse. On peut dire, en général, que le retour du coche est toujours attendu avec des émotions violentes et variées : il rend à la famille son chef indispensable; il ap-

prend à la ménagère économe quel a été le gain de la semaine; il apporte aux curieux les nouvelles de la ville et des pays éloignés, à la jeune fille une parure, aux gourmands une friandise.

Le séjour à la ville, continua-t-elle, se prolonge toujours jusqu'au soir : alors le lac s'anime, les coches le sillonnent en tout sens; ils déploient leurs voiles ou forcent de rames; ils luttent de rapidité et d'adresse, et les vainqueurs raillent en passant les rivaux qu'ils laissent derrière eux. Il y a quelque chose de séduisant, de magique dans cette traversée. D'abord le lac réfléchit les montagnes d'alentour, et les derniers rayons du soleil l'échauffent et l'éclairent : peu à peu ces nuances s'assombrissent, les étoiles paraissent; le tintement des cloches, qui sonnent l'*Angelus* du soir, arrive du rivage et se perd dans le vague; sur les rives, des lumières et des feux allumés par la main de l'homme, scintillent et se reflètent dans les eaux bleuâtres du lac; la lune enfin paraît, et ses doux rayons argentent toute cette surface d'azur, légèrement agitée par le vent de la nuit. Les riches paysages, les bourgs, les fermes, les habitations isolées, fuient devant le coche rapide; il touche enfin au terme de sa course : le cor annonce son heureuse arrivée par une fanfare brillante, et au même instant des torches nombreuses illuminent les montagnes. Ces phares mouvants s'agitent, ils marchent, ils descendent sur la rive, et chaque famille vient recevoir le voyageur qu'elle attend.

Je l'avais écoutée avec surprise, et je ne pus m'empêcher de lui demander comment, au milieu de cette contrée sauvage et des occupations industrielles auxquelles elle s'était consacrée, son imagination avait pu prendre un élan aussi poétique.

— Je suis née dans un pays plus avancé en civilisation, me dit-elle avec un sourire malin. Il est vrai que dans mon enfance j'étais passablement sauvage, mais je n'en ai pas moins subi l'influence bienfaisante que des propriétaires instruits et spirituels exercent toujours sur leur entourage. Ajoutez à cela que j'ai été élevée dans des principes de piété qui ont développé en moi le sentiment du juste et du con-

venable, et la conscience de l'amour universel que Dieu étend sur toutes ses créatures...

Un malheur, mérité peut-être, nous força d'émigrer mon père et moi, continua-t-elle, et une larme brilla dans ses yeux. Nous errâmes longtemps de contrée en contrée; la Providence nous conduisit dans cette maison, habitée alors par une famille qui pensait et sentait comme nous, et bientôt mon père se retrouva dans son élément. De mon côté je fis tous mes efforts pour me rendre utile, et je devins bientôt capable de diriger le ménage et la fabrique, tels que vous me les voyez conduire aujourd'hui. Le fils de la maison, jeune homme beau et bien fait, était d'une nature trop vive et trop pétulante pour se borner aux pieuses lectures qui suffisaient à ses parents. Sa pénétration lui avait fait deviner que, sous ce rapport du moins, je partageais ses goûts; aussi ne tarda-t-il pas à m'en faire confidence. Il m'avoua même qu'il avait su se procurer à la ville, des livres qui donnaient à l'esprit plus d'indépendance et plus d'étendue; il fit plus, il me les communiqua, et depuis ce moment nos relations devinrent intimes, quoique bizarres. Nous ne semblions nous chercher et nous parler, que pour nous fortifier mutuellement dans des principes et dans des opinions, qui détruisent les tendres penchants chez la plupart des hommes et les éloignent les uns des autres...

Tandis qu'elle parlait ainsi, j'osais à peine la regarder; je m'aperçus cependant que l'expression de sa physionomie était en harmonie parfaite avec ses paroles. Elle garda un instant le silence, puis elle reprit avec un visage plus souriant :

— Il faut que je vous parle avec une franchise entière, afin que les dispositions poétiques, que vous avez cru remarquer en moi, ne vous paraissent pas une singularité inexplicable. Je détestais le mensonge aussi sincèrement que mon jeune ami, et cependant nous nous trouvions toujours dans la nécessité de mentir, car nous prenions ce mot dans son acception la plus élevée. Dans tout autre sens, il nous eût été impossible de nous reprocher notre assiduité aux pieuses conférences, auxquelles nous ne pouvions nous dispenser d'assister sans affliger nos parents. Pour achever d'ôter à

ces conférences l'intérêt que d'abord elles avaient eu pour moi, mon jeune ami s'efforça de me faire comprendre, que tout ce qu'on y disait n'était que du verbiage et des allégories mystiques qui, en tournant toujours autour du même point, ne devaient être pris que pour ce qu'ils étaient en effet. Je redoublai d'attention, et le langage de convention qu'on y parlait me devint bientôt si familier, que j'aurais pu prononcer de longs et édifiants discours. Il s'en amusa beaucoup, car lorsqu'il parlait je l'écoutais plus attentivement qu'un autre, et à la séance suivante je me plaisais tantôt à le répéter et tantôt à le réfuter. C'est ainsi que se resserra le lien qui nous unissait, et qui n'était autre chose que l'amour passionné du vrai, du bon, et le désir d'agir toujours d'après les inspirations de cet amour...

Quand je songe, reprit-elle après un instant de silence, que vous m'avez entraînée à ce récit à la suite de la description que je vous ai faite de nos voyages hebdomadaires, je me rappelle que des entretiens sur les scènes imposantes de la nature, étaient pour moi et pour mon jeune ami, le plus cher et le plus précieux des délassements. *Les Alpes* de Haller, les *Idylles* de Gessner, *le Printemps* de Kleist, nous avaient appris à voir le monde sous un point de vue poétique et noble, et nous aimions à nous faire remarquer et à admirer ensemble tous les phénomènes de la nature, qui, pour la plupart des hommes, passent inaperçus. A cette époque, un étranger dont nous n'avons jamais connu le véritable nom, vint s'arrêter chez nous. Ses manières dignes et affables lui gagnèrent la confiance de toute la famille. Mon ami se plaisait à lui faire visiter nos montagnes. En revenant de ces petites excursions, ils parlaient ensemble de ce qu'ils avaient vu avec autant de justesse que de raison, et ils cherchèrent à me mêler à leurs entretiens. Comme on y traitait tout ce qui peut intéresser l'intelligence et le cœur, l'étranger ne tarda pas à remarquer que nos principes religieux étaient vagues et incertains; et il nous fit sentir tout ce qu'il y a de dangereux dans la plus légère déviation des croyances auxquelles se rattachent, non-seulement les souvenirs de notre jeunesse à nous, mais encore ceux de toute

la société moderne. Il ajouta, qu'en effet, des exercices de piété périodiques et trop souvent renouvelés, finissent par n'être plus qu'un amusement paisible, ou une espèce de police qui retient les passions malfaisantes sans les dominer; d'où il résulte qu'ils minent sourdement notre existence et finissent par éclater tôt ou tard. Enfin il nous exhorta à nourrir dans notre cœur, des sentiments aussi efficaces pour la pensée intérieure, que les pieux exercices le sont pour la conduite extérieure.

Nos parents avaient tacitement arrêté notre mariage; la présence de l'étranger hâta nos fiançailles, car il voulait assister à cette cérémonie, pendant laquelle notre chef spirituel nous adressa un long discours sur les dangers de l'indifférence en matière de religion, et il nous cita à cet effet l'exemple de l'évêché de Laodicée. Cette même question fut encore plus d'une fois agitée entre nous et l'étranger, qui, avant son départ, nous laissa un manuscrit relatif à ces importantes matières, et que par la suite j'ai eu souvent occasion de consulter.

Les bons esprits semblaient nous avoir abandonnés avec lui. Ce n'est pas pour la première fois que l'apparition d'un homme remarquable dans une famille y a fait époque, et qu'en la quittant, il y a laissé une lacune que des circonstances fortuites et malheureuses se sont empressées de remplir. Permettez-moi de jeter un voile sur tout ce qui suivit... Un événement affreux trancha les jours de mon prétendu, qui employa ses derniers instants à me donner le titre de sa femme, afin de pouvoir me faire l'héritière de son nom et de sa fortune. Je ne vous parlerai pas de la douleur de son père et du désespoir de sa malheureuse mère. Cette perte leur fut d'autant plus cruelle, que déjà la mort leur avait enlevé une fille chérie... Ils ne tardèrent pas à suivre leurs enfants au tombeau... Je les ai pleurés sincèrement, moi qu'un nouveau malheur venait de frapper! Une paralysie complète avait privé mon père de la conscience morale de son être; il ne lui était resté que la vie animale privée de toute intelligence. C'est ainsi que les prospérités que l'avenir m'avait promises, me furent enlevées tout à coup !

Pour me garantir du désespoir, j'eus besoin de toute la fermeté que je devais à l'éducation que mon fiancé m'avait donnée, et que le mystérieux étranger avait complétée pendant son court séjour au milieu de nous.

Je serais ingrate si je n'ajoutais pas, qu'au milieu de ces calamités, il m'est resté un ami qui a bien voulu se charger, en qualité de facteur, de la partie de mon commerce qui exige l'intervention d'un homme. Il reviendra ce soir de la ville; vous ferez connaissance avec lui, et je vous expliquerai ensuite la bizarrerie de nos relations.

J'avais plus d'une fois interrompu ce récit, par des questions amicales qui nous rapprochaient mutuellement; son secret allait enfin lui échapper, lorsqu'elle se leva brusquement et m'invita à me rendre avec elle auprès de son père. Je la suivis à pas lents, car déjà elle m'avait devancé, et je n'étais rien moins que satisfait de la singulière position où je me trouvais.

Arrivée dans une longue galerie, elle s'arrêta, me fit signe d'approcher, et m'introduisit dans une chambre vaste et propre; là je vis le vieux fermier étendu sur un grand fauteuil et dans une immobilité complète. Je le reconnus sans peine, car il était peu changé. Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur moi avec une fixité insignifiante; tout à coup ils s'animèrent, une vive émotion agita ses lèvres, il se leva par un effort pénible, me tendit les bras, et s'écria d'une voix étouffée :

— Grand Dieu! c'est le baron Lénardo! oui, c'est lui! c'est lui!...

Je le pressai sur mon cœur, il retomba; sa fille s'empressa autour de lui en répétant :

— C'est Lénardo, oui, c'est lui!...

Une jeune nièce nommée Mariette accourut, et toutes deux emmenèrent le bon vieillard, qui, pour l'instant du moins, avait retrouvé l'usage de la parole et des jambes.

J'étais resté seul à ma place. Mariette revint et me donna un manuscrit, en me disant que c'était celui du voyageur dont sa tante m'avait parlé. Je reconnus aussitôt l'écriture de Wilhelm, ce qui ne m'étonna point, car je pressentais que ce

ne pouvait être que notre ami. En traversant la maison, je rencontrai une foule de visages étrangers qui m'importunaient, par la seule raison qu'il est toujours désagréable d'être arraché à l'enthousiasme que nous ressentons, lorsque nous sortons de la routine habituelle de la vie par un détour imprévu et agréable.

La soirée du vendredi ne fut pas aussi gaie qu'à l'ordinaire. Retenu à la ville par des affaires qu'il n'avait pas été en son pouvoir de terminer, le Facteur ne revint point, ce qui rendit tout le monde de fort mauvaise humeur. Lisette, qui était allée au-devant de lui, paraissait encore plus contrariée que les autres.

Réfugié dans ma chambre, je tenais à la main le manuscrit que m'avait remis Mariette; mais je ne pouvais me décider à le lire; l'idée que Wilhelm avait hâté le mariage de cette femme qui m'intéressait si vivement, m'indisposa contre lui.

— Voilà ce que c'est que les amis, me dis-je, de vrais diplomates! au lieu de répondre sincèrement à notre confiance, ils suivent leurs propres opinions, contrarient nos vœux et nous gâtent notre avenir!

Quelques instants de réflexion suffirent cependant pour me faire reconnaître mon injustice, et je me mis à lire ce manuscrit, dont voici quelques passages :

En entrant dans la vie, l'homme n'a aucune conscience de lui-même, et si ses idées se développent et se rectifient peu à peu, il ne s'en trouve pas moins toujours resserré dans des bornes trop étroites, puisqu'il ne lui est pas permis de connaître le but et le motif de son existence. La main du Très-Haut nous cache ces secrets; aussi ne pouvons-nous que tâtonner au hasard, saisir ou laisser échapper, marcher ou nous arrêter à contre-temps, aller trop vite ou trop doucement, et nous jeter enfin, malgré nous, dans les innombrables erreurs qui nous égarent ici-bas.

Il n'est pas donné même au plus sage d'entre nous, de juger sainement les réalités ; usant sa raison dans les petites particularités de chaque instant, il sait rarement ce qu'il devrait faire ou ne pas faire.

Heureusement pour vous, mes amis, la réponse aux questions les plus embarrassantes se trouve dans votre vie active et laborieuse. Continuez à remplir ainsi les devoirs de chaque jour, en conservant la pureté de votre cœur et la sécurité de votre esprit. N'employez que vos heures de loisir pour vous élever vers l'infini ; apprenez à le vénérer, et vous ne verrez, dans les événements les plus extraordinaires, que les arrêts d'une direction suprême, devant laquelle nous devons nous incliner tous.

Samedi 20.

Je m'étais rendu dès le point du jour sur les bords du lac, où je me promenais, plongé dans une vague rêverie ; tout à coup je vis Suzanne à sa fenêtre, qu'elle quitta aussitôt pour venir me parler. En l'apercevant, je m'applaudissais malgré moi de n'être pas obligé de la regarder comme une veuve. Elle m'apprit que son père avait fort bien dormi, qu'il se sentait beaucoup mieux, et que le jour suivant, après l'office divin, il demanderait à me revoir. Puis elle ajouta qu'elle serait souvent obligée de me laisser seul aujourd'hui, à cause de ses nombreuses occupations, dont elle me donna tous les détails. Je l'écoutai avec intérêt, et j'achevai de me convaincre qu'elle était parfaitement au niveau de sa tâche.

Pendant cet entretien, plusieurs fileuses et tisseuses des montagnes entrèrent dans la maison. Je reconnus avec plaisir, parmi ces dernières, la fiancée du jeune Lamier. Elle me remercia gracieusement des présents que je lui avais laissés, et suivit ses compagnes, en priant madame Suzanne de vouloir bien venir recevoir leur travail. Je ne pus m'empêcher

de demander à mon amie d'où lui venait ce singulier nom de Suzanne.

— C'est le troisième qu'on m'impose, répondit-elle en souriant : ce dernier me vient de mon beau-père. La fille qu'il avait perdue s'appelait Suzanne, et comme je devais la remplacer dans son cœur comme dans sa maison, il me donna son nom.

— Acceptez le quatrième de votre meilleur ami, m'écriai-je, *Aimable Belle!* c'est ainsi que je vous nomme.

Elle s'inclina en souriant de nouveau ; et comme pour me cacher la joie que lui causait notre rencontre inattendue, elle ne me parla que de la guérison merveilleuse de son père, qu'elle attribuait au bonheur qu'il avait éprouvé en me revoyant, et me laissa deviner ainsi qu'elle partageait ce bonheur. Jamais je ne m'étais senti aussi satisfait de moi-même.

Forcée enfin de me quitter, elle me présenta un guide intelligent qui devait me montrer les points les plus remarquables de la contrée. Le temps était favorable, et je me mis aussitôt en route ; mais la variété des sites, la beauté sauvage des rochers, des arbres et des torrents, la situation pittoresque des moulins et des forges, les travaux intéressants des familles isolées au milieu de la forêt, qui employaient les bois à des ouvrages de charpente, de menuiserie et de sculpture, rien de tout cela ne pouvait captiver mon attention.

Mon absence devant se prolonger jusqu'au soir ; le guide avait un très-bon déjeuner dans son sac ; vers le milieu du jour, il me fit entrer dans une maison qui servait de point de réunion aux mineurs, et où l'on m'avait préparé un copieux et succulent dîner. Les pauvres mineurs ne savaient trop que penser de moi ; ils sentaient que l'intérêt que j'affectais de prendre à leurs travaux n'était pas sincère, ce qui est beaucoup plus embarrassant qu'une indifférence complète et franche. Mon guide, surtout, ne me comprenait point ; car le Colporteur lui avait parlé de mon vif désir d'approfondir les divers genres d'industrie pratiqués dans les montagnes ; il l'avait même instruit de mon habitude de

prendre des notes sur tout ce que je voyais et sur ce qu'on voulait bien me dire. Enfin, après avoir attendu l'instant où je me déciderais à tirer mes tablettes, il m'en parla directement, et me rappela ainsi à moi-même.

Dimanche 21.

L'office divin avait été célébré à la maison, et le vieux père, muet depuis si longtemps, avait rendu cette solennité très-imposante, en prononçant une allocution aussi touchante que sensée. Comme on ne m'avait pas permis d'assister à cette cérémonie, l'*Aimable Belle* s'empressa de me rendre compte de ce qui s'y était passé.

— Le discours de mon père, me dit-elle, se composait de versets, d'allusions et de tournures bibliques, que j'avais déjà entendus bien des fois, et qui m'avaient toujours paru vides de sens; mais, dans cette occasion, ces mêmes paroles avaient quelque chose de si intimement vrai, de si paisiblement chaud, de si pur de tout mélange étranger, que je ne puis les comparer qu'aux plus nobles métaux, qui, mis en fusion par une chaleur graduée, coulent tranquillement dans les conduits qu'on leur a préparés d'avance. Je craignais beaucoup que cet épanchement n'eût épuisé toutes ses forces vitales; mais il me dit gaiement de le remettre au lit, et, qu'après un court repos, il serait en état de vous recevoir.

Le dîner fut long, mais assez silencieux. Lorsque nous sortîmes de table, je restai seul avec l'*Aimable Belle*, et je m'aperçus alors qu'elle me cachait une émotion, contre laquelle sa raison luttait péniblement. Après avoir essayé de lui arracher son secret par des voies détournées, je lui dis très-positivement, que j'avais la certitude qu'il manquait quelque chose à son bonheur, et que je voulais le savoir, parce que j'étais prêt à faire pour elle tout ce qui est au pouvoir humain. J'ajoutai que j'étais assez riche et assez indépendant pour mettre à sa disposition des sommes considérables. Elle me répondit en souriant, que sa position financière ne lui donnait aucune espèce d'inquiétude.

— Vous devez vous souvenir, continua-t-elle, qu'au premier abord je vous ai pris pour un voyageur de mon correspondant de Trieste, et que je vous ai offert de solder à l'instant toutes les marchandises qu'il m'avait expédiées; il n'en est pas moins vrai que mes soucis concernent le commerce, non-seulement le mien, mais celui de tous les habitants de la contrée. Les mécaniques s'étendent et roulent vers nous lentement, mais dans une direction invariable, comme une avalanche qui engloutit toute une vallée. Elle finira par tomber sur nous; mon futur en avait le pressentiment; tout le monde y pense et en parle; mais plus le remède est impossible, plus on craint de s'appesantir sur l'étendue du mal. Nos montagnes sont entrecoupées par des centaines de vallées, semblables à celles que vous venez de traverser, et où vous avez trouvé une activité intelligente et un bonheur calme et doux. Eh bien, tout cela est déjà condamné à mort par les mécaniques; elles rendront incultes et déserts, les réduits qu'une paisible industrie individuelle, peuple et anime depuis tant de siècles.

Dans un pareil état de choses, continua-t-elle, il n'y a que deux routes à suivre : exploiter les mécaniques à son profit et hâter ainsi la ruine de tant d'honnêtes familles, ou partir avec elles, pour aller, au delà des mers, chercher une destinée plus propice. Chacune de ces routes est hérissée d'obstacles. La première me révolte, sans que je me permette pourtant de blâmer ceux qui l'ont choisie; la seconde réunit tous les inconvénients, tous les dangers de l'émigration. La plupart de nos familles d'ouvriers sentent, que bientôt, ce parti sera le seul qui leur restera; elles s'y résignent comme à un décret de la Providence. Mais l'humanité, la justice permettent-elles aux fabricants, qui se sont enrichis à leurs dépens, de les laisser partir seuls et sans appui? D'un autre côté, si l'exil de la patrie est cruel pour l'ouvrier, que ne doit-il pas être pour nous? Vous comprendrez tout ce qu'il y avait de noblesse et de générosité dans l'âme de mon fiancé, quand je vous dirai qu'il était résolu à émigrer avec les ouvriers décidés à le suivre, et dignes de faire cause commune avec nous. Déjà nous ap-

pelions, avec toute l'ardeur de la jeunesse, l'instant où nous pourrions enfin nous fixer dans un pays neuf, dans un pays où, ce que dans notre vieux monde le préjugé appelle crime, est justice et vertu. Aujourd'hui ma position est toute différente; car l'ami qui est venu soutenir mon courage après la mort de mon futur, ne partage point mes manières de voir et de sentir. Je vais vous donner une idée de son caractère, afin que vous puissiez l'apprécier plus facilement; car vous ne tarderez pas à le voir.

Né d'une famille très-pauvre, et à peu près du même âge que mon futur, il avait été le compagnon de ses jeux et de ses travaux. Grâce à la douceur de son caractère, de son intelligence et de son amour pour le travail, il s'était peu à peu installé dans la maison, et associé, pour ainsi dire, aux affaires de commerce. Mon fiancé l'aimait tendrement, malgré la différence qui existait entre leurs caractères. L'un était généreux, franc, expansif, tandis que l'autre, réduit depuis son enfance à plier devant la volonté d'autrui, se refoulait sur lui-même, et attachait un très-grand prix à la possession la plus minime. Quoique naturellement pieux et bon, l'habitude lui avait fait un devoir de s'occuper de lui avant de songer aux autres.

J'appris plus tard que, dès mon arrivée dans cette maison, il m'avait choisie dans sa pensée pour compagne de sa vie, et ce choix n'avait rien d'audacieux, puisqu'alors j'étais encore plus pauvre que lui. Il renonça à moi dès qu'il s'aperçut que son ami m'aimait. C'est à cet homme que nous voulions laisser notre établissement en ce pays, si nous avions réalisé notre projet d'émigration. La mort de son jeune maître, du compagnon de son enfance, l'affligea vivement, ce qui ne l'empêcha pas de penser à moi; et maintenant il ne cache plus ses prétentions à ma main. Je vous ai déjà parlé de l'obstacle qui s'élève entre nous; il est non-seulement contre l'émigration, mais il veut que nous suivions le torrent, en établissant des mécaniques. Je conviens qu'en restant dans le pays, ce dernier parti est indispensable; car il existe dans nos montagnes un homme actif, adroit, appartenant à une famille aisée, qui pourra nous prévenir, et par consé-

quent nous ruiner. Il s'est déjà mis en mesure d'utiliser pour lui et pour les siens, l'invention des mécaniques; il n'y a donc pas de temps à perdre : il faut partir ou le forcer à rester ce qu'il est, en lui opposant un établissement trop vaste pour qu'il puisse se mettre en concurrence avec lui. Dans une pareille alternative, votre apparition chez moi, mon cher Baron, devait nécessairement me paraître une grâce particulière du ciel.

Malheureusement je n'avais rien de consolant à lui répondre, et sa position me parut si embarrassante, que je demandai du temps pour y réfléchir.

— Je dois vous faire encore un aveu, continua-t-elle; je n'ai aucune aversion pour mon jeune prétendant; mais jamais il ne remplacera dans mon cœur l'ami que j'ai perdu... jamais surtout je ne l'aimerai... Cependant il insiste; ses motifs annoncent autant d'amour que de sagesse; mon désir d'émigrer l'étonne, l'effraye presque; il a été jusqu'à me dire que je le puisais dans un penchant secret pour quelque ancien ami qui avait le même désir...

Elle prononça ces derniers mots en balbutiant et en baissant les yeux. Il est facile de deviner l'effet qu'elles produisirent sur moi. Muet et immobile devant elle, je sentais que je l'aimais, et j'eus besoin de toutes mes forces morales pour ne pas lui offrir à l'instant mon cœur et ma main.

En ce moment, Lise, que je n'avais pas vue entrer, demanda à sa maîtresse la permission d'aller passer la soirée dans une forge voisine; cette permission lui fut accordée sans difficulté.

J'avais eu le temps de me remettre, et je racontai à mon amie tout ce que j'avais vu et observé pendant mes voyages, comme autant de preuves de la tendance générale vers l'émigration. J'ajoutai, toutefois, qu'émigrer était la plus difficile des entreprises, et qu'un départ irréfléchi nécessitait toujours un retour malheureux.

— Vous ne faites que répéter ma propre pensée, me dit-elle, quand je croyais vous voir mettre un terme à mes irrésolutions... Je me suis trompée... mon malheur est plus grand que jamais!...

Elle détourna son visage pour me cacher ses larmes. Dominé par le désir de la consoler, ou au moins de la distraire, je lui parlai de l'*Association des émigrants*, dont je faisais partie depuis plusieurs mois. Cette confidence lui causa une joyeuse surprise, et elle m'interrogea avec tant d'adresse, que je l'initiai à tous les projets de cette association.

Cet entretien fut de nouveau interrompu par Marguerite, qui vint nous avertir que le père nous demandait. Elle paraissait pensive et contrariée; sa maîtresse lui dit que Lise avait obtenu un congé pour la soirée, et que, par conséquent, elle serait obligée de la remplacer.

— Vous avez eu tort de lui accorder ce congé, répondit Marguerite; elle en fera un mauvais usage. Vous avez en général trop de confiance en elle. Je viens d'apprendre qu'elle a écrit hier au soir au Facteur; maintenant elle va au-devant de lui pour lui rendre compte de votre entretien avec monsieur, car elle a écouté à la porte.

Un enfant vint nous rappeler que le père nous attendait, et que notre retard l'impatientait. Nous nous rendîmes aussitôt près de lui; il était assis dans son lit et nous souriait avec une affabilité céleste.

— Mes enfants, dit-il, je viens de prier pendant plusieurs heures, pas un psaume de David n'a été oublié; puis j'ai ajouté du fond de mon cœur et avec toute la force de ma foi: Pourquoi l'homme place-t-il toutes ses espérances dans le présent? Le présent appartient à l'action et à la confiance en soi-même; ce n'est que pour l'avenir qu'il doit espérer et se confier à Dieu!

Après un instant de silence, il posa ma main dans celle de sa fille.

— Ce n'est pas un lien terrestre que je veux former, dit-il; non, je vous unis pour le ciel. Aimez-vous en frère et en sœur; ayez confiance l'un en l'autre, et secourez-vous sans arrière-pensée, comme Dieu secourt ses enfants.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il retomba sur ses coussins; un sourire d'ange effleurait ses lèvres, ses yeux se fermèrent : il était parti pour sa céleste patrie!

Sa fille se prosterna au pied de son lit; je m'agenouillai

près d'elle ; nos cheveux, nos joues se touchèrent ; nos larmes se confondirent sur la main glacée du père. Le Facteur entra avec précipitation, et s'arrêta comme frappé par la foudre ; puis il s'écria d'une voix étouffée :

— Il est mort ! mort quand j'allais le prier d'user en ma faveur de la parole qui venait de lui être rendue ! quand j'allais le conjurer de décider mon sort et celui de sa fille ! sa fille que je préfère presque à Dieu lui-même !... Que n'a-t-elle un cœur capable d'apprécier un amour tel que le mien !... Je l'ai perdue pour toujours, cette femme adorée !... elle est là, à genoux près d'un autre !... Il vous a bénis tous deux, le vieux père ; il vous a fiancés ! ayez le courage de l'avouer !

L'*Aimable Belle* se leva et lui dit avec bonté :

— Je vous reconnais à peine ; vous, si pieux, si doux, vous blasphémez presque ! Auriez-vous douté de ma reconnaissance, de mon estime ?

— Il ne s'agit pas de reconnaissance et d'estime, mais du bonheur ou du malheur de ma vie ! Cet étranger m'inquiète ; en le regardant, je sens que je ne puis lutter avec lui. Au reste, qui oserait contester des droits acquis... briser d'anciens nœuds ?...

— Quand tu seras revenu à toi-même, et que tu pourras m'entendre, je te jurerai, au nom des restes inanimés de mon père, qu'il n'y a, entre cet étranger et moi, d'autres relations que celles que tu connais, et qui ne peuvent ni t'inquiéter ni t'offenser.

Je tressaillis jusqu'au fond de l'âme, et nous restâmes tous trois plongés dans un morne silence. Le Facteur reprit le premier la parole.

— Cet instant, dit-il, est trop solennel pour ne pas être décisif. Écoute ; ce que je vais te dire n'est pas une inspiration subite, mais une résolution mûrement réfléchie. Tu as hésité jusqu'ici à devenir ma femme, parce que je ne voulais pas émigrer avec toi ; eh bien, je suis prêt à te suivre partout où la nécessité ou ton caprice pourront nous conduire. En échange de cette promesse, que je ne voulais te faire que

dans quelques jours, dis-moi que tu deviendras ma femme, en posant ta main dans la mienne.

Il tendit en effet la main à l'*Aimable Belle*, qui, par un mouvement involontaire, recula vers moi. Un changement subit s'opéra dans l'extérieur du jeune homme; sa colère, son emportement passionné, firent place à un calme imposant, à une pieuse dignité.

— Tout est décidé! dit-il; cela devait être ainsi : Dieu l'a voulu. C'est par amour pour toi que j'ai renoncé à mes montagnes chéries; le sacrifice en est fait : il s'accomplira! Je suis resté à la ville plus longtemps qu'à l'ordinaire, parce que j'y ai tout disposé pour notre départ. Maintenant, je partirai seul; tu ne refuseras pas de m'en fournir le moyen. Il te restera toujours assez d'argent pour le perdre ici; car, je m'en suis convaincu enfin, le rusé Lamier est sur le point d'établir des mécaniques dans la vallée supérieure; il détruira ton industrie, il t'enlèvera toutes tes ressources... Un jour, peut-être, daigneras-tu rappeler l'ami fidèle que tu chasses loin de toi.

Jamais encore trois êtres sensibles et bons ne s'étaient trouvés si près les uns des autres dans une position aussi pénible. Tous craignaient de se perdre ou de se séparer pour toujours; aucun d'eux ne savait comment il aurait pu éviter ce malheur.

Le Facteur était sorti avec précipitation; l'*Aimable Belle* posa la main sur la poitrine immobile de son père.

— Ce n'est pas au présent, dit-elle, c'est à l'avenir qu'appartiennent nos espérances. Que chacun de nous se confie à l'autre, à soi-même, à Dieu, et tout ira bien.

CHAPITRE XIV.

La lecture de ce journal intéressa vivement notre héros, et cependant il avait deviné depuis longtemps que Lénardo et la jeune fille au *teint brun* s'étaient retrouvés.

A mesure que nous approchons du but que nous nous sommes proposé, notre tâche devient plus difficile. Il nous reste encore tant de choses à dire ; nous ne voudrions rien omettre de ce qui mérite d'être rapporté, et cependant nous craignons de fatiguer le lecteur par trop de détails. Dans cette alternative, nous prenons le parti de résumer les documents, qu'à l'époque de cette rédaction, nous avions à notre disposition, et même ceux qu'on a bien voulu nous communiquer depuis.

Pour procéder avec ordre, nous dirons avant tout, que Lothaire, Thérèse, Nathalie et l'Abbé, venaient de s'embarquer, et que bientôt un vent favorable enfla leurs voiles. A leur grand regret, ils n'avaient pu visiter Makarie avant leur départ; ce détour les aurait trop éloignés du but où déjà on les attendait avec impatience.

Il serait sans doute de notre devoir de narrateur, de raconter tout ce qui concerne ces personnages. Nous n'en ferons rien cependant; car, depuis que nous les avons perdus de vue, ils ne se sont occupés que de la grande entreprise de l'émigration. Espérons que nous les retrouverons un jour dans le nouveau cercle d'activité qu'ils auront su se créer selon leurs goûts et leurs penchants.

La bonne et sage Juliette, que sans doute nos lecteurs n'ont pas oubliée, avait épousé un jeune homme selon le cœur de son oncle. Dans les derniers temps, elle se trouvait souvent auprès de sa tante Makarie, ce qui lui avait fourni l'occasion de voir une foule de membres de la grande association, les uns décidés à rester dans le pays, les autres prêts à émigrer; car le château de cette dame était devenu le point central de tous les mouvements de l'association.

Si les noms des personnages qui ont joué un si grand rôle dans notre récit, ne se trouvaient pas sur la liste des hôtes, dont les dépêches que Lénardo venait de recevoir annonçaient l'arrivée chez Makarie, on y voyait du moins celui de plusieurs héroïnes, que nos lecteurs retrouveront avec plaisir.

Hilarie arriva avec Flavio, devenu son époux, capitaine et riche propriétaire. Cette jeune femme savait se faire par-

donner, par ses grâces et son aimable caractère, la facilité avec laquelle nous l'avons vue passer d'une affection à une autre. Ce défaut, si toutefois c'en est un, est toujours jugé avec indulgence par les hommes; car tous espèrent que leur tour viendra pour l'exploiter à leur profit. Au reste, elle semblait avoir oublié le passé, que Makarie ne jugea pas à propos de lui rappeler. Pour l'instant, du moins, son époux possédait toute sa tendresse. Le jeune capitaine, toujours aimable et vif, était plus passionné que jamais pour la poésie; on le voyait souvent se promener seul, gesticuler et écrire sur ses tablettes. La veille de son départ, il exprima à la douce Angéla, le désir de faire la lecture d'un poëme qu'il venait de composer en l'honneur de la société. Makarie y consentit à regret. Flavio, cependant, fut écouté avec bienveillance; on n'apprit et on n'éprouva rien de neuf, mais ses images étaient inattendues, ses vers harmonieux et son débit animé. Le lendemain, il remit à la bonne dame son poëme proprement écrit sur du papier à tranches dorées, et l'on se sépara très-satisfaits les uns des autres.

Le Major et la belle Veuve, devenue son épouse, arrivèrent à leur tour, pour respirer l'air sanctifié par la présence de Makarie.

La femme du Major, qui, par son ascendant irrésistible, s'assurait toujours et partout la première place, fut admise dans les appartements intérieurs de la maîtresse du château; et bientôt cette même faveur fut accordée au Major, devenu l'ami intime de l'Astronome.

Nous ne devons pas passer sous silence le digne oncle d'Hersilie, de Juliette et de Lénardo. Son château se trouvait assez près de celui de Makarie, pour qu'il pût lui faire de fréquentes visites. Jaloux de se montrer en homme de cour aux personnes distinguées qui s'étaient réunies autour d'elle, il était aimable et gracieux, et on lui pardonnait volontiers un peu de pédanterie aristocratique. Au reste, jamais il ne s'était senti aussi heureux; car il pouvait parler à des hommes graves et sensés, des ramifications infinies d'une entreprise gigantesque, à laquelle il prenait le plus vif intérêt.

Nous savons que son père lui avait laissé d'immenses

propriétés en Amérique, dont il ne tirait presque aucun avantage. Pour les utiliser, et protéger en même temps la Société des émigrants, il l'avait engagée à s'établir d'abord dans ces possessions, déjà soumises à une certaine organisation sociale, et de s'étendre ensuite dans les déserts et les forêts vierges, pour y créer le nouvel ordre de choses qui était le principal but de Lénardo et de Frédéric. Tous deux se flattaient de prouver par là, au monde, qu'il est possible de réformer les vices de la civilisation, quand on a le courage de la recommencer, en la fondant sur des bases équitables et solides que fournissent les lois de la nature.

Des visiteurs d'un caractère bien différent succédèrent à ces nobles personnages. Qui se serait attendu à voir Philine et Lydie dans le sanctuaire de Makarie? Elles y arrivèrent cependant afin d'attendre Montan, qui, toujours occupé dans les montagnes, devait venir les prendre pour les conduire, par le plus court chemin, au lieu de l'embarquement. Toutes deux furent accueillies avec bonté par les femmes du château. Philine avait deux charmants enfants à ses côtés. Son costume, quoique simple, était élégant; à sa ceinture brodée, était attachée une longue chaîne d'argent qui retenait des ciseaux anglais, qu'elle ouvrait et fermait sans cesse, comme si elle voyait en l'air quelque chose à tailler.

Pressée par le besoin d'activité, elle demanda s'il n'y avait pas moyen d'utiliser son talent. On lui répondit que Makarie avait promis un trousseau à deux jeunes fiancées du village. Elle les fit venir, et saisissant d'un coup d'œil la forme de leurs vêtements et de leur linge, elle tailla les étoffes et les toiles de manière à faire pressentir que les jeunes filles seraient beaucoup mieux habillées qu'à l'ordinaire, sans toutefois s'éloigner des usages reçus. Lydie, devenue une couturière parfaite, la seconda si bien, que les trousseaux furent bientôt terminés. Philine quêta de tous côtés des rubans et des gazes dont elle s'amusa à parer les deux fiancées, comme jadis elle s'était amusée à parer les figurantes. La justice nous fait un devoir d'ajouter, qu'à ces amusements, les corps robustes des jeunes filles gagnèrent beaucoup en grâces et en agilité.

Les personnes trop actives finissent toujours par devenir incommodes. Philine avait trouvé le moyen de pénétrer dans la lingerie, et les pièces d'étoffes qui y étaient entassées offraient tant d'attraits à ses avides ciseaux, qu'elle aurait tout mis en morceaux, si Angéla ne l'en avait pas empêchée.

Montan cependant n'arrivait point, et prolongea ainsi le séjour des deux jeunes femmes au château, ce qui enhardit Philine au point de demander à être présentée, avec son amie, à Makarie. On leur accorda cette faveur dans l'espoir de les faire partir plus vite. Ces deux pécheresses aux pieds de la maîtresse du château offraient un spectacle vraiment curieux. Prosternée à sa gauche, Philine lui dit avec son étourderie habituelle :

— J'aime mon mari, j'aime à travailler pour mes enfants et pour tous ceux qui ont besoin de moi. Quant au passé, tu le pardonnes ; je le sais.

Makarie la bénit, et elle se retira respectueusement.

Lydie était restée immobile à la droite du fauteuil où elle s'était agenouillée ; le visage caché dans les vêtements de la sainte, elle pleurait amèrement. Makarie la frappa doucement sur les épaules, lui releva la tête, essuya ses larmes, et la baisa au front à plusieurs reprises. Lydie se sentit enfin la force de regarder l'ange qui venait de l'absoudre.

— Quel bonheur inattendu, dit-elle avec une exaltation douce et pure ! il est tombé, le poids qui m'inclinait vers la terre ; je puis enfin lever vers le ciel mes yeux, mes pensées et mon cœur !

La porte s'ouvrit ; Montan entra ; Lydie courut au-devant de lui, l'embrassa et le conduisit près de Makarie.

— Il faut que tu apprennes ce que tu dois à cette femme divine ! dit-elle ; il faut que tu la remercies avec moi !

— Que s'est-il donc passé ici ? demanda Montan d'un air embarrassé. C'est pour la première fois que tu m'accueilles avec amour, que tu me presses sur ton cœur, douce récompense que ma fidélité a méritée depuis longtemps.

Ceci nous met dans la nécessité d'avouer que Montan aimait Lydie depuis le jour où il l'avait vue pour la première

fois, et que, sans diminuer cette affection, le séduisant Lothaire lui avait, pendant plusieurs années, enlevé l'espoir d'être payé de retour.

Toujours gênées et souvent même humiliées par les opinions et les préjugés du vieux monde, Lydie et Philine ne se sentaient heureuses que lorsqu'elles se transportaient, par la pensée, dans la colonie américaine, où elles allaient commencer une existence nouvelle. Philine s'était réservé le monopole des vêtements, et voyait déjà ses insatiables ciseaux, dévorer le produit de toutes les filatures et de tous les métiers de tisserands de cette colonie.

Ranimée, ennoblie même par la bénédiction de Makarie, Lydie osa espérer le bonheur d'inspirer et d'éprouver de nouveau de tendres sentiments, et elle se proposait de s'entourer de toutes les jeunes filles de la colonie, pour en faire de gracieuses et bonnes ménagères. De son côté, Montan ne rêvait qu'aux riches mines d'Amérique, où les connaissances qu'il avait acquises en cette matière, pourraient trouver un vaste champ d'exploitation. On comprendra sans peine qu'il se lia promptement avec l'Astronome. Les conversations qu'ils eurent ensemble, en présence de Makarie, offraient sans doute un très-grand intérêt. Malheureusement Angéla ne s'acquitta plus de sa tâche de rédacteur avec le même zèle; nous en expliquerons la cause plus tard. Au reste, ces conversations ne roulaient que sur les grands intérêts généraux, trop difficiles à saisir pour une femme. Nous allons rapporter les fragments que nous avons pu nous procurer, et qui ne sont pas de la main d'Angéla.

Dans l'étude des sciences, surtout dans celles qui concernent la nature, l'examen est aussi nécessaire que difficile. Il s'agit avant tout de savoir si les opinions et les découvertes du passé, dont l'infaillibilité a été reconnue par nos ancêtres, méritent la même confiance de notre part, ou si celle qu'on leur a accordée jusqu'ici par droit d'ancienneté, ne constitue pas plutôt la stagnation, que le progrès de l'es-

prit humain. Quant aux opinions nouvelles, elles demandent à être envisagées sous un point de vue entièrement opposé. Pour elles, l'important consiste à se convaincre qu'elles sont réellement utiles, et qu'elles ne résultent point de certaines combinaisons hasardées, de certains paradoxes brillants, mis à la mode par des hommes éminents, dont les erreurs même exercent toujours, sur la foule, une puissance contagieuse. Cette puissance dominante, parce qu'elle domine, est un non-sens pour le penseur. Que l'Église, que le gouvernement se déclarent dominants dans cette acception du mot, cela se conçoit; car l'une et l'autre ont à lutter contre des masses turbulentes : pourvu qu'ils parviennent à faire régner l'ordre, peu nous importe par quel moyen. Ce n'est que dans le domaine de la science, que la liberté absolue est indispensable; car, dans ce domaine, on ne travaille ni pour le jour ni pour le lendemain, mais pour l'incalculable suite des siècles qui pourront se dérouler avec la chaîne du temps.

En matière de science, le faux peut avoir la majorité pour lui, mais le vrai conservera toujours une minorité quelconque; et lors même qu'elle se résumerait en une simple unité, il ne faudrait pas s'en alarmer, car elle continuera à travailler à l'ombre du mystère et du silence, et il viendra un temps où le monde, convaincu de la justesse des convictions de cette minorité, osera les mettre en évidence.

Au milieu de ces dissertations scientifiques, on parla d'un événement inexplicable, presque merveilleux. Dans ses excursions à travers les montagnes, Montan s'était intimement lié avec une personne qui semblait se trouver en rapport direct avec les pierres, les minéraux et tout ce qu'on pouvait appeler éléments. Cet être singulier voyait et sentait, par un organe inconnu, le cours des eaux et les diverses couches de minéraux dans les entrailles de la terre. L'état de la santé de cette personne, dont Montan n'indiquait pas le sexe, variait selon la nature du sol où elle se trouvait, et chaque montagne l'influençait différemment. Enfin Montan avait fondé de grandes espérances sur ses merveilleuses facultés, dont il ne lui était pas permis de douter, puisqu'il

leur avait fait subir les épreuves les plus sévères. Il avoua que cet être avait un langage particulier, qu'une étude consciencieuse lui avait rendu intelligible; qu'il distinguait au toucher, les combinaisons chimiques des produits simples de la nature, et que d'un coup d'œil il jugeait si les corps qu'on lui présentait étaient lourds ou légers. Ces révélations lui gagnèrent la confiance de l'Astronome, qui, après en avoir reçu la permission de Makarie, l'instruisit des singuliers rapports de cette dame avec le système solaire.

Peut-être pourrons-nous, plus tard, initier nos lecteurs aux singuliers entretiens de ces deux savants, sur des sujets qui sortaient de toutes les données de la science. Nous nous bornerons, en ce moment, à admirer la conformité de la position de deux hommes d'un caractère si différent. Pour ne pas devenir un *Timon*, Montan étudia les entrailles de la terre, et là encore, il apprit qu'il y a dans la nature de l'homme quelque chose d'analogue à la matière brute. L'Astronome trouva en Makarie la preuve que l'intelligence humaine, lorsqu'elle est bien organisée, agit au loin comme au près, et qu'elle peut utiliser ses forces actives, sans creuser le centre de la terre ou s'égarer dans la sphère de l'idéal. En effet, le sol nous fournit toutes les matières nécessaires à la satisfaction de nos besoins, et devient en même temps pour les nobles facultés de l'esprit, un vaste cercle de recherches, d'études et d'examen.

Dans les régions purement intellectuelles, les tendres affections trouvent toujours un point, où elles peuvent se déployer librement sous l'égide des lois éternelles. Établir une harmonie parfaite entre ces deux mondes, et personnifier, pendant son passage sur la terre, tout ce que l'un et l'autre ont de grand, de noble et d'utile, c'est là le plus haut degré de perfection qu'une créature humaine puisse atteindre.

L'Astronome et Montan, se promirent de publier un jour les expériences qu'ils avaient faites sur deux êtres inexplicables, dont l'un semblait participer de la vie des minéraux et l'autre de celle des étoiles. Nous les engageons fortement à réaliser ce projet; car les mêmes lecteurs qui, en trouvant un pareil travail dans un roman, en souriraient comme on

sourit d'un conte de fée, ne pourraient s'empêcher, s'ils le lisaient dans un ouvrage scientifique, d'y voir au moins une allégorie ingénieuse de ce qu'il y a de plus désirable, et par conséquent de plus impossible au monde.

Le jour fixé pour le départ de Montan arriva enfin. On aurait voulu pouvoir le retenir, ainsi que Lydie; mais l'éloignement de Philine était agréable à tout le monde, et surtout à la modeste Angéla, tout à fait incapable de comprendre un pareil caractère.

Nous avons déjà dit plus haut, que cette jeune fille ne remplissait plus avec le même zèle qu'autrefois, ses fonctions de rédacteur des conversations tenues en présence de Makarie. Pour expliquer cette négligence, nous serons obligés d'introduire un nouvel acteur dans ce drame, déjà si riche en personnages.

Notre ancien et loyal ami Werner, avait tellement étendu ses relations commerciales, qu'il s'était vu dans la nécessité d'augmenter le nombre de ses représentants, honneur qu'il n'accordait qu'à ceux de ses employés, qui avaient travaillé assez longtemps sous sa direction pour mériter sa confiance. Un de ces hommes éprouvés était venu de sa part chez Makarie, afin de s'entendre avec elle, sur le versement des sommes considérables dont elle voulait disposer en faveur de la *Société de l'Émigration*, à laquelle elle prenait le plus vif intérêt, parce que son favori Lénardo en était le chef.

Le jeune représentant de Werner, s'était fait remarquer par sa bonne mine, par sa justice et sa facilité dans les affaires, par sa pénétration, son esprit d'ordre et son amour du travail. Des qualités tout aussi éminentes, le distinguaient dans les rapports sociaux. Ses manières étaient franches et aimables; il possédait plusieurs talents d'agrément et jouait surtout très-bien du piano. S'il évitait les discussions littéraires et scientifiques, il parlait sur ces matières, lorsqu'il y était forcé, de manière à prouver qu'elles ne lui étaient pas inconnues. A tant d'avantages, il joignait une candeur presque enfantine qui le faisait paraître plus jeune que son âge. Epris du caractère, plus encore que de la beauté d'Angéla, il

avait su s'en faire aimer, et Makarie lui accorda avec plaisir la main de cette noble jeune fille. Angéla cependant savait combien il serait difficile de la remplacer auprès de sa bienfaitrice, aussi avait-elle refusé plus d'un parti convenable, étouffé plus d'un noble penchant. Elle se serait sans doute résignée à un nouveau sacrifice de ce genre, si elle n'avait pas eu la certitude que Makarie venait de trouver enfin une personne digne, sous tous les rapports, de remplir l'emploi que son mariage allait rendre vacant, et cette personne n'était autre que l'*Aimable Belle*.

Secondée par Lénardo, qui approuvait ce projet, la jeune femme avait déjà cédé son établissement au Facteur, qui s'était décidé à épouser la sœur de la fiancée du Lamier, afin d'assurer la durée de sa prospérité, en associant ses intérêts à ceux de son concurrent. Devenue ainsi complétement libre, l'*Aimable Belle* s'estimait trop heureuse de pouvoir se consacrer tout entière à Makarie. Wilhelm devait aller la prendre; ce droit lui appartenait puisqu'il avait le premier découvert la retraite où plus tard la bizarrerie du destin conduisit Lénardo.

Qu'on nous permette d'ajouter quelques explications, sur la partie intellectuelle et sentimentale de la liaison du jeune Baron, avec la fille de l'ancien fermier de son oncle. Jamais il n'avait eu l'intention d'en faire sa femme, et cependant, depuis qu'il se trouvait en rapport direct avec elle, il l'avait fait interroger plusieurs fois sur la détermination qu'elle prendrait s'il lui offrait sa main. Les réponses qu'elle fit, aux personnes chargées de cette mission délicate, pouvaient se réduire à la conclusion suivante : Elle estimait trop le noble Lénardo pour lui offrir, en échange de son amour, une affection partagée, puisque le souvenir de son fiancé l'occupait encore au point de ne laisser de place dans son cœur que pour l'amitié et pour la reconnaissance.

Nous ne pouvons nous abstenir de faire une observation générale, sur les divers personnages qui passèrent successivement au château de Makarie. En présence d'une nature aussi supérieure, tous se sentaient pénétrés d'une confiance respectueuse; mais ils se trouvaient en même temps excités

à déployer ce qu'il y avait de beau et de meilleur en eux. Emulation salutaire, d'où il ne pouvait manquer de résulter un contentement général.

Au milieu de tant d'intérêts divers, Makarie resta spécialement occupée de Lénardo, dont elle devinait les plus secrètes pensées. Elle savait qu'il était tranquille pour l'instant, car l'objet de ses constantes inquiétudes se trouvait enfin dans une position aussi heureuse pour le présent que pour l'avenir. Il ne lui restait donc plus qu'à marcher courageusement dans la nouvelle route qu'il s'était frayée. Mais cette bonne tante n'ignorait pas non plus, que son neveu resterait toujours préoccupé du désir de s'associer la femme, dont le sort incertain l'avait tourmenté pendant si longtemps; et que dès qu'il serait solidement établi, il réaliserait ce désir. Elle savait aussi qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ces sortes de passions qui commencent par le repentir, et que tout conseil qui tendrait à arrêter ces passions dans leur développement mystérieux serait inutile.

Makarie a fait à ce sujet de graves réflexions; mais le feuillet qui les contient, et qu'on nous a communiqué, nous a semblé écrit de mémoire, et par conséquent privé du cachet d'authenticité indispensable aux divers documents que nous avons jugés dignes de l'honneur d'être consignés ici.

CHAPITRE XV.

Les rapports de Makarie avec le système solaire, sont si extraordinaires qu'on ose à peine en parler. Son âme et son corps ne voyaient pas seulement le mouvement des corps célestes, mais ils se mouvaient avec eux. Depuis son enfance, cet être singulier tournait d'une manière inconcevable autour du soleil. Ce ne fut qu'après de longues expériences, qu'on découvrit que ce mouvement s'opérait en spirale tendant vers la circonférence, et par conséquent, en s'éloignant toujours davantage du point central. S'il est vrai que la matière gravite vers le centre, et l'intelligence vers la périphérie, notre amie n'était qu'un être purement intellectuel, né

sur cette terre pour s'y débarrasser des liens terrestres, et pour pénétrer dans les espaces les plus élevés de l'existence. Cette précieuse faculté cependant a toujours été pour elle un fardeau pénible. Dès son enfance, tout en elle lui semblait éclairé par des lumières étincelantes; parfois même elle voyait deux soleils, l'un au dedans d'elle et l'autre au firmament; deux lunes lui apparaissaient de la même manière : celle qu'elle voyait à l'extérieur conservait les mêmes dimensions, tout en suivant ses différentes phases, tandis que l'autre, qui luisait au dedans d'elle, devenait toujours plus petite.

Un pareil état ne pouvait manquer de la rendre indifférente aux choses ordinaires de la vie. D'un autre côté, ses parents, qui prenaient un soin particulier de son éducation, développèrent ses forces actives concernant le monde extérieur. Aussi l'avons-nous toujours vue, la tête et le cœur pleins de visions surnaturelles, marcher, pour les choses vulgaires, dans les routes vulgaires, où le plus grand mérite consiste à respecter les préjugés et les opinions reçues. Toujours prête à soulager sur la terre les grandes et les petites infortunes, son individualité spirituelle continuait à se mouvoir avec les corps célestes, dans le vaste cercle dont la circonférence recule dans l'infini, à mesure que l'on s'en approche.

Cette double existence l'aurait bientôt anéantie, si dans son âme comme dans le monde matériel, chaque jour d'action n'avait pas été suivi par sa nuit de repos. Quand il faisait sombre au dedans d'elle, cette femme admirable ne songeait plus qu'à l'exact accomplissement des devoirs que lui imposaient ses relations extérieures; dès que le jour intérieur se levait, elle se trouvait hors d'état de songer à ce que nous appelons la réalité. Parfois des nuages voilaient ses compagnes célestes à ses regards intellectuels; mais au lieu de perdre en vains regrets ses périodes d'obscurité, elle les employa au profit de son entourage terrestre. Ne trouvant personne à qui elle aurait pu parler de ses inconcevables visions, sans exciter une pitié railleuse et des moqueries insultantes, elle avait pris le parti de les faire passer pour des accès de mi-

graine et des crises nerveuses. Cette fiction parut si probable à tous les membres de sa famille, qu'il serait encore aujourd'hui impossible de les convaincre que ce n'était là qu'un prétexte pour cacher son véritable état.

Sa bonne fortune lui amena enfin le digne Astronome. Ce savant ne l'avait recherchée d'abord que par curiosité, et lorsqu'elle l'initia à tous les secrets de sa nature exceptionnelle, il s'attacha si fortement à elle, qu'il ne lui fut plus possible de s'en séparer. Passant ses jours et ses nuits à l'étudier, il persista longtemps dans la conviction que l'inconcevable état de cette femme, était le résultat d'une intelligence plus active que juste, jointe à une imagination surexcitée par le souvenir d'études préliminaires, mais incomplètes; et qui, par conséquent, aime à deviner ce qu'elle ne saurait comprendre.

Mathématicien profond et philosophe éclairé, il était naturellement opiniâtre et incrédule, ce qui le fit persister longtemps dans ses doutes. Après plusieurs années d'expériences raisonnées et comparées, il se reconnut enfin vaincu.

— Pourquoi, se disait-il, afin de justifier sa défaite à ses propres yeux, la nature ne produirait-elle pas une sphère armillaire vivante, une combinaison de rouages spirituels qui, semblable à nos montres, suive et indique d'elle-même la marche des astres?

Nous ne le suivrons pas plus loin dans son examen scientifique et consciencieux; l'incroyable, quand on le regarde de trop près, perd tout son prix. Nous croyons devoir ajouter toutefois, que le soleil était beaucoup plus petit pour Makarie, dans ses visions, que lorsqu'elle le voyait en plein jour et avec les yeux de tout le monde; et qu'il occupait dans le zodiaque une place bien différente de celle que lui désignent les astronomes, ce qui donna lieu à une foule d'inductions, de doutes et de confusions d'autant plus importants, que la visionnaire indiquait, comme se mouvant dans ce même zodiaque, plusieurs corps célestes dont on n'avait encore jamais remarqué la présence au firmament. Elle voyait sans doute déjà les petites planètes qui, alors, n'étaient pas encore découvertes.

Au reste, la plupart de ses révélations prouvaient qu'elle avait depuis longtemps dépassé Mars et qu'elle s'était rapprochée de Jupiter, dont, à une distance impossible à déterminer, elle contemplait l'immensité et le jeu merveilleux des lunes qui l'entourent. Peu à peu cependant elle finit par ne plus apercevoir cette magnifique planète, que sous la forme d'un croissant, ce qui fit supposer à l'Astronome, qu'elle ne la voyait que de côté, parce qu'elle était sur le point de quitter sa sphère, pour se lancer dans l'espace incommensurable de Saturne.

Il n'est pas au pouvoir de l'imagination d'un simple mortel de l'y suivre; nous espérons cependant qu'une pareille entéléchie ne sortira pas complétement de notre système planétaire, et que, lorsqu'elle en aura atteint les limites, elle voudra bien, en faveur de nos petits-neveux, revenir à la vie terrestre pour y exercer son influence bienfaisante.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette fiction éthérée, et nous nous hâtons de reprendre le conte terrestre, dont nous avons déjà commencé à les entretenir.

Montan avait déclaré, avec toutes les apparences de la bonne foi, que la personne extraordinaire douée du sens merveilleux à l'aide duquel elle découvrait les métaux et les sources cachées au fond de la terre, était partie pour l'Amérique avec le premier transport d'émigrants. Mais ceux qui le connaissaient savaient qu'il n'était pas homme à se séparer ainsi d'un pareil être, s'il avait eu le bonheur de le rencontrer.

Bientôt il circula des bruits singuliers sur une femme que Philine et Lydie avaient amenée avec elles, en qualité de domestique; cependant elle n'en remplissait pas les fonctions, et ses allures étaient celles d'une paysanne sans grossièreté, mais aussi sans ce faux vernis de politesse, qui fait toujours d'une femme de chambre, la parodie des maîtresses qu'elle a servies. Ne s'occupant nullement des deux dames auxquelles elle était censée appartenir, on la voyait sans cesse, la bêche à la main, fouiller la terre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; et lorsque la soif la surprenait, elle s'élançait à travers les champs, où elle découvrait des source

dont jusque-là personne n'avait supposé l'existence. Ce fut sans doute pour soustraire cette femme à des épreuves fatigantes, et par cela même douteuses, que Montan n'avait pas voulu la présenter à Makarie, pour ce qu'elle était en effet. Nous ne nous sommes pas moins crus obligés de rapporter le peu que nous savons sur son compte, afin d'attirer l'attention des observateurs de la nature, sur des phénomènes semblables, qui se présentent plus souvent qu'on ne paraît le croire généralement.

CHAPITRE XVI.

Le château qui avait servi de point de réunion à la *Société de l'Union*, et dans lequel Wilhelm avait retrouvé Lénardo et Frédéric, était silencieux et désert. Le Bailli, assis devant son bureau, faisait, avec une grande satisfaction de lui-même, le décompte des avantages qu'il avait su procurer à son seigneur, par le séjour des émigrants. Ces avantages ne se bornaient pas à des gains qui ne devaient plus se renouveler; le prudent fonctionnaire avait songé à l'avenir. L'immense activité qui s'était déroulée sous ses yeux, pour aller ensuite s'exercer au delà des mers, lui avait fait concevoir le projet d'en retenir quelques parcelles au profit de la contrée confiée à son administration; le hasard et l'amour étaient venus à son aide. Une partie des ouvriers les plus habiles, avaient établi avec les plus jolies et les plus riches filles du pays, des relations qui rendaient le mariage nécessaire. Profitant de cette circonstance pour les obliger à rester, il créa, avec leur secours, des établissement industriels, dont les résultats étaient aussi solides que brillants. Jeté, par une circonstance fortuite, au milieu du mouvement général d'une population d'émigrants, son intelligence s'était développée et ses vues s'étaient élevées par ce grand spectacle, dont il avait été même un des personnages agissants.

Un silence, semblable à celui du tombeau, avait succédé tout à coup à l'activité bruyante dont, pendant plusieurs mois, la contrée avait été surchargée. Le Bailli s'applaudit

de ce calme, qui lui permit d'achever les calculs et les combinaisons administratives, sur lesquels il fondait le succès de ses établissements industriels.

Depuis plusieurs jours déjà, il jouissait de cette paix complète, lorsqu'il fut tout à coup arraché à ses méditations par la brusque arrivée d'un jeune voyageur inconnu. Monté sur un cheval, sauvage sans doute, puisqu'il n'était ni ferré ni harnaché, ce voyageur sauta à terre dans la cour du château, et demanda à parler, à l'instant même, aux chefs de la *société des émigrants*. Les valets lui apprirent que tout le monde était parti; il refusa de les croire, et le Bailli fut obligé d'intervenir. Il lui déclara positivement que Lénardo était en route avec les siens pour le lieu d'embarquement, où un certain Wilhelm Meister, dont on ne connaissait pas le caractère officiel, avait promis d'aller le rejoindre après avoir été visiter son fils; il ajouta que ce fils demeurait sans doute au delà de la rivière, puisqu'en quittant le château, Wilhelm était monté dans une barque.

Le jeune homme, qui avait écouté attentivement le Bailli, s'élança aussitôt sur son cheval, et se dirigea au galop vers la rivière. Poussé par un sentiment indéfinissable, le Bailli le suivit des yeux, sans s'apercevoir que le nuage de poussière dont il était enveloppé, ne lui permettait pas de le distinguer. Il allait retourner à son travail, quand un messager se présenta avec un paquets de dépêches pour les chefs de la *Société de l'Union*, et une lettre adresée à Wilhelm Meister, qui lui avait été donnée par une jeune dame, avec la recommandation expresse, de la remettre le plus promptement possible.

Forcé de se contenter des renseignements que l'on venait de donner au jeune inconnu, le messager partit aussitôt dans l'espoir de rejoindre les personnes auxquelles il devait remettre les papiers dont il était chargé.

Nous ne citerons ici que la lettre destinée à Wilhelm. Elle était d'Hersilie, de cette aimable et singulière jeune fille dont il est rarement question dans nos récits, mais qui, dès qu'elle paraît, ne peut manquer d'intéresser et de toucher nos lecteurs. Son sort est, et restera un des plus bizarres et

des plus affligeants, que puisse subir un être spirituel et sensible.

CHAPITRE XVII.

HERSILIE A WILHELM.

J'étais triste et pensive sans savoir pourquoi je m'affligeais, sans pouvoir me rendre compte de ce que je pensais; cela m'arrive souvent, j'appelle cet état une insensibilité sentie.

Tout à coup un cheval piaffe dans la cour, la porte s'ouvre avec bruit, et Félix, brillant de tout l'éclat de la jeunesse, beau comme un dieu, s'élance dans ma chambre. Il veut m'entourer de ses bras, je le repousse; cet accueil ne paraît pas l'offenser; debout, à quelque distance de moi, il vante la beauté de son cheval et me parle avec abandon de ses amis, de son entourage. Il sait que j'ai la mystérieuse cassette, et il me demande à la voir; je n'ai pas la force de lui refuser cette satisfaction; il la regarde, l'examine, m'interroge, et finit par deviner que j'ai la clef. Sa curiosité est au comble... Jamais je n'ai entendu prier avec tant de grâce, tant de charme, avec une voix si douce, si séduisante, avec des regards si brillants... Je cède de nouveau, je lui montre la clef de loin, il me l'arrache des mains; nous nous poursuivons autour de la table, il s'arrête, il s'écrie : « Ce n'est pas cette cassette, ce n'est pas cette clef que je demande, c'est ton cœur! Qu'il s'ouvre pour moi! qu'il me permette de te presser sur mon sein! »

Il est impossible d'être plus beau, plus séduisant!... La clef est dans la serrure, il me menace de la tourner, il la tourne en effet, elle se casse en deux morceaux : l'un est resté dans la serrure, l'autre est tombé sur la table.

J'étais plus surprise, plus embarrassée que je n'aurais dû l'être... Je me suis aperçue trop tard que ses bras m'enlaçaient; déjà ses yeux s'étaient approchés des miens : il est si beau de voir son image dans des yeux brillants d'amour; j'ai compris cela pour la première fois de ma vie, au mo-

ment où ses lèvres se sont appuyées sur les miennes!... Il faut que je l'avoue, je lui ai rendu ses baisers : il est si beau de faire des heureux!

L'abîme qui nous sépare, s'est tout à coup présenté à ma pensée. Au lieu de chercher à me remettre et de lui parler avec calme, avec raison, j'ai feint d'être en colère ; je lui ai défendu de reparaître devant moi. « C'est bien, m'a-t-il dit, je pars, je cours, je vais me précipiter à travers le monde jusqu'à ce que j'y trouve la mort! » et il s'est élancé sur son cheval, et il est parti au galop! La cassette et la clef brisée sont restées devant moi sur la table. Ma situation est bien pénible!

La raison ne se transmettra donc jamais par les hommes! N'était-ce donc pas assez du père, qui a fait tant de mal? faut-il que le fils continue à jeter partout le trouble et la confusion?

Depuis plusieurs jours déjà, cette feuille dort chez moi sans que j'aie songé à la faire partir. Il vient d'arriver quelque chose d'extraordinaire qui explique et obscurcit en même temps tout ce qui s'est passé.

Un vieux bijoutier, que mon oncle estime beaucoup, est arrivé au château pour nous montrer des bijoux curieux. Mon oncle me dit de lui montrer la cassette et la clef; il les examine avec attention ; la clef surtout le préoccupe ; il nous fait remarquer que la cassure est unie et luisante ; il approche les deux morceaux, et ils se réunissent! C'est une clef aimantée ; il la tourne dans la serrure, et recule de quelques pas : la cassette s'ouvre d'elle-même ; il s'approche, y jette un regard rapide, et la referme aussitôt en s'écriant : « Il ne ferait pas bon approfondir un semblable secret!... »

Comment se faire une juste idée de l'état de mon esprit? Tout ce qui est en dehors du désordre ne saurait me comprendre. La merveilleuse cassette est là; je tiens dans ma main la clef qui l'ouvre : que m'importe! elle ne me révélera pas le secret de l'avenir, pas même celui de demain!

Ne vous occupez pas de moi, du moins pendant un certain temps. Je vous prie, je vous supplie, je vous ordonne d'aller à la recherche de Félix; tous mes efforts pour découvrir ses traces ont été vains : je ne sais si je dois désirer ou craindre le jour qui nous réunira.

Le messager insiste : il veut partir; je ne l'ai que trop retenu : les émigrants attendent les importantes dépêches qu'il doit leur porter. S'il ne vous trouve plus au milieu d'eux, ils pourront du moins lui indiquer le moyen de vous rejoindre. En attendant votre réponse, il n'est pas de repos possible pour moi.

CHAPITRE XVIII.

Inondée par les ardents rayons du soleil du midi et poussée par un léger vent de terre, une modeste barque suivait rapidement le cours d'un fleuve, dont les rivages fertiles offraient un coup d'œil agréable quoique monotone. Les champs de blé se confondaient pour ainsi dire avec les vagues bleuâtres, qui ne pouvaient se jeter ni à droite ni à gauche, sans miner des terres labourées qu'elles entraînaient parfois dans leur cours impétueux, ce qui avait formé çà et là, des bords escarpés et muables.

Un jeune cavalier de bonne mine, galopait hardiment sur ces rives perfides. Les voyageurs de la barque, trop loin de lui pour distinguer ses traits, allaient l'avertir par des cris et des signaux du danger qu'il courait, mais au même instant un éboulement subit fit disparaître à leurs yeux le cavalier et le cheval : le fleuve les avait engloutis tous deux!...

Les bateliers se dirigèrent aussitôt vers la place où l'eau

tourbillonnait encore, et ils eurent le bonheur de retirer le jeune homme. L'infortuné ne donnait plus aucun signe de vie ; on le débarqua sur un banc de sable ; on chercha à le réchauffer au soleil : soins inutiles, la plus belle des fleurs semblait s'être à jamais séparée de sa tige.

Wilhelm tira sa lancette ; il ouvrit une veine : le sang jaillit avec abondance, et s'enfuit avec les vagues qui baignaient cet étroit îlot. A peine l'adroit chirurgien avait-il consolidé les bandes nécessaires pour refermer la veine, que le jeune homme se leva avec précipitation et le regarda en silence.

— Si tu veux que je vive, que ce soit pour toi et avec toi ! s'écria-t-il, en se précipitant dans les bras de son sauveur, de son père !

Tous deux se tinrent étroitement embrassés en pleurant de joie : on eût dit Castor et Pollux se rencontrant au point où se croise la vie d'ici-bas et celle de l'immortalité !

On avait préparé à Félix une couche commode, à moitié éclairée par le soleil et à moitié ombragée par des buissons fleuris. Les bateliers l'y déposèrent, en le priant de se calmer ; puis ils le couvrirent du manteau de son père. Il sourit avec bonheur ; ses longs cheveux bruns, encore humides, se roulèrent de nouveau en boucles gracieuses ; ses yeux se fermèrent : il s'endormit. Wilhelm le contempla en silence.

— Sublime image de Dieu ! se dit-il à lui-même, te reproduiras-tu donc toujours, pour être toujours torturée au dedans et blessée au dehors ?

La chaleur ramena par degrés les couleurs de la santé sur les joues du jeune homme, et les bateliers, heureux de leur bonne action et de la riche récompense sur laquelle ils pouvaient compter, s'empressèrent de faire sécher sur le sable, les vêtements de Félix, afin qu'à son réveil il pût faire sa rentrée dans la vie, selon les exigences des convenances sociales.

A continuer.

Notes du traducteur.

La mort a empêché Goëthe de donner la continuation promise, d'une œuvre à laquelle il attachait une grande importance. S'il nous était permis de commenter sa pensée, nous dirions, qu'après les *Années d'apprentissage* et les *Années de voyage*, qui ne sont que des épreuves, il voulait nous montrer l'homme arrivé à l'état de *Maître*; et que ce dernier drame devait se passer en Amérique, dans la colonie des émigrés, dont il nous a si soigneusement dépeint les projets, les espérances et les capacités. Au reste, cette opinion nous est personnelle, et nous ne chercherons pas à la défendre; mais nous croyons devoir donner au public français une juste idée de l'opinion de Goëthe sur cette production extraordinaire. Il l'a clairement exprimée dans l'*Histoire de sa vie, de ses voyages et de ses œuvres littéraires*. Nous l'avons cherchée au milieu de ces documents, qui n'ont encore jamais été traduits; et nous allons rapporter, avec la fidélité consciencieuse due à un aussi grand écrivain, les passages où il parle de son *Wilhelm Meister*.

1786.

« Depuis longtemps déjà, j'avais commencé *Wilhelm Meister*, qui m'a été suggéré par le pressentiment de cette grande vérité : L'homme se sent parfois poussé dans une carrière pour laquelle la nature lui a refusé les facultés nécessaires, et où, par conséquent, il ne peut jamais arriver à la perfection. En vain une voix confuse l'avertit de changer de route; elle ne lui parle jamais assez clairement, et il continue à tendre, par de faux moyens, vers un but inaccessible pour lui, sans savoir pourquoi il ne parvient pas à s'en approcher. Tous les talents d'amateur et de dilettanti entrent dans cette catégorie. Si celui qui les possède et qui espère les pousser plus loin, voit luire parfois un rayon de vérité, il s'abandonne

à un découragement voisin du désespoir, pour se laisser, presque au même instant, entraîner de nouveau par le torrent de ses illusions. Que d'hommes de mérite gaspillent ainsi leurs plus belles années, et finissent par tomber dans une sombre mélancolie! Il est cependant des cas où tant d'efforts mal entendus conduisent à un bien réel. C'est cette possibilité que j'ai développée dans *Wilhelm Meister;* elle y devient toujours plus visible, et se formule enfin positivement par ces paroles : *Tu me fais l'effet de Saül, fils de Kis : il sortit pour chercher l'ânesse de son père, et finit par trouver un royaume.* »

1794.

« On imprime enfin le premier volume de *Wilhelm Meister*, car j'ai pris la résolution difficile de déclarer comme fini, un travail auquel je voyais encore tant de choses à faire. Je suis très-content de ne plus avoir sous mes yeux le commencement de ce travail; mais la manière de le continuer m'inquiète beaucoup. Il faut songer sérieusement à le finir, et je le finirai; la nécessité est le meilleur des conseillers. »

1795.

« L'envoi du premier volume de *Wilhelm Meister*, à mes amis, m'occupa pendant un certain temps. Leurs réponses n'avaient rien d'encourageant; je ne les en ai pas moins conservées avec soin, et leur ensemble forme un tout aussi intéressant qu'instructif. Le duc et le prince de Gotha, mesdames de Frankenberg et de Thumel, ma mère, Sommering, Schlosser, Humbold, Dalberg, Voss, la plupart enfin de ceux à qui je demandais des avis sincères, se tenaient sur la défensive contre la puissance secrète de mon œuvre, qui les avait saisis malgré eux. Une excellente et spirituelle

amie me causa, à cette occasion, un chagrin bien amer. Elle chercha partout des allégories, des allusions mystérieuses qu'elle s'efforça de deviner; tandis que j'aurais voulu la voir prendre mon livre pour ce qu'il est, et employer son intelligence à s'approprier ce qu'il pouvait y avoir de saisissable pour elle.

Quant à Jocobi, qui se trouvait en ce moment dans la famille du comte de Reventhon, son opinion sur mon *Wilhelm Meister* ne fut pas plus flatteuse. Ce bon ami, et plus encore son noble entourage, ne trouvèrent rien d'édifiant dans cette peinture de la vie réelle, surtout parce que j'y avais fait jouer un rôle aux classes inférieures. Les dames, en général, signalèrent une foule de choses très-blâmables sous le rapport des mœurs et des convenances sociales. Le comte de Bernstedt eut seul, en sa qualité d'homme expérimenté, le courage de défendre ce pauvre livre si cruellement opprimé. Cela ne m'empêcha pas de repousser personnellement ses opinions; elles m'auraient emprisonné entre les exigences d'une plaisanterie bienveillante, et les susceptibilités ridicules d'une table à thé. Sur ces entrefaites, Unger [1] fit paraître le second volume. L'intérêt que Wilhelm de Humbold prit à cette publication, me fut réellement utile. Ses lettres contiennent des idées si justes sur le *vouloir* et sur le *pouvoir*, qu'elles devaient nécessairement avoir pour moi des résultats très-favorables.

Si je ne parle de l'opinion de Schiller qu'après celle des autres, c'est qu'elle est sans contredit la plus chaleureuse et la plus importante. Je possède toujours ses lettres sur mon *Wilhelm Meister*, et leur publication serait à coup sûr le plus beau présent qu'on pourrait faire à un public éclairé. »

1796.

« Vers la fin d'août, je me suis débarrassé enfin d'un fardeau bien cher, mais bien lourd : j'ai envoyé à Unger le

[1] Nom de l'éditeur de Goëthe.

dernier livre de *Wilhelm Meister*. Depuis près de six ans, je ne m'occupais presque plus qu'à revoir et à corriger cette conception de ma première jeunesse. Elle restera toujours une œuvre incalculable, soit qu'on la considère dans son ensemble ou dans ses détails. Moi-même je cherche vainement aujourd'hui, pour la juger, une échelle de proportion qui puisse lui être appliquée. »

1807.

« J'arrivai aux eaux de Carlsbad vers le milieu de mai, et toute la saison des eaux a été pour moi si fertile en aventures et en historiettes vraies ou inventées, que je conçus l'idée de les lier entre elles par un fil romantique, en les faisant entrer dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*. Espérant ainsi former un tout aussi merveilleux qu'attrayant, je me proposai de faire la conclusion de *la Moderne Mélusine*, de *l'Homme de cinquante ans*, et de *la Folle voyageuse*. »

1820.

« Au milieu de mes nombreux travaux pendant le cours de cette année, j'ajoutai aux *Années de voyage de Wilhelm Meister : Quel est le traître?* et la continuation de *la Jeune fille au teint brun*. J'ai en outre travaillé très-sérieusement à l'enchaînement de l'idée principale de ce grand ouvrage. »

1821.

« Les *Années de voyage* réunissent presque tous les suffrages. J'avais revu et corrigé mon manuscrit, et donné à toutes mes narrations un cachet d'unité, sinon d'action, du

moins de pensée; car cette pensée se rattache aux voyages de mon *Wilhelm Meister*, déjà connu et aimé du public. C'était un travail facile; le contraste des matières m'inspire naturellement des idées nouvelles, et m'excite à les développer. »

Nous terminerons ici nos citations. Pour suivre Goëthe sur la route où il a cueilli les fleurs et trouvé les pierres précieuses, prodiguées dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, il faudrait traduire en entier les trois ouvrages que nous avons cités, et dans lesquels ce grand homme dévoile son âme et son cœur, indique la marche de son génie, fait l'histoire de ses productions littéraires, et peint en passant tout ce que l'Allemagne a eu d'illustres écrivains, de poëtes, de philosophes, de savants, de princes et grands seigneurs qui tous se sont trouvés en rapport avec lui.

FIN DES ANNÉES DE VOYAGE.

Paris. — Imprimerie de Ve Doudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

LIVRE Ier.

CHAPITRE Ier.— La fuite en Égypte. 1
Lettre de Wilhelm à Nathalie .. 5
CHAPITRE II. — Saint Joseph..... 7
La Visitation..... 13
La tige de lis..... 18
CHAPITRE III. — Lettre de Wilhelm à Nathalie. 21
CHAPITRE IV..... 28
CHAPITRE V..... 42
Manuscrit d'Hersilie. — La Folle voyageuse.. 44
CHAPITRE VI..... 56
Lettre de Lénardo à la Tante.... 65
Lettre de la Tante à Juliette.... 66
Lettre de Juliette à la Tante ... 67
Lettre d'Hersilie à la Tante..... 68
Billet de la Tante à ses Nièces .. 69
Lettre d'Hersilie à la Tante 69
Lettre de la Tante à Hersilie..... 70
Lettre de Wilhelm à Nathalie.... 70
CHAPITRE VII..... 71
CHAPITRE VIII.—Quel est le traître? 78
CHAPITRE IX..... 92
CHAPITRE X..... 106
CHAPITRE XI.—La brune jeune fille. 119
CHAPITRE XII..... 131

LIVRE II

CHAPITRE Ier..... 137
CHAPITRE II..... 146
CHAPITRE III 155
L'homme de 50 ans..... 155
CHAPITRE IV.. 172
CHAPITRE V..... 184
CHAPITRE VI —Lettre de Wilhelm à Lénardo 205
Lettre de Wilhelm à l'Abbé .. . 206

Pages

CHAPITRE VII. 206
Lettre de Lénardo à Wilhelm ... 220
Lettre de l'Abbé à Wilhelm.. .. 221
CHAPITRE VIII 224
CHAPITRE IX... 237
CHAPITRE X. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm... 243
CHAPITRE XI. — Lettre de Wilhem à Nathalie 246

LIVRE III.

CHAPITRE Ier.. 261
CHAPITRE II. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm 269
CHAPITRE III.... 272
CHAPITRE IV.. 282
CHAPITRE V.— Journal de Lénardo. 286
CHAPITRE VI 297
La Nouvelle Mélusine..... 298
CHAPITRE VII. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm..... 317
CHAPITRE VIII..... . . 319
La Gageure dangereuse..... 319
CHAPITRE IX.. 324
CHAPITRE X..... 331
Pas trop loin 332
CHAPITRE XI.... 341
CHAPITRE XII..... 345
CHAPITRE XIII.. 348
Journal de Lénardo (Suite) 349
CHAPITRE XIV 367
CHAPITRE XV 377
CHAPITRE XVI.. 381
CHAPITRE XVII. — Lettre d'Hersilie à Wilhelm. 383
CHAPITRE XVIII 385
Notes du Traducteur.. 387

FIN DE LA TABLE.

571

7.4

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

OCT 7 - 1924